

Cahiers

1998-77-24

4/1992

d'études

hongroises

*L'héritage de Ferenczi
et la psychanalyse hongroise*

*Vers un nouveau dictionnaire
français-hongrois/hongrois-français*

Paris

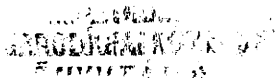
Sorbonne Nouvelle
Paris 3 - CIEH

Institut
Hongrois

Revue publiée par
le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises
et l'Institut Hongrois de Paris

DIRECTION:
Jean Perrot—Árpád Vígh

CONSEIL SCIENTIFIQUE:
József Herman, Béla Köpeczi, Jean-Luc Moreau,
Violette Rey, Xavier Richet, János Szávai



REDACTION:
Rédacteur en chef, György Tverdota.
Comité de rédaction: Sándor Csernus, Károly Ginter,
Paul Gradwohl, Erzsébet Hanus, Sophie Kepes,
Judit Karafiáth, Miklós Magyar, Chantal Philippe,
Michel Prigent, Monique Raynaud, Tamás Szende,
Henri Toulouze

ADRESSE DE LA RÉDACTION:
Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises
1, rue Censier
75005 PARIS
Tél.: (1) 45 87 41 83
Fax: 43 37 10 01

*Cahiers
d'études
hongroises*

*L'héritage de Ferenczi
et la psychanalyse hongroise*

*Vers un nouveau dictionnaire
français-hongrois/hongrois-français*

Paris

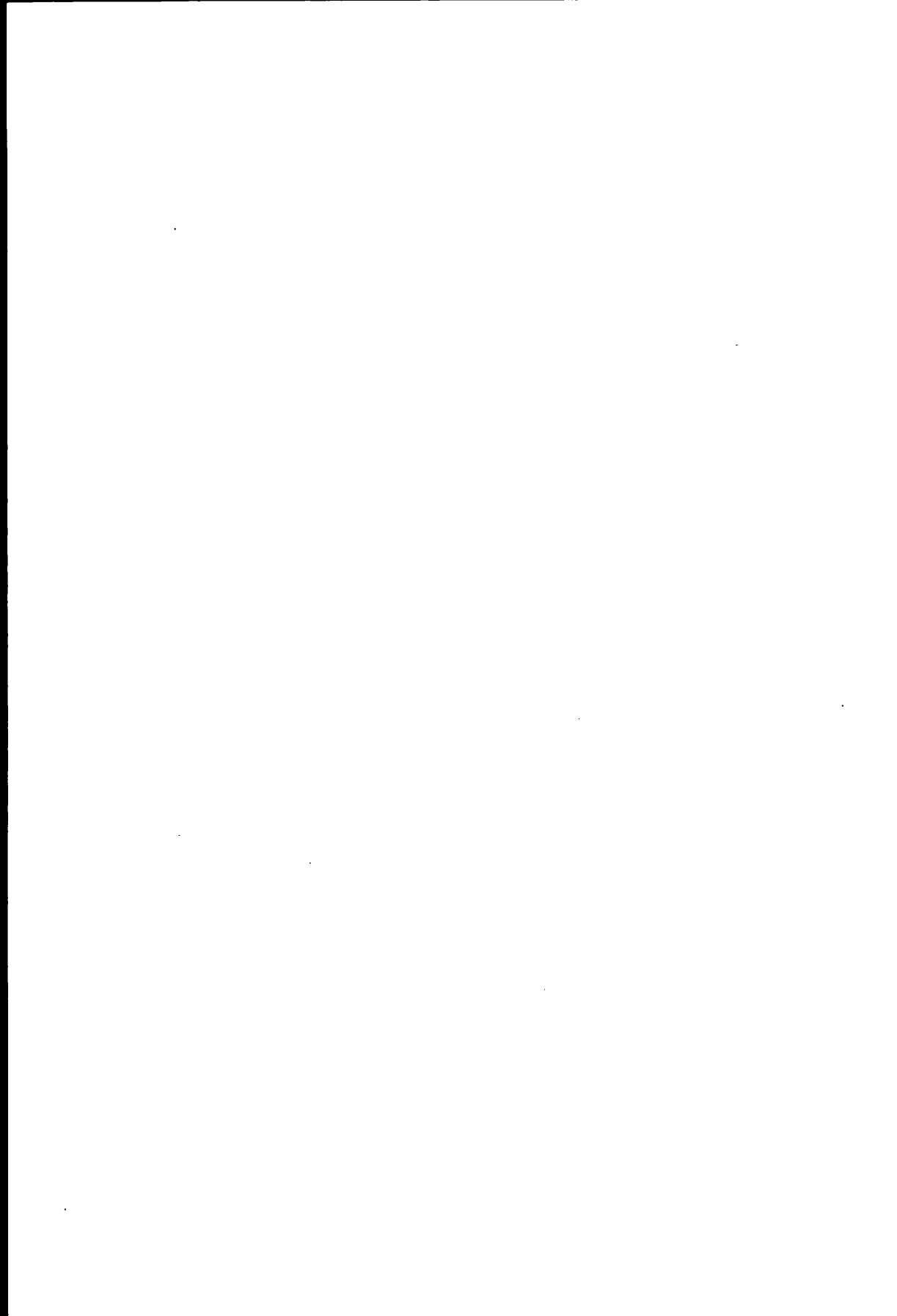
*Sorbonne Nouvelle
Paris 3 - CIEH*

*Institut
Hongrois*

TABLE DES MATIERES

Colloque: L'héritage de Ferenczi et la psychanalyse hongroise	
Eva BRABANT: Autour de Sándor Ferenczi	5
Ernst FALZEDER: Commenter la correspondance Freud-Ferenczi	9
Suzanna ACHACHE-WIZNITZER: Ferenczi: écrits publics, écrits intimes	15
Judit KARAFIÁTH: Ferenczi et les écrivains de la revue <i>Nyugat</i>	21
Lajos NYÉKI: Le château de Barbe-Bleu, de Balázs Bartók et la psychanalyse	31
Georges KASSAI: Attila József et la psychanalyse	49
Eva BRABANT: Bálint, Hermann: deux voies pour une transmission	63
André KARÁTSÓN: Un esthète de l'angoisse et de la compassion: Dezső Kosztolányi	71
Journées lexicographiques de décembre 1991	
Tamás SZENDE, Chantal PHILIPPE: Présentation	91
Jean PERROT: Soixante ans après: encore «enfiler des mots»	93
Pierre LEART: Unités terminologiques et dictionnaire bilingue	99
Tamás SZENDE: Sélection des données lexicographiques: considérations méthodologiques à propos du nouveau dictionnaire hongrois—français	103
Vilmos BÁRDOSI: Problèmes posés par le traitement lexicographique des figés	107
Miklós PÁLFY: Une leçon à tirer de la rédaction de différents articles	115
Júlia PAJZS: Le rôle de l'ordinateur dans la rédaction du nouveau dictionnaire hongrois-français/français-hongrois	119
Points de vue	
Michel PRIGENT: 1953—1956 ou l'impossible déstalinisation contrôlée	129
Paul GRADVOHL: Les sciences politiques hongroises	135
Ildikó SZABÓ: La socialisation politique en Hongrie	137
Mária SIMON: A propos de politologie	143
Varia	
Henri TOULOUZE: La Tragédie de l'Homme et la France	149
Piroska SEBE-MADÁCSY: Aurélien Sauvageot à Budapest d'après sa correspondance inédite	165
Erik FÜGEDI: Comment l'Europe accueillit la Hongrie en l'an 1000. Le roi Etienne.	173
Eszter HÉJJAS: Les émissaires de Louis XIV en Transylvanie	187
Chroniques	
Jean PERROT: Tibor Klaniczay (1923—1992)	199
Georges KASSAI: Séminaire international sur la traduction	201
Erzsébet HANUS: <i>La Tragédie de l'Homme</i> à Paris, ou le jeu de l'ironie et de la critique	203
Comptes rendus	207
Résumés	

**L'héritage de Ferenczi
et la psychanalyse hongroise**



Eva BRABANT

Autour de Sándor Ferenczi

Le colloque des 16, 17 et 18 janvier sur Sándor Ferenczi, ouvrant toute une série de manifestations, a été organisé à l'occasion de l'événement que constitue la publication par les éditions Calmann-Lévy, du premier volume de la correspondance entre Freud et Ferenczi. A travers cette correspondance il apparaît clairement que ce psychanalyste et chercheur a joué un rôle essentiel dans l'histoire de la psychanalyse, non seulement parce qu'il a assisté Freud dans la création d'un mouvement autour de ses idées, qu'il a pris une part active à la genèse de la théorie, mais aussi en raison de ses interrogations qui, à la longue, se sont révélées extrêmement fécondes.

Toutefois, cette publication n'a fait que focaliser l'intérêt pour l'enseignement de Ferenczi qui se manifeste depuis une décennie dans les pays occidentaux. Il semble que les psychanalystes occidentaux considèrent qu'un grand nombre des problèmes qu'il a posés sont toujours d'actualité.

Par ailleurs, les transformations historiques semblent inviter les chercheurs, à l'Est comme à l'Ouest, à réécrire l'Histoire.

Si l'on s'interroge sur le destin de l'héritage de Ferenczi dans son pays natal, on s'aperçoit que c'est à partir de 1974, année où fut célébré son centenaire, qu'on a commencé à redécouvrir son enseignement. Pour les psychanalystes, il était vital de célébrer sa mémoire, ce qui a été favorisé par la politique culturelle du régime de Kádár faisant ainsi à peu de frais la preuve de son ouverture d'esprit. Rappelons que l'Association des Psychanalystes a été dissoute sous le régime de Rákosi, et que la pratique analytique n'a pu alors survivre que dans la semi-clandestinité, pour être ensuite tolérée, sans être officiellement admise. Depuis 1989 la situation a changé, la psychanalyse est réhabilitée en Hongrie. Outre une association analytique qui fonctionne librement, il existe une Société Ferenczi. Le présent colloque a permis de mettre en rapport les chercheurs en sciences humaines et les psychanalystes hongrois avec leurs collègues occidentaux, et de comparer l'état des recherches sur Ferenczi.

On pourra trouver ci-après un certain nombre d'interventions traitant des liens entre la psychanalyse et la littérature ou la musique, ainsi que d'autres exposés abordant la correspondance entre Freud et Ferenczi ou la transmission de l'héritage ferenczien.

Les conférences consacrées aux questions plus spécifiquement analytiques et plus précisément destinées aux spécialistes seront publiées dans la revue *Le Coq-Héron*. En voici un bref résumé.

Outre le travail de Judith Dupont: *L'analyse de Ferenczi par Freud à la lumière de leur correspondance*, il faut citer l'article d'Antal Bókay (*Ferenczi et la controverse de 1924 autour de Rank*), consacré au débat de 1924 autour de *Perspective de la psychanalyse*, ouvrage commun de Ferenczi et de Rank. Bókay estime que ce débat, représentant un tournant dans l'histoire de la psychanalyse, est le point de départ de la psychologie du Moi et de la psychologie herméneutique.

Le rapport entre pouvoir et psychanalyse était au centre des préoccupations de Ferenczi, que Ferenc Erős caractérise comme «réformateur radical des relations humaines» dans une étude sur l'influence de sa pensée sur l'École de Francfort (*Les psychanalystes et le pouvoir*).

Peter Rudnytsky a centré sa communication (*Ferenczi: la dialectique de la dernière période*) sur l'idée de Ferenczi selon laquelle certains traumatismes de l'enfance se reproduiront inéluctablement au cours de la cure. Il montre que cette idée, profondément enracinée dans l'expérience personnelle de Ferenczi, a été reprise par des auteurs anglais. Si Rudnytsky insiste sur la notion de mutualité, élément central dans la pensée de Ferenczi, Axel Hoffer (*Asymétrie et mutualité dans la relation analytique aujourd'hui: Les leçons des rapports entre Freud et Ferenczi*), en revanche, rappelle que dans la cure les aspects d'asymétrie mais aussi de mutualité sont constamment présents. A ses yeux, l'élément d'inégalité est indispensable car il est producteur de tension, sans laquelle l'analyse perdrait son caractère thérapeutique.

György Vikár (*Observations sur le traumatisme psychique*), à propos d'une séquence typique constatée dans un grand nombre de cures analytiques, fait remarquer qu'elle a pu être observée par d'autres moyens, que ce soit la Gestalt ou la psychologie expérimentale. La thérapie serait alors une des possibilités de rétablir la «continuité du Moi» détruite par le traumatisme.

Alexandre Stevens (*La fin de la cure analytique pour Ferenczi*) a poursuivi les interrogations de Ferenczi sur la fin de la cure et Herbert Wachsberger (*Vilma Kovács, élève de Ferenczi*) a étudié la compulsion de la répétition à partir d'un travail de Vilma Kovács. Thierry Bokanowsky a centré sa conférence sur le problème du contre-transfert (*Sándor Ferenczi et le problème du contre-transfert en psychanalyse: Innovations techniques et théoriques*).

Outre les conférences qui ont repris certains points du débat entre Freud et Ferenczi pour le situer dans le contexte actuel, il convient de mentionner l'exposé de Michelle Moreau-Ricaud (*Influence de Ferenczi sur la médecine*) sur les expériences de Balint, autant de réalisations des idées de Ferenczi sur la médecine. Rappelons aussi le travail de Kathleen Kelley-Lainé (*Une mère, une terre, une langue*) qui étudie les raisons pour lesquelles le problème des origines est une des préoccupations majeures des psychanalystes hongrois. Ses hypothèses sur la langue hongroise m'ont paru fort stimulantes du point

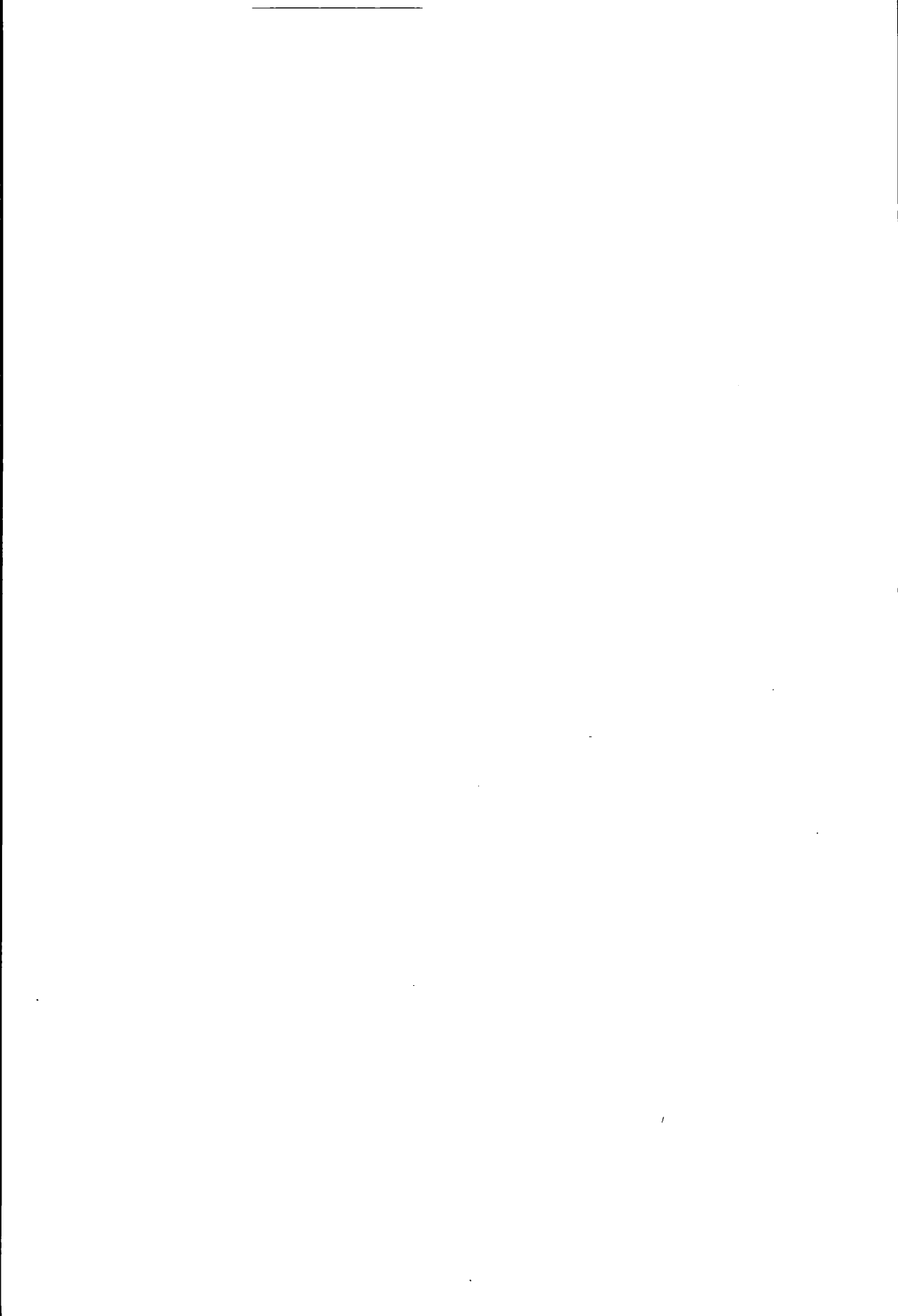
de vue de la psychologie de la langue, même si elles ont quelque peu rebuté les linguistes professionnels. Une autre intervention touchant le domaine linguistique, celle d'Éva Deim, a permis de dégager quelques thèses linguistiques générales que recèlent implicitement les théories psychanalytiques de Freud et Ferenczi.

D'autres conférenciers se sont interrogés sur le destin des idées ferencziennes: ainsi Micheline Glicenstein (*Le savoir des enfants. Ferenczi, Mélanie Klein, Winnicott, Lacan . . .*) et Pierre Sabourin (*Ferenczi: l'héritage suspendu*), qui entreprend de montrer leur présence chez Alice Miller et d'en découvrir la trace dans les théories du mathématicien René Thom, chez Georges Devereux et Gregory Bateson.

Le psychanalyste et anthropologue Benjamin Kilborne, ancien élève de Devereux, examine l'article de Ferenczi *Fantasmes lilliputiens*. Contrairement à Ferenczi qui voyait dans ces fantasmes de petitesse les défenses contre l'angoisse de castration, Kilborne estime qu'ils appartiennent plutôt à la dynamique de la honte. (*Ferenczi: Fantasmes lilliputiens et sentiment de honte*).

Il faut encore dire un mot de l'enquête menée par Ildikó Erdélyi (*L'influence de Ferenczi sur la technique psychanalytique en Hongrie*). Ayant interrogé un bon nombre d'analystes hongrois, elle a constaté que l'approche de Ferenczi, après avoir été quelque peu oubliée par les générations précédentes, connaissait un regain d'intérêt de la part de ses jeunes collègues.

Ce colloque a non seulement permis d'évoquer la pensée de Ferenczi, mais aussi de réfléchir sur son actualité. Selon les témoignages qui me sont parvenus depuis, ces trois jours ont laissé chez beaucoup de participants un souvenir d'autant plus agréable que les échanges ont semblé fructueux. Mes remerciements vont aux membres du Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises et de l'Institut Hongrois qui m'ont aidée à l'organiser, ainsi qu'à tous ses conférenciers et participants.



Ernst FALZEDER

Institutions Universitaires de Psychiatrie, Genève

Commenter la correspondance Freud/Ferenczi

La psychanalyse a eu jusqu'à nos jours des difficultés avec cette relation à facettes multiples entre Sigmund Freud et Sándor Ferenczi — relation personnelle, scientifique, intime, conflictuelle. Après une courte esquisse de cette relation, je donnerai quelques commentaires sur la correspondance et son édition. Après des décennies d'indécision, de va-et-vient, les détenteurs du copyright se sont mis d'accord en vue d'une publication intégrale incluant une partie critique. Déjà en raison du volume de cette correspondance (plus de 1200 lettres), mais aussi vu son ampleur et son caractère intime, le travail éditorial a dû couvrir de multiples domaines de recherche dont je citerai quelques exemples. Je voudrais aussi montrer que, si cette correspondance ne bouleverse pas radicalement nos vues sur l'histoire de la psychanalyse et de ses adeptes, elle est une source majeure pour la recherche dans ce domaine, — ainsi, parmi beaucoup d'autres choses, nous sommes informés sur la première analyse didactique, ou sur l'arrière-plan de la fondation de l'Association Psychanalytique Internationale.

Les problèmes que pose la relation entre Freud et Ferenczi à la communauté psychanalytique s'expliquent d'une part parce qu'eux-mêmes éprouvaient des difficultés à parvenir à une entente sur des questions importantes, théoriques et pratiques, — par exemple, concernant la nature du traumatisme, la relation entre réalité intérieure et extérieure, le fait d'accorder ou de refuser des satisfactions dans la thérapie, le transfert et le contre-transfert, la nature de la sexualité infantile; d'autre part, le fait que cette relation et ces questions aient résisté à un examen impartial a notablement entravé le développement ultérieur de la théorie et de la pratique.

Tout cela a abouti à une tendance à *cliver* les positions de Freud et de Ferenczi, à s'identifier à *l'une* et à déclarer *l'autre* fausse, dangereuse ou même folle. Les deux protagonistes ne se sont jamais radicalement séparés, ils ont au contraire toujours essayé de maintenir le dialogue.

Car c'était un *dialogue*, une amitié et même une «communauté intime de vie, de sentiments et d'intérêts» («*eine innige Lebens-, Gefühls- und Interessensgemeinschaft*», Fr., 11.1.1933). Dans le domaine scientifique ils se faisaient constamment part de leurs pensées et de leurs projets respectifs. L'influence réciproque a duré par-delà l'éloignement et la mort: le *Journal*

clinique de Ferenczi peut se lire comme une lettre adressée à Freud. Un quart de siècle après le fragment d'analyse que Ferenczi avait effectué chez lui, Freud se souciait encore de savoir si lui-même s'était comporté de manière juste. Une de ses toutes dernières notes sur *Le clivage du Moi dans les processus de défense* (où Freud déclare ne pas savoir si ce qu'il «veut transmettre doit être considéré comme connu depuis longtemps et allant de soi, ou comme étant complètement nouveau et paraissant étrange» *Gesammelte Werke* XVII. p. 60), traite d'un sujet qui était au centre du travail de Ferenczi dans ses dernières années.

Aux liens scientifiques s'ajoutèrent des liens plus complexes et profonds: l'idée de Freud de marier sa fille Mathilde et Ferenczi, le voyage en Amérique entrepris avec Jung, les nombreux voyages de vacances avec leurs joies et difficultés, «l'essai d'analyse» de Ferenczi chez Freud, la relation de Ferenczi avec sa future épouse Gizella et sa fille Elma, dans laquelle Freud était impliqué de plusieurs façons, entre autres par une tranche d'analyse d'Elma, ou les relations de Ferenczi et de Freud avec d'autres analystes qui ont également joué un rôle dans l'histoire conflictuelle de la psychanalyse: Karl Abraham, Max Eitingon, Georg Groddeck, Ernest Jones, Carl-Gustav Jung, Otto Rank, Wilhelm Reich . . .

Mais leur relation était également une *controverse*, marquée de conflits, d'offenses, de malentendus. En 1910, au cours de vacances en Sicile, Ferenczi refuse de prendre en dictée des notes de Freud sur le cas Schreber, et pendant le reste du séjour, ils furent l'un comme l'autre incapables de parler de cet incident et de sa signification effective. Freud critiquait, en partie ouvertement, en partie de façon cachée, le comportement de Ferenczi dans sa relation avec Gizella et Elma Pálos; il se fâchait parce que Ferenczi s'était «compromis si profondément» avec Otto Rank (Fr., 12.10.1924); il voyait Ferenczi avancer «dans toutes les directions», qui ne lui «semblaient aboutir à aucun but désirable» (Fr., 18.9.1931); il critiquait avec une ironie mordante la «technique de la tendresse maternelle» de Ferenczi (Fr., 13.12.1931). Enfin il disait, plein d'amertume: «Depuis deux ans vous vous êtes systématiquement détourné de moi, vous avez probablement développé une hostilité personnelle qui va plus loin qu'elle ne pouvait se manifester» (Fr., 2.10.1932).

Pour sa part Ferenczi critiquait le fait que Freud, dans son analyse, n'ait pas «réalisé le transfert des sentiments et fantasmes négatifs» (Fer., 17.1.1930), et qu'il ait négligé le processus de guérison; il refusait de considérer comme un «symptôme» son enfoncement dans les problèmes thérapeutiques (Fer., 19.5.1932). Lors de leur dernière rencontre, ils ne purent se mettre d'accord sur la participation de Ferenczi au congrès de Wiesbaden, où il devait faire un exposé sur la *Confusion de langues entre l'adulte et l'enfant* (et à la fin duquel Freud ne lui serra même pas la main). Après cette rencontre, Ferenczi écrit à Freud sur la «profondeur de [son] ébranlement» (Fer., 27.9.1932). Déjà marqué par la maladie dont il allait mourir, (anémie pernicieuse), il écrit, peu après, une note *Sur l'ébranlement* où l'on peut lire: «Il se peut aussi que les organes qui assurent la préservation de Soi abandonnent,

ou du moins réduisent leurs fonctions à l'extrême.» *Bausteine zur Psychoanalyse IV*. p. 261—262). C'est dans son *Journal Clinique* plus que dans sa correspondance, que Ferenczi formulait sa critique de Freud. Mais nous savons également que Freud, lorsqu'on lui présenta les textes non publiés de Ferenczi à la mort de celui-ci, exprima «son admiration . . . pour les idées de Ferenczi, jusqu'alors inconnues de lui». (Michael Balint, in *Journal Clinique* p. 14).

La controverse ne prit pas fin par la défection et l'inimitié, mais, comme dans une tragédie classique, ne put pas non plus être résolue. — «Les disputes entre nous . . . peuvent attendre . . . Je tiens davantage à ce que vous recouvriez votre santé» écrit Freud le 2 avril 1933. Quelques semaines plus tard, Ferenczi mourait.

L'histoire de la publication de cette correspondance est un livre en soi. Je ne saurais entrer ici dans les détails, qu'il suffise de dire que peu après la seconde guerre mondiale Anna Freud et Gizella, la veuve de Ferenczi, se sont mises d'accord pour publier une *sélection* des lettres, même si Michael Balint ne croyait pas que cela arriverait. Et en effet, au cours des années suivantes, les difficultés s'accumulèrent: les héritiers de Freud et de Ferenczi essayèrent de sélectionner soit des *lettres*, soit des *années* non compromettantes en vue de la publication — mais ils ne parvinrent pas à en trouver . . . Des années de silence suivirent. En 1966, Balint écrivit à Elma Laurvik, la fille de Gizella qu'il était parvenu à un accord avec Anna Freud pour publier une *sélection* des lettres. En 1969, il crut que cette publication était imminente. Nous savons toutefois qu'il avait été trop optimiste.

Après la mort de Michael Balint en 1970, Enid Balint, sa veuve, et Judith Dupont, détentrice du copyright pour Sándor Ferenczi, prirent contact avec Mark Paterson, directeur des copyrights de Freud, et fondèrent un comité pour la publications *sans restriction* de la correspondance.

C'est une gageure que d'éditer une telle correspondance, déjà rien qu'en raison de sa quantité, mais également de son ampleur et de son intimité; aussi le travail éditorial doit-il inclure de nombreux domaines de recherche: l'arrière-plan du développement du *travail scientifique* de Freud et Ferenczi; le «mouvement» psychanalytique; la *vie privée* des correspondants et de leur famille, amis et connaissances; la politique et l'histoire *générale* — n'oublions pas que la correspondance couvre les années de 1908 à 1933 avec tous leurs événements historiques —; le background culturel; des notes biographiques sur un grand nombre de personnes de différents milieux — analystes, scientifiques de domaines voisins, amis, parents, politiciens, poètes, peintres, devins etc. —; ou des événements de l'époque, comme la comète de Halley ou les chevaux «pensants»; mais également le dépistage des citations explicites ou non, que Freud autant que Ferenczi aimaient à faire sur le background de leur culture étonnamment vaste.

Au cours de notre recherche, nous avons été parfois confrontés de façon émouvante à l'histoire des correspondants et aussi à la nôtre. Il s'est révélé impossible de trouver les dates de décès des frères et sœurs de Ferenczi. Pourquoi? Une grande partie de la population juive de province a disparu en déportation sans laisser de traces. Après la guerre, sous le régime communiste, on n'a pas tenu d'état-civil des juifs. Ainsi, des semaines de recherches en Hongrie se résument à de simples points d'interrogation.

Il est cependant quelquefois arrivé de trouver une référence qui, de plus, a jeté une lumière nouvelle et parfois humoristique sur la manière dont elle était utilisée. Par exemple, le 6 décembre 1910, Freud écrit à Ferenczi: «*Le mécanisme de la percée [du refoulé] dépend de la phase de développement du Moi, celui du refoulement du développement de la phase de la libido.* Si cela est vrai, nous allons abattre cent boeufs, malgré la pénurie de viande. Ce serait trop beau: Hoche, Friedländer, Oppenheim et d'autres sur l'ara de Hiéron que nous avons vu.» Ces quelques lignes nous permettent non seulement de jeter un regard dans l'«atelier» de Freud et de comparer ses spéculations à ce qu'il publiait plus prudemment à ce sujet dans l'analyse de Schreber, nous y apprenons aussi que Vienne souffrait à cette époque d'une pénurie de viande, quels étaient les sentiments de Freud à l'égard de trois scientifiques contemporains, que Freud et Ferenczi avaient visité l'ara ou autel de Hiéron à Syracuse lors de leur voyage en Sicile, — il est encore intéressant de noter que cet autel fut érigé en l'honneur de Zeus, toutefois on n'y immolait pas de boeufs, mais des *taureaux*.

Un autre exemple: lorsque, le jour de l'an 1912, Ferenczi, désespéré, demande à Freud de reprendre l'analyse d'Elma Pálos, Freud se montre sceptique: «Pensez donc, sous quels auspices défavorables je dois commencer. Après le retrait de la prime qui peut la stimuler à guérir [Freud fait allusion au projet de mariage entre Elma et Ferenczi], sachant que je n'ai pas été favorable à ses desseins [c'est-à-dire que Freud a toujours soutenu l'idée d'un mariage entre Ferenczi et Gizella, la mère d'Elma], avec la sourde vengeance contre vous qui l'envoyez chez moi en traitement!» Et Freud de souligner son point de vue: «A-t-on jamais ainsi courtoisé une femme?» La source de cette citation est *Richard III* de Shakespeare: «*Was ever woman in this humour wooed, was ever woman in this humour won?*» (A-t-on jamais ainsi courtoisé une femme, a-t-on jamais ainsi obtenu son *amour*?) Et, plus intéressant encore, la suite de la citation: «*I'll have her, but I will not keep her long.*» (Je l'aurai — mais pas longtemps). Et en effet, bien qu'Elma eût souhaité continuer son analyse, Freud y met fin au bout de trois mois . . .

A une échelle plus large, cette correspondance — même si elle ne bouleverse pas radicalement nos vues sur l'histoire de la psychanalyse et de ses adeptes — est une source majeure pour la recherche dans ce domaine, — ainsi, parmi beaucoup d'autres choses, nous sommes informés sur la première analyse didactique, ou sur l'arrière-plan de la fondation de l'Association Psychanalytique Internationale.

Ce n'est pas Jones qui entreprit la première analyse «didactique» — contrairement à ce qu'il a lui-même prétendu —, mais René Arpad Spitz, qui fut analysé par Freud sur la recommandation de Ferenczi. Le 11 août 1911, Freud écrit: «Si le Dr Spitz peut être pris au sérieux, je suis prêt. Mais c'est la condition, sinon il serait trop désagréable de prendre un médecin comme patient. Puisque vous le recommandez chaleureusement, cela semble être en ordre.» Et Freud tient Ferenczi constamment au courant du progrès de cette analyse; le 5 novembre 1911: «Le Dr Spitz a joué le magnifique, a été puni pour cela par une privation de trois séances et semble prendre les choses plus au sérieux depuis lors. L'élan est fortement réduit, car il veut céder à son père et ne pas rester médecin. Tout de même, il est assez plaisant.»

Etant donné l'importance et l'organisation internationale de l'Association Psychanalytique, il est intéressant de suivre l'histoire de sa fondation. L'idée de Freud de choisir une organisation psychanalytique à *proprement parler* émergea *quelques semaines seulement* avant sa fondation effective lors du Congrès de Nuremberg en 1910. Avant le congrès, dans une lettre à Alfred Adler (Library of Congress; non datée), Freud pose la question de savoir si la psychanalyse est compatible avec chaque «Weltanschauung», avec chaque conception du monde, ou bien si elle ne tend pas à une vision libérale et réformatrice dans les domaines de l'éducation, de l'Etat et de la religion. Et Freud propose à Adler d'étudier au congrès si les adeptes de la psychanalyse doivent rejoindre «un certain parti dans la vie pratique» (*«ob die Psychoanalyse mit jeder Weltanschauung verträglich ist oder ob sie nicht vielmehr zu einer ganz bestimmten freiheitlichen, in Erziehung, Staat und Religion reformatorischen drängt, die notwendiger Weise die Anhänger der Psychoanalyse zum Anschlusse an eine gewisse Partei im praktischen Leben auffordert»*). En outre, Freud a même eu l'idée que les analystes pouvaient se joindre à un «Ordre International pour l'Ethique et la Culture», fondé par le pharmacien suisse Alfred Knapp. Evidemment, il ne savait pas avec certitude quelle forme d'organisation serait la meilleure. Les lettres Freud—Ferenczi révèlent quelques détails encore plus intéressants. Ce n'est que le 1er janvier 1910 que Freud demande à Ferenczi: «A propos, que diriez-vous d'une organisation quelque peu plus stricte avec des règles qui sont habituelles dans de telles sociétés et des cotisations mineures? Penseriez-vous que ce serait avantageux? J'ai également glissé un mot à Jung à ce propos.» Ferenczi répond le lendemain (entre parenthèses: à l'époque, les lettres étaient acheminées en un seul jour entre Vienne et Budapest) avec son enthousiasme caractéristique: «Je trouve votre suggestion (d'une organisation plus stricte) très appropriée»; et il préconise une sélection rigoureuse des candidats: «Nous devrions manier l'admission des membres de manière très stricte . . . Ce serait un moyen de tenir éloignés des éléments indésirables.» Et ce fut au cours d'une conversation avec Ferenczi que Freud abandonna finalement l'idée de rejoindre l'Ordre International (Fr., 13.2.1910), qu'il lui demanda d'élaborer les statuts de son organisation et de les présenter au Congrès du Nuremberg.

On imagine aisément que notre travail éditorial a dû affronter diverses difficultés. Outre celles qui sont inhérentes au travail même — recherche, rédaction des notes —, et mis à part le manque constant d'argent, il s'est révélé difficile et dans certains cas impossible de satisfaire les intérêts de toutes les personnes concernées et de coordonner le travail de gens de backgrounds et de tempéraments différentes, dans différents pays, parlant différents langues maternelles. Si je ne me trompe pas, *toutes* les personnes concernées ont dit à un moment ou à un autre n'avoir jamais connu une telle confusion dans leur vie professionnelle.

Cela dit, laissez-moi conclure sur une note plus gaie. Les fonds rassemblés par voie de collecte, surtout en France, nous ont été d'un grand secours, mais il aurait été impossible de préparer le premier volume sans les efforts déployés dans de nombreux domaines par Judith Dupont, et André Haynal qui a assuré le soutien de l'Université de Genève, trouvant des fonds et supervisant la recherche critique au niveau académique. Mark Paterson s'est chargé de contacter les maisons d'édition et de négocier des accords avec elles, mais également de servir de médiateur entre opinions et intérêts divergents. Quiconque a jamais essayé de transcrire des lettres de Freud appréciera le travail méticuleux et expert de madame Ingeborg Meyer-Palmedo. Personnellement, je dois dire que la collaboration avec Eva Brabant fut une expérience fructueuse et très gratifiante, et j'espère que tout l'esprit ne s'en est pas perdu en notes en bas de page.

Suzanna ACHACHE-WIZNITZER

Médecin psychanalyste

Ferenczi: écrits publics, écrits intimes

Dans sa préface à la publication des oeuvres de Ferenczi en français, Michael Balint dit: «Ferenczi est sans doute une des figures les plus énigmatiques parmi les pionniers de la psychanalyse». La publication de son *Journal Clinique*, et celle toute récente de sa correspondance avec Freud, sans répondre à toutes les questions, lève cependant un peu le voile sur la personnalité de cet «enfant terrible de la psychanalyse».

On s'est jusqu'à présent beaucoup attaché à comparer Freud et Ferenczi, à opposer leur style et leurs options thérapeutiques et théoriques. Je voudrais plutôt mettre en évidence quelques traits dans les écrits publics, mais surtout dans les écrits intimes de Ferenczi, qui autant par leur contenu que par leur style, peuvent permettre de repérer quelques-unes de ses intuitions novatrices qui ont été reprises par les psychanalystes de notre époque, et qui confèrent à son oeuvre l'importance qu'on lui reconnaît maintenant.

Ferenczi a été un praticien audacieux et ambitieux, ses écrits intimes nous révèlent peut-être ce qui l'a empêché d'être aussi un théoricien rigoureux. Voilà bientôt huit ans que je fréquente Freud et Ferenczi. Cette fréquentation assidue est aussi régulière qu'une partie de belote ou de bridge hebdomadaire, qu'on pratiquerait pendant des années dans le même café ou le même club avec les mêmes partenaires. Je n'ai pas osé dire «la même partie de tarots», ç'aurait été prétentieux. Freud et Ferenczi, nous sont ainsi devenus «familiers», j'entends qu'à force de partir avec eux en voyage, d'entendre parler de leurs projets, de leurs soucis, de leurs maladies, de leurs amours, nous avons acquis l'illusion de faire partie de l'intimité de leurs familles.

Après tout, peut-être que je devrais abandonner le «nous», et ne parler qu'en mon nom propre, car comme dans toute fréquentation d'une famille, chacun a ses préférences, avouées ou non, et je ne crois pas plus à l'objectivité dans le domaine qui est le nôtre, que dans n'importe quel autre domaine.

Pour moi donc, si l'ensemble de l'oeuvre de Ferenczi prend actuellement, et surtout à la lecture de sa correspondance avec Freud, une valeur nouvelle, c'est parce que s'y révèle une dimension tragique, au sens véritable de la tragédie grecque.

Lorsque Ferenczi rencontre Freud en 1908, il se prend de passion: passion pour la psychanalyse et passion pour l'homme Freud, sans désintri-

cation aucune des deux tendances. C'est comme un amoureux transi qu'il lui écrit. Que l'Allemand ne soit pas sa langue maternelle n'explique pas, à soi tout seul, la manière alambiquée dont il tourne ses phrases, phrases quelquefois si longues qu'il se prend littéralement les pieds dedans; on croit le voir rougir, hésiter, se reprendre, il donne du fil à retordre aux traducteurs. Il exprime sans retenue son immense admiration pour la découverte de Freud, et se met spontanément et totalement à sa disposition pour travailler avec lui.

Freud, quoique bien plus réservé, répond à tant de chaleur par une sincère amitié, puisqu' au moment du mariage de sa fille Mathilde, il dit même à Ferenczi qu'il regrette que ce ne soit pas lui, Ferenczi, qui soit à la place du fiancé. Il est certain qu'il se plaît en la compagnie de cet homme plus jeune que lui, enthousiaste, brillant, intelligent, puisqu'il l'invite à partager ses vacances, à voyager avec lui. Mais il prévient aussi Ferenczi qu'il est un homme inaccessible (*unzugänglicher Mensch*) et qu'il a épuisé tous ses talents pour l'intimité avec l'histoire de Fliess.

Pour Ferenczi, Freud est le père, l'homme prestigieux . . . et autoritaire, autorité incontestée, certes, mais irritante sans doute; lorsque cette irritation «explose», cela donne les «incidents de Palerme». Il en est question dans plusieurs lettres, après les vacances, on s'explique, on s'ajuste, Ferenczi a l'air de pardonner, Freud de comprendre, mais la rancune de Ferenczi sera tenace, et dix ans après il en reparlera encore dans une lettre.

Mais pendant ce temps les deux hommes travaillent. Ferenczi prend une place importante, d'entrée de jeu, dans la vie associative psychanalytique. Prenez le Vol. I de *Psychanalyse*, vous verrez que dès cette période Ferenczi publie des textes importants. Le style en est clair, sobre, parfaitement intelligible, et tous les exposés théoriques truffés d'exemples qui paraissent très éclairants. Pour nous, lecteurs de la fin du XXe siècle, ce style paraît un peu, sinon très didactique, presque le style d'un ouvrage de vulgarisation. C'est peut-être par ce style-là que Ferenczi trahit le plus ses intentions et illusions, quant à la nature de la «Science» qu'il a rencontrée dans l'enseignement et la pratique de la psychanalyse. Tout simplement Ferenczi «croit» à la psychanalyse, à sa vertu thérapeutique d'abord, et tout le monde connaît le reproche qui lui fut fait d'être en proie à la «*furor sanandi*» (la rage de guérir). Mais Ferenczi croit aussi à la vertu pédagogique de la psychanalyse. Il pense très sincèrement que la connaissance de l'inconscient va permettre des mutations profondes dans les domaines de l'enseignement, de la politique, de la criminologie, etc.; dans tous ces domaines il se veut chercheur, mais aussi prophète; cela donne finalement à ses écrits du début ce ton d'ouvrages de vulgarisation des théories psychanalytiques.

Dans ses écrits peut-être un peu monochromes, des perles, des hiatus, des surprises. Par exemple, en 1909 Ferenczi fait une conférence en hongrois, sur l'interprétation des rêves, et dit:

«Le rêve, accomplissant les désirs laissés insatisfaits par la dure réalité: cette conception est appuyée par les proverbes de tous les peuples, par les *métaphores* et les *métonymies* qui sont des lieux communs de l'expression verbale».

Surprise par la modernité de l'emploi de ces deux mots, j'ai demandé à Judith Dupont de vérifier dans le texte hongrois. Confirmation: c'est bien *metaphora et metonymia* que Ferenczi utilise. Ces deux mots ne seront pas repris, par la suite, *condensation et déplacement* resteront les maîtres mots de l'interprétation freudienne du rêve; mais je ne peux pas m'empêcher, à la lumière de l'enseignement de Lacan, d'y voir comme une extraordinaire intuition. Je ne résiste pas à l'envie de vous citer un passage de *Transfert et Introjection*, peut-être l'un des articles les plus «modernes» que Ferenczi ait écrits à cette période:

«Des ressemblances physiques dérisoires: couleur des cheveux, traits, gestes, manière de tenir la plume, prénom identique ou vaguement analogue évoquant une personne autrefois importante pour le patient, suffisent à engendrer le transfert.

Le ridicule apparent d'un transfert établi sur des ressemblances aussi infimes me rappelle que Freud a signalé comme le facteur déclenchant du plaisir dans une certaine catégorie du mot d'esprit la représentation par le détail (*Darstellung durch ein Kleinstes*), c'est-à-dire par l'élément propre à supporter le transfert des affects inconscients. C'est également par de semblables détails minuscules que le *rêve* évoque les objets, les personnes et les événements; il apparaît donc que le procédé poétique de «la partie pour le tout» ait également cours dans le langage de l'inconscient».

C'est Lacan qui nous dira que ce «procédé poétique» en est la structure même. (L'inconscient est structuré comme un langage.)

Revenons à la correspondance. Les années 1911 et 1912 sont remplies par l'«affaire Elma». C'est aussi la période où Ferenczi entre véritablement en analyse avec Freud. Il lui dit tout, absolument tout, dit lui-même qu'à Freud il n'épargne rien (*Ich verschone Sie nicht*) et ce dans presque toutes ses lettres. Nous apprenons ainsi d'abord sa grande difficulté devant ce qu'il appelle «le travail scientifique». Ce ne sont jamais les idées qui manquent, mais une sorte d'énergie qui lui permette de les «coucher sur le papier» (*niederschreiben*). Il manque de souffle. Dans la réalité de son corps il souffre de troubles respiratoires!

Nous apprenons aussi tous les détails de sa liaison avec Madame G. et ses mésaventures avec la fille de celle-ci, ses hésitations, tergiversations et tourments. Freud adopte dans cette affaire un profil bas. Aux demandes de conseils il ne répond pas, aux inquiétudes il répond par des digressions, aux demandes de précisions par des équivoques. Dans cette affaire privée, il a sans désemparer une attitude d'analyste, ce qui n'est pas toujours à la convenance de Ferenczi, qui du coup multiplie les explications et les détails.

Les vrais sentiments de Freud ne s'expriment que dans une ou deux lettres, écrites directement à Madame G. Pour celle-ci Freud éprouve une grande affection et un grand respect, mais c'est aussi et seulement quand il s'adresse à elle qu'il exprime son affection paternelle pour Ferenczi, et le souci qu'il a de son bien-être.

Ferenczi, lui, continue à tout dire: son désir de jeunesse et de descendance, qui lui fait aimer Elma, son désir de compréhension mutuelle, de tendresse, de sollicitude, qui lui fait aimer Madame G. La femme selon son coeur, elle devrait être ces deux femmes à la fois. Il va jusqu'à imaginer une

sorte de bonheur idyllique entre Elma et Madame G. réconciliées et accordées, lui donnant la tendresse maternelle et la satisfaction sexuelle que chacune d'elles séparément ne peut lui «assurer» (le mot est de lui).

C'est en 1919 que Ferenczi finit par épouser Madame G., et c'est à partir de ce moment-là que les comptes rendus sur sa vie personnelle dans sa correspondance se font de plus en plus rares, et que les problèmes associatifs et théoriques y tiendront la plus grande place. C'est aussi dans cette période qu'il élaborera ses écrits les plus importants.

Au moment de rédiger mon exposé, ici j'ai buté. Les écrits de Ferenczi sont là, il n'y a qu'à plonger dedans, pourquoi tant de difficulté à les analyser? Je vais essayer de m'en expliquer, et ce sera ma conclusion.

Dans sa lettre du 28. XII. 1916, Ferenczi écrit:

L'un des symptômes de base de ma maladie (de mon caractère) est une *recherche* exagérée de la *jouissance* (comme vous savez réaction aux privations de l'enfance). Je n'ai jamais pu supporter une tension; solitude et ennui étaient identiques pour moi — sans doute étais-je toujours dans l'attente de quelque miracle qui m'apporterait bonheur et volupté . . . sans doute ai-je attendu en fait des plaisirs d'amour quelque chose qui n'a jamais existé».

L'extraordinaire lucidité de ce diagnostic de Ferenczi sur lui-même doit nous servir de modèle, lui qui pose là ses limites que par ailleurs et sans relâche il a toujours tenté de franchir.

Il n'est que de parcourir les thèmes des conférences à venir, au cours des journées qui lui ont été consacrées, pour réaliser l'étendue du domaine qu'il a parcouru. Il n'est que de réaliser l'importance de l'apport d'un Balint, reconnu par Ferenczi lui-même comme son continuateur, celui qui a «commencé là où lui (Ferenczi) s'était arrêté», dans le domaine de la psychosomatique, pour reconnaître l'importance de son enseignement. Et c'est là que la vie de Ferenczi, inséparable de son oeuvre, se transfigure en tragédie: son enseignement, il l'a littéralement mis en scène. A partir de son mariage avec Madame G. la correspondance s'amenuise, et cela se perçoit déjà dans la répartition des volumes: un volume pour aller de 1908 à 1914, et deux seulement pour aller de 1914 à 1933. Elle s'amenuise, mais ne s'interrompt jamais, malgré la maladie qui frappa l'un et l'autre, malgré les divergences de sens dans leurs recherches. L'amitié ne s'est jamais éteinte entre eux. Mais Ferenczi disait dans sa communication au IV^{ème} Congrès de l'Association Internationale de Psychanalyse de Munich en 1914 (déjà!):

«Comme Freud l'a souligné à plusieurs reprises, les enfants ne sont pas tous capables de ce renoncement partiel au jugement autonome, certains réagissent par une inhibition intellectuelle générale — on pourrait parler d'inhibition affective. *Ceux qui s'arrêtent à ce stade, fournissent ce contingent d'individus qui succombent, leur vie durant, à l'ascendant de toute personnalité forte quelle qu'elle soit, ou à certaines suggestions particulièrement puissantes, sans jamais s'aventurer hors des limites étroites de ces influences*».

Ferenczi s'est éloigné, autant qu'il a pu, de l'influence de Freud, de son ascendant sur lui, il a poursuivi ses recherches indépendamment de lui, souvent contre lui, ou ayant en tout cas le sentiment de le faire contre lui, quoi qu'il en ait. Mais à quel prix?

Dans la correspondance, il n'est bientôt plus guère question de ses états d'âme. Il nous a laissé ses écrits les plus importants (*Thalassa, la Confusion de langue*, entre autres). Mais si la correspondance ne nous renseigne plus sur ce qu'il éprouve, c'est dans son *Journal Clinique*, qui est aussi à certains égards un journal intime, que nous le retrouverons. Voici ce que Ferenczi écrit, le 2 octobre 1932, très peu de temps avant sa mort:

«... Je n'étais courageux (et productif) que tant que je m'appuyais (inconsciemment) sur une autre puissance, je n'ai donc jamais été «adulte». Performances scientifiques, mariage, lutte contre des collègues très forts -- tout cela n'était possible que sous la protection de l'idée que je peux, en toutes circonstances, compter sur ce substitut de père. L'identification avec la puissance supérieure, la «soudaine formation du surmoi», est-ce l'appui qui m'a préservé autrefois de la décomposition définitive? Est-ce que la seule possibilité de continuer à exister est d'abandonner la plus grande partie de son propre soi pour exécuter pleinement la volonté de cette puissance supérieure (comme si c'était la sienne)?»

Ce n'est certes pas ce qui lui était demandé par Freud, mais ce qui lui était imposé par sa propre structure, par cette jouissance, notion introduite par Lacan, dont il ne pouvait pas se dépendre, et contre laquelle il n'a cessé de se battre, en un combat dont il montre lui-même l'issue. Faisant suite à la précédente citation, il dit:

«Et, de même que je dois maintenant reconstituer de nouveaux globules rouges, est-ce que je dois (si je peux) me créer une nouvelle base de personnalité et abandonner comme fausse et peu fiable celle que j'avais jusqu'à présent? Ai-je le choix entre mourir et me «rcaménager»-et ce à l'âge de 59 ans?»

Lacan nous a appris et formulé que «ce qui n'est pas repris dans le symbolique fait retour dans le réel». Les maladies de Ferenczi, tout au long de sa vie, son rapport aux femmes, «aux collègues très forts», son rapport au maître, tout est marqué, pour lui, comme en halo, par son rapport à la jouissance. On ne change pas sa structure. Ce que Ferenczi nous transmet est indissolublement lié à sa structure, confère leur «cohérence» à ses écrits intimes et publics, et pour nous fait leçon.

Les faits sont là, froids et tragiques: Ferenczi a choisi de mourir!

Pour nous, 60 ans après, demeurent ses écrits et l'histoire de sa vie, en héritage. La médecine psychosomatique progresse, le travail avec les psychotiques est à l'ordre du jour, l'«acte analytique», l'«objet de la psychanalyse» sont des notions mises sans cesse au travail. Les signifiants circulent, et ceux de Ferenczi, soutenus par le poids de sa vie et de sa mort, circulent bien. Je voudrais finir par une citation de Lacan, qui est, comme ça, un signifiant qui circule, je ne sais pas d'où elle sort, elle est écrite quelque part, et retransmise dans une conférence de Perrier.

Lacan a dit: Ferenczi... ou ne rien faire?



Judit KARAFIÁTH

Institut d'Études Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie

Ferenczi et les écrivains de la revue *Nyugat*

Le 1^{er} janvier 1908 reste une date mémorable pour les lettres hongroises: c'est ce jour-là que paraît le premier numéro de *Nyugat* (Occident), revue littéraire de haut niveau dont le nom sera aussitôt associé à l'esprit de la modernité, et qu'on compare peut-être trop souvent, mais non sans raison, à la *Nouvelle Revue Française*: l'une et l'autre sont de prestigieux centres de diffusion d'œuvres contemporaines, partisans d'un nouveau classicisme et défenseurs de l'indépendance de la création littéraire.

Un mois plus tard, Sándor Ferenczi se rend à Vienne pour faire visite à Freud, auteur de l'*Interprétation des rêves*, ouvrage magistral qu'il vient de relire et pour lequel il éprouve une admiration sincère. On connaît la date de cette rencontre historique: c'est un dimanche, le 2 février 1908.

Sans doute la coïncidence temporelle de ces deux débuts, deux événements faisant époque chacun dans son domaine — la littérature et la psychanalyse — permet-elle une interprétation symbolique. Il s'agit ici de l'intégration d'un troisième courant capital dans la pensée de l'élite intellectuelle hongroise: à l'impact de la philosophie nietzschéenne et bergsonienne s'ajoutera celui du freudisme, en particulier grâce à la médiation de Sándor Ferenczi.

Le rôle de Ferenczi ne se limitera évidemment pas au simple fait que, à partir de 1912, il ait lui-même publié sept articles dans les numéros de *Nyugat* (et il faut préciser que c'est également dans cette revue qu'a paru pour la première fois l'article de Freud sur une difficulté de la psychanalyse: *Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse*). La présence personnelle de Ferenczi marquera profondément le cercle des écrivains de la revue. On connaît ses relations avec Ignotus, rédacteur en chef de la revue et membre fondateur de la Société Hongroise de Psychanalyse, ses entretiens nocturnes avec l'écrivain Krúdy, son diagnostic sur la maladie du poète Ady, pour ne rappeler que quelques-uns des faits les plus connus.

L'écrivain Zsófia Dénes, nièce de madame Ferenczi, donne une description colorée des soirées que Ferenczi passait en compagnie de ses amis:

«C'est en 1900 que Ferenczi aménagea son cabinet de consultation boulevard Erzsébet, face à l'Hôtel Royal, et bientôt il eut déjà sa table d'habitué au restaurant de l'Hôtel. Autour de sa table se trouvait une grande partie des écrivains de *Nyugat*, ce qui était

presque naturel à l'époque, puisque ces gens représentaient l'élite de la pensée progressiste. Il noua des liens étroits avec quelques-uns d'entre eux: il fut ami de Gyula Krúdy, Dezső Kosztolányi, Sándor Bródy, Milán Füst, Frigyes Karinthy et Ignó. Eux, le bombardaient de questions au sujet de sa science et lui, homme jovial, plein d'humour, fin diseur, d'une grande culture, n'arrêtait pas de satisfaire leur curiosité jusqu'au petit matin, car cette sorte de «jeu» — un jeu sérieux — était bien à son goût.¹

C'est dans un article de Dezső Kosztolányi que nous trouvons peut-être le meilleur portrait de Ferenczi. En 1918, après quatre ans et demi de guerre, l'écrivain se décide à aller voir un médecin pour «demander à quoi à s'en tenir en définitive au sujet de l'humanité, cette «race maudite». C'est donc de ce grand malade, de l'humanité qu'il voudra parler au cours de la *Consultation médicale* — titre de ce brillant article.²

«Je me rends donc chez le D^r Ferenczi, l'excellent neurologue, qui me reçoit dans sa chambre d'hôtel au deuxième étage de l'Hôtel Royal. Je ne connais guère d'homme qui pense avec plus de passion que lui. Il a consacré sa vie à un travail scientifique rigoureux; c'est un collaborateur plein d'esprit et d'invention du D^r Sigmund Freud, fondateur de la seule théorie psychologique révolutionnaire et appelée à connaître un sérieux développement dans l'avenir.»

C'est en ces termes que Kosztolányi présente son interlocuteur à qui il demandera son diagnostic et ses pronostics sur l'humanité, pour savoir s'il y a encore «un espoir de guérison durable pour le malade».

Au cours de la consultation, le lecteur pourra admirer l'esprit de Ferenczi, sa vivacité, sa simplicité dans l'expression d'idées graves et abstraites et, bien sûr, l'art de Kosztolányi qui les rend fidèlement dans le cadre fictif de ce cabinet de consultation. Il y a un passage particulièrement mémorable où Kosztolányi fait le portrait de Ferenczi:

«Le D^r Ferenczi, très excité, va et vient dans la pièce. C'est maintenant que je remarque combien son front vertical, sa tête intéressante, évoquent Schopenhauer; même ses yeux bleus pleins de gaieté ont quelque chose du joyeux pessimisme schopenhauerien.»

La mort de Ferenczi survenue en 1933 plongea ses amis écrivains dans le deuil. Dans sa nécrologie parue dans le numéro du 23 mai du journal *Újság*, Sándor Márai fait l'éloge de la personnalité charismatique du défunt, l'homme le plus simple qu'il ait jamais vu, d'une bonne humeur et d'une franchise sans pareille, curieux jusqu'au dernier jour de sa vie, s'intéressant à tout: aux événements politiques, aux livres nouveaux, aux cancans, aux anecdotes et aux faits divers. Rien n'échappait à son attention: il ne cessait d'observer et de critiquer. Ses amis et ses fidèles ne l'appelaient que «le docteur». Le docteur qui, pour Márai, était poète, savant et médecin, exactement dans cet ordre, donc tout d'abord poète, attribut que Ferenczi avait bien mérité par sa vision originale, simple et pourtant synthétique des choses du monde.

¹ DÉNES, Zsófia (1981): *Úgy ahogy volt és . . .*, Budapest, Gondolat, 93

² D^r Sándor FERENCZI: (Œuvres complètes, Tome II: 1913—1919, *Psychanalyse II*. Traduction du d^r J. Dupont et de M. Viliker avec la collaboration du D^r Ph. Garnier, Paris, Payot, 1970, 308—312

Quelques jours plus tard, la nécrologie «professionnelle» du docteur Feldmann reviendra sur la personnalité fascinante de Ferenczi: «Le génie de Ferenczi n'a pas connu de frontières; quand il voulait se reposer et se divertir, il se consacrait à des problèmes artistiques et, tout en jouant, créa des œuvres magistrales.» (*Újság*, 28 mai 1933).

Ferenczi se passionnait pour la linguistique, pour le théâtre, pour les arts en général ainsi que pour les artistes, écrit Kosztolányi, et il se rappelle que c'est Ferenczi qui lui a parlé le premier de l'écrivain anglais D. H. Lawrence et de l'auteur de théâtre belge Crommelynck.³

On peut mesurer le prestige de Ferenczi au fait qu'en dehors de ces écrits où il figure sous son propre nom, il apparaît sous le masque d'un personnage littéraire chez Karinthy, Sophie Török (madame Babits) ou Margit Kaffka, par exemple dans le roman à clefs de cette dernière intitulé *Állomások* et publié en 1917. Il nous fait pénétrer dans le monde inquiet des écrivains de la revue *Nyugat* et donne un panorama de toutes les tendances sociales, politiques et artistiques de l'époque, y compris le freudisme. Les contemporains n'ont pas eu trop de mal à reconnaître les modèles de la revue *Kultura* (= *Nyugat*), de l'association Céh (= *Nyolcak*, groupe de peintres modernes) et à découvrir des personnages réels derrière les figures romanesques (Ady, Hatvany, Babits etc.). On a toute raison de supposer que c'est Ferenczi qui a servi de modèle au jeune Jani Máthé, dont le discours sur l'infidélité conjugale considérée comme une révolte instinctive, une sorte de „Gegenwärtigkeit” captiva l'attention de son public d'intellectuels et d'artistes. Bien qu'il soit faux et injuste d'identifier ce personnage à Ferenczi, il est évident que c'est bien lui le point de départ, Margit Kaffka le connaissant bien dans le monde de *Nyugat*. En outre, il faut ajouter que même si le personnage est plutôt sympathique, les idées qu'on lui attribue dans le roman sont accueillies à la fois avec une curiosité sincère et une méfiance mal dissimulée: dans cette ambiguïté, on voit l'intérêt porté au freudisme ainsi que les réserves formulées à l'égard de cette théorie fascinante et embarrassante.

Le tableau esquissé est en effet bien fidèle aux réalités des années dix et vingt. Par sa nature même, la pensée psychanalytique provoque à la fois admiration et résistance et c'est justement cette dialectique des attirances et répulsions qui fait que nul ne restera indifférent et, à quelques exceptions près, tout le monde prendra position de façon plus ou moins avouée au sujet de l'enseignement freudien, même ceux dont l'écriture ne témoigne pas qu'ils l'aient rencontré. Ainsi par exemple Józsi Jenő Tersánszky, père d'admirables figures plébéiennes comme le vagabond Martin Coucou, excellent conteur à la fraîcheur enfantine et à l'humour tendre, raconte dans ses *Mémoires* une scène au Café de New-York, siège de la rédaction de *Nyugat*. Tersánszky, qui appartient plus ou moins à ce cercle, assiste un jour à une discussion sur les thèses de Freud, et en entendant un exposé présomptueux sur l'inconscient,

³ *Nyugat*, le 16 juin 1933. Réédité dans KOSZTOLÁNYI Dezső: *Írók, festők, tudósok*. Budapest, Szépirodalmi, 1958, Tome II, 318–322

éclate de rire car, comme il le raconte, il en sait plus long sur la psychanalyse que son jeune collègue sophistiqué, puisqu'il s'est déjà informé à ce sujet auprès du docteur Feldmann et du peintre Berény. On peut évidemment contester les assertions de Tersánszky, il est néanmoins symptomatique qu'il avait l'ambition, comme la plupart de ses confrères, d'affirmer que ce n'est pas l'ignorance de la théorie freudienne, mais au contraire sa connaissance et les distances prises à son égard qui l'éloignaient des „bavardages superficiels” sur ce thème trop à la mode.⁴

* * *

Ayant vu et admiré l'image de Ferenczi dans le miroir des écrivains hongrois, il nous reste à nous interroger sur la place qu'occupait sa science dans la réflexion et la création littéraire hongroises des premières décennies de ce siècle.

Sur ce point, nous nous heurtons à un grand obstacle, ou plutôt à une regrettable lacune. Mis à part l'excellent essai de Pál Harmat⁵ sur l'histoire de la psychanalyse en Hongrie, où des chapitres entiers sont consacrés à la présentation de ce qui se passait dans le domaine de la littérature, aucun ouvrage synthétique n'a paru jusqu'à nos jours à ce sujet pour des raisons diverses (mise à l'index, tabou, refoulement, manque de connaissances etc.).

Dans le cadre restreint de cet article, nous nous limiterons à quelques exemples pour présenter l'influence du freudisme sur la littérature hongroise, bien qu'il nous reste de nombreux ouvrages marqués du sceau de la psychanalyse: ceux des deux Cholnoky, de Csáth, de Gyula Török, de Margit Kaffka, les romans de Kosztolányi (*Néron, le poète sanglant*; *Alouette*; *Anna la douce*; *Le cerf-volant d'or*) ainsi que le cycle de nouvelles autour d'Esti Kornél, sans parler de ceux qui ne sont pas restés, productions à la chaîne du schématisme psychologique qui ont bien mérité l'oubli de la postérité.

Car le mauvais écrivain abuse de l'approche psychanalytique, tout comme le charlatan, le thérapeute mal formé et irresponsable porte atteinte à la réputation de la psychanalyse (le cas de Sophroniska — en réalité Eugénie Sokolnicka — dans *Les Faux Monnayeurs*). Ainsi, malgré toute l'estime que certains écrivains portent au freudisme, ils se sentent contraints de prendre des précautions, car une transposition mécanique des processus psychiques menace l'œuvre d'un schématisme préjudiciable à sa valeur esthétique.

«Bien que la psychanalyse ait renforcé les dons d'observation des écrivains, qu'elle ait ouvert de nouvelles voies dans l'étude de l'âme humaine, qu'elle ait fourni des outils très

⁴ TERSÁNSZKY JÓZSI, Jenő (1961): *Nagy árnyakról bizalmasan* Budapest, Magvető, 174-175

⁵ HARMAT, Pál (1986): *Freud, Ferenczi és a magyarországi pszichoanalízis* Bern, Az Európai Protestáns Magyar Szabadegyetem kiadása

efficaces pour la description, elle est devenue de rigueur, voire gratuite, et de nombreux écrivains ont cru que le monde n'était autre qu'un ensemble de complexes et que leur tâche consistait seulement à les explorer»

constate, non sans ironie, l'écrivain Mihály Földi dans sa réponse à l'enquête de la revue *Emberismeret*.⁶

Mais voyons quelques-uns des bons écrivains, ceux qui étaient chers à Ferenczi, car au lieu de vulgariser et d'appliquer les recettes de la psychanalyse ils «fraternisaient avec leurs instincts», selon les mots de Kosztolányi, qui ajoute dans sa nécrologie que «Ferenczi admirait Krúdy». On sait qu'ils avaient l'habitude, Ferenczi et Krúdy en particulier, de discuter tard dans la nuit des mystères de l'âme humaine.

Ferenczi admirait Krúdy, auteur de *Sindbad*, du *Postillon rouge* et d'autres chefs d'œuvre de l'imaginaire. De son côté, Krúdy lui vouait une amitié sincère et respectait son érudition, ce qui ne l'empêchait nullement de faire des remarques critiques sur la théorie qu'il professait.

Parmi les livres de Krúdy, il en est un dont la présentation s'impose dans ce contexte: le fameux *Álmoskönyv* (Clé des songes) qui rassemble et interprète des superstitions et croyances décrites dans des livres anciens hongrois, allemands et autres. C'est une interprétation des rêves et un livre de divination, présentant les symboles par ordre alphabétique, depuis l'alphabet même («abc» en hongrois) jusqu'à Zsuzsanna, la Suzanne biblique. En ce qui concerne cette dernière, le commentaire est bien succinct: la voir dans un rêve signifie la chance. Mais pour ce qui est de l'alphabet, on y trouve plusieurs explications: 1. une journée monotone et une soirée trop longues sont à prévoir, 2. selon Justinus Kerner, poète et médecin allemand, auteur d'une Clé des songes au 17^{ème} siècle, l'alphabet signifie naissance, 3. d'après une Clé des songes de 1885, ce rêve est avantageux pour un ouvrier et néfaste pour un employé, également bon pour ceux qui désirent un enfant. Pour terminer, voici une quatrième explication, marquée des initiales «d'un médecin de Pest de grande réputation». S. F., (Sándor Ferenczi): 4. alphabet, dont les lettres poursuivent le rêveur sous la forme de toutes sortes de monstres, sorcières, dragons etc.: angoisse d'amour à l'âge de la jeunesse.

S'agirait-il ici d'une synthèse entre des superstitions anciennes et une science moderne, la psychanalyse? Certainement pas. La psychanalyse n'est ici qu'une interprétation possible des rêves à côté de celle de la tradition écrite et orale: en 1920, Krúdy n'a pas pu se permettre, dans une Clé des songes, d'ignorer la science des rêves. Cependant, il a maintes fois expliqué que non seulement les traditions paysannes, mais aussi le simple bon sens, donnaient aux rêves des réponses plus acceptables que les théories de Freud.

Mais, comme c'est souvent le cas, «Freud se venge» de l'incrédule sous la forme d'un lapsus révélateur. Dans la préface de la première édition, on lit:

⁶ in *Helikon* 1990/2—3, 321

«Je voudrais éviter qu'on prenne mon livre pour trop prétentieux ou faussement savant parce qu'il porte ici et là des traces de l'enseignement de professeur Freud et du docteur Ferenczi. Ce livre se tient autant que possible aux notes des Clés des songes les plus anciennes car son auteur a plus confiance dans les observations d'hommes sages disparus que dans les constatations superficielles de notre époque.»

Dans cette même édition, trois cents pages plus loin, se trouve un erratum: «Page 14, à propos du professeur Freud et du docteur Ferenczi, une erreur s'est glissée dans le texte: le mot *superficielles* [*felületes* en hongrois]. L'auteur est trop grand admirateur de ces savants pour avoir écrit ce mot. Au lieu de *felületes*, lire: *felülmúló* [en français: *surpassant*]». L'ennui, c'est que ce mot en hongrois, tout comme son équivalent français, est un verbe transitif et n'a pas de sens sans son complément d'objet direct. Krúdy s'en est aperçu, évidemment, et sans trop s'expliquer par la suite, l'a remplacé par *étonnamment magnifique* (*meglepően nagyszerű*) et, pour plus de sécurité encore, a ajouté le même adjectif *magnifique* devant l'enseignement de Freud et Ferenczi . . . Qu'aurait dit Freud de ce lapsus? — demande András Barta dans sa postface à *Álmoskönyv*, ayant mis la textologie au service de la psychanalyse.⁷

L'œuvre de Mihály Babits témoigne d'un grand intérêt et d'une grande réticence à l'égard de la pensée freudienne. On a tendance à classer *Calife Cigogne* (1913) parmi les ouvrages d'inspiration psychanalytique, d'autant plus que dans le texte même on trouve une allusion trop évidente au livre sur les rêves d'un professeur viennois. Toutefois, il s'agit plutôt de la description d'une personnalité pathologique, d'une histoire pareille à celle du docteur Jekyll et Mr. Hyde, même si la distinction entre les deux moi du héros — le moi conscient, contrôlé et le moi barbare, inconscient — rappelle évidemment la théorie freudienne. Cette dernière est plus manifeste dans *Le fils de Virgil Timár* (1922), rappelant l'économie et la simplicité des récits gidiens, qui décrit les tourments d'un cistercien dont le zèle pédagogique se transforme peu à peu en amour pour son élève orphelin. Dans cette histoire de refoulement, de transfert, de besoin d'amour et d'échec sentimental, Babits fait preuve de connaissances étendues en matière de psychanalyse. Les thèses freudiennes trouvent leur expression chez Vilmos Vitányi, journaliste cynique et superficiel, père naturel de l'enfant qu'il arrachera à son tuteur. Avec sa clairvoyance cynique, il comprend très vite la situation:

«L'œil perspicace de l'écrivain lisait maintenant parfaitement dans son âme et commentait ironiquement ce qu'il voyait. Son attention s'y attachait comme à un cas freudien scabreux. Evidemment, ce prêtre est amoureux du jeune garçon, pensa-t-il. Cette idée lui plut. Voilà bien la chasteté monacale, ricana-t-il en lui-même . . .»⁸

Vitányi voit bien le processus de la sublimation de l'affection en sentiment pédagogique, tout ce qui «chez les méchants fils du siècle prendrait la

⁷ BARTA, András (1983): *Az átolmátó Krúdy* in: KRÚDY GYULA: *Álmoskönyv* Budapest, Szépirodalmi, 577

⁸ Michel BABITS: *Le fils de Virgile Timár* traduit du hongrois et préfacé par Aurélien Sauvageot. Paris, Stock, 1930, 144

forme d'une grossière sensualité», et fait une comparaison choquante pour Timár: «... car enfin, éduquer, enseigner, n'est-ce pas en quelque sorte déflorer?»⁹, et souligne le rôle que joue la volupté chez l'éducateur.

Remarquons que l'interprétation antipathique des thèses freudiennes ne conteste en rien leur vérité, l'unique différence entre l'approche de Vitányi et de l'écrivain lui-même étant que là où le journaliste cynique ricane, l'écrivain-narrateur Babits constate avec compassion l'impasse sentimentale du prêtre amoureux.

Le livre ne manque pas de références au mythe d'Œdipe: le garçon, Pista représente en quelque sorte les fils ingrats d'Œdipe à Colone. Décidément, l'histoire d'Œdipe hante Babits. Il traduit d'abord *Œdipe Roi*, plus tard *Œdipe à Colone* de Sophocle. Peut-être s'identifie-t-il un peu au vieil Œdipe confronté à ses fils querelleurs et ingrats. Les relations de Babits envers les jeunes écrivains, ses fils et ses rivaux, n'étaient pas exemptes de froissements et de conflits. Ne voit-il pas une révolte contre les pères (au fond: le père, donc Babits) dans la critique de son *Histoire de la littérature européenne* formulée par Gábor Halász, membre de la jeune génération d'écrivains? Et cette révolte n'est-elle pas la manifestation d'un complexe d'Œdipe littéraire? Avec la seule différence, ajoute-t-il, que le parricide dans ce cas n'entraîne pas de remords, mais qu'il est plutôt un devoir, que les futurs écrivains se proposent d'accomplir pour prendre la place de leur père spirituel.¹⁰

Babits attribue donc le complexe d'Œdipe (et, en plus, un complexe d'infériorité) aux jeunes écrivains qu'il accuse d'aspirer à son trône. Mais dans l'ouvrage même qui est en cause nous apprenons qu'Œdipe, lui, ne l'a pas. Une fois de plus, en parlant de Sophocle et à propos de son *Œdipe Roi*, Babits insiste sur la primauté de la raison et se distancie de ce qui, pour lui, paraît un emploi abusif de la psychanalyse:

„Aujourd'hui nous aimons à rechercher dans *Œdipe Roi* le drame de la psychanalyse. Mais Œdipe décidément n'a pas le complexe d'Œdipe. (...) Supposer des souvenirs inconscients et des instincts secrets? Un tel kitsch moderne est tout à fait étranger à Sophocle. Ce que le roi fait, ce n'est pas une analyse de l'âme. Œdipe analyse les faits, les événements extérieurs et les données, tout comme Sherlock Holmes...»

Cette quête de vérité, dit Babits, devient une manie pour Œdipe, bien qu'il soit conscient du danger que la vérité retrouvée représentera pour lui. Babits ajoute qu'il serait tenté de voir en ce personnage le symbole de la soif de connaître chez l'homme.¹¹ — On ne peut s'empêcher d'évoquer l'essai de Ferenczi paru dans *Nyugat* en 1912, au voisinage d'un beau poème de Babits, *La lettre de Schopenhauer à Goethe, du point de vue de la psychanalyse*, où Ferenczi souligne, beaucoup plus que Freud, le côté rationnel de l'histoire d'Œdipe. Il distingue notamment deux sortes de comportement, celui d'Œdipe et celui de Jocaste, le premier dicté par le principe de réalité et le second par le principe de plaisir.

⁹ Op. cit., 123

¹⁰ BABITS, Mihály: *Könyvről könyvre* Budapest, Magyar Helikon, 1973, 263 - 270

¹¹ BABITS, Mihály: *Az európai irodalom története* Budapest, Szépirodalmi, 1979, 38—39

Enfin, à propos du rapport, comme on l'a vu, bien ambigu, de Babits à la psychanalyse, on ne peut omettre de citer un de ses poèmes les plus émouvants, incontournable par son titre même: *Psychoanalysis Christiana*. La «contradictio in adjecto» n'est qu'apparente: il s'agit bien d'une similitude foncière entre deux sortes d'introspection, deux examens de conscience, deux méthodes d'auto-connaissance. La psychanalyse chrétienne est une descente chrétienne en nous-mêmes. Pour Babits, catholique rationnel, c'est ainsi qu'on peut accepter la psychanalyse.¹²

Terminons ce panorama littéraire en évoquant Sándor Márai, éminent collaborateur de *Nyugat*, mort il y a seulement quelques années.

Frappé de la maladie infantile des écrivains qui se piquaient de psychanalyse, il a produit un très mauvais roman schématique (*Le boucher*, 1924) qui représentait de manière trop directe, trop évidente la poussée des instincts destructeurs vers la surface. Plus tard il a renié ce faux pas de jeunesse, et ne le fait même pas figurer dans la liste de ses ouvrages. Mais on peut dire que toute sa production littéraire témoigne d'un penchant pour l'analyse psychologique, et certains de ses romans portent les traces évidentes des pensées freudiennes, comme *Les Révoltés* (1930 — en français chez Albin Michel), *L'Ile* (1934) et *Bébi ou le premier amour* (1928).

Nous avons déjà cité quelques phrases de sa nécrologie émue sur Ferenczi. Voyons maintenant ses aveux concernant le freudisme dans *Les Confessions d'un bourgeois* (1934).

«L'élan génial et la beauté de la théorie freudienne m'ont fasciné: je tiens *L'Interprétation des rêves* pour l'une des découvertes les plus importantes du siècle" — écrit-il. Mais tout en acceptant avec enthousiasme et vénération l'exploration des secrets de l'inconscient, il éprouve une méfiance profonde envers les escrocs et les charlatans qui s'affairent autour de la psychanalyse. Ses prophètes ont beaucoup nui à Freud, dit-il, et il ajoute que très souvent les névrosés guérissent sans analyse ou restent malades une fois leur analyse terminée. Quand Márai eut acquis une connaissance plus précise de la théorie freudienne, la névrose lui était déjà devenue une exigence vitale, outil et condition de travail: il a pour ainsi dire profité, «vécu» de sa névrose, comme le mendiant chinois de l'exhibition de ses membres mutilés.¹³

Vive donc la névrose de l'écrivain, qu'il s'arme ou non de l'enseignement freudien pour créer ses personnages ou plutôt pour représenter la désintégration de la personnalité dans notre siècle. Ces écrivains, freudiens ou non, étaient pourtant ignorants d'un danger qui les guettait déjà. En faisant leur déclarations enthousiastes ou leurs aveux ambigus, ils ne se doutaient pas

¹² Voir l'excellente analyse de Péter BALASSA: „Vagyunk — lennénk — leszünk — lettünk” in *Vigilia* 1984/7, 513—521

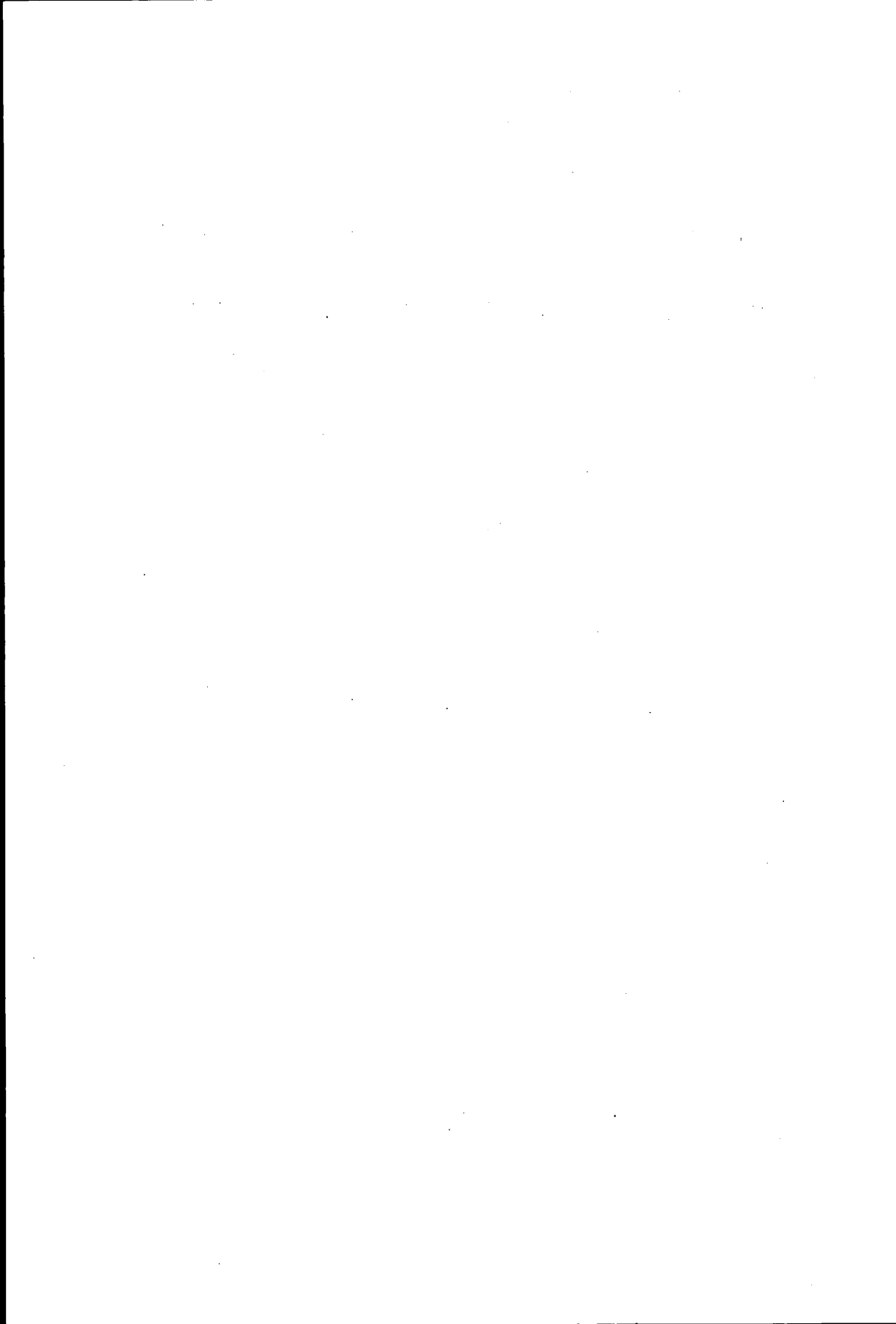
¹³ MÁRAI, Sándor: *Egy polgár vallomásai* Budapest, Akadémiai Kiadó, 1990, 281—282

qu'on ferait la psychanalyse de leurs œuvres, dont les critiques tireraient des conclusions irrévérencieuses sur leur personnalité, leur sphère privée. Pourtant, la lecture de Poe par Marie Bonaparte aurait dû les mettre en garde.

Mais ce n'est pas le lieu d'évoquer, en trouble-fête, les dangers menaçant l'autonomie du texte littéraire pris comme un simple document à déchiffrer. Revenons à Ferenczi, ami des écrivains et inspirateur d'œuvres remarquables. Qu'il nous soit permis de citer Karinthy pour faire sentir la grandeur de l'homme et l'excellence du savant:

«Sándor Ferenczi fut en quelque sorte la conscience de notre génération; ni ses fidèles ni ses adversaires ne peuvent ignorer *le fait* qu'il était parmi nous, et que nous recevions de lui notre enseignement et notre formation.»¹⁴

¹⁴ KARINTHY, Frigyes (1984): „Lélekbúvár” in *Szavak pergőtüzében* Budapest, Szépirodalmi, 118



Lajos NYÉKI
INALCO, Paris

Le «Château de Barbe-Bleue» de Balázs-Bartók et la psychanalyse

Ceux qui s'attendraient à des révélations sur le plan événementiel, seront certainement déçus par cette communication. On ne trouve pas trace d'un quelconque rapport direct (échanges de lettres, rencontres) entre les deux auteurs du *Barbe-Bleue* et les principaux représentants de la psychanalyse hongroise naissante: Róheim ou Ferenczi. L'auteur de cet article ne pourrait pas recourir à des titres journalistiques sensationnels, tel que «*Bartók et Balázs sur le divan de Ferenczi*». Mais réflexion faite, cette façon d'aborder le sujet n'est pas entièrement fantaisiste.

Tout d'abord, il est évident que, conformément aux présupposés du travail psychanalytique, les coïncidences, les analogies fortuites sont peut-être plus révélatrices que les actes volontaires. Or la naissance du «mystère» de Balázs (1910) et de l'opéra de Bartók (1911—18) coïncide avec la naissance et, dans une certaine mesure, l'apogée de la psychanalyse en Hongrie. — Tous les spécialistes remarquent l'exceptionnel essor que la discipline fondée par Freud a pris entre 1911 et 1919 à Budapest. Pour ne citer qu'un observateur extérieur, dans son *Géza Róheim* (1972, 33—35), Roger Dadoun constate que

«L'atmosphère intellectuelle à Budapest était au plus haut point favorable à une entreprise originale comme celle de Róheim. La position marginale, ou excentrique, de la cité hongroise par rapport à la métropole culturelle qu'était Vienne, figée dans ses routines, le mandarinat intellectuel, le conservatisme politique et social... lui autorisait une plus grande liberté de manoeuvre, favorisée par de vivantes traditions d'indépendance».

Certes, les propos de Dadoun concernant le conservatisme de Vienne doivent être nuancés (Voir par ex. Fr. Fejtő: *Requiem pour un empire défunt*, Paris, 1988, 162—165), ce qui ne remet aucunement en cause l'importance de la capitale hongroise. Pour s'en convaincre, il suffit de citer quelques faits concernant le domaine qui nous intéresse: en 1913, Ferenczi fonde la Société hongroise de psychanalyse, dont l'un des piliers est Ignotus, personnalité éminente de la revue *Nyugat* qui comptait Balázs parmi ses jeunes collaborateurs; en 1918, le cinquième congrès de psychanalyse a lieu à Budapest, à cette occasion, la municipalité de la capitale reçoit solennellement les invités et un millier d'étudiants réclament l'institution de cours de psychanalyse à la faculté, ce qui fut fait l'année suivante; un des plus généreux mécènes de la

psychanalyse, le richissime brasseur, Anton von Freund, réside dans la capitale hongroise, c'est grâce à sa donation substantielle que l'Association internationale de psychanalyse put créer sa propre maison d'édition.

Attentif à toute forme de nouveauté, Balázs est fortement imprégné de cette atmosphère. Il va de soi que la psychanalyse doit autant, sinon plus, aux arts que les arts à la psychanalyse. Dans un article de jeunesse intitulé *L'amour dans la science* (1901), Ferenczi insiste sur la valeur des poèmes et des romans en matière psychologique, constatant que pendant des siècles, les oeuvres littéraires «constituaient pour ainsi dire la seule source de la psychologie de l'amour». — Le *Barbe-Bleue* de Balázs et Bartók est une œuvre emblématique qui ne fait que confirmer la thèse de Ferenczi, tout en révélant la fertilité du terrain culturel de la Hongrie des années 1900/1919. Sans compter l'effervescence littéraire, ces années voient aussi la naissance de l'ethnomusicologie véritablement scientifique, grâce aux travaux de collecte et de systématisation de Kodály et de Bartók. Or, sur un plan très général, le mystère de Balázs constitue la fusion de deux éléments: le folklore et justement la psychanalyse.

En exagérant quelque peu, on pourrait dire que, en germe, tout Róheim se trouve déjà dans *Barbe-Bleue*. Comme on le sait, Kodály fut un ami intime de Balázs, son condisciple préféré au Collège Eötvös de Budapest; (une aventure sentimentale s'est même esquissée entre Kodály et la soeur de Balázs). En 1907, les deux jeunes «normaliens» partent ensemble à la découverte de Paris. (Détail troublant: *Ariane et Barbe-Bleue* de Dukas fut créé le 10 mai de la même année. Mais il n'y a aucun témoignage écrit ou oral qui prouverait que les jeunes Hongrois aient vu l'oeuvre, ce qui est difficilement explicable si l'on sait quelle curiosité les animait tous les deux.) Toujours est-il que l'influence de Kodály sur Balázs est incontestable. Si l'on connaît l'ambiance qui règne dans un établissement destiné à former une élite culturelle, on peut être sûr que Balázs connaissait bien une ballade de Transylvanie collectée par Kodály en 1910, ¹ l'année même où il écrivit son mystère. Dans cette ballade, il s'agit bel et bien d'un tueur de femmes, Márton Ajjó, qui avait déjà pendu sept de ses anciennes épouses aux branches d'un arbre «burkus» (mot dans lequel il faut voir la déformation du mot «burgund», c'est-à-dire en français, *Bourgogne*). Dans cette version, c'est la dernière victime choisie, Anna Mónár, qui arrive à supprimer son agresseur; elle suit donc l'exemple de Judith contre Holopherne. Rappelons que l'héroïne du mystère aura le même prénom. (Il n'est peut-être pas abusif de chercher dans ce choix une certaine référence à la judaïté confrontée à un seigneur féodal vivant dans son château, car il ne faut pas oublier que dans la version de Balázs, *Barbe-Bleue* est un prince ou plutôt un duc: *herceg* (de l'allemand «*Herzog*»). Si l'on sait d'autre part, quelle importance avait le problème de

¹ Voir postface de Bóka (1960:69),

la judaïté dans la correspondance entre Freud et Ferenczi, on peut avancer que Balázs partageait dans une certaine mesure leurs préoccupations dans ce domaine. (Voir par ex. un article d'Eva Brabant intitulé dans sa version hongroise «Mánistanő, avagy *mi marad meg.*» 1991, 54—63).

L'équation amour/mort, devenue de nos jours une banalité, le rapport entre l'amour et l'agressivité sont déjà présents dans cette ballade, et les mêmes éléments tressent pour ainsi dire la trame du mystère de Balázs. Il faut en plus signaler que ce chant peut être considéré comme une des sources de Bartók même sur le plan musical. (Avis unanimement partagé par un public composé de professeurs de musique et de musicologues lors d'une conférence donnée le 28 avril 1990 au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris.)

Le rapport entre folklore et psychanalyse, — disons: une certaine vision spontanée et primitive de la psychanalyse — se remarque de manière encore plus explicite dans le Prologue que Balázs a écrit à son œuvre. Il donne presque un mode d'emploi à ses lecteurs en suggérant que le Château (qui figure d'ailleurs comme un des personnages dans la distribution), avec ses volets et ses portes fermés, au lieu de se situer dans le monde des réalités extérieures, évoque plutôt les ténèbres d'une âme hantée par ses obsessions. Il demande par rapport à l'événement à représenter: «Eut-il lieu dehors ou dedans?», tout en s'interrogeant: «le rideau de nos yeux se lève: sur la vérité? sur le rêve?». On pourrait donc à juste titre avancer que les diverses portes du Château s'ouvrent sur les divers domaines de notre subconscient. Les extraits de ce prologue ont été cités dans la remarquable traduction de Jean-Luc Moreau. Mais il est évident que certains passages d'un texte sont intraduisibles. C'est le cas du début du Prologue où on lit en français: «Sorti-sortilège, où donc le cacherai-je?», alors qu'en hongrois, ce texte commence par «Haj, regő rejtem . . .», ce qui est la reprise pure et simple du début d'une incantation vraisemblablement d'origine chamanique. Destinée à invoquer l'abondance et à réunir les couples, ce chant dit de «regős» se pratiquait au solstice d'hiver, du second jour de Noël au Nouvel An. Les jeunes gens et les gamins faisaient le tour du village en chantant; ils frappaient le rythme avec des bâtons, en agitant des grelots, et avec un instrument spécial appelé «tambour à friction» (en hongrois, «köcsögduda»), qui produit un ronflement très caractéristique. C'était un pot de terre recouvert d'une membrane d'origine animale (par ex. vessie de porc) qu'on faisait vibrer à l'aide du mouvement vertical d'un petit bâton. Que le rapprochement entre folklore et psychanalyse (donc sexualité) n'est pas une vue d'esprit, le symbolisme évident de cet instrument l'illustre déjà. D'ailleurs, créateur de l'anthropologie psychanalytique, Géza Róheim a consacré toute sa vie à jeter un pont entre l'ethnologie et la psychanalyse. Dans son livre intitulé *Croyances et coutumes populaires*, Budapest, 1925 (voir surtout le chapitre intitulé «Fêtes d'hiver», 205—239), il fait l'analyse de cette coutume et de l'instrument qui lui sert de support. — En cherchant à dégager les facteurs qui ont pu contribuer à la genèse de l'oeuvre de Balázs, on peut ajouter que le motif de

l'amour meurtrier est très récurrent dans la littérature de la fin du siècle: pour ne donner qu'un seul exemple, la *Ballade de la geôle de Reading* d'Oscar Wilde (1898) eut un très grand succès en Hongrie. Traduite pour la première fois en 1907, elle paraît dès 1908 dans une autre traduction qui sera rééditée en 1909; une troisième version voit le jour en 1910; enfin une traduction considérée comme définitive, difficile à surpasser, paraît en 1921.

Pour revenir au texte même du mystère, par sa construction, la pièce décrit une courbe «exponentielle»; partie du silence et de l'obscurité, elle retrouve le silence et l'obscurité, en passant par un sommet sonore et lumineux, qu'on pourrait désigner par le terme *acmé* de la rhétorique classique, précédé d'une séquence montante (*protase*) et suivie de la chute fatale (*apodose*). Il va sans dire qu'il s'agit d'une courbe fondamentale, essentielle qui caractérise non seulement toute vie et toutes activités humaines, mais tout ce qu'on peut envisager comme existant et, par conséquent, condamné à disparaître (cf. figure en annexe).

Dans ce processus de montée sensiblement plus longue et de descente plus précipitée (sur sept portes, le sommet se trouve à la cinquième), les différentes ouvertures débouchent sur les diverses pulsions élémentaires: la *chambre de torture* et la *salle d'armes* correspondent aux diverses modalités de la pulsion d'agressivité et de destruction; les troisième et quatrième portes, qui donnent respectivement sur le *trésor* et le *jardin secret*, symbolisent dans un certain sens la pulsion ludique, elles correspondent à une représentation positive de soi. La cinquième porte s'ouvre sur l'empire de Barbe-Bleue vaste et beau, renfermant des «prés de soie», des «forêts de velours», traversé par de «longs fleuves d'argent». Mais cette présentation idyllique en montée constante ne peut pas se poursuivre. Au fur et à mesure que Judith demande à remonter encore plus loin dans le passé, le château s'assombrit, et apparaît le *lac rempli des larmes* de toutes celles que *Barbe-Bleue* a fait souffrir. Notons que dans la musique de Bartók, le motif du sang et des larmes (et à une certaine profondeur symbolique, ces deux liquides sont quasi identiques) accompagne chaque scène, d'ailleurs en conformité avec le texte. On pourrait citer de très nombreux endroits où Judith remarque la présence du sang et des larmes:

«Ton château pleure! — Ton château pleure!»; «Les murs de ton château sont sanglants! Les murs de ton château saignent!»; «Ces armes sont trempées de sang»; «Ces bijoux sont tachés de sang. — Ta plus belle couronne porte du sang!», etc.

Si la cinquième porte représente le désir de chacun de se réaliser, de conquérir sa place dans le monde, chaque ascension a son revers: nos obsessions, notre sentiment de culpabilité inné, nos souvenirs ineffaçables nous plongent de nouveau dans le passé, dans les ténèbres. Pour ce qui est de l'amour, face à la nostalgie d'une relation totale, complète, indestructible, nos expériences réelles restent toujours fragmentaires, partielles et imparfaites. A la septième porte, on arrive à la demeure des anciennes épouses qui, contrairement à d'autres versions du mythe, restent vivantes, ne serait-ce qu'en souvenir, vêtues de leur costume d'aube, de midi et de soir. Et la

quatrième, Judith, rencontrée la nuit, doit se ranger parmi elles. Elle a beau crier: «*Barbe-Bleue, je suis encore là!*», le prince parle d'elle à la troisième personne et au passé: «*La quatrième, je la rencontrais la nuit, par une nuit noire, étoilée*».

Il faut insister sur le fait que dans cette version, les anciennes épouses restent vivantes, ce qui nous suggère que les souvenirs continuent à animer notre présent. Il est clair que cette conception est en parfaite conformité avec le travail psychanalytique, dont le «trait principal» est pour ainsi dire la «confrontation avec le passé», la «recherche des racines» (Brabant, 1991: 63). C'est ce qui ressort aussi en fin de compte d'un article d'Antal Bókay intitulé «*Péripéties/Catastrophes? (en hongrois, «sorsfordulók») dans la psychanalyse*», 1991: 37—38). En interprétant l'ouvrage commun de Ferenczi et Rank «*Perspectives de la psychanalyse*», 1924; traduction française dans les œuvres complètes de Ferenczi, tome 3, Payot, 1974: 220—236), Bókay remarque que «l'opposition répétition/souvenir renvoie à deux types de réalisation de soi». — «La répétition est une recreation, le souvenir n'est qu'une contemplation; la répétition nous transporte dans le présent, le souvenir tend vers le passé, la répétition est la vie même, le souvenir n'est qu'une réflexion sur la vie.»

Il est intéressant de comparer à la lumière de cette opposition les deux personnages du mystère. Alors que Barbe-Bleue manifeste un certain exhibitionnisme, certes refoulé au début, pour faire connaître à Judith son château et, dans ce sens, veut s'installer dans le présent, en effaçant le passé, en refusant la confrontation avec lui, *Judith* est en revanche à la recherche du passé, elle veut tout connaître, elle n'admet pas qu'il y ait des portes fermées devant elle; préoccupée par le désir de tout savoir, de voir tous les secrets se dissiper, elle décroche fatalement du présent, ce qui rend toute communication impossible. *Barbe-Bleue* veut dissimuler les ombres du passé, mais, comme c'est impossible, il essaie de vivre avec elles. Judith ne peut ou ne veut pas vivre avec les mêmes ombres, ce qui a pour conséquence que celles-ci l'envahissent et l'empêchent de vivre. Tous les dangers, toutes les ambiguïtés du travail psychanalytique apparaissent à travers cette histoire, qui suggère qu'une technique dont le but est de supprimer les traumatismes, peut être à son tour créatrice de traumatismes . . .

* * *

Une oeuvre, quelle qu'elle soit, indépendamment de son organisation intérieure, a aussi une fonction «indiciaire» dans la mesure où elle apporte des informations sur la vie, les expériences et la personnalité de son auteur. Nous avons imaginé, sous forme de boutade, l'éventualité d'une situation du type «Balázs et Bartók sur le divan de Ferenczi».

Même si cette situation ne peut être confirmée par des faits, il est incontestable que les deux auteurs étaient des «sujets à risque», qu'ils voulaient se libérer, ou bien qu'ils se libéraient par la création de leurs obsessions,

ce qui laisse supposer qu'une oeuvre d'art est en quelque sorte une tentative d'autoanalyse. Et à ce propos, il convient de citer Ferenczi lui-même:

Le problème du «*don artistique*» est éclairé quelque peu par l'aspect organique de l'hystérie. L'hystérie, selon l'expression de Freud, est une caricature de l'art. Or les «matérialisations» hystériques nous montrent l'organisme dans toute sa plasticité et même son habileté créatrice. Les prouesses purement «auto-plastiques» de l'hystérique pourraient bien constituer le modèle des performances corporelles réalisées par les acteurs et les artistes, voire même le 'travail des artistes créateurs qui façonnent' un matériau fourni non par leur propre corps mais par le monde extérieur.» «*Phénomènes de matérialisation hystérique*», 1919, in *Oeuvres complètes*, t. 3, 1982: 65. Le passage entre apostrophes est notre traduction qui remplace celle, à notre avis impropre, qu'on trouve dans l'ouvrage cité.)

Dans son article de 1901 déjà mentionné (in revue *Gyógyászat*), Ferenczi exprime l'idée de l'autoanalyse d'une manière encore plus explicite:

«Le poète lyrique est en réalité un psychologue individuel, qui dévoile les courants cachés de sa propre âme, et ceux-ci susciteront dans le psychisme du lecteur les mêmes vibrations. Quant au romancier, il procède à des investigations quasi scientifiques, dans la mesure où il dissèque non seulement ou pas exclusivement ses propres sentiments, mais aussi ceux de ses prochains, de plus, il dépasse le stade de l'observation simple, en recourant à la méthode expérimentale. Il agit par ex. de cette façon quand il place ses personnages dans des situations embrouillées, et il prévoit comment ils se comportent, comment ils doivent se comporter, conformément à leurs propriétés innées et acquises et sous la contrainte des relations extérieures.»

On pourrait objecter que c'est un texte de jeunesse qui correspond à une certaine préconception naïve de la psychanalyse, mais ce fait ne peut pas annuler la vérité pragmatique de cette affirmation. — Nous partageons entièrement l'opinion de György Szóke (1991: 57) quand il constate que la «méfiance à l'égard de l'application de la psychanalyse n'est pas privée de tout fondement» pour la simple raison qu'«elle est facilement vulgarisable» et que, par conséquent, toute tentative de psychanalyser une oeuvre doit être considérée avec beaucoup de réserves. Mais il y a dans la personnalité des deux auteurs de *Barbe-Bleue* un certain nombre de traits significatifs dont on ne peut pas ignorer l'importance.

En ce qui concerne Bartók, tout le monde sait que c'était un être extrêmement réservé et angoissé, qui a eu beaucoup de difficultés à se détacher de sa mère et à communiquer avec le monde. De constitution fragile, il est sujet à des dépressions. A l'âge de 24 ans (en 1905), il écrit à sa mère:

«Il est des moments où soudain je prends conscience du fait que je suis complètement seul. Et je prévois, j'ai le pressentiment que cet état de solitude morale sera ma destinée. Je regarde autour de moi à la recherche de la compagne idéale, mais je sais bien que c'est là une quête vaine. Et même s'il m'était donné de la trouver un jour, je suis sûr que je serais très vite déçu.»

Autre épisode révélateur: en automne 1909, Bartók épouse Márta Ziegler, son élève; d'après une anecdote racontée par Jenő Kerpely, violoncelliste du quatuor Waldbauer-Kerpely,² c'est en rentrant d'une promenade entre deux répétitions qu'il annonça son mariage à sa mère en ces termes: «Márta reste, elle est ma femme» . . . (Moreux, 1955: 124—125).

² Et non «second violon», comme l'écrit Moreux (1954:124)

Quant à la personnalité de Béla Balázs, nous devons à György Vikár, une des figures les plus marquantes de la psychiatrie hongroise, une analyse d'un très grand intérêt dans un article intitulé «*Kényszerneurózis és gyermekkor*» (Névrose obsessionnelle et enfance), (1979: 404—415). — En s'appuyant sur l'autobiographie de Balázs (*Álmodó ifjúság* [Rêves de jeunesse], Magyar Helikon, Budapest, 1967), Vikár relève un certain nombre de signes névrotiques chez l'enfant Balázs, qui auront été maîtrisés dans la création et par les activités d'engagement politique du poète. Dans le texte, on retrouve le motif d'une porte cachée par laquelle «on peut parvenir aux lieux des événements passés». Vikár remarque que cette «porte a une signification ambivalente: elle cache non seulement le passé, mais aussi la vraie vie» (413). Il pense pouvoir expliquer le motif de la métaphore: yeux = rideau du Prologue en rappelant un jeu favori du petit Balázs, qui avait l'habitude d'appuyer avec ses doigts sur ses paupières fermées en suivant un rythme régulier pour provoquer des visions multicolores, accompagnées d'un vague sentiment de culpabilité.

Quant à la question du rapport avec la judaïté évoqué à propos du choix du prénom de l'héroïne, on trouve également dans l'étude de Vikár d'intéressantes indications. Il rappelle que, d'origine juive, Balázs fut très fortement influencé par son père, professeur de littérature dans l'enseignement secondaire, promis à une brillante carrière scientifique, qui voulut que son fils fût éduqué dans une ville à 100% hongroise, qu'il apprît à la perfection la langue et qu'il prît racine dans le sol hongrois' (413). C'était un père à la fois clément et terrible. Sa carrière fut brisée à cause de son humanisme et de ses idées progressistes: lors d'une session de baccalauréat, il prend la défense d'un de ses élèves pauvres, ce qui le conduit à de violentes attaques contre ses supérieurs qui ne manquent pas de le traduire devant un conseil de discipline; résultat: de Szeged, il est muté à Lőcse (en allemand Leutschau), ville perdue de la Haute Hongrie de l'époque. Mais cela ne l'empêche pas d'infliger à son fils de terribles punitions corporelles pour la moindre escapade. — Ce désir accru d'assimilation rapide est un trait caractéristique de l'époque; il enrichit la culture hongroise en voie d'urbanisation d'un très grand nombre de créateurs (savants, médecins, artistes, écrivains), et les fondateurs de la psychanalyse hongroise sont, pratiquement sans exception, du nombre. L'intérêt de Balázs pour les traditions ancestrales les plus authentiques, qui constitue le ferment de son amitié avec Kodály, s'explique en partie par ce désir d'assimilation, ce qui fut d'autant plus facile dans le cas présent de la part d'un jeune homme épris de progrès, que cette découverte d'une culture paysanne coïncidait avec les recherches les plus avancées en matière de composition musicale. (Notons que la première femme de Kodály, Emma Gruber, est issue de cette même catégorie d'assimilés volontaires et enthousiastes.) Mais il va sans dire que ce processus implique des problèmes d'identité plus ou moins graves, dont

³ J'ai pris connaissance de cet article après mon exposé au *Colloque Ferenczi* grâce à l'auteur que je remercie vivement.

l'une des compensations les plus efficaces fut la création artistique, tout au moins dans ses motivations les plus immédiates. En ce qui concerne les contenus, cette image paternelle a dû jouer d'une manière plus ou moins détournée et symbolique dans la conception du *Château de Barbe-Bleue*, qui n'est pas privé d'éléments à coloration masochiste. A propos d'un incident qui pousse son père à le frapper, Balázs ne manque pas de raconter dans ses souvenirs quel sentiment de sécurité lui procura cette punition:

«Je l'ai reconnue du premier coup, cette bonne rossée paternelle protectrice et réconfortante. J'y ressentis la joie de la sécurité. Je savais que j'étais sauvé et racheté de la souffrance, de la peur. C'était mon père et rien de bien grave ne pouvait m'arriver». (*op. cit.*, 411).

Et Vikár remarque (*ibid.*):

(Balázs prétend) «qu'il n'a, pas ressenti le moindre colère à l'égard de son père, car il avait le sentiment d'être protégé par la punition corporelle. Mais nous pensons que la colère devait agir en lui, ainsi que le désir de mort infantile; tout simplement, ceux-ci sont restés inconscients à l'égard d'un père idolâtré.»

Si nous ajoutons que l'écrivain a perdu très jeune sa mère, dont il prétend n'avoir aucun souvenir, mais dont il sait par les dires des amis de son père elle était d'une beauté exceptionnelle, l'idée de l'incommunicabilité des êtres qui essaient de s'aimer, si présente dans son œuvre majeure, trouve une explication évidente. Le conflit entre *Barbe-Bleue* et *Judith* apparaît ainsi comme la traduction d'une expérience personnelle fondamentale.

Il faudrait certes développer cette analyse par une application plus «technique» de la psychanalyse, mais nous avons la ferme conviction que ce que nous avons exposé pourra servir de base pour les recherches ultérieures.

* * *

La question du rapport entre *musique et psychanalyse* est très peu développée, ce qui expliquera les limites de cette contribution. Mais avant d'aborder cette question, il faut envisager l'examen sommaire des rapports qui s'établissent entre *musique et langue naturelle*. — Dans le passage qui suit, nous reprenons pour l'essentiel les idées exposées dans notre thèse d'Etat (*Linguistique hongroise et linguistique générale, 1990: 54—58*):

Du point de vue «phénoménologique», on peut constater de très nombreuses analogies entre langue naturelle et musique, ne serait-ce que par le fait qu'une partie considérable de la musique est vocale et dans ce cas, elle se manifeste comme un support, comme un accompagnement mélodique de la parole. Sur le plan acoustique, il s'agit toujours d'émission sonore, pour l'essentiel linéaire, c'est-à-dire se déroulant dans le temps. Les sons, qu'ils soient employés en musique ou dans la parole, se distinguent par les mêmes paramètres: *hauteur, timbre, durée, intensité*. Du point de vue structural, ils se présentent en blocs séparés par des pauses plus ou moins importantes, articulés à l'aide de procédés dont le principal est l'«*accent*». — Quand on approfondit la comparaison, on s'aperçoit que cette articulation se réalise à l'aide d'unités discrètes en nombre fini: notes de la gamme en musique, phonèmes dans les langues naturelles, tous deux s'opposant aux sons en tant que simples réalités acoustiques. La corrélation *langue/parole* se retrouve aussi en musique, la première étant représentée par la *partition* (ou la notation en cas de tradition purement orale), la deuxième par l'exécution.

La différence capitale qui existe entre ces deux systèmes sémiologiques, c'est l'absence en musique de ce qu'on appelle la «première articulation», c'est-à-dire l'association

de succession de phonèmes à des référents. En musique, il n'y a pas de successions d'éléments qui signifieraient «table», «chaise», «amour», etc.: la «signification» est essentiellement de nature «prosodique», autrement dit: liée à des éléments qu'on appelle «suprasegmentaux» dans le jargon linguistique, c'est-à-dire des éléments vraiment musicaux de la parole, comme l'intonation et les différentes mélodies expressives.

En ce qui concerne le *chant*, c'est-à-dire l'association de la musique et de la parole, plusieurs solutions sont possibles entre deux intentions extrêmes diamétralement opposées: la première visant la domination de la parole sur la musique, la deuxième acceptant la perturbation, allant jusqu'à la défiguration, de la parole par la musique (comme dans la *colorature* ou dans l'usage chez certains compositeurs modernes de la parole comme simple matériau sonore).

Pour revenir au *Château* . . . , l'option esthétique de Bartók correspond au premier type de solution. C'est ainsi qu'il faut comprendre le célèbre passage du compte rendu que Kodály écrivit à l'occasion de la création de l'opéra (*Nyugat*, 24. 05. 1918):

«Pour la première fois sur la scène de l'opéra hongrois, le chant s'exprime d'un bout à l'autre dans un langage homogène et pur.»

C'est la même idée qu'il a développée dans un article paru dans la *Revue Musicale* (Paris, 1921 II: 205—217):

«Le *Château de Barbe-Bleue* est pour nous ce qu'est *Pelléas* en France. Si l'on peut dire que, malgré le glorieux passé du théâtre lyrique français, une déclamation musicale conforme à la langue n'existait pas avant Debussy, combien cela n'est-il pas plus vrai de notre art lyrique» . . . «En observant dans les parties récitatives la musique naturelle de la langue et, dans les parties plus stylisées, les indications du chant populaire, Bartók a frayé une nouvelle voie.»

Pour mieux comprendre ces phrases, il faut se rappeler que dans le domaine du chant populaire, on distingue deux principaux types de rythme: un rythme de synchronisation, régulateur de mouvements (danse, marche), appelé «*giusto*» et un rythme plus souple, déterminé par les particularités prosodiques du discours, dit, suivant le cas, «*parlando*», «*rubato*» ou «*parlando-rubato*».

Dans sa thèse de doctorat intitulé *La structure strophique du chant populaire hongrois* (1906, reproduite in *Visszatekintés*, II., 1964: 14—46 et 505—507), Kodály fait une observation qui reste capitale même de nos jours pour les études prosodiques:

«Dès que le chant se libère de l'isochronisme auquel les mouvements de danse et de travail le soumettent, les rapports de durée stricts et exacts se relâchent, un processus s'amorce dont le but est de faire valoir le rythme spécifiquement linguistique du texte, et aussi les éléments purement musicaux (dont le rythme uniforme ne constitue pas l'essence), on assiste à l'apparition de l'interprétation libre, au «tempo rubato», premier degré de l'évolution au cours de laquelle le chant deviendra poème à réciter» (*op. cit.*, 16).

Il parle même d'un «penchant naturel» des chants hongrois pour le rythme libre qui se manifeste très souvent dans de véritables récitatifs; et dans une note (*op. cit.*, 506), on peut lire cette affirmation pour le moins catégorique:

«Les rapports temporels de la parole sont irrationnels, et s'ils s'imposent, ils peuvent produire une grande variété de rapports temporels en musique.»

Et il ajoute que le terme consacré dans le vocabulaire des paysans n'est pas *chanter*, mais *dire des chants*.

Dans son livre intitulé *Béla Bartók* (1955: 137—138), Serge Moreux relève à juste titre.

«Un nombre considérable de changements de mesures marquant l'intention du compositeur de prévoir les rubatos d'interprétation, et de fixes leurs bornes.»

A la page 136 de son ouvrage, il envisage même la possibilité de considérer l'oeuvre «sous l'angle de la psychanalyse».

* * *

L'interprétation psychanalytique peut concerner la musique dans ses deux composantes fondamentales: le *rythme* et la *mélodie*.

D'une manière générale, on définit le rythme comme une «pulsation». Ce n'est pas par hasard que «pulsion» et «pulsation» sont étymologiquement liées. A la base de toute manifestation rythmique, il y a un battement: tension — détente, trop-plein — allègement, *arsis* — *thesis*, rétention — soulagement. Il n'est pas abusif de rapprocher ce battement des facteurs de base de la sexualité. Nous vivons dans un monde où nous entourent deux sortes de «bruits»: le bruit monotone des phénomènes se produisant avec une régularité excessive, et le bruit «blanc» causé par l'excès de complexité. Dans le premier cas, tout est prévisible, donc il perd son intérêt, il n'y a pas ou très peu d'information. Dans le deuxième, rien n'est prévisible, l'observateur est écrasé sous le poids des informations qui, à la longue, ne peuvent que s'annuler. L'expérience esthétique réelle se situe entre ces deux pôles, avec des différences d'appréciation de la complexité ou de la simplicité, suivant les époques, les genres, les habitudes et les capacités individuelles des récepteurs. La répétition, la familiarisation sont en général nécessaires pour qu'un public de plus en plus large puisse assimiler un certain degré de complexité.

En considérant une oeuvre poétique ou musicale, cette problématique se rencontre dans la dualité mètre/mesure/modèle — rythme.

Dans son très célèbre article «*Linguistique et poétique*» (1963: 209—248). R. Jakobson, en posant cette dualité, emploie le terme bien révélateur «frustration» (*op. cit.*, 227—228) pour décrire la situation de l'auditeur ou du lecteur d'un vers qui ne rencontre pas le phénomène prosodique prévu par le modèle. D'une manière très générale, un texte musical ou poétique est perçu comme une alternance d'attentes «comblées», produisant comme un balancement, un bercement sécurisant qui conduit le récepteur vers la régression, et d'attentes «frustrées», correspondant à des apports informatifs plus ou moins intenses, tenant en éveil le destinataire.

Le modèle de vers appliqué par Balázs est l'*octosyllabe à césure médiane* très répandu dans la versification hongroise folklorique ou savante; il est aussi une des formes les plus anciennes de la poésie occidentale, notamment française. Sa variante trochaique est attestée dans la latinité médiévale,

comme en témoignent ces quelques vers d'un certain Hugo Privas. *Ambianis, urbs predives / Quam preclaros habes cives / Quam honestum habes clerum.*⁴

Dans les «exemples de vers», ce modèle n'est pas rigoureusement réalisé, ce qui est traduit dans la musique de Bartók par les fréquents changements de mesure.

Pour ce qui est des mélodies composées par Bartók⁵, Kodály en relève deux types dans son article français de 1921 déjà cité: «la musique naturelle de la langue» «dans les parties récitatives» et «dans les parties plus stylisées» les inflexions (ce terme est plus propre que «indication») du «chant populaire».

La «musique naturelle de la langue» a été depuis sérieusement étudiée, particulièrement par Iván Fónagy et Fónagy—Magdics (voir bibliographie). Dans cette optique, il s'agit de «mélodies expressives» remontant à des «gestes vocaux» mémorisés au cours de l'apprentissage, aboutissant par conséquent à des schèmes véritablement socio-culturels, autrement dit, très largement conventionnalisés, donc reproductibles. Dans le livre de Fónagy—Magdics, on trouve 727 mélodies différentes répertoriées à partir d'un corpus pris sur le vif;⁶ il y a aussi un chapitre intitulé «*La traduction des émotions dans la musique*» (267—279). Adepte du freudisme, Fónagy, dans son ouvrage de 1983 paru en français, consacre tout le chapitre III (57—210) aux «bases pulsionnelles de la phonation».

Quand on compare les mélodies expressives composées par Bartók avec la description effectuée par Fónagy de la manifestation sonore de telle ou telle émotion, on croirait presque que Bartók connaissait Fónagy, ce qui démontre d'une manière éclatante que l'observation scientifique coïncide nécessairement avec l'observation artistique digne de ce nom.

Nous avons vu que Ferenczi expliquait le «don artistique» par le phénomène de «matérialisation» (article déjà cité, *Œuvres complètes*, III., 1982: 53—65). Or dans le même texte (59), on lit:

„Vraisemblablement la plupart des mouvements expressifs qui accompagnent les émotions humaines — rougir, pâlir, s'évanouir, avoir peur, rire, pleurer — «représentent» des événements importants de la destinée humaine, individuelle ou collective, et sont donc autant de «matérialisations».

Cette notion a l'avantage de relier non seulement musique, parole et d'autres manifestations artistiques, mais de dévoiler la corrélation entre l'aspect onto- et phylogénétique des diverses manifestations des émotions.

* * *

Quand on observe la partition ou on écoute l'exécution de l'opéra de Bartók, on est frappé par la différence entre les deux protagonistes, particulièrement en ce qui concerne leur discours respectif. En dernière analyse, il

⁴ Gergely-Vigie (1990:52) rappellent que c'est aussi la forme du *Kalevala*.

⁵ Dans cet article, nous faisons abstraction de la partie instrumentale de cette musique.

⁶ Un grand nombre de ces mélodies a été enregistré lors des représentations théâtrales, ce qui explique leur caractère quelque peu stylisé et par ce fait même représentatif.

s'agit de l'opposition entre *masculin et féminin* que Ferenczi a étudiée avec tant d'attention (voir son étude de 1929, in *Œuvres complètes*, IV, 1982: 66—75.) Mais une œuvre artistique, encore plus un chef-d'œuvre comme celui de Bartók, ne présente pas les oppositions sous leurs formes abstraites et schématiques, mais, pour reprendre le terme de Ferenczi, au plus haut point «matérialisées».

A ce propos, rappelons-nous que dans les écrits de Ferenczi (par ex. *Les anomalies psychogènes de la voix*, 1918), on trouve bon nombre d'indications concernant l'importance de l'aspect acoustique du discours des patients.

Pour revenir à l'œuvre de Bartók, on ne peut qu'admirer son extraordinaire maîtrise expressive, pour caractériser ses personnages. Alors que Barbe-Bleue chante dans le sens le plus classique du terme, qu'il «maîtrise» son discours, en se servant d'intervalles simples, issus des arpèges «consonnants», en coulant sa parole dans les moules traditionnels de la diatonie,⁷ Judith crie, hurle, vocifère, sa voix glisse, pleure, sanglote; le chromatisme de son discours, au lieu de prendre appui sur le chant, avec ses *glissandi*, ses *appoggiatures*, ses sauts périlleux, rappelle plutôt les mélodies expressives du langage naturel: *c'est du langage naturel à peine stylisé*. — C'est en tenant compte de ces faits qu'on comprend vraiment le texte de Kodály (1921), quand il oppose dans l'opéra des «parties récitatives» (confiées très souvent à Judith) à des parties «plus stylisées» (voix de Barbe-Bleue). Vu les nombreux accès hystériques évidents qui s'expriment dans la partition de Judith, il ne serait pas sans intérêt de recourir aux écrits de Ferenczi portant sur le même sujet. D'autre part, cette belle assurance du Prince a peut-être quelque chose de suspect, cache une certaine mysogynie de l'auteur qui, conformément à une tradition «machiste» bien ancrée, semble opposer la spontanéité de Judith, considérée comme inférieure, à la maîtrise du Prince dans l'expression de ses sentiments. Rappelons qu'une certaine mysogynie n'était pas étrangère à Ferenczi, particulièrement au début de sa carrière, ce qui se confirme à la lecture de ses articles (voir par ex, son compte rendu d'un ouvrage du docteur Möbius (1900) très largement commenté par Mészáros-Hidas 1991: 44—53).

* * *

Le cadre théorique ainsi dressé, il convient de citer quelques exemples musicaux. Pour des raisons techniques, ils ne peuvent pas être reproduits sous forme de notation musicale. Ils seront évoqués par des chiffres renvoyant aux numéros de la partition (*Universal Edition*, 1963).

Pour mieux saisir l'«exactitude» des mélodies de Bartók du point de vue linguistique, il est utile de rappeler la description phonétique de quelques

⁷ Dans la pratique, il s'agit des gammes «majeures» et «mineures».

mélodies expressives du langage, suivant les observations de Fónagy (1983), confirmées aussi par d'autres auteurs (dans le passage qui suit, il s'agit de l'expression de la colère comparée à celle de la tendresse):

«les crises de colère (vraies ou feintes) produisent une courbe mélodique angulaire (. . . .): une *ligne mélodique droite, rigide* est interrompue à intervalles sensiblement égaux, dans les syllabes (fortement) accentuées, par des écarts brusques, d'une quarte, d'une quinte.» — «Le degré d'agressivité . . . est une fonction de l'angularité de la courbe» (122—123) — «La mélodie ondoyant de la *tendresse* correspond à des mouvements lents, graduels, longs, et semblent esquisser des caresses. Ces deux comportements prosodiques et gestuels opposés sont, sans doute, les plus importants, les plus caractéristiques parmi les intonations émotives. Félix Trojan (*Der Ausdruck*, 1952; *Hyponotiseur*, 1960), le premier phonéticien qui ait tenté de donner une description systématique des attitudes émotives sonores, distingue en fin d'analyse deux comportements phonatoires: la *Kraftstimme* «parole de force» et la *Schonstimme* «parole protectrice»» (124).

Dans le même ouvrage de Fónagy, on lit que l'*angoisse* se caractérise par «une forte réduction de la gamme mélodique» (128) et que dans la *plainte*, «la voix s'élève par intervalles parfaitement réguliers d'un demi-ton — un *glissement* d'un demi-ton vers le haut est suivi d'un glissement d'un demi-ton vers le bas.» — «Le schéma prosodique de la plainte reflète fidèlement la parole noyée dans les larmes» (130).

Pour mieux comprendre les exemples qui suivent, il faut se rappeler que les différences de durée, que traduit en musique la notation de ce qu'on appelle habituellement le «rythme», sont marquées par un système très rigoureux de graphisme: rondes, blanches, noires, croches, doubles, triples, quadruples croches et leurs variantes «pointées». En ce qui concerne la marque de l'accent, conformément à une pratique très répandue (adoptée par ex. d'une manière très systématique par Kodály⁸, elle est réalisée sous forme d'un «sommet mélodique» ou tout au moins d'un contraste assuré par une «descente» plus ou moins importante en direction de la syllabe non accentuée qui suit. (Ceci paraît être en contradiction avec l'observation qui veut qu'en hongrois l'accent soit essentiellement dynamique; mais la réalité acoustique étant beaucoup plus complexe, il s'agit la plupart du temps d'un faisceau de redondances dans lequel le facteur mélodique a son rôle à jouer.)

D'autre part, comme il s'agit de restituer le mieux possible la réalité prosodique du texte, au lieu d'utiliser toujours la traduction littéraire due à Imre Kelemen, qui n'a pas été conçue pour être chantée, nous proposerons des traductions littérales plus proches de l'organisation du message telle qu'elle apparaît dans le mystère de Balázs.

Le premier passage chanté de la partition (les deux dernières mesures du N^o 1) est l'annonce de Barbe-Bleue: *Megérkeztünk . . .* (Nous voici arrivés . . .). Cette phrase décrit une chute mélodique tout à fait normale du point de vue linguistique, mais son importance (toute une octave!) nous suggère la nature fatale, irréversible, définitive de cette arrivée. Le passage qui suit (mesures 2—6 du N^o 2): *Íme lássad . . .* (Le voici, regarde-le . . .) introduit une

⁸ Particulièrement quand il met en musique des poèmes métriques, comme par ex. *l'ode «Aux Hongrois»* de Berzsenyi: «*Forr a világ bús tengere, ó magyar . . .*», etc. (Les syllabes en italique portent de accents mélodiques.)

description du Château, ce qui explique la légère montée finale. Cette formule de présentation, sans relief mélodique particulier, est suivie de la présentation elle-même: *Ez a Kékszakállú vára . . .* (C'est le château de Barbe-Bleue . . .); les sommets mélodiques: moins important sur la syllabe „Ez”, plus important sur „Kék-” correspondent bien aux accents linguistiques.

Le début du № 9 est très instructif: il ne fait que reprendre la phrase précédente, mais pour signifier toute autre chose. C'est Judith qui parle, avançant à tâtons, rasant le mur dans l'obscurité, elle fait la reconnaissance des lieux et, très angoissée, elle se parle à elle-même. Se situant au registre grave, la mélodie correspond tout à fait à la description que Fónagy a faite de l'expression de l'angoisse: „une forte réduction de la gamme mélodique” (1983: 128).

Fin du № 10, début du № 11: *Sír a várad . . .* (Il pleure ton château . . .): dans ce passage, le même groupe verbal est répété; d'abord c'est un cri (fin d'énoncé montante, suspensive, correspondant à l'exclamation), puis c'est une affirmation résignée (descente d'une tierce suivie d'une quinte diminuée, avec une inflexion sur l'avant-dernière syllabe: «vá-á . . .», très caractéristique, que l'on rencontre souvent dans une voix qui pleure). Cette mélodie n'est qu'un commentaire musical du mot-clé du passage: „sír” (il pleure).

Il faudrait écrire tout un livre si l'on voulait faire le commentaire linguistique détaillé de l'opéra. Nous nous contentons de quelques observations sommaires sur les passages les plus significatifs.

Les 3 dernières mesures du № 52: *Add ide a többi | három | kulcsot* (Donne-moi les trois / autres / clefs): c'est une demande pressante de Judith, proche de l'hystérie.

Le № 54: l'ouverture de la troisième porte donnant sur le trésor; Judith s'exclame, émerveillée: *Oh be sok kincs!* (Oh, que de trésors!); la musique suggère le chuchotement; le plus grand contraste mélodique se trouve entre «sok» (beaucoup) et «kincs» (trésor), ce qui accentue, conformément aux règles d'intonation, l'adjectif quantitatif (en hongrois c'est un adjectif!) déterminant le substantif qui suit. En outre, c'est une descente d'une quarte, ce qui est noté par Fónagy—Magdics (1967: 201) à la finale des phrases exprimant l'incrédulité ou l'émerveillement.

№ 5 75—76: L'ouverture de la cinquième porte: ton triomphal de Barbe-Bleue présentant son empire: *Lásd ez az én birodalmam . . .* (Regarde, voici mon empire . . .). L'effet est souligné par l'orchestration et la dynamique ainsi que par la tonalité majeure; dans la mélodie, on reconnaît l'influence des gestes vocaux correspondant à la fierté de celui qui se vante. Cette valeur se manifeste surtout en opposition avec la réplique de Judith: *Szép és nagy a te országod . . .* (Beau et grand est ton pays . . .). C'est le cas typique de ce que Fónagy (1983: 238—242) appelle «transfert mélodique par contrepoint», ce qui signifie que l'intonation dit autre chose, le contraire même du verbal. Entre les deux personnages, il se produit le début d'une rupture de connivence, par conséquent, rupture de communication effective: alors que Barbe-Bleue chante sa propre gloire et se prépare à la possession de Judith, celle-ci,

désabusée, prononce sa phrase d'un ton brisé. L'intonation légèrement montante à la finale marque l'inachèvement: tout n'a pas été dit, c'est même l'essentiel qui est resté sous silence. L'effet est encore renforcé par l'interruption de tout accompagnement orchestral. Balázs donne pour cette réplique l'instruction suivante: «*Judith regarde hagarde, absente*». Et le même jeu est répété trois vers plus loin . . .

№ 101: *Kékszakállú, szeress engem!* (Barbe-Bleue, aime-moi!): c'est un cri passionné, en même temps cri de détresse. Bartók ne fait que noter, d'une façon à peine stylisée, la mélodie qu'aurait cette phrase dans une prononciation spontanée.

№ 127—131: l'apparition des anciennes épouses; ces phrases présentent un très fort parallélisme. Chacune d'elles commence par une partie thématique: *Hajnalban* . . ., c'est le complément de temps qui est thématisé: «à l'aube». Dans les phrases qui suivent, la thématisation affecte les objets direct «éjectés» représentant les femmes successives de Barbe-Bleue: *Másodikat* . . . (La deuxième . . .), *Harmadikat* . . . (La troisième . . .), *Negyediket* . . . (La quatrième . . .), alors que la fonction de rhème est assurée par les compléments de temps qui, conformément à l'usage déjà signalé, devraient constituer les sommets mélodiques des passages respectifs. Mais tout laisse à penser que dans cette partie, l'intonation linguistique est contrecarrée par un symbolisme purement musical, ce qui fait que «*este*» (le soir) et «*éjjel*» (la nuit) se chantent à des tons plus bas par rapport à leur entourage syntaxique; ce dernier est même suivi d'une montée sur son prédicat: «*leltem*» (je la trouvai/recontrai). On peut pourtant, nous semble-t-il, donner à cette apparente aberration une interprétation sémantique plausible, non plus au niveau de l'énoncé, mais au niveau de l'enchaînement des énoncés. Le prédicat en question constitue un point de décrochage irréversible dans le mystère; la quatrième épouse, comme nous l'avons signalé dans l'exposé du symbolisme des portes, n'est autre que Judith et elle représentera, éternellement, la nuit, le retour à l'obscurité: *Övé lesz már minden éjjel és mindig is éjjel lesz már* (Chaque nuit sera à elle désormais et pour toujours il fera nuit).

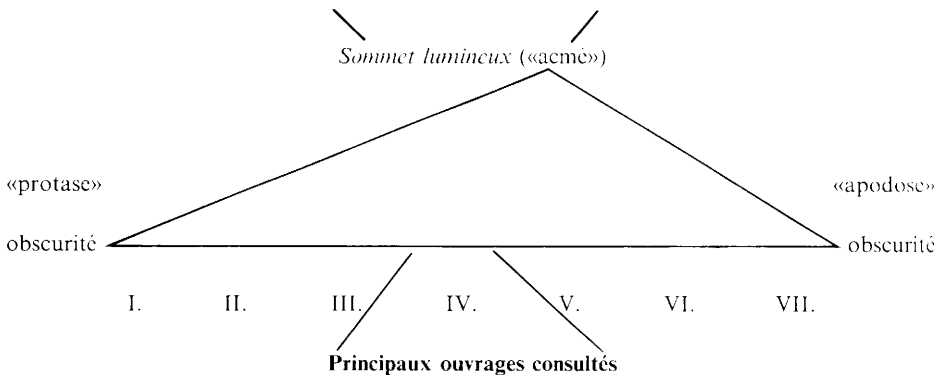
* * *

En guise de conclusion, nous pouvons réaffirmer que par sa complexité, par sa construction et son symbolisme, le *Château de Barbe-Bleue* est une oeuvre emblématique majeure traduisant l'émergence de la pensée psychanalytique en Hongrie, ayant atteint au cours de sa diffusion une importance mondiale. Bien sûr, elle correspond à une conception humaniste, littéraire et esthétisante de la psychanalyse naissante, dont les capitales furent Vienne et Budapest. A partir des années 20, à l'approche de la deuxième guerre mondiale, parallèlement à la montée du nazisme, ayant primitivement pour capitale Berlin, apparaît une autre école: idéologique et militante, marquée

par une illusion rousseauiste, imaginant d'une manière quelque peu naïve qu'il suffirait de changer la société pour faire disparaître les traumatismes et les pulsions négatives. Pour continuer cette typologie certes schématique et sommaire, mais offrant peut-être une certaine valeur pragmatique, une troisième école plus technique, plus médicale se créa aux États-Unis, avec après la deuxième guerre mondiale, un prolongement formaliste/structuraliste, dont Lacan est à la fois un des principaux représentants et contradicteurs.

– Comme Bókay (1991: 42–43) le laisse entendre, un certain retour à Ferenczi est actuellement à l'ordre du jour. Dans ce processus, le *Château de Barbe-Bleue* de Balázs et de Bartók aura, nous semble-t-il, un rôle non négligeable à jouer.

Les portes donnent: I. sur la chambre de torture, II. sur la salle d'armes, III. sur le trésor, IV. sur le jardin secret, V. sur l'empire de Barbe-Bleue (partie montante conduisant au sommet lumineux), VI. sur le lac des larmes, VII. sur la demeure des anciennes épouses qui, contrairement à d'autres versions du mythe, restent vivantes, ne serait-ce qu'en souvenir.



BALÁZS, Béla (1960): *A Kékszakállú Herceg vára*, Magyar Helikon, Budapest

BALÁZS, Béla (1965): *Le Château de Barbe-Bleue*, trad. par Imre Kelemen, N° spéc. de *France — Hongrie* (86), Paris

BARTÓK, Béla (1963): *Herzog Blaubarts Burg — Bluebeard's Castle*, Universal Edition
«Béla Bartók, l'homme et l'œuvre» *Revue musicale* (224), 1955

BÓKA, László (1960): Postface in *A Kékszakállú . . .*, Magyar Helikon

BÓKAY, Antal: «Sorsfordulók a pszichoanalízisben», *Thalassa*, 1991,1 25–43

BRABANT, Eva: «Má nistanő, avagy mi marad meg?», *Thalassa*, 1991,1 54–63

BRÈQUE, Jean-Michel (1984) «Le Château de Barbe-Bleue» in *Bartók Béla vivant*, POF, Paris

CITRON, Pierre (1963): *Bartók*, Seuil, Paris

DADOUN, Roger (1972): *Géza Róheim*, Payot, Paris

FERENCZI, Sándor (1919): *A pszichoanalízis haladása — Ideges tünetek . . .*, Dick Manó,

Budapest

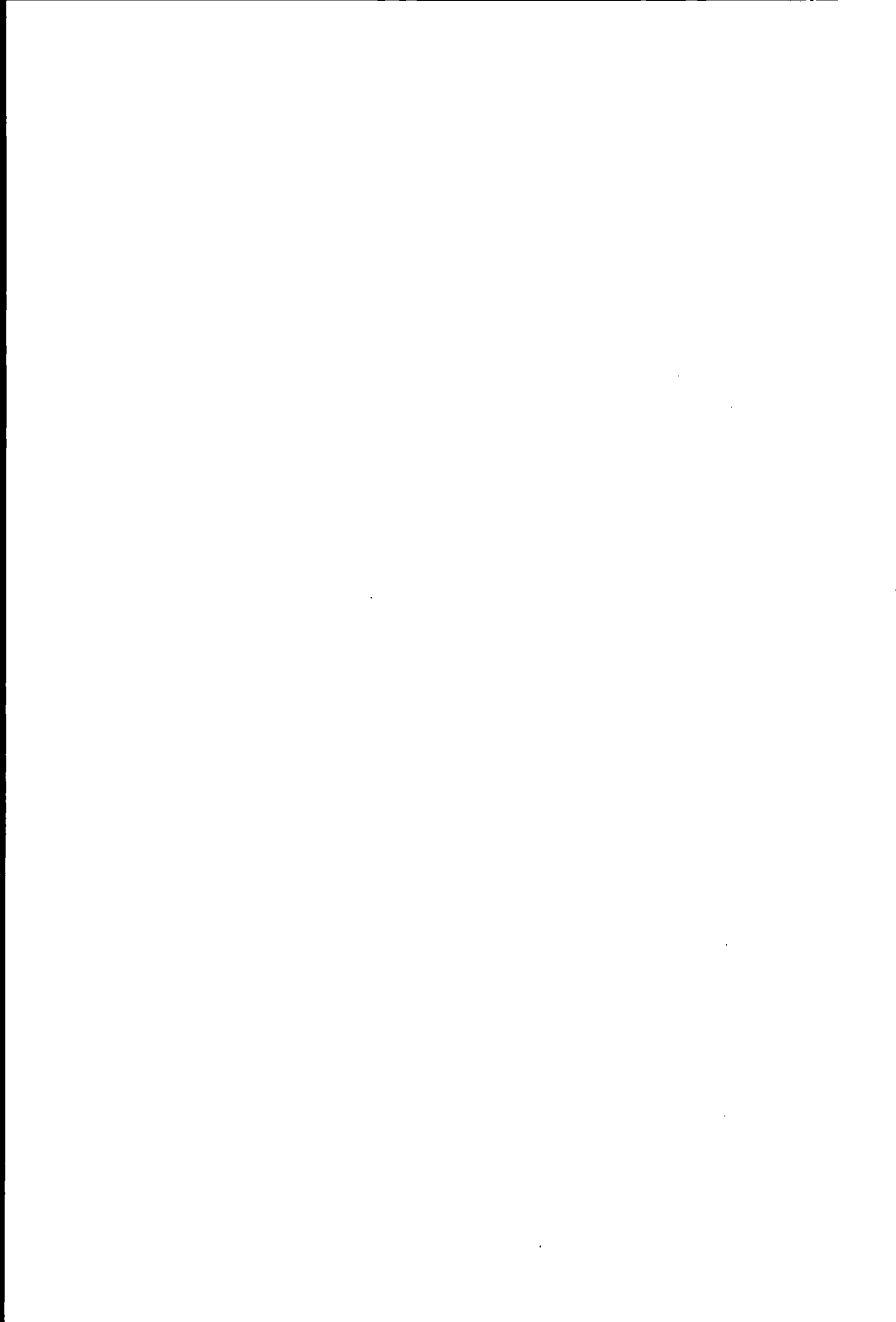
FERENCZI, Sándor: *Œuvres complètes*, Payot, Paris, 1978–1982

FÓNAGY, Iván (1983): *La vive voix*, Payot, Paris

FÓNAGY, I.—MAGDICS, K. (1967): *A magyar beszéd dallama*, Akadémiai Kiadó, Budapest

GERGELY, Jean (1980): «Béla Bartók, compositeur hongrois», I–III, *Revue musicale*, Paris

- GERGELY, J.—VIGUÉ, J. (1990): *Conscience musicale ou conscience humaine? — Vie, œuvre et héritage spirituel de Béla Bartók*, Bibliothèque finno-ougrienne, 7, Paris
- JAKOBSON, Roman (1963): *Essais de linguistique générale I*, Les Editions de Minuit, Paris
- KODÁLY, Zoltán (1964): *Visszatekintés*, I—II, Zeneműkiadó, Budapest
- KROÓ, György (1975): *Bartók-kalauz*, Zeneműkiadó, Budapest
- MÉSZAROS, I. HIDAS, Gy.: «A pályakezdő Ferenczi», *Thalassa*, 1991,1 44—53
- MOREUX, Serge (1954): *Béla, Bartók*, Richard-Massé, Paris
- NYÉKI, Lajos: «Le rythme linguistique en français et en hongrois», *Langue Française* 1973,19 120—142
- SZŐKE, György: «Verbalizáció és szövegelemzés», *Thalassa*, 1991,2 57—62
- ÚJFALUSSY, József (1958): *Bartók-breviárium*, Zeneműkiadó, Budapest
- VIKÁR, György: «Kényszerneurozisz és gyermekkor», *Magyar Pszichológiai Szemle*, 1979,4 404—415
- Enregistrement de référence: réalisé fin août 1956 par la Société philharmonique de Budapest, direction: János Ferencsik. Judith: Klára Palánkay, Barbe-Bleue: Mihály Székely.
HUNGAROTON, LPX, 11001; HCD 11001, 1991 / reproduction sur disque compact /



Georges KASSAI

Université de la Sorbonne Nouvelle — Paris III.

Attila József et la psychanalyse

Il y a plus de cinquante ans, le 3 décembre 1937, le poète hongrois Attila József se suicida en se jetant sous un train de marchandises. La nouvelle fit grand bruit en Hongrie et le poète — dont le dernier recueil ne s'était pourtant vendu qu'à une centaine d'exemplaires — fut aussitôt reconnu comme le plus grand de sa génération. Ainsi commença la survie glorieuse d'un homme méconnu, maltraité de son vivant, à qui son pays, comme il l'écrit dans un de ses poèmes, avait été incapable d'assurer un fixe de deux cents pengős, soit l'équivalent de cinq mille francs actuels.

Fin 1937, la Hongrie était depuis dix-huit ans gouvernée par l'équipe de l'amiral Horthy, chargé d'écraser la Commune de 1919, installée sur les ruines de la monarchie austro-hongroise, dont le souvenir restait vivace dans le prolétariat et dans une partie de l'intelligentsia. Attila József faisait partie des deux; fils d'une blanchisseuse et d'un ouvrier, il avait connu une enfance misérable et publia, à l'âge de dix-sept ans, son premier recueil de poèmes. «Adopté» par un mécène et salué par le philosophe Georges Lukács comme poète de l'internationalisme prolétarien, il se rendit successivement à Vienne et à Paris. Rentré en Hongrie, il publia deux autres recueils, milita au sein du parti communiste clandestin avec lequel il eut bientôt des démêlés qui devaient conduire à une rupture. C'est de cette époque que date sa rencontre avec Arthur Kœstler, qui, dans son autobiographie, le dépeint en ces termes:

„Quand je fis la connaissance d'Attila, en 1933, nous avions tous deux vingt-sept ans. Il était Magyar pur sang, de souche paysanne, de taille moyenne, mince, maigre, musclé; il se tenait droit comme un sergent-major, son visage étroit avait un front haut, des yeux bruns au regard tranquille et des traits calmes et réguliers auxquels une moustache aux extrémités effilées prêtait un air cavalier — visage viril et beau, mais sans originalité, et qui aurait aussi bien pu être celui d'un coiffeur pour dames. Rien dans son aspect soigné ne révélait les mois passés dans un hôpital pour malades mentaux, les hallucinations, n'annonçait la catastrophe finale.

A l'époque où se noua notre amitié, il était d'ailleurs tout à fait normal, à part quelques excentricités et marottes intellectuelles, telles que la psychanalyse et la dialectique marxiste. Attila avait adhéré au parti communiste clandestin, mais n'avait pas tardé à se faire expulser pour tendances trotskistes en 1930 ou 1931. Toutefois, il était demeuré un authentique prolétaire et un véritable révolutionnaire, haïssant le «bonapartisme» de Staline avec une passion jacobine. Intellectuellement, c'était un jongleur dialectique accompli, capable de discuter jusqu'à quatre heures du matin sur quelque obscur décret de la Commune de Paris en 1871 ou de la Commune de Budapest de 1919, en analysant les

conséquences avec une excitation d'illuminé, en même temps qu'une précision logique de joueur d'échecs (qu'il était d'ailleurs). Il rentrait chez lui à l'aube et écrivait un de ces poèmes qui sont devenus les classiques de la littérature hongroise. Il nous le lisait le lendemain . . . , en prenant le café, puis se lançait de nouveau dans ses divagations dialectiques. Il fuyait la poésie dans la cérébralité, la cérébralité dans la poésie. Son oeuvre réalise la synthèse magique des deux. Dans sa vie, le fossé ne se combla jamais, ni au sens figuré, ni au sens clinique: le nom de sa maladie était schizophrénie . . .

. . . Attila József s'est suicidé à trente-deux ans. Son oeuvre et son destin personnel sont un symbole terrible de notre époque. Il fut un Villon moderne, dont la vie, comme la poésie, gravita autour des deux pôles dangereux de ce temps: Marx et Freud. Il mourut leur victime." (Arthur Kæstler: 1955 208—215)

Sa rencontre avec la psychanalyse date de 1931: il entreprend une première cure avec un psychanalyste stekelien après sa rupture avec le parti communiste clandestin dont il a été un militant actif, après son adhésion intellectuelle aux idées de Marx qu'il étudiait avec acharnement. Cette première analyse est interrompue, le poète en entreprend une seconde avec une jeune femme dont il tombe amoureux. Ayant menacé de la tuer, il est transféré dans un sanatorium dont le psychiatre, le Dr. Róbert Bak, commence son troisième traitement. Celui-ci est interrompu à son tour, le poète est confié à ses deux soeurs dont la surveillance ne suffit pas pour l'empêcher de se suicider.

József est l'auteur d'un grand nombre de poèmes d'inspiration psychanalytique, dont certains s'adressent directement à des psychanalystes, comme le poème écrit à l'occasion du 80ème anniversaire de Freud ou ceux destinés à Edit, sa seconde psychanalyste; d'autres — très nombreux — traitent, sur le mode psychanalytique, de ses rapports à la mère ou de ses souvenirs d'enfance; certains sont des formulations versifiées de thèses psychanalytiques.

Une bonne partie de la poésie de József tourne autour de la prise de conscience, qui est d'ailleurs le titre d'un de ses cycles de poèmes philosophiques. On peut dire que l'ambition suprême de ce poète était de regarder le monde en face, de le connaître tel qu'il est, sans illusion, sans «tricher» comme il dit dans un de ses plus beaux poèmes:

Enfin l'homme arrive au plateau
Et consent à ce paysage
De tristesse, de sable et d'eau
Sans espoir est sa tête sage.

A mon tour, je veux, m'allégeant,
Tout regarder avec franchise,
L'éclair de la hache d'argent
Dans le fin peuplier se brise

(Adaptation de Guillevic)

Après une brève période que les spécialistes désignent comme sa période de fanfaronnade (qui, consécutive à une enfance passée dans la misère et une adolescence profondément traumatisante, apparaît comme une période de

défolement), où il écrit des poèmes d'une amère gaîté, il ne cesse d'évoquer la dure réalité qui l'entoure; ses paysages préférés sont nocturnes, déserts et d'un froid glacial, tout ce qui est gai, léger, harmonieux n'est qu'apparence, le nourrisson qui sourit au sein maternel fait pousser ongles et dents pour mieux le déchirer. Le poète refuse toutes les facilités et «se mesure» à l'univers, dit-il dans son poème au titre significatif *Art poétique*. Un Surmoi aussi exigeant est peut-être à l'origine de son effondrement. On peut suivre l'évolution de sa maladie pour ainsi dire à la trace dans les poèmes de son dernier recueil, qu'il a intitulé *Cela fait très mal*:

Ah, aimez-moi farouchement,
 Chassez de moi le long tourment.
 Singe en mon crâne en feu je glisse,
 Cognant ma cage, hanté, dément,
 Et je veux mordre et ma voix crisse.
 Je ne crois plus, c'est mon supplice:
 J'ai peur, j'ai peur du châtement.

Oh! mortel, comprends-tu mon chant,
 Ou n'est-il qu'un écho changeant,
 Forêt qui vaguement murmure!
 Enlace-moi, quitte l'aimant
 Du poignard à la lame sûre,
 Plus de sauveur qui me rassure:
 J'ai peur, j'ai peur du châtement.

Radeau sur le fleuve, flottant,
 Flotteur amer sur le courant,
 Ma race d'homme va, meurtrie,
 Dans la douleur se consumant.
 Garde-moi, préviens ma furie,
 Aime-moi! je pleure et je crie:
 J'ai peur, j'ai peur du châtement!

(Adaptation de Marcel Lallemand)

Dans l'image du singe qui sautille parmi les barreaux comme le poète qui s'accroche à ses idées, le psychanalyste Imre Hermann voit une illustration de sa thèse sur l'instinct de cramponnement: nous nous cramponnons à nos idées, à nos raisons de vivre comme le nourrisson se cramponne à tout objet qu'on lui tend. Les deux autres thèmes principaux du poème, la culpabilité et le besoin d'amour, sont traités sur le mode freudien; le sentiment de culpabilité est l'agression du Surmoi et le besoin d'amour la frustration de l'amour maternel: au cours de ses psychanalyses, József redécouvre les événements de son enfance, son séjour à la campagne, loin de la mère, chez des parents nourriciers, qui n'iaient jusqu'à son prénom (car pour eux, le nom d'Attila n'existait pas), la mort de la mère, alors qu'Attila avait quinze ans et qu'il se sentait abandonné; plus tard, dans un de ses poèmes les plus bouleversants, il reprochera à cette mère son infidélité: telle une fille légère, elle préféra s'étendre aux côtés de la mort, plutôt que de couvrir de sa

tendresse son fils qui lui promettait de rapporter un jour un grand sac rempli d'or, mais qui, en attendant, se contentait de voler du bois pour permettre à la famille de se chauffer:

On décharge du bois

Le pont de fer du train gémit encore;
Midi. Se plaint le vent du tendre automne
Roulant des longs wagons et jetés hors,
Les secs et lourds rondins en tombant tonnent.

L'un d'eux fuit. Pour qui? Le tas n'a rien vu:
Mais j'ai si peur. Pour qui? Quoi donc me tourmente?
Saisir les rondins et fuir éperdu?
L'enfant que je fus revit et me tente.

L'enfant que j'étais, l'enfant vit encor.
L'homme, réveillé, de chagrin se grise,
Pourtant il fredonne, et l'angoisse l'endort,
Il tient son chapeau hanté par la brise.

Vous ai-je donc craints, puissants débardeurs,
Envoûté de vous, qui veut et qui n'ose? . . .
Aujourd'hui c'est moi, prophète et voleur,
Qui vous porte en moi, vous et votre cause.

(Adaptation de Marcel Lallemand)

Il cherche le souvenir de sa mère dans toutes les femmes qu'il rencontre et en particulier chez Edit, sa deuxième psychanalyste à qui il adresse un poème qu'il intitule:

Tu as refait de moi un enfant:

Nourris-moi car j'ai faim, borde-moi car je gèle
Vois comme je suis bête. Occupe-toi de moi.
Ton absence est un courant d'air qui me flagelle.
La peur me quittera si tu lui parles, toi.

.....

J'ai dormi sur le seuil, repoussé par ma mère.
J'ai voulu me cacher en moi-même, insensé.
Sur moi, rien que le vide et sous moi que la pierre.
Dormir! C'est à ta porte que je viens frapper.

(Adaptation de Guillevic)

En dehors de la mère, dont le souvenir ne cessera de le hanter et à qui il consacrera des poèmes d'une beauté poignante — la blanchisseuse qui dissout du bleu dans l'eau du ciel —, les deux autres grands thèmes psychanalytiques de sa poésie sont le père et l'enfant. Son père à lui l'a quitté quand

il avait trois ans et József chercha toute sa vie des substituts de père: le poète Babits, qu'il a pourtant durement malmené dans un pamphlet et dans un poème mais qui, à son tour, a eu recours à la psychanalyse pour expliquer cette hostilité, partagée, d'après lui, par toute la génération des jeunes poètes de l'époque: il parle d'un complexe oedipien de la vie littéraire, une sorte de haine et de jalousie freudienne, avec cette différence, ajoute-t-il, que le meurtre du père ne provoque chez eux aucun remords, le meurtre du père est un devoir. Babits, comme la plupart des grands écrivains hongrois de l'époque, était imprégné de psychanalyse: en témoignent ses deux romans, mais surtout le *Calife-cigogne*, écrit en 1916 où les deux instances du psychisme, le Moi et le Ça, sont incarnées par des deux vies — diurne et nocturne — du même jeune homme. Un de ses poèmes, intitulé d'ailleurs *Psychanalyse chrétienne* met en scène cette même opposition en utilisant, cette fois, la comparaison avec les statues des saints avec leur face pleine d'harmonie et leur dos grossièrement sculptés. Bien entendu, chez József, Dieu est également substitut paternel, mais, surtout vers la fin de sa vie, c'est un père vengeur, c'est la dureté, la loi, mais aussi la vérité, la réalité à laquelle il ne cessait de se heurter et qu'il voulait absolument regarder en face — «aux lèvres de ma mère douce était la nourriture; aux lèvres de mon père belle était la vérité», écrit-il dans son grand poème *Au bord du Danube* — c'est aussi la source d'un sentiment de culpabilité, de la conscience d'avoir péché contre la Loi, qui revient sans cesse dans ces derniers poèmes, ceux que contient le recueil *Cela fait très mal*. Un des poèmes du recueil, intitulé précisément *le Péché*, évoque, devant ce sentiment de culpabilité, la thèse freudienne du meurtre du Père, telle qu'elle est exposée dans *Totem et tabou*:

J'avouerai: j'ai tué! Qui? Je ne sais plus . . .
 C'était peut-être bien mon père?
 Par une nuit poisseuse, je l'ai vu
 Répandre à flots son sang par terre . . .

(Adaptation de Jean Rousselot)

Mais comme il s'agit d'un péché originel qu'il partage avec toute l'humanité, il s'accorde aussitôt l'absolution:

Ton histoire n'est pas unique au monde,
 Et tu n'est pas le seul, voyons!

A un lecteur de sa revue, *Szép Szó*, qui lui reproche d'être retombé dans le péché, il répond que c'est justement parce qu'il croit en le péché originel qu'il est partisan du socialisme scientifique: le péché originel doit être pardonné et le crime des dictatures consiste précisément à refuser ce pardon. Il faut lutter pour un ordre social, pour un mode de production et de distribution qui permette aux humains de se pardonner mutuellement.

C'est sa quête du père qui le conduit au parti communiste clandestin et aussi, vraisemblablement, à sa rupture avec lui. Dans la psychanalyse, écrit-il

vers la fin de sa vie, j'ai cherché un père, mais je n'ai trouvé qu'un sale gamin. Le motif du couteau, un des mots clés de sa poésie au cours des deux dernières années de sa vie, est également un motif psychanalytique: il s'agit, selon ses propres dires, de la peur de la castration, du châtement paternel.

Quant à l'enfant, il traverse toute sa poésie et surgit quelquefois là où on l'attendrait le moins: au milieu d'un poème politique, *De l'air*, où il dénonce l'oppression policière de l'Etat hongrois, mais où, tout à coup, il se sent envahi par un souvenir d'enfance:

L'ordre que vous prêchez n'est pas l'ordre pour moi!
Déjà, je ne pouvais comprendre,
Etant enfant, pourquoi, l'on me battait, pourquoi
— quand, pour une parole tendre,
Je me serais jeté de bon coeur dans le feu —
Mais seulement que j'étais seul et malheureux
Et maman trop loin pour m'entendre

(Adaptation de Jean Rousselot)

Thomas Mann arrive à Budapest en janvier 1937: sa soirée d'auteur aurait dû être introduite par un poème d'Attila József, mais la police en interdit la lecture. Encore une occasion pour évoquer la figure paternelle, le bon père et de se sentir redevenir enfant:

Comme un petit enfant que le sommeil surmonte
Et qui déjà se couche et s'étend dans son lit,
Mais qui demande encor: «Reste là et raconte»,
Pour qu'il ne soit pas pris tout d'un coup par la nuit,
Tandis que son coeur bat, plein d'une angoisse dense
Et qu'il ne sait pas bien lequel est son désir,
Entendre raconter ou sentir ta présence,
Ainsi nous te disons: Reste là et parle à loisir
Comme tu fais toujours.

(Adaptation de Gullievic)

Dans ce monde inhumain, l'écrivain, le conteur est celui qui satisfait le besoin le plus élémentaire du petit enfant: celui d'entendre raconter des histoires. L'enfant est assoiffé de merveilleux, l'enfant a besoin de jouer. Le jeu est un de ces mots qui revient avec une fréquence étonnante dans les poèmes des dernières années, car l'ordre idéal qu'il oppose à la dictature dans laquelle il est obligé de vivre est celui qui permet à l'adulte de sauvegarder ce qu'il lui reste de l'enfant qu'il était, à savoir la faculté de jouer. Le poète y fait allusion dans son grand poème politique *De l'air*:

Arrive, Liberté! Enfante l'ordre vrai!
Que ta bonté l'enseigne! Et laisse ensuite en paix,
Jouer ton enfant bel et grave

aussi bien que dans sa réponse au lecteur grincheux de sa revue *Szép Szó* (Belle Parole) qui lui reprochait entre autres de rabaisser la pensée au rang de jeu à notre époque de renaissance morale:

«Je ne comprends par pourquoi le jeu, la joie des enfants serait d'un rang inférieur. Moi, dans mes moments de bonheur je me sens enfant et mon coeur ne connaît la sérénité que si j'arrive à retrouver dans mon travail le plaisir du jeu. Je crains l'homme qui ne sait pas jouer et je m'efforcerai toujours de ne pas laisser se tarir la veine ludique des hommes . . .»
(József Attila, 1958: 186)

Idee que nous retrouvons souvent dans les écrits de Freud et notamment dans son analyse du mot d'esprit et de ses rapports avec l'inconscient: le jeu enfantin peut exprimer la révolte contre l'ordre établi, et en particulier contre la censure que, au cours de l'ontogenèse, la personnalité instaure nécessairement à la frontière du système inconscient et préconscient-conscient. L'art, d'une part, le rêve éveillé de l'autre, procèdent de la même source.

L'expression, quelquefois textuellement fidèle, de thèses freudiennes par les poètes hongrois de cette époque n'était nullement exceptionnelle: chez József, préoccupé par ses lectures philosophiques en général, psychanalytiques en particulier, on trouve peut-être plus rarement de telles correspondances textuelles; la transposition des idées freudiennes est un peu moins directe et quelquefois plus difficile à suivre, comme dans le poème écrit à l'occasion du 80ème anniversaire de Freud et dont voici la traduction textuelle:

Ce que tu cèles dans ton coeur
révèles-le pour tes yeux
et ce que tes yeux entrevoient
attends-le dans ton coeur.

On dit que d'amour
meurt celui qui vit
Mais on a besoin de bonheur
comme d'une bouchée de pain.

Les vivants sont des enfants
et aspirent au giron maternel.
Ils tuent s'ils ne peuvent êtreindre
et les champs de bataille sont des lits nuptiaux.

Sois comme l'octogénaire
qu'attaque sa descendance
mais qui, en perdant son sang,
engendre des millions d'enfants.

Il y a longtemps que n'existe plus
l'épine qui s'est brisée dans ton pied.
Et voici qu'à présent
Ta mort elle-même quitte ton coeur.

Ce dont tes yeux soupçonnent l'existence
saisis-le avec tes mains
et celui que tu cèles dans ton coeur
tue-le ou embrasse-le.

Poème sybillin dont l'interprétation ne peut être qu'hasardeuse. Certes, l'enfant qui aspire au giron maternel, le besoin d'amour qui se transforme si aisément en besoin de tuer, etc. sont des thèmes freudiens bien connus, vécus avec intensité par le poète, dans cette ultime période de sa vie. Mais que signifient les premiers vers, l'opposition entre le cœur et les yeux, l'allusion à la descendance de Freud, aux millions d'enfants qu'il a engendrés et quelle est cette épine qui s'est brisée dans son pied? Dans leur explication de texte, toujours très astucieuse, Bókay, Jádi et Stark voient dans la première strophe la description de la situation analytique: il faut montrer ce qui est «caché dans le cœur», c'est-à-dire son univers intérieur et, inversement, il faut traduire dans le langage de la subjectivité tous les événements du monde extérieur. Bref, il convient d'harmoniser les deux univers, celui du monde intérieur, et celui du monde extérieur. C'est ce que Freud semble avoir réussi (d'où l'invitation que le poète s'adresse à lui-même: «Sois comme l'octogénaire») et l'épine brisée dans la plante du pied serait une allusion au complexe d'Œdipe qui, chez le commun des mortels, est source d'infection, mais que Freud a depuis longtemps surmonté, notamment grâce à sa courageuse autoanalyse. Pour accéder à l'équilibre psychique, il faut dépasser l'angoisse de la mort, en intégrant, notamment, par le postulat de la pulsion de mort, la mort dans la vie.

Bókay, Jádi et Stark font eux-mêmes remarquer qu'un tel sens ne se dégage pas automatiquement, qu'il faut faire intervenir de nombreuses courroies de transmission: c'est un sens très indirect. Il existe néanmoins, dans la poésie d'Attila József, des correspondances directes entre expression poétique et thèses psychanalytiques: c'est le cas, notamment, de son grand poème politique, *Sur le pourtour de la ville*, une ardente profession de foi en la victoire de la classe ouvrière, mais une fois la victoire obtenue, l'ordre réalisé devra maîtriser à la fois les forces de la production et les instincts: l'ordre règnera à la fois dans le monde extérieur et dans le monde intérieur. Il est difficile de ne pas rapprocher ces vers d'un passage d'une conférence prononcée par Ferenczi en 1913:

«Il existe certainement une formule lucide d'individualisme socialiste qui considérerait non seulement l'intérêt de la société, mais aussi le bonheur individuel et qui, au lieu du refoulement social qui est une source d'explosion, s'emploierait à mettre en valeur, à sublimer l'énergie des instincts sauvages...»

C'est qu'Attila József n'était pas seulement poète, il était également théoricien, et ses efforts de théoricien visaient entre autres à concilier freudisme et marxisme. Certes, de telles tentatives ont souvent été faites, surtout dans les années 20 et 30 — la plus célèbre est peut-être celle de Wilhelm Reich, bien connu des psychanalystes hongrois de l'époque —, mais elles n'ont pas inspiré des poèmes d'une puissance comparable à ceux d'Attila. Il faut croire que la reconnaissance d'une vérité acquise au prix d'un si grand effort intellectuel — à savoir qu'il faut «corriger» Marx par Freud — a communiqué au poète l'élan nécessaire pour créer ses grands poèmes politiques.

Dans ses écrits théoriques consacrés essentiellement à l'esthétique et aux

problèmes de la société, la psychanalyse occupe une grande place. Freudo-marxiste convaincu, Attila József entendait compléter la théorie marxiste de la société par la théorie psychanalytique des instincts, et diffère en cela des freudo-marxistes connus de son époque, en particulier de Wilhelm Reich, essentiellement préoccupé

«de sortir la psychanalyse de ses limitations freudiennes, de prolonger ses analyses essentielles sur le terrain historique et culturel, de développer ses implications politico-sociales.»
(Roger Dadoun, 1977: 244)

L'illustration la plus frappante des tentatives freudo-marxistes d'Attila József est fournie par ces vers, très souvent cités, de son grand poème *Sur le pourtour de la ville* :

«Jusqu'au moment où s'illumine enfin
l'ordre, notre profond génie
par lequel l'esprit parvient à saisir
cet infini qui est fini,
les forces de production, et dans l'âme
tous les instincts ensevelis»

(Adaptation de Charles Dobzynski):

l'harmonie viendra lorsqu'un équilibre sera trouvé entre les forces de production et les instincts de l'homme, ou, comme il le dira dans un autre poème, entre le dedans et le dehors.

La recherche de cette harmonie caractérise un grand nombre de ses écrits théoriques, en particulier son étude intitulée *Hegel, Marx, Freud*, où il reproche à Marx d'avoir méconnu le rôle de la sexualité dans la vie individuelle, ou plutôt de ne la voir que sous l'aspect de la production, le rapport entre l'homme et la femme étant essentiellement un rapport de production.

«Marx, écrit-il, conçoit l'activité sexuelle comme une activité économique, comme une production.»

Par ailleurs, il invoque la psychanalyse pour réfuter la thèse marxiste bien connue selon laquelle «ce n'est pas la conscience qui détermine l'existence, mais la vie qui détermine la conscience»:

«une nouvelle science, écrit-il, la psychanalyse, est devenue un moyen thérapeutique grâce à la découverte du fait que la conscience est bel et bien capable de façonner directement l'existence, ne serait-ce qu'en refoulant et en expulsant d'elle-même les idées suggérées précisément par l'existence naturelle et réelle, et ce refoulement modifie l'existence de telle sorte qu'un homme en bonne santé peut devenir un homme malade.» (József Attila: 1958, 262—269)

Cette conclusion a été préparée par de nombreuses réflexions du poète: dans une étude intitulée *Individu et réalité*, il compare le révolutionnaire au névrosé et constate, comme le fait Reich, que la différence entre les deux réside dans la capacité du premier à atteindre l'orgasme dans le coït, mais

«névrose et esprit révolutionnaire présentent de nombreuses caractéristiques communes, d'ailleurs plus celles-ci sont nombreuses et plus grande est la différence concrète entre les deux.» (József Attila, 1958: 120—127)

Dans une autre étude consacrée en 1932 à la critique d'un livre sur les problèmes sexuels de la jeunesse écrit par un médecin social-démocrate qui se réclamait à la fois du marxisme et de la psychanalyse, Attila József dénonce

furieusement la soumission de l'auteur à la morale sexuelle bourgeoise, opposée à ce qu'il appelle «l'instinct de vie», le conflit ainsi engendré serait responsable de toutes les névroses; c'est ici que, pour la première fois, il parle de la nécessité de créer l'harmonie entre les instincts et les exigences de la vie en société. Dans *Hegel, Marx, Freud*, tout en reconnaissant que les facteurs économiques et sociaux sont déterminants pour la conscience, il tient à préciser que ces facteurs n'agissent sur la conscience qu'indirectement, par l'intermédiaire du refoulement qu'il s'agit de mettre en lumière.

Au cours des dernières années, des manuscrits inédits du poète ont été retrouvés on ne sait trop comment. Il est remarquable que la plupart de ces écrits ont trait à la psychanalyse. Ainsi, un essai intitulé *De la dialectique des instincts*, dont jusqu'à présent, on ne connaissait qu'un fragment, traite de l'opposition freudienne entre instincts du Moi et instincts sexuels qui, selon Attila József, fonctionnent en nous simultanément et de façon inséparable, et ont vu, au cours de l'évolution, leurs objets se scinder:

«autrefois, tous les hommes vivaient dans un paradis où les objets des instincts du moi et des instincts sexuels n'étaient pas encore séparés et où il ne fallait pas encore refouler les uns pour satisfaire les autres; chez le nourrisson, ils visent encore le même objet, le sein maternel. Mais, plus tard, des dents poussent à l'enfant, ses instincts du moi se voient doter d'armes agressives et l'instinct d'agression apparaît. C'est alors qu'intervient le sevrage qui sépare les objets des deux types d'instincts».

Attila József réfute la thèse de Freud selon laquelle les névroses découleraient du conflit entre un Surmoi tyrannique et le Ça:

«il ne peut y avoir de conflit qu'entre des forces intérieures motrices, donc entre instincts» ainsi la force motionnelle du Surmoi ne peut avoir d'autre origine qu'instinctuelle. De même que l'ordre social bourgeois se fonde sur le mode de production capitaliste, lourd de contradictions, et c'est sur cette base que repose la superstructure idéologique, de même, en dernière analyse, science, religions, arts, philosophie et toutes les formes de l'âme et de la conscience humaines se fondent sur le rapport qu'entretiennent entre eux des instincts ayant des visées opposées.»

Ont été également retrouvés certains passages de son essai sur *Hegel, Marx et Freud*, supprimés, on ne sait comment ni pourquoi dans le texte publié dans les éditions successives des oeuvres d'Attila József. Dans ces phrases, il reproche à Marx d'avoir simplement noté, sans chercher à l'analyser, l'esclavage que l'homme, au sein de la famille, fait subir à la femme et aux enfants.

«La base de la société est fournie par la production, donc par l'économie, écrit-il, et les hommes s'articulent en classes suivant leur position vis-à-vis de la propriété des moyens de production. Ainsi, s'il est vrai que la base objective de la société est fournie par l'économie, la base de l'économie, elle, est constituée par le droit de propriété, donc par une notion morale. La société est engendrée, non par la nature, ni par la production des denrées alimentaires, mais par la propriété et le droit. La cohésion de la famille est assurée par l'instinct sexuel, mais celui-ci ne transforme pas pour autant cette dernière en société. La famille ne devient cellule de la société qu'avec l'apparition, en dehors de toute sexualité, de la morale, et, avec elle, du droit qui n'est rien d'autre, à l'intérieur de la famille, que le renoncement à la sexualité».

Par la suite, Attila József cherche à réfuter la thèse marxiste selon laquelle ce sont nos besoins et nos intérêts qui sont les mobiles de nos actes.

Ailleurs, il cherche à «compléter» Marx en critiquant sa conception de l'enfant.

«Marx, écrit-il, considère les religions comme la réalisation imaginaire de l'essence humaine. Or, pour le christianisme, c'est *l'enfant* (souligné par l'auteur), le fils de Dieu qui rachète les souffrances de l'humanité. Marx oublie l'enfant. Certes, il déclare que dans le rapport «archi-naturel» entre l'homme et la femme, se manifeste le rapport de l'homme envers lui-même, mais il oublie que le rapport entre l'adulte et l'enfant est tout aussi «archi-naturel». Il ne sait pas, car à son époque il ne pouvait pas encore le savoir, que le rapport de l'adulte envers lui-même est à l'image du rapport que l'enfant entretenait avec l'adulte, que ce rapport n'est pas un reflet de la conscience, mais une réalité psychique dont les symptômes se manifestent dans les troubles des organes. Cette réalité physique s'exprime par nos actes et par les idées qui les dirigent, par le caractère imaginaire de la plupart des besoins humains, par le vol effectué en commun par Dédale et Icare, le père et le fils, et par la réalisation actuelle, grâce à la technique moderne, du désir ancestral du vol. L'avion, au même titre quel hyperacidité gastrique est l'expression technique et matérielle de l'essence humaine, mais ni l'un, ni l'autre ne signifient que l'humanité est aux portes de la liberté, car si la technique moderne, avec le développement de l'aviation, comporte l'exigence rationnelle d'une réorganisation de la société, valable pour l'ensemble de l'humanité, par le truchement de sa conscience sociale, les impératifs de l'être biologique de l'individu, y compris son excès d'acidité gastrique, compromettent sa participation consciente à cette organisation.

L'observation des organes de l'enfant n'avait pas encore permis à Marx de découvrir la sexualité infantine, ni par conséquent, de comprendre que le rapport de l'homme à lui-même et celui de l'enfant à l'adulte, que tout homme incarne en lui-même, sans l'entremise de l'enfant matériel, n'est en dernière analyse que le rapport de la sexualité adulte à la sexualité infantine à l'intérieur d'un même être humain. Sans la solution rationnelle du problème que pose ce rapport, les individus ne peuvent entrer librement en possession de leurs organes et de leur fonctionnement, de même que l'humanité n'est pas encore parvenue à la possession libre et consciente de ses moyens et de ses forces de production évoluées.

Pourquoi le socialisme n'existe-t-il pas encore? Ma réponse sera provisoirement l'esquisse d'une analogie. Malgré le degré d'évolution des moyens de production qui exigerait la forme socialiste de l'économie, celle-ci n'existe pas encore, de même que malgré le degré d'évolution physiologique des organes sexuels et l'exigence des instincts, l'homme névrosé de nos jours ne connaît pas encore l'orgasme total. La théorie psychique de la frigidité féminine et de l'impuissance masculine, si répandues de nos jours, explique pourquoi l'absence des conditions psychiques, subjectives font défaut, alors que les conditions techniques et objectives de la réalisation du socialisme sont données.»

Les références à l'enfant et à la différence entre sexualité infantile et sexualité adulte indiquent l'étroite parenté entre la pensée d'Attila József et celle de Ferenczi, telle que cette dernière s'exprime par exemple dans *La confusion des langues entre les adultes et l'enfant*. Mais, dans la poésie d'Attila József elle-même, l'affinité entre Ferenczi et lui est frappante. L'idée que les dents de l'enfant veulent pénétrer dans le corps de la mère, idée que József exprime dans les derniers vers de son poème «Eclaire ton enfant», est ainsi évoquée dans le troisième chapitre de *Thalassa*:

«L'enfant développe des organes de mastication et, à l'aide de ceux-ci, agit comme s'il voulait dévorer la mère bien-aimée qui, finalement, se trouve dans l'obligation de le sevrer. Je pense que le cannibalisme n'est pas seulement au service de l'instinct de conservation, mais que les dents sont aussi en même temps des armes servant aux tendances libidinales, des instruments à l'aide desquels l'enfant tente de pénétrer dans le corps de la mère.» (Sándor Ferenczi: 1962. 49)

Dans son *Cahier psychanalytique* (p. 131—132), József note:

«chose intéressante, les mots obscènes avaient pour moi une force, une abréaction motrice, donc la valeur d'un acte et si je ne les utilisais pas, c'est parce qu'il est impossible de se satisfaire de mots; par ailleurs, les actes en eux-mêmes sont insuffisants pour donner satisfaction, sans le concours des mots».

Ceci reprend l'idée exprimée une vingtaine d'années plus tôt par Ferenczi dans son étude sur les mots obscènes qui, en évoquant la réalité, comportent une force motrice agressive et sont, en tant que tels, des résidus d'une phase du développement du langage où l'intrication du mot et des éléments moteurs était plus forte qu'au stade adulte.

Les tentatives de conciliation du marxisme et du freudisme, c'est-à-dire des forces sociales et des instincts, constituent également une des préoccupations essentielles de Ferenczi, préoccupation que l'on retrouve plus dans son oeuvre que dans celle de Freud. L'harmonie entre société et individu inspire la première conférence de Ferenczi faite en 1908, au Congrès des Psychanalystes de Salzbourg (*Psychanalyse et Pédagogie*) où, comme le fera plus tard Attila József, il parle de la névrose de la société, et dénonce, comme lui, la morale hypocrite et génératrice d'hypocrisie de la société de son époque («La morale m'enseigne l'hypocrisie et je crois qu'il en est de même pour toi», écrit Attila József dans un de ses poèmes). On retrouve ces idées dans l'article de Ferenczi sur les degrés de développement du sens de la réalité et dans bien d'autres écrits.

Dans sa belle étude publiée récemment sur Ferenczi (Bókay: VIII/1991), Antal Bókay affirme que, pour Ferenczi, l'existence de l'individu connaît trois alternatives, trois types de choix entre lesquels il s'agit pour lui de se prononcer: être enfant ou non, être criminel ou non, être malade ou non, trois alternatives qui se situent à la frontière de l'état d'enfant et de l'état d'adulte, ce dernier n'étant jamais définitivement acquis, parce que la régression à l'enfance nous guette toujours: en principe, il pourrait exister une société où le processus qui conduit à devenir adulte, ne contredise pas les exigences intérieures de l'individu ni celles de son entourage, mais une telle société est encore utopique. Le malade et le criminel ont raté leur éducation, se sont égarés sur le chemin de leur devenir-adulte, il appartient à la psychanalyse de les ramener dans la bonne voie en ménageant une transition entre les exigences profondes de l'âme et le monde extérieur. La confusion des langues entre les adultes et l'enfant met en évidence le désarroi de l'enfant, assoiffé de tendresse devant la volonté de puissance, la passion des adultes: dans ses malades, Ferenczi retrouve l'enfant oublié qui se manifeste dans les troubles psychiques, cet enfant toujours présent, comme dit Attila József dans un de ses poèmes où le surgissement d'un souvenir d'enfance lui fait comprendre que l'enfant qu'il était vit toujours. D'où aussi son amour profond pour ses malades (c'est l'enfant qu'il aime en eux) qu'il embrasse après la séance, ce que Freud ne manquera pas de lui reprocher, et son indignation devant le cynisme de Freud pour qui, rappelle-t-il dans son journal (Ferenczi: 1985.

148), les malades n'étaient que de la racaille dont le seul intérêt consistait à faire vivre les analystes et à leur servir de terrain d'observation.

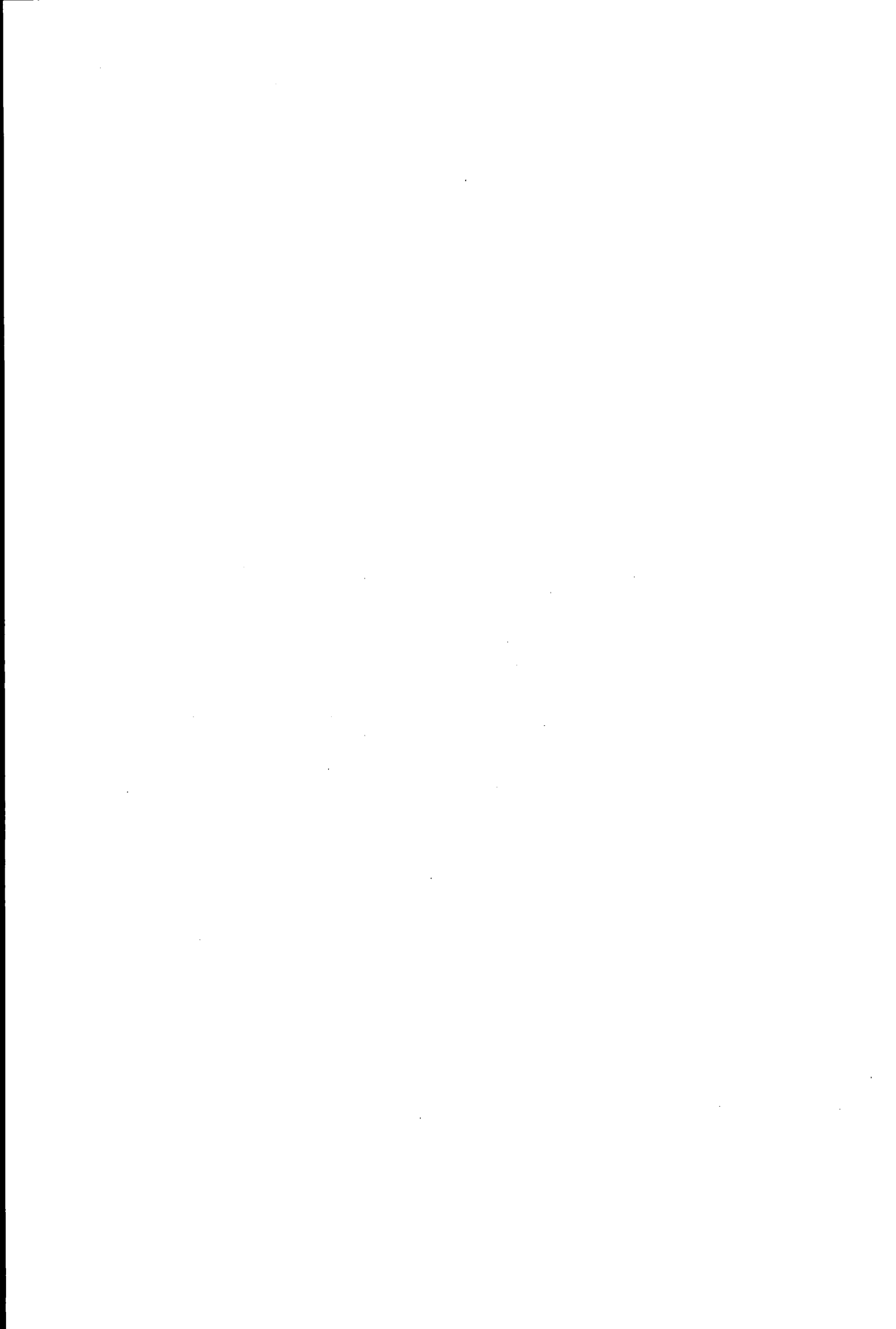
«En analysant Freud à la lumière de la dialectique marxiste,» écrit Attila József dans une autre de ses notes retrouvées, «je remarque tout de suite que son avènement était inévitable après la logique ratée, la dialectique alogique de la foi positiviste en la technique. Les positivistes attendaient des sciences naturelles et de leurs préceptes, la guérison de toutes les maladies. Ils avaient partiellement raison, car s'ils n'avaient pas mis au point des instruments parfaits, ils n'auraient jamais compris que certaines maladies ne sont pas d'origine objective, mais subjective, et qu'il est impossible de les traiter avec des instruments médicaux. Je pense aux maladies somatiques d'origine psychique. Il en est de même en ce qui concerne la technique économique. Il a fallu réaliser toute l'immense culture mécanique de nos jours pour comprendre que la source des perturbations interhumaines dans la société n'est pas seulement l'insuffisance de notre force physique, c'est-à-dire le fait d'être livré à la merci des caprices de la nature, mais aussi le fait que nous sommes livrés à ceux des autres hommes et aussi aux nôtres. Mieux, plus nous sommes protégés contre les forces extérieures, plus nous sommes exposés aux ravages intérieurs.»

Le *Journal Psychanalytique* d'Attila József est, comme son titre l'indique («*Szabad ötletek jegyzéke két ülésben*», Budapest 1992), une «liste d'associations libres en deux séances»; en mai 1936, le poète a noté dans son cahier les idées au fur et à mesure qu'elles surgissaient; nous y trouvons des mots qui en appellent d'autres, selon le jeu de l'association libre, mais aussi de longs développements, des réflexions, des évocations de souvenirs, et de violentes imprécations contre son analyste Edit, contre sa mère, contre la vie en général. Le cahier est précieux pour le chercheur en littérature, entre autres parce qu'il permet de nourrir la réflexion sur la naissance de l'oeuvre; plusieurs des thèmes évoqués constituent l'objet de certains poèmes d'Attila József, et le rapprochement entre le poème et le texte du Cahier rappelle ce que le poète disait lui-même de l'origine physiologique de certains de ses poèmes.

Le travail accompli par le poète, et ce que nous savons sur le déroulement de sa maladie, nous permet de mesurer l'importance de l'art en tant que thérapie et en tant que sublimation.

Ouvrages consultés

- BÓKAY, Antal—JÁDI, Ferenc—STARK, András: „Köztetek lettem én bolond”. Magvető, Budapest 1983.
- BÓKAY, Antal: „Ferenczi Sándorról”. Janus, Pécs, 1991. 8. sz.
- DADOUN, Roger: *Cent fleurs pour Wilhelm Reich*. Petite Bibliothèque Payot. Paris, 1977. 244.
- FERENCZI, Sándor: *Thalassa, psychanalyse des origines de la vie sexuelle*. Petite Bibliothèque Payot. Paris, 1962. 49.
- FERENCZI, Sándor: *Journal clinique*. Payot. Paris, 1985. 148.
- JÓZSEF, Attila: *Őszes Művei III*. Akadémiai. Budapest, 1958.
- Szerkesztői üzenet*: 183—186.
- Egyéniség és valóság*: 120—127.
- Hegel, Marx, Freud*: 262—269.
- JÓZSEF, Attila: *Szabad-ötletek jegyzéke két ülésben*. In: „Miért fáj ma is?” Balassi-Közgazdasági, Budapest. 1992.
- KOESTLER, Arthur: *Hyéroglyphes*. Traduit par Denise van Moppès. Calmann-Lévy, Paris, 1955.208—215.



Eva BRABANT

Centre de Recherches Historiques, EHESS

Bálint, Hermann:
Deux voies pour une transmission

Le 3 octobre 1933, l'Association Hongroise de Psychanalyse s'est réunie dans le but de commémorer le souvenir de Sándor Ferenczi, disparu le 22 mai de la même année. A cette occasion, trois analystes ont pris la parole, abordant chacun son enseignement sous un angle différent. István Hollós, dans un plaidoyer chargé d'émotion pour l'homme Ferenczi, a signalé quelques événements-clés de son existence, rappelant que la rencontre avec Freud fut le moment fondateur de son adhésion passionnée à la cause analytique. Hollós a présenté les principales étapes de la pensée de Ferenczi sans tenter d'éviter le douloureux sujet de ses controverses avec le maître de la psychanalyse. Sa conférence s'achève sur cette déclaration: «Nous tenons à annoncer clairement pour rester fidèle à l'esprit de son enseignement, que pour nous l'importance de Sándor Ferenczi demeure inaltérable»¹.

Imre Hermann, le deuxième intervenant lors de cette réunion, a présenté les écrits de Ferenczi sur le traumatisme, découverts peu de temps avant parmi ses travaux inédits².

Le troisième conférencier, Mihály Bálint, a évoqué *Ferenczi, le médecin*³. Comme nous avons vu avec Michelle Moreau-Ricaud, le rapport entre psychanalyse et médecine était au centre des préoccupations de Bálint. Ici il a traité du problème de l'analyste comme soignant. En évoquant les expériences techniques de Ferenczi, Bálint a retracé tout le cheminement de sa pensée. Tout en faisant remarquer qu'aux yeux de Ferenczi, l'analyste poursuivait son analyse auprès de ses patients toute sa vie durant, Bálint a estimé que l'objectif central du maître hongrois était de dissiper le brouillard issu de «la confusion de langue», malentendu qui intervient non seulement dans les rapports entre l'enfant et les adultes, mais aussi dans ceux qui s'instaurent

¹ István Hollós, «La mémoire de Sándor Ferenczi». *Gyógyászat*, 20 mai 1934, 305—309

² Il s'agit de l'article de Ferenczi intitulé en français: «Réflexions sur le traumatisme», *Psychanalyse IV* 139—147

³ Mihály Bálint, «Ferenczi, le médecin», *Gyógyászat*, loc. cit. repris in Bálint. *Problems of human pleasure and behaviour*, London. The Hogarth Press, 1957.

entre le patient et l'analyste. L'histoire de l'analyse «finie mais jamais achevée» de Ferenczi, telle qu'elle a été présentée par Judith Dupont au cours du présent colloque révèle le présence du même brouillard entre lui et Freud.

La réunion du 3 octobre 1933 mérite d'autant plus l'attention de l'historien que, par la suite, ces trois disciples de Ferenczi ont suivi la voie qu'ils y avaient eux-mêmes tracée.

Sans pour autant laisser une oeuvre écrite importante, Hollós a marqué tous ceux qu'il a rencontrés. Rappelons que son travail sur la transmission de pensée en analyse pose un bon nombre de problèmes qui nous questionnent encore⁴.

Je vais me concentrer ici sur la pensée de Hermann et Bálint, deux analystes hongrois qui s'estimaient investis de la transmission de l'héritage de Ferenczi. J'espère pouvoir montrer qu'en dépit du fait qu'ils s'y sont attelés de manières très différentes, ils se sont tous deux acquittés de cette tâche. Chacun a laissé une oeuvre d'une importance considérable, élaboré des avancées théoriques. A l'intention de ceux qui ne seraient pas tout à fait familiers avec leur pensée, je la présenterai d'abord succinctement.

Prenant comme point de départ la relation mère — enfant, ou, pour employer sa terminologie, «l'unité duelle», Hermann s'est efforcé d'élucider le fondement instinctuel de l'activité mentale. Le comportement des primates lui permet d'envisager la présence d'un «instinct d'agrippement» chez l'homme, même si cet instinct, frustré et contrarié, n'est guère observable hormis le réflexe de Moro. On ne peut constater que des manifestations de sa contrepartie, désignée par Hermann comme l'instinct de recherche. Celles-ci sont apparentes toute la vie durant, que ce soit au plan intellectuel ou affectif.

Il n'est guère possible de développer ici en détail cette théorie complexe et riche en ramifications, permettant les applications les plus variées. Il mérite d'être souligné que la problématique de recherche et créativité y occupe une place essentielle. Par ailleurs, Hermann a proposé une série d'idées fort intéressantes concernant le premier stade du développement de l'humain. A titre d'exemple, notons qu'il a montré que le tactile, l'olfactif et le thermique y interviennent pleinement, mettant ainsi en évidence le caractère réducteur des théories qui veulent exprimer l'essentiel de ce stade par l'oralité seule.

Ainsi que cela est déjà apparu lors de la première réunion mentionnée plus haut, Hermann a considéré que les théories de Ferenczi sur le traumatisme étaient les plus significatives pour le thérapeute. Comme il l'a fait remarquer dans son ouvrage intitulé *la Psychanalyse comme méthode*, traduit

⁴ István Hollós, Conférence présentée à l'Association Hongroise de Psychanalyse, le 10 juin 1932, *Imago*, XIX, publiée en français sous le titre: «Psychopathologie des problèmes télépathiques quotidiens», *Le Coq Héron*, 103, 1987, 7—23

en français par Georges Kassai: «L'application conséquente de la doctrine des traumatismes a l'avantage de ne connaître que des „solutions», des «issues» qui ne sont nullement des états évolutifs inéluctables.»⁵

Si au cours des années, l'attachement de Hermann aux idées de Ferenczi semble inchangé, c'est parce qu'il a estimé que l'apport le plus significatif de son maître résidait dans un meilleur accès au réel. En estimant que la cure analytique permet la découverte de vérités jusqu'alors cachées, Hermann était déterminé à ne plus jamais lâcher le bout de vérité qui lui est parvenu par l'enseignement de Ferenczi. L'ouvrage principal de Hermann, *L'instinct filial*⁶, date de 1943.

Quant à Bálint, notons que la majeure partie de son oeuvre originale a été écrite après-guerre. On s'en étonnera peu si l'on pense à certains tours que le destin lui a joués. La série commence par son exil en 1939, qui a forcément bousculé son existence, entraînant à sa suite l'apprentissage d'une nouvelle langue et d'un nouveau milieu. Ces tâches exigeaient de lui comme de tout un chacun, un effort et un temps considérables. Lorsqu'il a abordé l'essentiel de son oeuvre, l'Ecole Hongroise n'existait plus; ses deux parents étaient morts, préférant un départ dans la dignité à la déportation. Son pays était sous domination russe et, à partir de 1948, y était instauré un régime sous lequel le retour était impensable. De plus, la première année de son exil, il avait perdu Alice, sa femme et proche collaboratrice. Accablé de tous ces deuils, il a dû éprouver sur sa personne la profonde sagesse du dicton attribué aux Chinois: «La souffrance qui ne tue pas rend plus fort».

Ces épreuves ont certainement eu leur part dans l'élaboration de la pensée de Bálint. Il a fini par se reconstituer une existence stable, aussi bien sur le plan personnel qu'institutionnel. Durant toutes les années sombres où la psychanalyse était non seulement interdite de séjour en Hongrie, mais était aussi la cible d'une campagne idéologique, il était le seul qui pouvait se charger de l'héritage écrit de Ferenczi, entre autres, sa correspondance avec Freud. Mon collègue Ernst Falzeder a déjà évoqué cet aspect de son histoire. Ici je vais tenter de résumer *le Défaut fondamental*, livre dans lequel Bálint parvient à des conclusions importantes à propos de la cure analytique. Dans cet ouvrage, traduit en français par Judith Dupont et Myriam Viliker, Bálint aborde les conflits qui ont opposé Freud et Ferenczi à partir de 1928. A son avis, Freud n'a jamais voulu s'engager dans «le borborygme» constitué par les états régressifs. Son attitude fermée à l'égard des idées de Ferenczi, tout en étant motivée par une prudence légitime, a agi comme un frein sur le dévelop-

⁵ Imre Hermann, *La psychanalyse comme méthode*, Paris, Denoël, 1979, 140

⁶ Publié en hongrois sous le titre *les instincts archaïques de l'homme*. L'ouvrage a été remanié par Hermann peu avant sa mort et réédité. Magvető, Budapest, 1984

pement de la psychanalyse par la suite. Car, Ferenczi ayant tenté de «surmonter l'abîme qui nous sépare, nous les adultes de l'enfant dans le patient», a découvert un véritable continent jusqu'alors inexploré.

Tout en insistant sur la nécessité d'une attitude ouverte et accueillante à l'égard de la régression, Bálint met les analystes en garde contre toute satisfaction sur le plan réel à l'intérieur de la cure. Sur ce point ses vues s'opposent à celles de son maître qui, rappelons-le, lors des dernières années de son existence pensait avoir trouvé la technique susceptible d'apporter une guérison totale et durable aux blessures infligées autrefois. Des états profondément régressifs survenus dans la cure orientent la réflexion de Bálint sur les stades précoces. Tout comme les autres représentants de l'Ecole Hongroise, il s'inscrit en faux contre l'idée de la primauté du narcissisme, préférant considérer ces stades comme un état d'interpénétration harmonieux avec l'environnement, cédant peu à peu la place devant l'investissement «d'objets d'amour primaire». A cette époque, tout écart entre les désirs et les soins est éprouvé comme «un défaut fondamental», défaut qui s'étend sur toute la structure psychobiologique du sujet. Bálint estime que Ferenczi avait raison de supposer qu'à l'intérieur de la cure, le patient doit buter tôt ou tard sur le même décalage entre son désir et les soins qu'autrefois. Mais à son avis, lorsque Ferenczi avait tenté de guérir ce défaut, il s'était placé dans une position de toute-puissance, provoquant chez le patient un désir inassouissable. Sa propre expérience conduit Bálint à distinguer entre deux formes de régression. Dès que l'analyste apparaît sous un jour de toute-puissance aux yeux du patient, celui-ci réagit par des demandes répétées de toutes sortes de satisfactions. Mais lorsque l'analyste parvient à tout simplement accompagner le patient et se laisser «utiliser» presque comme un élément, celui-ci n'a qu'une seule demande, celle d'être reconnu comme sujet. Bálint tient la première pour une forme maligne et la seconde pour une forme bénigne de régression.

En 1987, à Budapest, lors d'un colloque consacré à Imre Hermann, Lívia Nemes a présenté un exposé sur la pensée de Hermann et celle de Bálint⁷. Elle y a fait quelques reproches à Bálint et à ceux qui se réclament de sa pensée, considérant notamment que le fait que les théories de Bálint doivent beaucoup à Imre Hermann n'a jamais été reconnu. Ces reproches ne me paraissent pas tout à fait justifiés. Bálint a signalé lui-même, notamment lors de la seconde Conférence des Quatre Nations en 1937 — moment de grande intensité dans le développement théorique de l'Ecole Hongroise⁸ —, que son concept d'amour primaire était élaboré en collaboration étroite avec Imre Hermann et avec sa femme Alice. Il y fait d'ailleurs de nombreuses références au concept d'unité duelle de Hermann et aux théories d'Alice Bálint concernant les fondements pulsionnels de l'amour maternel.

⁷ Lívia Nemes, «La psychologie de l'amour dans les conceptions d'Imre Hermann et Mihály Bálint, *Pszichológia*, 1990, 10, 3. 369–384

Il me semble que si, au départ, les idées de ces deux chercheurs étaient élaborées dans une grande communauté d'esprit, plus tard, ils se sont engagés sur des voies bien différentes sur un grand nombre de points. Livia Nemes attribue l'essentiel de leurs disparités à des facteurs internes. Elle établit d'abord un parallèle entre le mode de vie de Hermann, sa fidélité à ses «objets», sa décision de demeurer au pays, et la théorie d'agrippement pour examiner ensuite les théories de Bálint, citant notamment sa distinction entre deux attitudes fondamentales à l'égard des objets primaires. Rappelons que Bálint a désigné comme «ocnophiles» ceux qui vivent accrochés aux objets, et comme «philobates» ceux qui s'en détachent aisément, préférant les situations dangereuses. Aux yeux de Nemes, Bálint a su mettre en évidence la deuxième catégorie parce qu'il y appartenait lui-même.

Toute pensée a ses points d'ancrages dans la personnalité profonde de son auteur, certes. Mais cette hypothèse explicative purement psychologique laisse quelque peu dans l'ombre l'évolution de ces chercheurs. Je propose d'y ajouter une réflexion supplémentaire à propos de leur environnement respectif.

Rappelons qu'en 1945, les convictions de gauche de longue date de Hermann l'ont rapproché du parti communiste. Au départ, le régime était encore démocratique. Mais à partir de 1948, date de l'instauration du régime stalinien, il a dû peu à peu se rendre compte que ce régime se fondait sur le mensonge, la tromperie et la veulerie. C'était un régime politique qu'il fallait subir, sans pouvoir y intervenir de manière active. Or, ceux qui dans un tel système parviennent à construire une vérité intérieure, ont une meilleure chance de le traverser indemnes. Les récits de rescapés des camps témoignent abondamment de ce fait. Il me semble alors que pour Hermann la psychanalyse en général, et les idées de Ferenczi en particulier, étaient équivalentes à cette vérité intérieure. Il éprouvait la nécessité d'y rester attaché, et de la transmettre aux autres, d'autant plus que cet attachement était le meilleur garant de sa propre intégrité.

La situation de Bálint était tout autre. A partir de 1939, l'année de son exil, non seulement il vivait dans un monde où les citoyens avaient la possibilité d'intervenir dans les affaires de la cité, mais il faisait aussi partie d'une société analytique au sein de laquelle ont eu lieu les débats qui ont marqué l'histoire de la psychanalyse. Il est hautement significatif que Bálint se soit installé à une place médiane sans tout à fait adhérer aux vues de Mélanie Klein ni à celles d'Anna Freud. Ses écrits autorisent à penser que pour lui, la cure devait conduire le patient moins à la découverte d'une vérité intérieure, cachée et préexistante, que vers la conquête d'un état de plus grande liberté intérieure, vers une plus grande capacité à mener une existence créative ici et maintenant. Pour y parvenir, celui-ci devrait apprendre à vivre

⁸ Cf. l'article de Bálint, datant de 1937, intitulé «Les premiers stades de développement du Moi. Amour d'objet primaire» in *Amour primaire et technique psychanalytique*, Paris, Payot, 1972, 91

avec son défaut fondamental. Le terme «défaut fondamental» figure alors comme métaphore du décalage irréductible entre nos désirs et leur réalisation.

Ainsi, l'éloignement de son pays d'origine, la rencontre avec d'autres modes de pensée, et la capacité d'endosser le rôle du médiateur, sont autant de facteurs qui ont permis à Bálint de jouer rétrospectivement l'arbitre entre Freud et Ferenczi, et de remettre en cause certaines positions extrêmes de Ferenczi. Et c'est parce que, malgré un apparent désaccord avec son maître défunt, il a su lui rester fidèle, qu'il était parvenu à mettre en évidence l'importance de son enseignement, et à le défendre face à ses détracteurs.

L'essentiel de la démarche de Hermann pourrait être caractérisé par la construction de modèles et de théories. Sa pensée est fortement marquée par les idées de Ferenczi exprimées dans *Thalassa*, et celles des dernières années. Sa transmission s'effectuait par l'intermédiaire de ses élèves. Nous avons entendu ici György Vikár évoquer l'apport théorique de Ferenczi en Hongrie, et Ildikó Edélyi les modalités de la transmission de l'approche technique ferenczienne. Bálint, quant à lui, procédait moins par la création des théories que par la pratique des ouvertures. Il a pensé que l'analyse du contre-transfert était un des apports les plus importants de Ferenczi, et il mettait cet outil à la disposition des médecins qui voulaient s'initier à la psychanalyse.

Chacun de ces deux penseurs a eu à son actif une oeuvre d'importance, curieusement, l'une comme l'autre, peu intégrée dans le courant général de la pensée analytique.

Avant de terminer, je voudrais évoquer un travail de Hannah Arendt qui m'a apporté une perspective nouvelle sur leurs idées. Dans une conférence faite en 1954, intitulée «*Philosophie et politique*»⁹, cette remarquable philosophe propose une réflexion stimulante à propos des idées de Platon. Elle commence par réfuter l'idée platonicienne fondamentale selon laquelle des normes et les lois préétablies existeraient de manière indépendante des individus et des époques, pour proposer un retour à la pensée de Socrate. Arendt rappelle que Socrate clôt habituellement ses raisonnements par la démonstration qu'aucun n'est le détenteur de la vérité, mais que par le dialogue on peut faire émerger le vrai. Il mérite d'être remarqué que *maïeutique* signifie littéralement dialogue permettant d'accoucher de la vérité. Le travail d'Arendt figure alors comme un plaidoyer pour réhabiliter la *doxa*, l'opinion. Il s'agit moins pour elle de renoncer à parvenir à la vérité, que d'adopter une attitude plus humble, celle qui consiste à accepter que ce que nous tenons pour vrai est inéluctablement soumis aux données aussi bien historiques, politiques, et sociales, qu'individuelles.

⁹ Hannah Arendt, «Philosophie et politique», *Cahiers de Grif*, 33, printemps 1986, 85—94

¹⁰ Serge Videmann, *La construction de l'Espace analytique*, Paris. Danoël. 1970

Cette réflexion épistémologique, fondamentale en ce qui concerne les sciences sociales, garde-t-elle toute sa pertinence dans le champ analytique?

Un ouvrage du regretté Serge Vidermann intitulé *Construction de l'Espace analytique*, permettrait de donner une réponse affirmative à cette question¹⁰. Vidermann propose ici une conception novatrice de l'analyse. Selon cette conception, dans la cure analytique il ne s'agit pas de découvrir une vérité enfouie, mais d'élaborer, à travers la relation, un nouveau discours, aussi bien sur soi que sur ses imagos. Cette optique n'envisage pas la cure comme démarche permettant d'accéder à la vérité enfouie, mais comme une rencontre entre deux êtres, au cours de laquelle chacun est pris dans son réseau de subjectivité avec ses points aveugles. Le dialogue ferait alors naître le vrai dans cet espace créé par leurs deux présences.

Le monde qui apparaît à travers les idées de Hannah Arendt est bien plus fascinant que celui du Platon. C'est un monde à la création duquel nous sommes conviés à participer à chaque instant de notre existence. Le paradigme de l'analyse qui va de pair avec ces conceptions me paraît, lui aussi, bien plus enrichissant que celui d'ordre archéologique. Par ailleurs, il me semble que cette optique de l'analyse a de nombreux points communs avec celle de Bálint, qui a mis en garde les analystes contre toute attitude omnisciente et qui a considéré le travail analytique sous un angle éminemment relationnel et créatif.

Je terminerai sur une considération également inspirée par Hannah Arendt. Après avoir évoqué la *doxa*, ou plus précisément les *doxai*, l'ensemble des opinions, elle fait également référence à un autre concept de Socrate, à celui de *thaumazein*. Pour Socrate, ce terme désignait le pathos d'étonnement qui saisit l'homme dans de rares moments de son existence. C'est une sorte de prise directe avec les choses, un sentiment qui, sans pouvoir se traduire en mots, devient un événement formateur intérieur. Arendt estime que pour autant que cet événement semble des plus vrais, toute attitude qui le tiendrait pour la manifestation de la vérité immuable et éternelle serait fondamentalement erronée. Tout en étant le point de départ de toute réflexion philosophique, cet événement ne devrait pas être confondu avec la philosophie elle-même. Et cette conception du *thaumazein* permet à Hannah Arendt d'exprimer son désaccord avec la pensée de Platon.

Ne pourrait-on pas penser que cet événement intérieur, ce *thaumazein* tel qu'il a été évoqué par Socrate, pourrait être rapproché de l'état régressif de type bénin que décrit Bálint?

Cette expérience pleinement et librement éprouvée pourrait être alors à l'origine du nouveau départ qu'évoque Bálint.

Mais si l'on se contentait de dire à propos de Hermann qu'il tenait à son bout de vérité sans plus jamais lâcher prise, on ne rendrait guère justice à la pensée complexe qui était la sienne. Rappelons qu'un des éléments fondateurs de ses théories est précisément l'instinct de recherche. Cette conception implique que la vérité profonde ne réside pas dans les objets auprès desquels nous assouvissons notre désir d'agrippement, d'ailleurs toujours de manière

temporaire. Cette vérité hermannienne se situe plutôt dans la dynamique de la quête. Ceux de culture hongroise reconnaîtront ici la pensée de Madách, ce grand écrivain du XIXe siècle, qui clôt sa *Tragédie de l'Homme* en désignant la quête comme le but principal de l'humain.

C'est dans cet esprit que nous avons tenté de réaliser ce colloque. Je me permets d'espérer qu'ainsi nous avons contribué modestement, à la sauvegarde de l'héritage de Ferenczi, de Imre Hermann et de Mihály Bálint. Deux élèves qui, à leur tour, sont devenus les maîtres de toute une génération d'analystes.

André KARÁTSON
Université de Lille III.

Un esthète de l'angoisse et de la compassion Dezső Kosztolányi (1885—1936)*

S'il est vrai que les œuvres littéraires éveillent des réactions comme les êtres humains, l'oeuvre de Dezső Kosztolányi (1885 —1936) suscite la joie que l'on éprouve en présence d'un ami intime. C'est le genre d'ami à qui vous permettez de surgir chez vous à toute heure, de vous mettre en retard dans vos rendez-vous d'affaires, de vous murmurer à l'oreille pendant des réunions extrêmement importantes. C'est l'ami dont l'absence prolongée suscite cafard et frustration. Vous vous sentez alors comme privé d'une voix dont vous avez besoin parce qu'en parlant de *ses* expériences, elle vous entretient familièrement de *vos* rapports personnels avec le vie et la mort en éveillant ou réveillant le sentiment aigu de l'existence. L'accent familial naît de l'esprit fraternel. La parole de Kosztolányi ne veut ni imposer des doctrines ni exiger des comptes. Elle ignore pour ainsi dire le ton de la supériorité. Lorsqu'elle s'exprime, c'est toujours un individu qui s'adresse à un autre individu sans passer par l'amplification des discours idéologiques. Bien entendu, il arrive aussi à Kosztolányi d'affirmer des opinions ou de prendre position, mais la fonction normative de ses écrits le cède à la fonction communicative. C'est même cet élan ininterrompu dans la communication qui lui assure, du début jusqu' à la fin, une séduction juvénile à nulle autre pareille. Une séduction d'ailleurs consciente de ses moyens et soucieuse de leur efficacité: souples, nerveux, étincelants, accédant très tôt à la plénitude du mot juste, vers et prose chez Kosztolányi sont autant les fruits du talent que ceux d'une réflexion esthétique approfondie.

Il disparut à l'âge de cinquante-et-un ans, auréolé du mythe de sa jeunesse flamboyante, alors qu'il avait passé sa vie dans la hantise de la mort.

* Cette étude n' a pas fait l'objet d'une communication au colloque sur Ferenczi, mais, en raison de son contenu, la Rédaction a jugé utile de l' insérer dans ce volume.

Parmi les meilleurs écrivains de sa génération, c'est lui qui a le moins vieilli; depuis que l'édition de ses oeuvres est enfin autorisée, la faveur du public lui revient spontanément.¹

Lassés à un certain degré par les guides, les bardes et les divers maîtres à penser la collectivité, sans doute les lecteurs cherchent-ils un soulagement en se tournant vers un auteur qui célèbre les fragiles valeurs de la sphère privée, sans doute aussi, à l'heure de l'individualisme renaissant, aspirent-ils à entendre, venant d'un „semblable”, d'un „frère”, quelques-unes de leurs propres interrogations fondamentales. En effet, à chaque page Kosztolányi repose les mêmes questions lancinantes: au moment où tu me lis, où en es-tu avec ta vie? comment fais-tu pour ne pas être en porte-à-faux avec elle? qu'est-ce que pour toi vivre en individu?

Si générale qu'elle soit, une telle problématique n'a rien d'intemporel. L'oeuvre qui la véhicule appartient à la première moitié du XXe siècle, elle s'inscrit dans l'atmosphère culturelle de la Monarchie des Habsbourg et porte les marques des secousses historiques subies par la Hongrie avant, pendant et après l'effondrement de l'Etat multinational. Elle est donc tributaire d'une, voire de plusieurs modes, elle ne cesse de donner des réponses à la société, en un sens même, l'évolution de sa modernité entretient des rapports directs avec la sensibilité sociale de l'auteur, mais il n'en résulte guère de parti-pris politique ni d'engagement idéologique: la conscience de la vie prime ici la responsabilité vis-à-vis de son organisation. Au-delà des tentations, variables comme la subjectivité, de nier l'existence ou de l'affirmer, cet art s'attache surtout à scruter le mystère de l'être, à manifester ses profondeurs troubles en relation avec les diverses formes du non-être. Rien peut-être, à l'égard de cette exigence, indirectement toujours philosophique, ne situe mieux Kosztolányi que son affinité avec des penseurs vitalistes comme Schopenhauer et Nietzsche, frères ennemis auxquels, très tôt, s'ajoute Freud amplifié par Sándor Ferenczi. Chacun d'ailleurs valorise fortement l'inconscient, si bien que leur patronage n'a rien d'incohérent: il esquisse un ensemble d'attitudes possibles pour l'individu en société et jalonne la trajectoire d'une sensibilité qui anticipe souvent sur l'esprit du XXe siècle sans véritablement renier celui du XIXe.

L'élan occidentaliste

L'oeuvre complète de l'auteur frappe par son ampleur et par sa variété². Le premier recueil qui le fait connaître réunit des vers (*Négy fal között* — *Entre quatre murs*, 1907), mais avec un égal bonheur, Kosztolányi se distin-

¹ Commencée en 1969 sous la direction de Pál Réz, l'édition de ses oeuvres réunies s'achèvera prochainement avec la parution du volume XXIII aux Editions Szépirodalmi à Budapest.

² Aussi la présente étude doit-elle se borner à esquisser quelques thèmes caractéristiques et déterminants de l'itinéraire accompli par Kosztolányi. Pour la commodité de l'analyse, l'accent sera surtout placé sur les textes narratifs.

gue aussi comme nouvelliste, romancier, essayiste, traducteur, chroniqueur littéraire et théâtral, journaliste. Et, à l'exception du roman, il pratique déjà toute la gamme lorsque, en 1906, abandonnant ses études de lettres à l'Université de Budapest, il rejoint la rédaction du quotidien *Budapesti Napló*. Sans doute a-t-il besoin de gagner sa vie, sans doute aussi son ambition le pousse-t-elle à faire montre de son talent multiforme. Encore faut-il éclairer l'horizon qui favorise simultanément toutes ces tentatives.

Fils d'un professeur de mathématiques et de physique devenu proviseur du lycée de Szabadka (petite ville de province dans le Sud de la Hongrie, aujourd'hui Subotica en Yougoslavie), Kosztolányi cherche à percer dans la vie culturelle de la capitale au moment où cette capitale, transformée en grande ville dans le dernier tiers du XIXe siècle, dotée d'une presse puissante et dynamique, prend l'initiative de transformer la vie culturelle du pays tout entier. Les forces de ce mouvement sont d'autant plus vives qu'elles sont nourries par les énergies d'une classe nouvelle, la bourgeoisie, assez sûre déjà de ses positions économiques pour s'attaquer au monopole politique de la féodalité. Historiquement cette classe entreprend fort tard de s'affirmer et se voit harcelée sur sa gauche par la social-démocratie, également engagée dans la course pour le pouvoir. A la poussée sociale il convient d'ajouter les remous nationalistes, ceux de la Hongrie, bénéficiaire frustrée du Compromis de 1867, revendiquant plus d'autonomie et d'influence par rapport à l'Autriche, et ceux des minorités nationales adressant les mêmes revendications à la Hongrie dominante. Dans cette atmosphère de volonté d'émancipation où tout évolue très vite, la crise sociale s'exacerbe en crise culturelle, d'autant plus que la culture renouvelée paraît, aux yeux des progressistes, garantir la modernisation et la démocratisation nationales. Fondée en 1908, la revue *Nyugat (Occident)* est appelée à promouvoir cet idéal en mettant la littérature hongroise à l'heure européenne.

Dès le lancement du périodique, Kosztolányi brille parmi ses vedettes qui sont, comme lui, poètes, polygraphes, désireux de s'ouvrir à l'Occident évolué et d'en acclimater les valeurs. Comme les autres, plus même que les autres, Kosztolányi traduit à tour de bras, à la fois pour capter les secrets des textes étrangers et pour les faire connaître au public de son pays. En 1913, il publie *Poètes modernes*, volumineuse anthologie de ses adaptations de vers anglais, américains, allemands, français, belges, espagnols, etc et note dans la préface:

«A l'époque où le lyrisme moderne n'était qu'un gueux sur la terre magyare, nous avons réuni des poèmes étrangers hautement consacrés, en guise d'arguments, pour aplanir notre chemin. Ces poèmes ont formé un bataillon pour défendre l'âme nouvelle.»

(*Amikor a modern líra még bitang jószág volt magyar földön, fémjelzett idegen verseket sorakoztattunk fel — érvként — hogy utunkat egyengesse. Csatasorban állottak ezek a versek az új lélekért.*)

Toutefois, en dépit de sa date, *Poètes modernes* ne fait guère connaître l'activité des avant-gardes qui fait alors rage sur la scène européenne; ce sont surtout Poe, Baudelaire et leur postérité fin-de-siècle que l'on y trouve

représentés ainsi que les poétiques de l'art pour l'art, de la décadence, du symbolisme et de l'impressionnisme. C'est la formule «poèmes étrangers hautement consacrés» qui explique ce décalage. Dans la mouvance de la bourgeoisie, la génération occidentaliste cherche à servir la révolution de la modernité à condition que sa réussite soit garantie par des valeurs sûres . . .³ Kosztolányi lui-même entend participer à un effort collectif, progressiste, en faisant paradoxalement l'apologie de l'individualisme et de la vanité du vouloir-vivre.

Les forces obscures de l'enfance

Dès 1910, son deuxième recueil de vers, *Les plaintes du pauvre petit enfant* (*A szegény kisgyermek panasza*) fournit une remarquable contribution personnelle à la mode occidentaliste. Occidentalistes, ces trente-six poèmes le sont parce qu'ils reprennent le thème des sensations premières, à la fois troubles et ingénues, cher à l'intimisme impressionniste développé autour de Verlaine. Déjà Henry Bataille (*La chambre blanche*, 1895), Fernand Gregh (*La maison de l'enfance*, 1897), Emile Verhaeren (*Les tendresses premières*, 1904), Francis Jammes (*Souvenirs d'enfance*, 1907), de même que Rilke (*Das Buch der Bilder*, 1902) se sont évertués à explorer la sensibilité naïve, tantôt pour repoétiser le monde, tantôt pour le plonger dans le mystère, tantôt pour y projeter la nostalgie du passé. En transposant la subjectivité enfantine dans son milieu familial et dans sa région natale (*Ez a beteg, boros, bú, lomha Bácska*), Kosztolányi ne se limite pas cependant à changer de couleur locale. S'il multiplie les notes réalistes, c'est aussi pour esquisser le jeune âge avec ses pulsions peu avouables mais confirmées par la psychanalyse, comme le sadisme:

*A rút varangyot véresen megöltük
Ó iszonyú volt.
Vad háború volt.
A délután pokoli-sárga.
Nyakig a vérbe és a sárba
dolgoztunk, mint a hentesek,
s a kövér béka elesett.
Egész smaragd volt. Rubin a szeme,
gyémántot izzadt, mérgekkel tele.*⁴

.....

³ Cf. Karátson, André. «Le projet culturel de la revue Nyugat», *Revue de Littérature Comparée*, Juillet—Sept. 1986, 283—284.

*Botokkal nyomtuk le a földre,
az egyik vágta, másik ölte,
kivontuk a temető partra,
ezer porontya megsíratta,
s az alkonyon, a pállott alkonyon
véres szemével visszánézett.
Kegyetlenül, meredten álltunk,
akár a győztes hadvezérek
.....*

ou l'obsession violente de l'éveil sexuel. Ainsi, ayant aperçu une jeune fille en train de se changer derrière un buisson de lilas, le petit enfant n'arrive-t-il plus à se délivrer de cette vision:

*.....
s akárhová megyek, mindig felém jön,
a zongoraszobában, az ebédlőn,
és lihegek és ég szemem,
s álmatlanul dadogok Néki, Néki
és a szemem a szoknyáját letépi,
és látom Őt, Őt meztelen.
Én Istenem.
Nézd, kis karom milyen sovány.
Milyen zavaros a szobám.
Mi lesz velem? ⁵*

L'enfance, dans cette perspective, n'est pas seulement le lieu idéal de la fraîcheur des sens, le paradis de l'imaginaire que le maniérisme de l'écriture récupère pour compenser les manques de la sensibilité adulte, c'est aussi, miniaturisé, le symbole de la vie en soi sous-tendue par des forces obscures. Une vie en soi, donc virtuellement en correspondance avec l'essentiel, c'est

⁴ Nous avons tué le vilain crapaud.
Et vraiment ce ne fut pas beau.
Ce fut une guerre sanglante et sauvage.
L'après-midi était d'un jaune infernal.
Jusqu'au cou
dans le sang et dans la boue,
nous avons travaillé
comme des charcutiers.
Le gros crapaud tomba. Il était émeraude et ses yeux de rubis,
Il suait de diamants pleins de poisons maudits (. . .)

.....
Nous, avec des bâtons, nous la fixions au sol,
L'un de nous frappait, l'autre la piquait,
nous la traînâmes sur la berge,
ses mille têtards la pleuraient.
Par ce crépuscule étouffant
elle nous fixa de ses yeux sanglants.
Nous, nous tenions là, cruels, dans la gloire,
tels des chefs d'armée après la victoire.

(Traduction de Guillevic)

à dire avec le secret insaisissable, irreprésentable, scruté désespérément par le symbolisme dans la région des Idées platoniciennes. Seulement chez Kosztolányi, poète de la Monarchie, au lieu de la notion pure, c'est la mort qui se cache au fond du mystère. Elle constitue l'objet des frayeurs et des pressentiments quotidiens du «pauvre» petit enfant:

.....
*Csupán egy tükör az egész,
aki belenéz, belevész,
és aztán nincs többé remény,
egy kép az üvegen kilobban.
Múlt este én is jártam ottan.* ⁶

Simultanément elle offre à l'artiste qui se souvient cette expérience, chère à Nietzsche, où la vérité tragique et la vision esthétique s'unissent dans une tension féconde:

*Mint aki a sínek közé esett . . .
És átalérzi tűnő életét*
.....
*cikázva lobban sok-sok ferde kép,
és lát, ahogy nem látott sose még:*
.....
*vad panoráma, rémes élvezet —
sínek között és kerekek között
a bús idő robog fejem fölött,
és a halál távolba mennydörög,
egy percre megfogom, ami örök,
lepkéket, álmok, rémest, édeset . . .* ⁷

⁵ et partout où je vais Elle vient vers moi,
dans le salon de musique, la salle à manger,
et je suis tout haletant et mes yeux sont en feu,
et dans mes insomnies c'est Elle qui me fait bredouiller, c'est Elle,
et mes yeux arrachent Sa jupe,
et alors je La vois, Elle est toute nue.
Oh! mon Dieu,
Voyez comme mes petits bras sont maigrichons.
Comme le trouble a envahi ma chambre.
Que vais-je devenir?

⁶ Le tout n'est qu'un miroir,
On s'y regarde, on s'y perd,
Et alors il n'y a plus d'espoir,
Une image sur la vitre s'éteint,
Moi-même l'autre soir je passais par là.

A la fois source et emblème de l'art, le mythe de l'enfance objective la réalité cachée tout en permettant d'en exorciser les terreurs par l'esprit de jeu. En ce sens, l'enfant-poète correspond à la subjectivité la moins aliénée, à celle qui peut, sans erreur, affirmer que «le monde est ma représentation» car au lieu de se laisser abuser par les apparences, elle contribue à les susciter. Comparée à ce moi lyrique idéalisé, toute autre forme d'individualité paraît plus ou moins inauthentique. D'où le statut de référence fondatrice des *Plaintes du pauvre petit enfant* dans l'oeuvre de Kosztolányi: le recueil qui consacre son auteur comme le poète du souvenir contient aussi le principe d'une critique tournée contre l'existence adulte et ses valeurs artificielles. Critique irrationnelle, puisqu'elle récuse l'irréversibilité du temps et la maturation du sujet, critique cependant féconde puisqu'elle offre au nouvelliste une extraordinaire flexibilité des points de vue.

L'intolérable condition d'adulte

Dès les premiers recueils (*Soirées ensorcelées — Boszorkányos esték*, 1908; *Fous — Bolondok*, 1911; *Le train s'arrête — A vonat megáll*, 1912; *Ames malades — Beteg lelkek*, 1912; *Magiciens — Bűbájosok*, 1916), les récits, en effet, s'évertuent à dramatiser l'opposition. Vue par les yeux d'une fillette de quatre ans, une réunion mondaine finit par ressembler à une scène d'asile (*Ozsonna*). Face à la folie des adultes se dresse la cruauté des enfants. Les accès de fièvre d'un petit malade culpabilisent son entourage, sa soeur doit renoncer au mariage, sa mère succombe à force de le soigner tandis que, douillettement installé sur son trône de coussins, l'impitoyable grabataire se délecte au spectacle du cortège funéraire (*Szegény kis beteg*). Il arrive que l'instinct meurtrier se déchaîne entre enfants, mais la provocation ou la tentation émane chaque fois de l'univers des grandes personnes. Devenu précepteur du fils valétudinaire d'un colonel, un lycéen est censé perdre toutes les parties d'échecs disputées avec son élève. Une analyse superbe éclaire le mécanisme de la révolte qui finit par pousser l'esclave à donner le coup de

⁷ Comme celui qui dans les rails vient de tomber
Et revoit à l'instant tout ce qu'il a vécu,
Voyant alors comme jamais il n'avait vu,
Quand cahotant, brûlant, grondant, les roues avancent
Et que s'allument des mirages zigzagants

.....
— Horrible volupté, panorama sauvage —
Allongé sur les rails et que les rouses saccagent,
J'entends au-dessus de mon corps rouler le temps,
pendant que la mort tonne et s'éloigne en grondant;
Je prends ce que je peux prendre d'éternité:
Rêves et papillons, cauchemars et beautés.

(Adaptation de Guillevic)

grâce à son adversaire, fils trop aimé de sa mère . . . (*Sakkmatt*). Un canular de collégien dégénère en assassinat du fort en thème, les meneurs ayant au préalable ramené à l'internat des attributs de la vie d'adulte (*Tréfa*). Dans la plupart des cas cependant, ce sont les gens d'âge mûr qui sont les victimes désignées: ils ne sont armés ni moralement ni physiquement contre les ravages que le simple contact avec l'existence enfantine peut provoquer. A la limite, l'adulte mort est préférable à l'adulte vivant. C'est ce qui ressort, par exemple, de l'histoire de *Miklóska* qui, à l'âge de deux ans et demi, tue accidentellement son père en lui perçant le larynx avec un clou qui sort de son jouet en bois. Miklóska souffre de cette perte jusqu'au jour où, arrivé en terminale, il a l'occasion de voir réunis les pères de ses camarades de classe:

Mindegyik emlékeztetett a fiára, de a vonások már petyhüdtek és torzak, a szemekben a riadalom és a fáradság réme ült. Nem akadt közöttük olyan, aki igazán örülne az életnek. Elhasznált emberek, puffadt hassal vagy lötyögő lábbal, szegény apák, arcukon szemölcsök, orruk piros, mint a paprika, vagy vérszegény, savanyú és zöld, mint az uborka. A soványak, sóhajtoznak, a kövérek rázták a fejüket, mely akkora volt, mint a tők, s mosolyuknak is olyan az íze, mint a nyers tőké, melyet megcukroztak. Már majdnem mindegyiket kikezdte valamilyen betegség.⁸

Soudain déculpabilisé, Miklóska songe avec ferveur à son père qui a su quitter la vie en sa glorieuse jeunesse comme Achille . . . En revanche, la mort de l'enfant représente toujours une perte irréparable, génératrice chez l'adulte de comportements pathologiques. Portant le deuil de son jeune fils, Péter le fier menuisier se décline, finit par devenir éboueur et par se délecter de ses occupations nauséabondes. A l'hallucinante poésie de l'ordure qui enveloppe ce roi Lear des dépotoirs, seuls les enfants prennent plaisir, eux qui «depuis l'origine des temps éprouvent un amour désespéré pour la saleté». (*Szemetes — Eboueur*).

Symboliquement — et tous les récits de Kosztolányi possèdent une dimension symbolique — les égouts où le paria barbote suggèrent les déchets de l'âme humaine, les choses noires de l'inconscient refoulé. Pour le nouvelliste attentif aux récentes leçons de Freud, l'exploration de cette région obscure devient une tâche urgente:

⁸ Chacun d'eux était le portrait de son fils, mais les traits déjà flasques et grotesques. Dans leurs yeux guettait le démon de la frayeur et de la lassitude. Pas un seul ne respirait vraiment la joie de vivre. Des hommes usés, avec leur ventre gonflé ou leurs jambes flageolantes, de pauvres pères, des verrues sur le visage, le nez rouge comme le paprika ou bien exangue, vert et acide comme le cornichon. Les maigres poussaient des soupirs, les gros secouaient une tête grosse comme une courge, et même leur sourire avait un goût de courge crue saupoudrée de sucre. Ils étaient déjà presque tous entamés par une maladie.

Magunkban hordozzuk a kísérteteket,
écrit-il dans la Préface aux *Nouvelles mystiques des écrivains hongrois*.

Ebben a korban történt meg az új lélektan döntő felfedezése, az, hogy lelkünk jó részét egyáltalában nem ismerjük; azt az irdatlan területet, azt a népes, óriási birodalmat, mely öntudatunk küszöbe alatt nyúlik el, az elfelejtett benyomások emlékéit, kimustrált érzések és gondolatok ősi földjét most keresik fel a lélek merész conquistadorjai, hódítói és misszionáriusai.⁹

Ces nouvelles s'appellent «mystiques» car, comme ce fut le cas au Moyen-Age, l'individu cherche à échapper à l'écrasante uniformisation des temps nouveaux.

Az előző századok legbecselebb értékének, a haldokló egyéniségnek jajszava a miszticizmus. Mielőtt elpusztul, még valami csodát művel, azzal az erejével, mely sehol se nyilatkozhat meg, megöli az élőket, feltámasztja a halottakat, az ébrenlétet álommá, az álmat ébrenlétté varázsolja, a számára ellenséges valóságot megmásvítja, erőszakosan.¹⁰

Ce commentaire général vaut aussi, bien sûr, pour les récits de Kosztolányi qui multiplie alors les évocations de cas limites, de manies bizarres, d'aberrations psychiques et mentales pour tirer de l'inconscient des effets étranges ou fantastiques. Mais en outre, ce commentaire explique clairement la finalité des références enfantines. Au lieu de nourrir le mythe du Paradis Perdu, le thème en question fonctionne comme le retour du refoulé. Si l'enfant s'attaque aux adultes, si, face à eux, il incarne une énergie de négation, voire de mort, c'est pour venger la mutilation que l'âge de raison fait subir à l'individu en l'obligeant à se séparer de sa part de fantaisie et de vitalité jaillissante.

La préface à l'anthologie «mystique» ajoute encore que l'individu agit ainsi «avant son anéantissement» par l'«Etat» et les «casernes». La précision est capitale: en présentant le processus comme irréversible, elle fait comprendre que les revenants ne peuvent livrer que des combats d'arrière-garde et que l'agressivité que véhicule le thème de l'enfance traduit en fait l'angoisse du devenir social. En 1917, année de la préface, ce sentiment, expression d'abord d'une sensibilité personnelle, trouve sa justification objective dans des circonstances extérieures qui ne cessent de l'amplifier.

⁹ Les fantômes sont en nous.

C'est à notre époque que la nouvelle psychologique fit cette découverte décisive: nous ne savons absolument rien sur la bonne partie de notre psyché. C'est à présent que les conquistadors et les missionnaires audacieux de la psyché abordent ce territoire immense, cet empire gigantesque aux populations innombrables qui s'étend par-delà le seuil de notre inconscient, l'antique contrée des sentiments et des pensées mis au rebut, celle du souvenir, des impressions oubliées.

¹⁰ Le mysticisme, c'est la plainte de l'individualité agonisante, bien le plus précieux des siècles précédents. Avant de périr il produit encore des miracles, avec sa force qui ne peut se manifester nulle part, il tue les vivants, ressuscite les morts, métamorphose l'éveil en sommeil, le sommeil en éveil, et la réalité qui lui paraît hostile, il la transforme avec violence. *Éjféli. Magyar Írók misztikus novellái*, összegyűjtötte Bálint Aladár, Gyoma, Kner Izidor, 1917, 5—7.

Explorations romanesques du néant social

Ecrivain en vogue, marié en 1913, père d'un enfant en 1915, se livrant à un travail de forçat pour rembourser son appartement acheté à crédit, Kosztolányi évolue en effet sur la voie de l'intégration sociale. D'où un accent de malaise dans sa poésie:

*Itthon vagyok itt e világban,
s már nem vagyok otthon az égben.*¹¹

Pareille plainte relèverait de la pose si le monde, lui, ne s'enfonçait toujours davantage dans la démence. Le cataclysme de la guerre débouche pour la Hongrie sur une catastrophe nationale. Retrouvée au cours de la «révolution des chrysanthèmes» en 1918, l'indépendance est vécue dans le déchirement et le chaos. La République des Conseils qui supprime la République libérale se voit à son tour chassée par l'occupation roumaine, relayée par la terreur blanche. Suite à l'effondrement de la Monarchie des Habsbourg, le pays est démembré, la ville natale du poète annexée à la Yougoslavie. Cousin du poète, Géza Csáth, psychiatre, lui-même novelliste de talent, meurt drogué, malmené en pleine crise de folie par les gardes-frontières. Humiliation et gâchis donc pour la nation; quant à la société, le régime autoritaire qui s'impose se soucie avant tout de perpétuer les structures semi-féodales d'avant-guerre. En littérature, la revue *Nyugat* jouit toujours du prestige de la qualité, elle défend l'esprit d'ouverture et l'idéal humaniste, mais l'élan de la jeunesse n'y est plus. La bourgeoisie démocratique semble avoir cruellement manqué sa chance historique.

Il se produit alors une coïncidence déterminante: déboussolé, démoralisé, éprouvé nerveusement, Kosztolányi ressent le poids de l'âge d'homme au moment où la société de son pays subit les atteintes de la sclérose. De manière significative, le titre de son deuxième recueil de vers d'après-guerre, *Les plaintes de l'homme triste* (*A búsférfi panasza*, 1924) s'inscrit en contraste avec celui du deuxième recueil d'avant-guerre, *Les plaintes du pauvre petit enfant*. Cependant, pour mesurer la portée de la rupture, pour faire surgir toute la négativité du devenir social, Kosztolányi a également besoin d'un instrument autre que la confidence élégiaque. Dès 1920 il se sent attiré par les possibilités de l'analyse psychologique approfondie, par l'évolution complexe des rapports humains.

Il publie alors *Le mauvais médecin* (*A rossz orvos*), narration qualifiée de «short novel» (*kisregény*) dont le thème, puisé dans les récits du passé, est soumis à une tentative d'élargissement. Pour avoir confié leur enfant mourant à un médecin incompetent, les parents, malgré leur divorce, continuent pendant des décennies à se voir, à s'accuser mutuellement et à s'enfoncer ensemble dans un sentiment de culpabilité sans rémission. Ce qui annonce

¹¹ Ici dans le monde je me sens chez moi
Et je ne suis plus chez moi là-bas dans le ciel.

une nouvelle orientation, c'est moins le sadomasochisme mental aux allures dostoïevskiennes que l'impossibilité où se trouvent ces deux êtres meurtris d'obtenir la guérison en vivant selon les normes du monde. On s'aperçoit alors que le médocastre ayant prescrit les soins aberrants sert aussi de métaphore à une pratique sociale moralement et spirituellement annihilante. Après ce texte de transition où les deux références conflictuelles sont traitées à part égale, dans les quatre romans majeurs qui se succèdent, Kosztolányi va délibérément privilégier le mouvement vers la société en l'abordant chaque fois sous un aspect original.

Une société de spectacle

Paru en 1922, *Néron, le poète sanglant*¹¹ Traduction française d'E. Kovács, introduction d'A. Dauphin Meunier, Paris, Fernand Sorlot, 1944. (*Néró, a véres költő*) emprunte son canevas à Suétone et utilise les costumes historiques pour s'adresser au présent. Quelles sont les questions que cette réécriture flamboyante peut alors poser? Il y a, bien sûr, celle des rapports ambigus entre le pouvoir et l'art. Dans sa lettre-préface à la traduction allemande (1924), Thomas Mann retient l'opposition, d'une part, de Néron à Sénèque, le littérateur à la culture authentique et, d'autre part, de Néron à Britannicus, le vrai poète possédant la grâce et le secret. Et en effet ces deux figures de qualité bénéficient d'un certain avantage moral face un cruel et dérisoire histrion qu'est Néron. Or, Thomas Mann ne manque pas non plus de préciser qu'avec son égoïsme d'artiste (il refuse de répondre aux questions que Néron lui pose sur son talent), Britannicus pousse l'empereur désemparé «à la destruction». Car bien que dépossédé et voué par le tyran à la mort, le jeune génie peut encore écraser celui-ci en pensant: «Ce qui n'existe pas m'appartient tout entier. Le rien n'est pas à toi. Tu n'as que le tout». (*Ami nincs, az mind az enyém. A semmi nem a tied. Csak a minden*).

Il convient donc de nuancer l'opposition, et cela d'autant plus que Kosztolányi s'intéresse aux motivations de Néron et pose aussi la question de savoir comment il s'est transformé en bouffon redoutable. Au départ c'est un enfant affectueux, attiré par les livres, mais un jour il doit assister à l'empoisonnement de son beau-père, Claude, par Agrippine, sa mère. Après la révélation de la mort (*úgy bámulta ezt, mint a csodát. Az egyetlen csodát, mely a születésnél is érthetetlenebb*), proclamé empereur, il connaît l'expérience schopenhauerienne de l'ennui (*Ennek nem volt se eleje, se vége*)¹². Mais à sa question métaphysique: «Pourquoi l'homme meurt-il?» Sénèque ne connaît pas de réponse convaincante; à la manière stoïque, il recommande seulement de guérir la souffrance par la souffrance, de chercher la consolation

¹² Il est resté bouche bée devant elle comme devant un miracle, le seul miracle moins compréhensible encore que la naissance.

Ça n'avait ni commencement ni fin.

dans la lecture des tragédies grecques et d'essayer d'en écrire à son tour. Néron s'accroche alors à la vocation poétique pour laquelle il n'a pas de véritable talent. Voilà le noeud tragique irrémédiablement noué qui va faire de Néron d'abord un acteur caricatural tant qu'il cherchera la reconnaissance du public, puis un politicien sanguinaire lorsqu'il s'évertuera à régner selon ses fantasmes. Or ces fantasmes ne sont-ils pas articulés par les horreurs du mythe des Atrides qu'il transpose dans la réalité tout en tirant d'elles des variations littéraires? Mis en abîme dans l'histoire, le rappel des Atrides régit aussi une discrète enquête psychanalytique sur les causes qui poussent cet anti-héros à s'identifier à Oreste, à tuer sa mère, puis sa maîtresse, pour finir par épouser un garçon nommé Sporus. Tandis que les femmes auront fait de lui un meurtrier dépravé, à Sénèque, le précepteur, revient la responsabilité d'avoir fait de lui un artiste qui «aura vécu ce qu'il aurait dû seulement rêver» (*Ő átélte, amit csak álmodni lett volna szabad*).

En ce sens, l'auteur criminel des jeux de massacre apparaît aussi comme une victime, celle du double conditionnement que lui infligent les traumatismes familiaux et les modèles sociaux. Par ce prodigieux roman d'éducation, ou plutôt, d'anti-éducation, Kosztolányi, parmi les premiers du siècle, réussit à mettre en scène l'interférence du déterminisme freudien et du déterminisme marxiste. Ce qui, bien entendu, équivaut à l'annulation du sujet plein, de l'individu autonome. Car Néron n'a pas de caractère: cet être malléable n'existe que par ses goûts, son imaginaire et sa volonté de puissance. Son histoire reprend exprès le genre du roman d'artiste pour le subvertir. Ayant à cette époque achevé la traduction d'*A rebours* de Joris-Karl Huysmans, Kosztolányi prête à son personnage les manies de Jean des Esseintes, manifeste personnifié de la «décadence» en France qui veut soumettre la nature à l'empire de l'art. Néron va donc savourer des cervelles d'autruche, inventer des excentricités de dandy; il se demandera:

*Mindenekelőtt pedig miért nem szülnek a férfiak is? A férfiak férfiakat, a nők pedig nőket.*¹³

D'une manière paradoxale, cependant, le dérèglement décadent se combine avec un vitalisme nietzschéen qui dispose d'un pouvoir illimité pour satisfaire sa volonté de puissance. Or décadentisme et nietzschéisme avaient ensemble fortement marqué la sensibilité d'avant-guerre, celle de la génération occidentaliste dont Kosztolányi faisait partie et qui avait rêvé de transformer Budapest en grande capitale culturelle tout comme Néron rêve de faire de Rome une nouvelle Athènes. A la fois critique et autocritique, la tragédie grotesque du monstre autodestructeur renvoie à l'itinéraire d'un art de dilettante aux ambitions nietzschéennes mais traître à son idéal, d'un art de dilettante qui s'aliène à force de demander aux faveurs du public de

¹³ Mais avant tout, pourquoi les hommes n'accouchent-ils pas eux aussi? Les hommes devraient accoucher des hommes et les femmes, des femmes.

garantir ses qualités mal assurées. Au fond c'est aussi le devenir social d'un art jeune qui est en cause avec, en prime offerte au lecteur, des tableaux saisissants de la pathologie et de la démesure propres aux sociétés de spectacle.

Une province des morts-vivants

Après le fortissimo de *Néron* Kosztolányi change de registre. *Alouette* (*Pacsirta*, 1924) est un roman intimiste sur le mode mineur. Dans le cadre d'un bourg de province campé avec une délicate précision réaliste, il évoque un mouvement de retour à la société, thème régi par une trouvaille psychologique. Un archiviste de sous-préfecture à la retraite et son épouse se séparent à contre-cœur de leur unique enfant qui part en villégiature pour une semaine. Usé par l'âge, le couple a renoncé à toute fréquentation sociale, il a quasiment renoncé aussi à marier sa bien-aimée Alouette, jadis enfant chanteur, à présent vieille fille irrémédiablement disgracieuse. Le tour de force de l'auteur consiste à renverser un topos: au lieu de montrer le soulagement de l'enfant qui échappe à la présence pesante des parents, il fait assister le lecteur à l'épanouissement des parents délivrés de leur rôle de vieux. Ils goûtent aux délices du restaurant, assistent à une opérétte osée, madame se rend à un thé de patronage, monsieur se fait récupérer par les „panthères”, buveurs impénitents auxquels il n'échappe qu'au petit jour pour rentrer chez lui ivre-mort. Bref, ils renouent avec la vie, mais cette vie, dont le spectacle grossier et la beuverie dégradante constituent les moments saillants, n'abrite que le néant de la société provinciale, cette gentry hongroise de 1900 soumise par Kosztolányi à un regard ironique féroce flaubertien. Et puisqu'en fait d'événement, seul le rien se passe, l'ennui répétitif se referme sur la fausse promesse dionysiaque des „panthères” qui veulent „vivre dangereusement”.

Au milieu du vide et de la bêtise, il se produit pourtant une prise de conscience faisant écho à la théorie psychanalytique. Non seulement ces parents aimants enterrent en quelque sorte leur fille pendant la semaine où ils mettent leur petit monde à l'envers, mais, averti d'abord par un rêve, le père finit par se rendre compte de son désir de supprimer sa fille dont l'absence d'avenir est à l'image de la mort qu'il redoute pour lui-même. Sous le crucifix de leur chambre sa femme l'invite à prier et la haine finit par s'effacer. Selon la distinction de György Rónay, ce qui peut passer pour un refoulement mensonger aux yeux du psychanalyste apparaît comme l'acceptation du sacrifice et de la souffrance aux yeux du chrétien.¹⁴ Cependant

¹⁴ Rónay, György, „Kosztolányi Dezső, *Pacsirta* (1924)” in *A regény és az élet*, Budapest, Káldor György, 1957, 359.

Alouette revient: sous un masque affectueux elle rapporte un coeur désespéré. Car elle a compris qu'elle était vouée à la solitude. Et pendant que, pour mieux jouer la comédie du bonheur, ses parents effacent les traces de leur vie «indigne», dans sa chambre où elle se retient de lever les bras vers l'effigie de la Vierge, elle étouffe ses sanglots pour ne pas se trahir.

*Apa még mindig nem oltotta el a villanyt.
— Pacsirta — rebegte s az ajtó felé mutatott és feleségére nézett, boldogan.
— Hazarepült — szólt anya.
— A mi kis madarunk — tette hozzá apa — hazarepült.¹⁵*

C'est sur cette note d'humour atrocement noir que le roman s'achève. Victime consentante de stéréotype, dépossédée de sa vérité, Alouette ne peut vivre que par procuration. En tant qu'ultime descendante, elle est aussi le symptôme du mal qui ronge son milieu privé de toute justification, qu'elle soit historique ou transcendante. Comme il s'agit seulement d'une catégorie particulière, la question demeure toutefois: envisagé sur une échelle plus large, le monde est-il encore fatalement clos, est-il incompatible avec toute authenticité?

Les pièges de la pédagogie

Le début du roman suivant, *Cerf-volant doré* (*Aranysárkány*, 1925) semble promettre une réponse sinon optimiste, du moins plus nuancée. Certes, le cadre est encore fourni par la petite ville d'*Alouette* au tout début du siècle, mais n'est-on pas cette fois-ci en pleine jeunesse, notamment parmi les élèves d'une classe terminale qui se défoulent joyeusement en lâchant très haut un magnifique cerf-volant en l'honneur de la fête du printemps? Trois professeurs commentent le vol du jouet symbolique: au plus vieux, il inspire la nostalgie de son enfance, le deuxième, très répressif, s'en méfie car il lui rappelle un monstre mythologique¹⁶, le troisième, Antal Novák qui enseigne les maths et la physique — et qui va être le personnage principal — y voit la forme d'un coeur et s'empresse d'expliquer aux autres les secrets de sa fabrication. Que ne s'y connaît-il pas aussi bien en matière de coeur humain? Esprit rationaliste profondément attaché aux valeurs humanistes de la probité morale et de la tolérance éclairée, Novák croit à l'efficacité de ses principes pédagogiques. A-t-il pourtant la moindre prise sur le comportement de sa propre fille, Hilda? Imprévisible, sournoise, fantasque, celle-ci se fait

¹⁵ Le père n'avait toujours pas éteint.

— Alouette, a-t-il balbutié en levant le doigt vers la porte, et tout heureux il a regardé sa femme.

— Elle nous est revenue à tire-d'aile, a dit la mère.

— A tire-d'aile, a repris le père, notre petit oiseau nous est revenu.

(Trad. française de P. Adam et M. Regnaut, préface de Maurice Regnaut, Paris, Viviane Hanny, 1991)

¹⁶ *Sárkány* signifie à la fois cerf-volant et dragon

engrosser par un élève de terminale qui finit par l'enlever et l'épouser contre le gré du père. Traumaté moralement, Novák va aussi l'être physiquement lorsque le cancre de sa classe qu'il a humilié, le roue de coups sous le couvert de la nuit. Survient un journaliste à sensation qui déballe les deux affaires que la victime s'efforce de garder secrètes. Ecoeuré, désespéré, Novák se fait sauter la cervelle.

Si le récit s'arrêtait là, on aurait simplement assisté à un nouvel échec infligé par l'adolescence à l'âge adulte, la psychologie rationnelle de l'éducateur s'avérant impuissante face aux manoeuvres obscures des pulsions sexuelles et agressives. Par pédagogue interposé, on aurait suivi le déclin d'un idéal humaniste et libéral trop limité pour servir de rempart contre l'irrationnel. D'inspiration freudo-nietzschéenne, justifiée par le contexte historique, ce thème n'est, en effet, pas étranger au projet de Kosztolányi, mais il n'en constitue qu'un aspect car le narrateur y ajoute encore trois chapitres. Consacré à l'enterrement, le premier relate l'étouffement du scandale, le règne des conventions sociales redoutablement efficaces pour priver la mort de Novák de toute signification morale. Pourtant la vie de Novák, son travail de médiateur entre l'adolescence et le monde adulte ont porté des fruits. La preuve en est fournie par le deuxième chapitre où, neuf ans après leur baccalauréat, deux anciens passent en revue l'évolution de leurs condisciples: tout un chacun est désormais honorablement intégré, y compris le cancre, seul le cerf-volant a dû se désintégrer avec le temps. Dans le troisième chapitre enfin, convoqué par sa fille lors d'une séance de spiritisme, l'esprit de Novák lui fait savoir qu'il ne lui en veut pas et que là,

*ahol most van a végtelen térben és időben, a világűrben és semmiségben, valahol a Vénusz és Szíriusz között, már boldog.*¹⁷

Cette négation schopenhauerienne du vouloir-vivre souligne, si besoin est, que dans l'ordre des stéréotypes, la réussite n'est pas moins atroce que l'échec, et qu'à cause de la ruée aveugle des jeunes vers l'uniforme des adultes, la meilleure éducation est le pire des pièges.

Schéma freudien pour un meurtre de classe

La vraie vie serait-elle irrémédiablement dans l'absence? Ou bien est-il encore possible, dans un contexte social organisé en univers romanesque, de faire parler l'authenticité? C'est autour de cette interrogation que s'organise *Édes Anna* (1926)¹⁸, le roman le mieux enlevé et le plus percutant, dont

¹⁷ où il est maintenant, dans l'espace et le temps infinis, dans le cosmos et le néant, quelque part entre Vénus et Sirius, il est enfin heureux.

¹⁸ *Édes* signifie «douce», *Édes Anna* connote „édesanya”, formule affectueuse pour désigner la mère en hongrois — cf. *Maman chérie. Anna la Douce*, traduit du hongrois et préfacé par Eva Vingiano de Pina Martins, Viviane Hamy, 1992

l'action se situe dans l'immédiat après-guerre au moment où se succèdent la déroute de la Commune, l'occupation roumaine, enfin l'installation d'un régime nationaliste, conservateur et répressif. Figures typiques, dérisoires de cette restauration, le conseiller ministériel Kornél Vízny et son épouse engagent comme domestique une jeune paysanne honnête, timide, travailleuse. Le thème social de maître et serviteur se développe en récit d'anti-éducation, car Anna devient l'objet des brimades pédagogiques de madame Vízny. Idéalisée pour ses services, méprisée pour son manque d'instruction, passive et obéissante par nature, la jeune fille se trouve progressivement prise dans l'engrenage de la soumission. Elle se donne d'abord à un fat irresponsable, neveu de madame Vízny, qui l'oblige à avorter, puis l'abandonne après avoir joué devant elle la comédie de l'amour; impressionnée par le chantage qu'exerce sur elle les scènes d'hystérie de sa maîtresse, elle renonce aussi à la demande en mariage provenant d'un artisan. Mais alors même qu'elle semble définitivement captive de sa condition, lors d'une réception (Kornél Vízny venant d'être nommé sous-secrétaire d'Etat), elle aperçoit son ex-amant en train d'embrasser une invitée, et dans la nuit même, elle assassine sauvagement Kornél Vízny et son épouse. Ni la police, ni la justice, ni la presse ne parviennent à lui arracher le mobile de son crime que sans doute elle ne s'explique pas non plus très clairement elle-même. Aussi taciturne qu'au temps de son „éducation” chez ses maîtres, elle est encore, durant l'instruction de son affaire et son procès, „parlée” par la société. Verdict: quinze ans de réclusion; circonstance aggravante: la cruauté de son geste; circonstance atténuante: un manque d'instruction frisant la simplicité d'esprit.

L'action qui prépare le crime et l'énigme que celui-ci pose à l'appareil judiciaire montrent à quel point l'auteur met à profit les découvertes de la psychanalyse. Humiliée, offensée, la domestique subit le processus de refoulement tandis que sa violence inattendue illustre le „retour du refoulé”¹⁹. Toutefois la véritable originalité du roman est de médiatiser la vengeance, de substituer les maîtres au séducteur, de faire évoluer une réaction de jalousie personnelle vers un meurtre de classe. Relier ces deux pôles revient à mettre en lumière un même manquement à l'amour ou, plus exactement à la compassion, laquelle, tenant à la fois de l'*agapé* chrétienne et de la pitié schopenhauerienne, devrait pourtant seule régir les relations entre les humains. N'est-ce pas en effet le refus de reconnaître la souffrance et la dignité de l'autre qui met en échec la restauration d'un passé idyllique — ou du moins postulé comme une idylle possible par l'intelligentsia du XIXe siècle, qui rêvait de faire une Hongrie moderne grâce à la coopération de la paysannerie et de la noblesse? Mais au-delà de cette critique morale d'une société qui étouffe son propre idéal, le mutisme de la figure tragique d'Anna symbolise l'ultime révolte du langage naturel contre les arrogants privilèges de la

¹⁹ Harmat, Pál. *Freud, Ferenczi és a magyarországi pszichoanalízis* (Grunberger Béla bevezetőjével), Bern, Az Európai Protestáns Magyar Szabadegyetem kiadása, 1986, 168—169.

convention. C'est que, pour cet art extrêmement attentif aux modalités de son propre fonctionnement, la thématique du devenir social se double d'une exigeante réflexion sur les rapports entre les mots et le monde²⁰, autrement dit sur le problème de la représentation. A cet égard l'opacité du personnage d'Anna, figure du rapport authentique qui ne peut rien dire à son milieu artificiel, symbolise aussi la crise de l'écriture romanesque.

Une crise que Kosztolányi, cessant dès lors d'écrire des romans traditionnels, va tenter de surmonter en combinant esthétique et morale dans une perspective vitaliste. En effet, si les divers opposés (enfants — adultes, inconscient — conscient, nature et civilisation etc.) enferment les personnages dans une impasse destructrice chaque fois qu'ils sont abordés sous un jour exclusivement conflictuel et sur le mode hiérarchique (éducateurs — disciples, maîtres et serviteurs), n'est-il pas possible de les désaliéner en concevant entre eux une manière de collaboration?

Le dandy de l'absurde

Ecrivons ensemble quelque chose; telle est la proposition faite par le narrateur rangé à son double bohème dans le récit qui inaugure *Esti Kornél* (1933) suivi des *Aventures de Kornél Esti* (1936). En reprenant, par le biais de ce pacte, la tradition romantique de William Wilson, celle, nietzschéenne, de Dionysos et Apollon et celle des voix dédoublées des autobiographies (les sous-titres résumant les événements de chapitres renvoient explicitement aux romans picaresques), Kosztolányi rejoint aussi les pratiques autoréflexives les plus modernes. L'idéal désigné est Goethe qui a su concilier la vie et l'écriture, mais ici, à cause de la métafiction fortement soulignée, la vie est surtout celle du texte, un texte narratif ironique, fantasque, paradoxal, qui compense l'arbitraire du signe en clamant haut et fort l'autonomie de la littérature. Car il s'agit bien de valoriser l'artifice et l'arrangement, lesquels, tant qu'ils se rapportent à la société, risquent de former la plus désespérante des conventions.

L'art va donc se nourrir de ce qui rend le réel insupportable. Il y a l'incommunicabilité entre les hommes, entre les langues. Dans le train qui traverse la Bulgarie et bien que sa connaissance de l'idiome local se limite à dire „oui” et „non”, Esti pousse un contrôleur bulgare à la confiance et réussit, en simulant, à se faire passer pour un interlocuteur compréhensif. Il y a aussi l'ambiguïté du stéréotype qui garantit et menace les relations entre les humains. Excédé par la banalité du jeune homme qui l'a sauvé de la noyade, Esti finit par le précipiter dans le Danube. Invincible apparemment,

²⁰ Pour l'attitude de Kosztolányi à l'égard du langage, voir Szegedy-Maszák, Mihály, „Organic Form and Linguistic Relativity”, in *Comparative Poetics*, ed. by Claudio Guillén, New-York: Garland 1985, 233—239 et Karátson, André, „Kosztolányi aux prises avec le lieu commun”, in *Regards sur Kosztolányi*, Actes du Colloque organisé par le CIEH (Paris, 17.18 décembre 1985), Paris, A.D.E.F.O., 1988, 73—84.

le stéréotype ne va-t-il pas jusqu'à piéger la folie elle-même? Ainsi ses confrères réussissent-ils à amener un journaliste fou à l'asile en lui disant qu'on y bat des femmes: il y entre alors en défenseur de nobles causes. Comme remède, Esti propose de faire surgir du poncif la séduction du mensonge, le paradoxe du comédien, le feu d'artifice de l'invraisemblable. Esti est l'enfant capable d'apprendre aux adultes à jouer à vivre authentiquement: ce faisant il se constitue en figure mythique de l'affabulation en liberté.

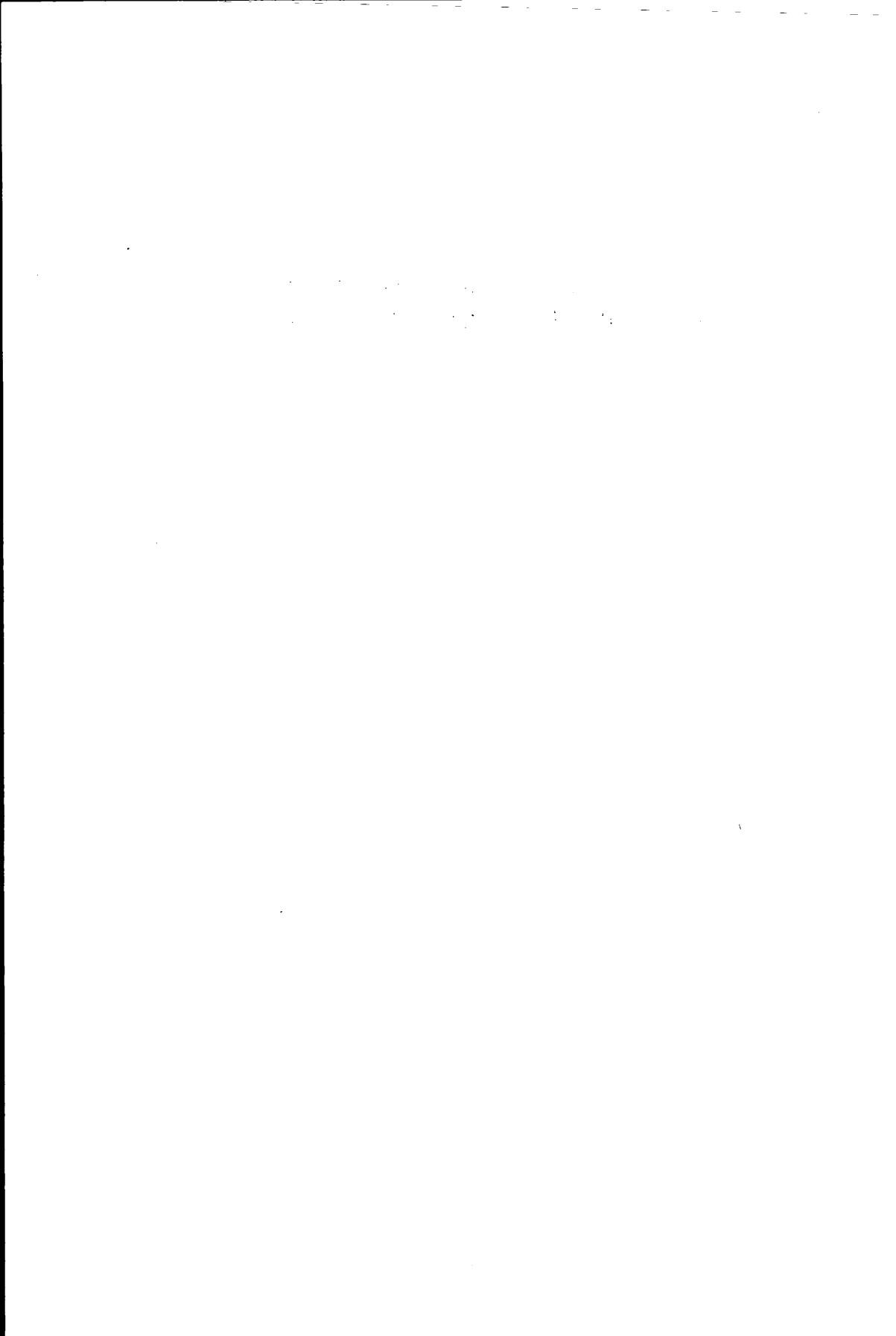
Cette liberté lui est garantie parce qu'Esti échappe à toute identité. En effet, ses histoires ne sont pas seulement prodigieusement drôles, elles se présentent aussi comme des morceaux de bravoure narratifs. Tour à tour héros et narrateur, tantôt vu de l'extérieur, tantôt de l'intérieur, ce personnage est surtout un nom pour lequel chaque récit élabore une personnalité différente. Dans une brillante étude, Mihály Szegedy-Maszák²¹ montre comment la subtile subversion des codes romanesques traditionnels procède chez Kosztolányi de sa conception logocentrique, le langage étant dans cette perspective non un instrument de communication mais une forme d'existence pour la conscience. Une conscience fortement marquée par l'inconscient, doit-on ajouter, car les découvertes de la psychanalyse ne sont nullement oubliées. Quant au langage, son refus de transmettre des significations préalables le dépouille simultanément de toute dimension transcendante. De la sorte les discours multiples et contradictoires d'Esti sur le monde matérialisent en fait ce mode: un ensemble fragmentaire sans principe unificateur et cerné par les ténèbres du néant. C'est la raison pour laquelle, malgré les apologies nietzschéennes de l'apparence, le gai savoir d'Esti respire intensément l'angoisse existentielle.

Csak eszközeink vannak, céljaink nincsenek.

(Nous n'avons que des moyens, nous manquons de fins), écrit Kosztolányi dans les dernières années qu'il va vivre supplicié par le cancer. Mais chez lui, la conscience de l'absurde n'entraîne ni la nostalgie de l'absolu ni la révolte. Comme Kornél Esti déjà, malgré son humour noir, lui aussi s'incline devant la souffrance individuelle, estimant que seule la morale de la compassion se justifie dans ce monde que rien ne justifie excepté sa beauté. Qu'est-ce à dire sinon que la pitié vaut par l'esthétique et que, inversement, l'esthétique ne vaut rien sans la pitié? Voilà que l'éthique de Schopenhauer s'impose non en dépit mais à cause du voile de Maïa. Le message vitaliste ne peut se passer de l'union des contraires et, dans cette perspective, le propre de Kosztolányi est de réaliser la synthèse de ce qui a été le symbolisme et de ce qui va devenir l'existentialisme. Position rare qui échappe aux classifications. A partir de cette convergence on s'explique pourtant mieux le réconfort et la séduction de l'œuvre qui confie fraternellement à ses lecteurs: contre la mort ma beauté ne peut rien pour vous, mais, qui que vous soyez, où que vous soyez, elle est toujours avec vous . . .

²¹ Szegedy-Maszák, Mihály, „Az Esti Kornél jelentésrétegei”, in „A regény mint írja önmagát”. *Elbeszélő művek vizsgálata*, Budapest, Tankönyvkiadó, 1980, 103—151.

**Vers un nouveau dictionnaire français—
hongrois / hongrois—français**



Tamás SZENDE
Chantal PHILIPPE
Membres de l'équipe française

Journées lexicographiques de décembre 1991

Le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises (Université de la Sorbonne Nouvelle — Paris III) et le Centre Interuniversitaire d'Etudes Françaises (Université Loránd Eötvös — Budapest), ont pris l'initiative de lancer la préparation d'un nouveau dictionnaire hongrois—français / français—hongrois, parce que le seul outil lexicographique en usage actuellement est très dépassé dans sa conception.

Sous la direction scientifique du professeur Jean PERROT, directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, directeur du CIEH, deux équipes lexicographiques ont été constituées, l'une à Paris, l'autre à Budapest.

Il s'agit de doter l'ensemble des étudiants, enseignants et traducteurs concernés par le domaine français—hongrois, et dans une mesure plus large, toute personne engagée dans des relations entre le monde francophone et le monde hungarophone, d'un ouvrage de référence constituant une source privilégiée d'informations destinée aux deux communautés linguistiques.

Il est fondamental que le nouveau dictionnaire bilingue soit conçu en fonction de ses deux publics, en l'occurrence hungarophone et francophone, et tenant compte de leurs besoins respectifs: version et thème pour l'utilisateur de langue 1, thème et version pour l'utilisateur de langue 2. Centré sur le vocabulaire général, l'ouvrage enregistrera pour l'ensemble des deux parties environ 200 000 mots et locutions. Néanmoins il devra contenir les termes les plus usuels appartenant aux divers domaines scientifiques et techniques, notamment aux disciplines de pointe qui envahissent le parler quotidien. De même, il offrira un recensement complet des principaux éléments du vocabulaire des secteurs politique, économique et commercial.

Trop souvent négligée dans le passé, la langue parlée devra être mise en valeur, grâce notamment à des exemples empruntés aux médias et à des oeuvres littéraires reproduisant les langages de tous les jours. On s'efforcera de donner un maximum de renseignements sur les mots enregistrés et leur fonctionnement en faisant état d'exemples pertinents où le mot traité se trouve «en situation».

L'élaboration de ce dictionnaire a nécessité la mise en place d'une structure technique et informatique permettant que le manuscrit en gestation et plus tard l'ouvrage soient l'objet d'une mise à jour permanente. Aujourd'hui, la constitution d'un tel chantier est possible grâce à la lexicographie assistée par ordinateur.

Nous souhaitons que cet ouvrage soit publié dans le cadre d'une collaboration franco—hongroise associant des maisons d'édition que leur expérience qualifie pour cette réalisation.

C'est autour de ce projet que le CIEH a organisé des journées lexicographiques les 11, 12 et 13 décembre 1991, avec la participation de spécialistes français, finnois et hongrois, dont les interventions ont abordé différents aspects théoriques et pratiques de la lexicographie. Un des moments de ce colloque a été la démonstration de la base de données textuelles FRANTEXT sur laquelle est fondé le Trésor de la Langue Française.

Nous aimerions remercier ici tous les intervenants pour le concours qu'ils ont apporté au succès de cette rencontre. Nous tenons tout particulièrement à exprimer notre gratitude au professeur Jean PERROT qui a accepté de présider le colloque et en a animé les débats.

Nous ne sommes pas en mesure de réunir dans le cadre des *Cahiers* la totalité des actes du colloque, aussi nous limitons-nous à publier les contributions des principaux collaborateurs du futur dictionnaire et celle du professeur Lerat.

Jean PERROT

Ecole Pratique des Hautes Etudes — IV^e section

Soixante ans après: encore «enfiler des mots»

Le programme ambitieux qui a pour objet l'élaboration d'un nouveau dictionnaire bilingue associant français et hongrois se met en place à une date qui incite à le situer dans un développement historique auquel il est relié, celui des études hongroises en France.

1991: c'est le soixantième anniversaire de la création de la chaire des langues finno-ougriennes à l'Ecole des Langues Orientales, et à cette occasion il faut évoquer la mémoire d'Aurélien Sauvageot, qui a occupé cette chaire depuis sa création en 1931 et (avec une interruption de 1941 à 1943 en raison d'une mesure de suspension prise par le gouvernement de Vichy) jusqu'à sa retraite en 1967 et qui a aussi été l'auteur du premier grand dictionnaire français-hongrois et hongrois-français.¹ L'année 1992 sera marquée par un autre soixantième anniversaire important pour les hongrois: celui de la publication en Hongrie du premier volume, français-hongrois, de ce dictionnaire, paru à Budapest, aux éditions Dante, en 1932.

Soixante ans donc d'existence institutionnelle des études hongroises en France; c'est évidemment peu, et ce n'est pas la première fois que je souligne l'anomalie que constitue pour l'étude des langues finno-ougriennes ce démarrage tardif dans notre pays. D'autant plus que pendant les trente années qui ont suivi cette création, ces études n'ont eu qu'une présence très discrète: elles étaient certes illustrées brillamment par les travaux personnels de Sauvageot, mais elles ne sortaient pas de cette chère salle 5 de la rue de Lille où le maître les servait de tout son talent et de toute sa science. Ce n'est qu'à partir des années soixante que des progrès décisifs ont été faits, qui ont petit à petit implanté à l'Université et développé notamment dans la direction de la recherche ce domaine longtemps ignoré.

Or ce fut un événement tout à fait remarquable, extraordinaire, que cette apparition d'un gros dictionnaire français-hongrois dès 1932, l'année même où Sauvageot fut titularisé comme professeur dans cette chaire tout récem-

¹ Aurélien SAUVAGEOT avec la collaboration de Joseph BALASSA et Marcel BENEDEK, *Dictionnaire général français-hongrois et hongrois-français*, Budapest, Ed. Dante. Français-hongrois 1932; hongrois-français 1937.

ment créée, un Sauvageot qui avait soutenu ses deux thèses en juin 1929 et qui ne s'était attelé à l'énorme tâche du dictionnaire, le premier grand dictionnaire français—hongrois, que dans cette année 1929. Sauvageot nous a raconté l'histoire de son dictionnaire dans les *Souvenirs de ma vie hongroise*²:

«Un soir que j'avais été invité chez Marcel Benedek, celui-ci sur un ton compassé et uni, me demanda soudain: 'Mon cher ami, ne pensez-vous pas qu'il serait temps pour vous de rédiger le grand dictionnaire français—hongrois dont nous avons un si pressant besoin?' Je restai interloqué.» (164)

C'était un fait: il fallait «déplorer l'absence de tout instrument valable pour apprendre directement le hongrois à partir du français et réciproquement le français à partir du hongrois» (164) et Sauvageot était choqué de voir ses élèves hongrois utiliser comme intermédiaire un dictionnaire français-allemand.

Mais, dit-il, «je pensais que c'était aux spécialistes hongrois de produire des dictionnaires bilingues du français comme ils l'avaient fait pour l'allemand et même pour l'anglais. Je ne saisissais pas bien pourquoi, comme on disait vulgairement, je m'y collerais. Plus d'une fois, j'en avais touché un mot à Eckhardt qui m'avait simplement répondu qu'il envisageait de produire un jour ce dictionnaire français-hongrois que j'appelais de mes vœux, mais à son ton je comprenais que ce n'était pas pour lui un projet très pressant. Cela viendrait à son heure». (165)

Sauvageot n'était pas lui-même spécialement tenté: «Personnellement, je n'avais pas non plus mis à mon programme un ouvrage de ce genre. La lexicographie ne m'intéressait pas spécialement et j'étais même très méfiant à son sujet.» (165) Et de raconter qu'un savant suédois l'avait plutôt détourné de l'idée de faire de la lexicographie.

Donc il dit d'abord non à Benedek. Puis il se repentit et subit beaucoup de pressions, notamment de la part d'une femme qui lui avait ouvert beaucoup de portes en Hongrie.

«Elle me remontra que ce dictionnaire était indispensable pour la diffusion du français dans la Hongrie mutilée par le Traité de Trianon. Jusque-là, la classe sociale qui avait appris le français envoyait ses enfants soit en France, soit en Suisse, soit en Belgique pour les plonger dans un milieu d'expression française, et souvent ces mêmes enfants y avaient été préparés par des précepteurs ou, plus souvent encore, par des domestiques venues de France auxquelles ils étaient confiés à un âge si tendre qu'ils apprenaient le français en même temps que le hongrois, quand ce n'était pas avant. Les conditions de vie ayant changé, le public désireux de se familiariser d'amalieriser avec le français était contraint de recourir à d'autres méthodes. Le livre devenait indispensable». (166)

² Aurélien SAUVAGEOT, *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, Corvina, 1988.

Et Sauvageot pensait aussi à la langue hongroise:

«Je songeais aussi qu'il y avait le hongrois. C'était une belle langue, fruit d'un effort séculaire, moyen suprême d'expression d'une nation que nous avions ignorée et qui demandait d'être connue et reconnue. Pratiquement, cette langue n'était accessible que par le détour de l'allemand. Or, durant des siècles, les Hongrois avaient dépensé bien des efforts pour se soustraire à la domination de l'allemand. C'est contre lui qu'ils avaient rénové leur langue à plusieurs reprises.» (166)

Le terrain était d'ailleurs soigneusement préparé par Benedek, qui s'était entendu avec un éditeur pour confier à Sauvageot la rédaction d'un dictionnaire bilingue en deux gros volumes.

Alors Sauvageot s'est lancé: après tout, ses thèses étaient imprimées, il allait les soutenir, il était disponible. «Le tout était de se faire à l'idée de cette tâche, d'un genre nouveau pour moi. Il fallait se chercher une méthode pour la mener à biens dans les moindres délais. Car si l'éditeur semblait pressé, je ne l'étais pas moins que lui. Seulement, n'était — il pas follement téméraire de ma part de me lancer dans cette aventure?» (167)

L'entreprise était en effet difficile: elle était sans précédent par son ampleur et il n'était pas facile de l'aborder.³ Les dictionnaires français unilingues étaient tous insuffisants, et pour le hongrois il n'y avait tout simplement pas de dictionnaire.

«En effet, il n'existait aucun dictionnaire hongrois-hongrois à l'usage des Hongrois eux-mêmes. Cette constatation m'avait stupéfié au tout début de mon étude de la langue». (168). Situation d'autant plus étonnante qu'il y avait une solide tradition philologique en Hongrie et que les philologues hongrois avaient entrepris la publication d'un dictionnaire étymologique!

Sauvageot devait alors s'assurer l'aide de Hongrois compétents: il eut celle de Benedek, écrivain, critique tririque, traducteur, mais non linguiste, complétée par celle d'un bon linguiste, Balassa, lui-même auteur d'un dictionnaire allemand-hongrois et hongrois-allemand. Eckhardt l'avertit des dangers:

«Vous n'avez pas l'air d'imaginer la difficulté d'une telle entreprise. Croyez bien que si personne ne l'a encore tentée, c'est que le risque est grand de s'y perdre ou tout au moins d'y perdre je ne sais combien d'années de travail». (171)

³ Il avait existé plusieurs dictionnaires hongrois-français et français-hongrois dont certains étaient très estimables, notamment celui de KISS et KARÁDY qu'avait publié l'éditeur Heckenast à Pest et dont il faut en particulier citer la troisième édition «revue et considérablement augmentée», publiée en 1865 par BABOS Kálmán sous le titre de *Nouveau dictionnaire hongrois-français et français-hongrois d'après les ouvrages publiés [sic] jusqu'à ce jour*. Mais il était évidemment nécessaire, à l'époque où Sauvageot a décidé de se mettre à la tâche, de remplacer les ouvrages anciens par un grand dictionnaire de la langue contemporaine répondant aux exigences nouvelles.

Eh bien, trois ans plus tard, en 1932, les éditions Dante sortaient le dictionnaire français—hongrois: «178 pages grand format, avec des pages de deux colonnes où plus de 4000 mots français nouveaux étaient consignés pour la première fois (174): un «tour de force» aux yeux de Paul Boyer et d'Antoine Meillet.

Mais cela se passait dans les années 30: le volume II, plus gros encore, sorti en 1937. Le Sauvageot, plus d'un demi-siècle plus tard, malgré ses qualités incontestables, a été abandonné. Il a été remplacé après la deuxième guerre mondiale, dans les années cinquante, par un dictionnaire, en deux volumes encore plus nourris, mais au total moins bons, le dictionnaire d'Alexandre Eckhardt, fruit d'un effort remarquable pour intégrer toutes sortes d'informations sur les différents niveaux de langue, sur les termes techniques, mais encombré d'expressions inutiles, voire sans réalité linguistique, et souffrant cruellement d'une absence de contrôle par des francophones.

D'où la situation déplorable de manque où nous nous trouvons aujourd'hui. D'où la volonté de suivre le grand exemple de courage et d'efficacité que nous a laissé Sauvageot. La tâche reste aujourd'hui, assurément, très rude, elle est en un sens alourdie par des exigences accrues qui imposent la plus grande rigueur dans les procédures. L'existence de dictionnaires antérieurs ne constitue pas en soi une ressource, puisqu'il s'agit de faire du neuf; du moins existe-t-il aujourd'hui des dictionnaires unilingues, trésors, corpus pour l'une et l'autre Langue et toute une réflexion lexicographique qui permet de maîtriser les problèmes et d'orienter les choix méthodologiques.

Il y a l'obstacle du coût élevé de l'entreprise. J'ai pourtant le sentiment, fondé à la fois sur les soutiens dont nous avons déjà bénéficié et sur les manifestations multiples d'intérêt que nous constatons, que les institutions concernées, ici et là, sauront faire les efforts qui leur incombent.

Ce que dit Sauvageot dans ses *Souvenirs* après avoir raconté l'histoire de son dictionnaire a certes de quoi inquiéter ses successeurs.

Il avait bénéficié de soutiens très appréciables: du côté hongrois, du comte Klebelsberg, ministre de l'Instruction Publique; du côté français, de Louis-Edmond de Vienne, ministre plénipotentiaire de France, qui avait obtenu pour lui une subvention du gouvernement français. Mais l'épilogue est amer:

«Cette publication ne favorisa pas mes affaires auprès des linguistes français. Le grand et inoubliable arabiste qu'était William Marçais me reprocha très amicalement d'avoir perdu mon temps 'à faire du vocabulaire' au lieu de consacrer tous mes soins à quelque question importante de linguistique. Selon lui, on n'avait pas besoin d'être linguiste pour 'enfiler des mots'. Un autre confrère de la Société de Linguistique de Paris me remontra, moins amicalement cette fois, que j'avais fait fausse route. Il aurait mieux valu publier n'importe quoi d'autre qu'un ouvrage sans intérêt car, enfin, quelques

douzaines seulement de Français s'oublieraient jusqu'à faire du hongrois au cours des années qui viendraient. Seuls Paul Boyer et Antoine Meillet me félicitèrent de ce qu'ils considéraient comme un tour de force».

«(. . .) L'épilogue de l'affaire, du côté français, fut que Meillet et son ami, mon maître Joseph Vendryès, furent battus lors du vote émis par la 4ème section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes lorsqu'ils voulurent, à l'occasion d'une vacance, obtenir qu'une direction d'études de langues finno-ougriennes soit créée et m'y soit attribuée. Louis-Edmond de Vienne, quelques années plus tard, n'allait pas être plus heureux lorsqu'il crut devoir demander ma nomination dans l'Ordre de la Légion d'Honneur en récompense de l'oeuvre accomplie. (. . .) La subvention obtenue par Louis-Edmond de Vienne fut la seule manifestation d'intérêt venue du côté français. Heureusement, le public hongrois eut une autre réaction. Une fois de plus, la Hongrie montrait son attachement à notre langue et à notre civilisation en face de l'indifférence française. Nous en restions toujours là, séparés par une énorme distance, comme si nous vivions dans deux mondes totalement distincts». (174-175)

On a, aujourd'hui, quelque peu progressé, et les deux mondes tendent de plus en plus à s'interpénétrer. L'équipe — les deux équipes — qui s'attaque à la rude tâche de faire un nouveau dictionnaire bénéficie d'une volonté mutuelle de resserrer les liens, et le désir de soutenir l'entreprise apparaît sincère dans les deux pays, où l'existence, dorénavant, de deux centres homologues qui sont des lieux institutionnels de rencontre et de coopération organisée, crée des conditions de travail particulièrement favorables.

Ce sera notre fierté d'apporter une contribution à la meilleure compréhension de ces deux mondes, que réunira dans le travail quotidien de ses équipes et dans la substance de ses articles le nouveau dictionnaire.

N'ayons pas peur, ensemble, d'«enfiler des mots».

Unités terminologiques et dictionnaire bilingue

Le dictionnaire de langue n'est jamais trop explicite. A plus forte raison, le bilingue ne fait que son travail s'il indique systématiquement la syntagmatique des mots, s'il renvoie de dénomination à dénomination logiquement associable et s'il décrit non pas tant les choses elles-mêmes que les rapports que l'on entretient avec elles dans une culture donnée. Ce traitement sémiotique classique (grammaire, sémantique, pragmatique) induit des conséquences que je voudrais montrer en prenant des exemples dans une base de données terminologiques en cours d'élaboration, limitée au droit mais dans un cadre multilingue (Diké). Mon propos se limitera au passage en revue des rubriques utilisées dans ce projet, avec l'espoir que ce qui paraît bon pour la lexicographie spécialisée le soit aussi pour la lexicographie non spécialisée.

1 — Entrées

En terminologie, la doctrine onomasiologique conduit à accorder une entrée à chaque notion. A ce compte, on distinguera par exemple *droit 1* (law), *droit 2* (right) et *droit 3* (duty). Dans un dictionnaire général, il serait bon de traiter ces trois valeurs comme des sous-entrées distinctes.

Il en va de même pour les dénominations longues, qui correspondent elles aussi à des concepts particuliers et qui gagnent à être traitées comme des unités de compte lexicographiques (par exemple, *abus de biens sociaux* ou *taxe sur la valeur ajoutée*).

2 — Domaines

L'attachement aux notions véhiculées par les termes, et non pas le souci exclusif d'une valeur moyenne des signifiés des mots, conduit à être exigeant en ce qui concerne le rattachement de ces notions à telle branche de la connaissance. Ainsi, *domaine* a quelque chose à voir avec *domestique* comme mot français et avec *domus* comme mot néo-latin, mais ce lien est purement génétique. Bien plus, il ne suffit pas de caractériser comme juridique l'emploi de *domaine* dans l'expression *domaine public*, car au vu des définitions juridiques il faut distinguer un terme *domaine public* en droit administratif et un autre en droit de la propriété intellectuelle et artistique; dans le premier cas, en effet, il s'agit de la partie de patrimoine des collectivités publiques qui est

inaliénable, dans le second ce qui est dénommé ainsi est le régime qui autorise l'exploitation libre et gratuite d'une invention ou d'une oeuvre à l'expiration d'un délai déterminé.

3 — Variantes

Si l'on est d'accord avec l'idée que «la valeur d'un dictionnaire comme outil de travail dépend beaucoup de la richesse de ses renvois» (Groffier et Reed: 63), il ne faut pas hésiter à multiplier les repérages de type «peu différent de». C'est le cas des abréviations: ainsi *action* peut désigner anaphoriquement aussi bien une action en justice qu'une action de société. De même, les quasi-synonymes permettent de nuancer ou de varier l'expression, si l'on a en vue non seulement un dictionnaire de décodage, mais aussi une aide à la rédaction; par exemple s'il est vrai que *droit financier* et *finances publiques* sont loin d'être synonymes, l'usage de l'un ou de l'autre n'en est pas moins indifférent après «en matière de», et cette substituabilité limitée fait partie de la connaissance du français, à sa façon.

4 — Grammaire

Les formes et les constructions usuelles gagnent à être circonscrites avec autant de précision que possible. A mon avis, on fait plus pour la défense d'une langue en la décrivant bien qu'en essayant d'endiguer l'emprunt ou en proposant des innovations par voie administrative. Ainsi, il ne suffit pas de dire que *déchéance* est un dérivé de *déchoir*: en droit, *déchéance* correspond seulement à *être déchu de*. La filiation historique est intéressante, le mode d'emploi ici et maintenant est indispensable.

5 — Phraséologie

En cette matière il y a lieu de distinguer entre des collocations plus ou moins désuètes, compilées et conservées pieusement même si leur pertinence fonctionnelle est douteuse, d'une part, et d'autre part la phraséologie vivante. Un critère terminologique est l'appartenance à une tradition professionnelle durable; ainsi, là où l'on parle de *décentralisation* l'on dit volontiers qu'elle *fait l'objet de mesures* du même nom, et le mode d'existence des *dépens* tient tout entier dans leur combinatoire lexicale: c'est quelque chose à quoi l'on *est condamné*.

6 — Définition

Sur le style de la définition, je n'ai rien à dire, si ce n'est que c'est un art. Sur le contenu, qu'il me soit permis de résumer des propositions que j'ai faites pour actualiser les notions traditionnelles de «genre prochain» et de «différence spécifique» (Lerat 1990).

Si l'on admet que la définition d'un objet technique n'est pertinente qu'à condition d'être assez précise pour ne pas altérer le contenu de connaissances correspondant, les propriétés logiques nécessaires et suffisantes sont en petit nombre: la relation générique immédiate, la relation «habere» au sens de F.

Kiefer (1974:35), c'est à dire le lien partitif entre l'englobant et l'englobé (quelque chose comme «relève de»), le verbe, adjectif ou nom prédicatif approprié et les objets typiques connexes, le tout d'après le témoignage des spécialistes des connaissances concernées. Ainsi, le domaine public au sens des droits d'auteur n'est pas une sorte de domaine, mais de régime juridique; il ne relève pas de l'immobilier, mais de la propriété intellectuelle; il s'applique à la création intellectuelle, non à la gestion de patrimoines; il vise des oeuvres de l'esprit, non des surfaces habitables et cultivables.

7 — Sources

L'autorité d'un dictionnaire dépend beaucoup de ses sources. Ainsi, la réputation du Trésor de la langue française repose en bonne part sur l'importance du corpus littéraire dépouillé en amont, celle du Grand Robert sur la qualité de l'information scientifique et technique validée par des grands noms de la science. Cette validation ne s'applique pas seulement aux définitions, mais aussi à la phraséologie et aux remarques.

L'indication de sources a aussi pour fonction d'orienter la recherche d'informations complémentaires, ce qui est particulièrement utile quand l'espace typographique est très limité. Dans ces conditions, mieux valent des sources en petit nombre mais référencées de façon à la fois brève et claire, selon les normes ISO, que des abréviations ésotériques ou pas de sources du tout.

8 — Remarques

On peut imaginer des dictionnaires électroniques où des données encyclopédiques (iconiques, géographiques, voire musicales) soient interrogeables à partir des entrées. Je m'en tiendrai plus modestement au contenu d'un dictionnaire de langue sur support papier, en évoquant quelques défauts d'information qui risquent d'être frustrants là où les mots ont valeur de termes.

Ex 1: à quoi bon une définition laborieuse de *fédéral* si l'on n'ajoute pas une liste indicative d'états fédéraux notoires?

Ex 2: on limite l'arbitraire de la dénomination *casier judiciaire* si l'on rappelle la pratique administrative prérévolutionnaire.

Ex 3: il est bon de savoir que l'expression *droits de la personne* est une conquête des féministes au Canada, mais qu'en Europe l'usage reste de dire *droits de l'homme*.

Ex 4: un complément de définition à portée pratique peut aussi avoir son utilité; ainsi, il n'est pas indifférent qu'une disposition juridique soit abrogée plutôt qu'annulée, car l'annulation complique les choses par son effet rétroactif.

Conclusion

La lexicographie étant toujours une entreprise coûteuse, il est justifié de la préférer multifonctionnelle. En d'autres termes, il ne coûte pas beaucoup plus cher d'avoir en vue à la fois le thème et la version dans les deux langues, dans le cas du bilingue, et aussi la traduction spécialisée en même temps que la lecture des belles oeuvres.

En la matière, j'oserai dire que la qualité, en fin de compte, se mesure commercialement ou, si l'on préfère, à l'adéquation de l'offre à la demande. Il me semble en tout cas que le temps n'est plus où un programme de dictionnaire pouvait légitimement se limiter à la quête mythique de l'intralinguistique, en faisant comme si les mots ne servaient pas aussi à dénommer le réel. On ne sépare pas impunément la langue de la culture.

Bibliographie

- Diké*, dictionnaire électronique du droit en cours d'élaboration, CELEX, Université de Paris XIII, avenue J. B. Clément, F. — 93430 Villetaneuse
GROFFIER Ethel et REED David, *La lexicographie juridique. Principes et méthodes*, Cowansville (Québec), Ed. Yvon Blais, 1990
KIEFER Ferenc, *Essais de sémantique générale*, Tours, Mame, 1974
LERAT Pierre, «L'hyperonymie dans la structuration des terminologies», *Langages* 98, 1990, pp. 79—86.

Tamás SZENDE

Université de la Sorbonne Nouvelle — Paris III

Sélection des données lexicographiques: considérations méthodologiques à propos du nouveau dictionnaire hongrois-français

La confection des dictionnaires bilingues est une pratique séculaire, mais contrairement aux usages du passé, ce n'est plus en ermite seulement que l'on arrive à construire une oeuvre originale. Aujourd'hui, un tel projet doit s'appuyer sur la collaboration étroite de linguistes, enseignants et traducteurs, locuteurs natifs de la langue d'arrivée et de la langue de départ. Non sans fierté, je peux vous annoncer que nous avons réussi à associer les détenteurs les plus éminents de ces types de savoirs. Le travail effectif de rédaction vient de commencer: en tant que responsable de l'équipe, je me suis permis d'assigner à chacun de mes collègues son travail, tenant compte de ses compétences et de ses préférences. Nous disposons désormais d'une bibliothèque adaptée aux besoins de la confection de cet ouvrage et d'un protocole de rédaction que nous avons élaboré avec les représentants de l'équipe hongroise.

La réalisation de ce projet nous a amenés à inventer un ensemble de programmation permettant de prendre en charge les exigences spécifiques d'un dictionnaire bilingue, susceptible d'assurer la cohérence et l'homogénéité de la nomenclature et d'automatiser au mieux chacune des démarches que comporte la rédaction d'un tel ouvrage. Il va sans dire que cette programmation est en constante évolution. Entrer en informatique, c'est en effet aborder une possibilité de renouvellement continu de nos perspectives, accepter d'envisager une remise en question permanente de nos habitudes. Si du côté français il existe un choix embarrassant de nomenclatures publiées et republiées régulièrement par des maisons d'édition aussi prestigieuses que *Le Robert* et *Larousse*, la description de la réalité linguistique hongroise souffre d'un retard de plusieurs dizaines d'années. Aussi, la constitution d'une base de données lexicales nous paraissait-elle inévitable.

En collaboration avec l'Institut de Linguistique de l'Académie Hongroise des Sciences nous mettons actuellement en mémoire une sélection de documents de langue hongroise publiés depuis 1960. On souhaite constituer ainsi une vaste banque de données textuelles qui s'enrichira au fur et à mesure des encodages réalisés et sera susceptible de répondre aux interrogations les

plus diverses. Notons que, pour l'instant, la langue écrite de l'époque contemporaine est représentée dans ce corpus uniquement par le discours littéraire en prose et que celui-ci comprend dès à présent des extraits d'oeuvres d'auteurs aussi variés que Abody, Boldizsár, Csoóri, Déry, Esterházy, Füst, etc. Le travail est loin d'être achevé. Notre corpus ne sera véritablement opérationnel que si on le complète par le traitement informatique de textes tirés des médias reproduisant massivement des expressions de tous les jours et des tournures de la langue parlée. L'utilisation de ce corpus permettra d'assurer une représentation équilibrée de certains domaines de spécialité et d'avoir des informations sur la naissance et la disparition des mots. Grâce à nos sources informatisées, on accumulera sur les vedettes un nombre considérable de contextes, donc un ensemble de données sémantiques et syntaxiques, ce qui permettra une description de plus en plus fidèle de leurs emplois.

Bien entendu, on ne devra pas se contenter de simples consultations pour voir si une réalité lexicale est attestée dans le corpus. Mémoire linguistique d'une époque, ce corpus nous réserve déjà bien des surprises en corrigeant nos jugements rapides et subjectifs ou en révélant l'existence de quantités de termes nouveaux et moins nouveaux que les dictionnaires disponibles actuellement omettent d'enregistrer. Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur toutes ces questions, mais je voudrais simplement en souligner l'importance, étant donné que notre entreprise pourra se diversifier à l'avenir en une série de sous-projets visant à mettre à la disposition des chercheurs de domaines différents des glossaires et des classes de mots, des listes de fréquences, des descriptions quantitatives et d'autres instruments de travail complémentaires, autant de moyens d'observation lexicale et de réflexion sémantique aussi élaborés que possible dans le domaine français-hongrois.

Un dictionnaire bilingue met en parallèle deux langues en comparant à travers ses articles les données sémantiques et syntaxiques des mots. Destiné à la communauté linguistique hongroise et à la communauté linguistique française, il sera forcément à double direction; il fonctionnera donc pour le thème (locuteurs hongrois) et également pour la version (locuteurs français). Avec I. Mel'cuk, nous constatons une série de caractéristiques qui rendent les dictionnaires bilingues traditionnels insatisfaisants ou inadéquats, attachés surtout à réunir des équivalents, c'est-à-dire à traduire des mots par d'autres, sans se préoccuper des limites de leur équivalence. Sans chercher à en copier l'exhaustivité, nous nous référons dans notre méthodologie au *Dictionnaire Explicatif et Combinatoire (DEC)* qui met en oeuvre des procédures palliant ces insuffisances. L'application des principes du *DEC* à notre ensemble lexical bilingue permettra d'être exceptionnellement explicite en ce qui concerne la combinatoire lexicale des mots-et spécifiera non sporadiquement, mais si possible systématiquement les cooccurrences lexicales fréquentes, c'est-à-dire les combinaisons lexicales qui peuvent être attendues à un moment donné pour exprimer une idée donnée. Le recours méthodique aux fonctions lexicales permet de relever les expressions les plus fréquentes et les plus caractéristiques qui s'associent au mot. Ainsi, pour le mot 'tisztelet' /

'respect' on trouvera les combinaisons du type 'megkülönböztetett, őszinte, hálás ~ / profond, grand, respect / etc. (fonction Magn = très, intensément, à un degré élevé);' ~-et érez vki iránt' / avoir, éprouver du respect pour q' ou 'nagy ~-ben áll vki előtt' / 'jouir du respect de' (fonction Oper = verbe sémantiquement vide qui prend le nom du premier, deuxième, etc. actant de la situation comme son sujet grammatical et le mot comme son complément d'objet); á~ -et tanúsít vki iránt / faire preuve, témoigner de son respect envers q' (fonction CausManif = faire en sorte que quelque chose ait lieu; manifester) etc. D'autres exemples pour les fonctions citées: Magn: zaj ➔ pokoli / bruit infernal; köszön ➔ szívből / remercier chaleureusement; Oper: vágy ➔ érez / avoir envie; műtét ➔ végez / procéder à une opération; műtét ➔ átesik / subir une opération; CausManif: vélemény ➔ formál / émettre, exprimer une opinion; bocsánat ➔ kér / présenter ses excuses, etc.

Notre dictionnaire devra être orienté aussi bien vers la compréhension (vers le «que veut dire?») que vers la production (vers le «comment exprimer?», vers le «comment le placer dans le discours?»).

Comme le dit si bien Josette Rey-Debove, «le sens d'un mot, c'est son usage» et le mot isolé n'a généralement pas de sens. L'utilisateur de chaque dictionnaire a une double tâche de construction linguistique à effectuer: un premier choix sur l'axe paradigmatique et un deuxième choix sur l'axe syntagmatique. Ceci est d'autant plus important à souligner qu'il s'agit de deux langues génétiquement et typologiquement éloignées.

Il est notoire que le hongrois, aussi bien dans son lexique que dans sa structure, est très différent du français. Ceux qui apprennent ou enseignent le hongrois savent bien que le principal problème n'est pas d'ordre paradigmatique, même si les suffixes fonctionnels, par exemple, représentant pour la plupart une orientation dans l'espace et organisés selon un système tripartite, tendent à être des pièges aux locuteurs étrangers. On sait, en revanche, que ce qui est particulièrement problématique, c'est l'acquisition de l'aptitude à fabriquer des énoncés hongrois, à produire et à reproduire des structures syntaxiques correctes susceptibles de véhiculer des messages conformes aux normes. Notre dictionnaire essaiera donc de refléter fidèlement un système syntaxique extrêmement sensible aux déplacements, où l'accentuation d'un mot, voire d'un morphème, peut entraîner des changements de sens considérables.

Quant à la richesse de notre dictionnaire, nous ne la mesurerons pas au nombre d'entrées, ni au nombre d'équivalents, de semi-équivalents et d'équivalents-zéro (mots et expressions liés à une civilisation particulière). Certes, un dictionnaire doit aider le traducteur à diversifier son style, mais qu'il ne le fasse pas à travers une synonymie cumulative. Les bons articles fournissent des équivalents lexicaux, indiquent les principales variantes constructionnelles et font ressortir en même temps les identités ainsi que les différences structurales. Dans l'édification de l'article on tiendra compte à la fois des symétries et des asymétries; seul compte l'usage avec ses règles innombrables.

Toute négligence ou tout oubli temporaire de la réalité ne fait qu'augmenter la probabilité d'une traduction fautive. «Jó» veut dire probablement 'bon', mais attention! dès qu'on cherche à l'illustrer à travers des séquences usuelles, (p. ex.:

'légy jó, kisfiam' 'sois sage, mon petit';
'légy oly(an) jó, írj, ha megérkeztél' 'sois gentil, écris à ton arrivée';
'jó, hogy szólsz' 'heureusement que tu en parles';
'jó meleg szoba' 'pièce bien chauffée'
'mire jó ez?' 'à quoi cela sert-il?' etc, etc.)

on s'aperçoit que les seules compétences lexicale et grammaticale ne suffisent pas pour la production d'énoncés acceptables. Un dictionnaire bilingue doit introduire ses utilisateurs dans le vaste empire des usages et des conventions que l'on désigne généralement en français, par l'expression imagée, vague et quelque peu rebutante, «génie de la langue».

Notre hypothèse est la suivante: le traducteur (professionnel ou non) ne cherche pas seulement de simples équivalents et encore moins des phrases dans un dictionnaire bilingue; il est en réalité à la recherche de séquences susceptibles d'être insérées dans son discours et formant des énoncés naturels. Conséquence: plus un dictionnaire bilingue propose autour de ses vedettes des couples de syntagmes corrects et courants, structurellement symétriques ou asymétriques, plus il pourra être apprécié par l'utilisateur.

Notre méthode, présentée sommairement au cours de ce colloque mais qui est décrite sous tous ses angles dans le protocole de rédaction, va se perfectionner à l'usage. Nous l'avons voulue à la fois stricte et souple afin qu'elle soit valable pour le plus grand nombre de cas possibles. Mais, étant donné la variété infinie des types d'expressions d'une langue, on privilégiera, au sein de chaque article, la cohérence et la maniabilité sans trop se demander s'il existe un procédé classificatoire permettant d'embrasser toutes les catégories lexicales et constructionnelles.

Problèmes posés par le traitement lexicographique des figés

1. Dans le cadre de ce rapide inventaire des principaux problèmes posés par le traitement lexicographique des figés il n'est guère possible de s'étendre longuement sur la problématique de la définition de *locution/expression figée*, ou sur celle de la délimitation de *collocation*, *locution figée* et *locution proverbiale*. En conséquence:

a) j'utiliserai ces termes techniques plutôt comme des termes intuitivement présents dans notre esprit;

b) je ne traiterai par la suite ni des collocations du type **diamétralement opposé**, qui sont d'une toute autre nature que les figées, ni des locutions proverbiales ayant un contenu de «sagesse» du type **A cheval donné on ne regarde pas la bouche** qui, posant grosso modo les mêmes types de problèmes que les figés, reçoivent en général un traitement très semblable à ceux-ci aussi bien du point de vue de leur description que de leur emplacement dans l'article de dictionnaire;

c) ainsi quand je dirai *figés*, j'entendrai par là un groupement de mots figé (GMF) de type et de figement variés à classer dans une section à part dans l'article de dictionnaire comme par exemple:

— les constructions verbales	prendre part
— les formules stéréotypées	le troisième âge
— les clichés situationnels	un ange passe
— la terminologie spécialisée	le petit pont
— les constructions parallèles	sain et sauf
— les comparaisons	copains comme cochons
— les kinégrammes	s'arracher les cheveux
— idiotismes traditionnels	prendre la mouche; une poule mouillée

2. Voici maintenant quelques problèmes généraux et spéciaux qui peuvent avoir une incidence plus ou moins importante sur la rédaction de la partie phraséologique des articles de dictionnaire bilingue. Puisqu'on est dans le bilingue, j'illustrerai mon propos par des exemples tantôt français tantôt hongrois.

2.1. La sélection des GMF

Le choix du corpus phraséologique d'un dictionnaire bilingue reste à l'heure actuelle malheureusement plutôt subjectif et intuitif dans la mesure où il n'y a pas eu d'études faites sur la fréquences des GMF du français ou du hongrois. Faire appel à la fois à tradition lexicographique et aux créations continuelles lexicographiquement encore non décrites et souvent éphémères du type **prendre la tête, inaugurer les chrysanthèmes, a labda gömbölyű, vki agyilag zokni**, toutes les deux soumises à une critique constante et sévère, semble être la solution de nécessité pour l'instant.

2.2. La délimitation et le classement des GMF dans la tradition lexicographique.

2.2.1. Les dictionnaires unilingues qui nous servent de point de départ, ont l'habitude de ne délimiter clairement — par des abréviations **Sz** ou **Szh** ou **loc.** — que les unités figées appelées traditionnellement idiomatiques. Voir les exemples de l'article **kanál** ou **cuiller** dans le *Magyar Nyelv Értelmező Szótára* (par la suite: *MNyÉS*) ou le *Petit Robert* (par la suite: *PR*): **megfojtaná egy kanál vízben; leteszi a kanalat; nagy kanállal eszik; úgy elverlek, hogy kanállal szednek majd fel — serrer la cuiller; faire qc. en deux coups de cuiller à pot; être à ramasser à la petite cuiller; ne pas y aller avec le dos de la cuiller.**

Dans un nombre de cas non négligeable, les dictionnaires unilingues «cachent» les GMF, sans les identifier en tant que tels, parmi les différents sens figurés d'un des éléments du figé. C'est le cas de **Cél: célba talál; célt téveszt; túllő a célon** ou de **But: atteindre, toucher le but; manquer le but; aller droit au but** dans les dictionnaires déjà cités.

A remarquer que le dictionnaire d'Eckhardt semble n'avoir en général aucun principe de délimitation et d'identification des GMF.

Trancher entre emploi figuré d'un lexème ou locution figée n'est pas toujours chose facile. Le test commutatif peut souvent s'avérer dans ces cas un outil d'identification efficace. Par exemple: **vki a szívére teszi a kezét vs *vki a szívére helyezi/fekteti/ejti a kezét.**

2.2.2. C'est ici qu'il faut mentionner aussi le problème du choix des mots-clés des figés, choix qui a une influence sur leur classement lexicographique. En principe on a trois possibilités de classement:

a) On peut poser que le mot-clé sera toujours automatiquement le premier mot du figé. On aura du mal à respecter ce principe mécanique par exemple pour les figés hongrois dans lesquels l'ordre des éléments n'est pas tout à fait figé (**vki vkire nem nyit ajtót — vki vkire ajtót sem nyit**) ou dans lesquels le premier élément est facultatif (**vminek [nagy] ára van**). En plus, dans le cas des comparaisons figées du hongrois, ce principe s'avère complètement inopérant étant donné que le premier élément — **úgy, olyan** — est non seulement souvent facultatif, mais ferait regrouper sous un même mot un nombre impressionnant de figés, ce qui rendrait l'utilisation du dictionnaire pratiquement impossible.

b) Le mot-clé du figé pourrait aussi être l'élément dont le figement phraséologique est le plus grand, et dont l'apparition dans des figés est par conséquent le plus rare (par exemple **queue** dans le figé **tirer le diable par la queue**). Ceci ferait apparaître le figé dans le dictionnaire sous l'élément lexicographiquement le moins chargé permettant à l'utilisateur de trouver le plus rapidement possible le figé en question. Mais l'existence d'éléments facultatifs et le haut degré de subjectivité remettent en cause la réalisation conséquente de ce principe (pour **vki mehet Kukutyinba zabot hegyezni** le mot-clé serait-il **Kukutyin, zab** ou **hegyez?**).

c) Si ni le principe «mécanique», ni le principe de «fréquence négative» ne semblent être réalisables, on peut proposer d'utiliser le principe qui, sans être parfait, pose encore le moins de problèmes dans la pratique — la preuve en est qu'il est assez largement utilisé par les lexicographes — et qui fait appel aux catégories grammaticales. Les règles d'ailleurs assez automatiques de ce principe sont faciles à poser:

α) le mot-clé du figé est le premier substantif parmi les éléments constants du figé (**eau** dans **mettre de l'eau dans son vin**);

β) si la position du premier substantif est prise par des éléments alternatifs (**vki fűlig/nyakig ül az adósságban**), le premier dans l'alphabet (**fűl**) sera considéré comme mot-élé sous lequel apparaîtra le figé, l'autre (**nyak**) ne constituant qu'un élément de renvoi;

γ) si le figé ne contient pas de substantif, on considèrera comme mot-clé l'adjectif, faute d'adjectif le pronom, faute de pronom l'adverbe, faute d'adverbe le verbe. Le verbe vient en dernière position dans cette liste, même s'il figure dans l'immense majorité des figés, parce qu'il est souvent lexicographiquement trop chargé (**prendre, faire, être, rendre**, etc.) pour être opérant. En hongrois, on a en plus le problème des variantes avec préverbe, sans préverbe ou plusieurs préverbes (**vki vkinek a veséjébe lát** vs **vki vkinek belelát a veséjébe**; **vki előtt minden ajtó megnyílik** vs **kinyílik**; **vki vmit aprópénzre vált [fel]**) qui exclut pratiquement l'élection du verbe comme mot-clé.

δ) Seules les comparaisons échapperont à cette règle. Pour des raisons d'efficacité, il vaut mieux les classer sous l'élément *comparé*, forcément connus par l'utilisateur — l'adjectif (**triste comme un bonnet de nuit** sous **triste**) ou le verbe (**mentir comme un arracheur de dents** sous **mentir**) —, et non pas sous l'élément *comparant* de nature moins évidente.

En conclusion, une nomenclature essentiellement nominale, classée alphabétiquement semble s'imposer.

2.3. Les marques d'usage des GMF

J'appelle marques d'usage l'ensemble des informations complémentaires d'ordre sociolinguistique, grammatical et gestuel précisant les modalités d'emploi d'un GMF. Elles sont particulièrement précieuses pour tout utilisateur et pour ainsi dire inévitables pour les étrangers.

2.3.1. Les jugements sociolinguistiques.

En ce qui concerne les jugements de type sociolinguistique, on peut constater qu'à propos de la qualification diachronique ou diastatique d'un

figé il y a des différences notables entre les dictionnaires disponibles sur le marché — ce qui paraît bizarrement presque normal — et souvent des inconséquences inquiétantes à l'intérieur d'un même dictionnaire. Voici quelques exemples concrets: **piquer un renard** est considéré par le *PR* comme *vieilli* seulement, alors que le *Lexis* le donne pour *vieux* et le *Dictionnaire du français (Hachette)* ne l'enregistre même pas, **danser devant le buffet** n'a pas de qualification dans le *PR*, par contre il est donné *pop.* dans le *Lexis*, **sucrer les fraises** est tantôt marqué *pop.* — sous *fraise* — tantôt *fam.* — sous *sucrer* — dans le *PR*.

Ces différences et inconséquences proviennent surtout du fait qu'il n'est pas toujours facile de constater si la qualification sociolinguistique se rapporte à un élément du figé (**haro** est bien un mot *archaïque* dans **crier haro**, **pofa** est indiscutablement *durva* dans **hogy nem sül le a bór a pofájárol**) ou au figé lui-même (pourquoi **kár a benzinért** en tant que tel serait-il *familier* ou **vki az anyja szoknyáján ül** *ironique*?). Dans ces deux derniers exemples, les qualifications *familier*, *ironique* ne se rapportent sûrement pas à un élément du figé, elle ne sont pas non plus quelque chose de constant du figé lui-même. Dans ces cas-là c'est plutôt la place respective des participants de la communication dans une hiérarchie sociale qui peut déterminer la valeur stylistique familière du figé ou un comportement humain concret (mollesse, veulerie) qui peut déclencher dans une situation de communication concrète une réaction verbale ironique.

Et n'oublions pas, pour clore ce sous-chapitre, que les problèmes posés par le choix de la qualification sociolinguistique auront toujours une influence décisive sur les équivalents dans la langue d'arrivée.

2.3.2. Les informations grammaticales

Une quantité importante d'emplois incorrects des figés commis surtout — mais non exclusivement — par les utilisateurs non francophones provient du fait que les dictionnaires fournissent peu d'informations, ou même aucune, sur les différentes restrictions d'ordre grammatical des figés. Je mentionnerai au passage cinq types de problèmes:

a) Restrictions sur le sujet du GMF

Tout d'abord, on ne trouve aucune indication dans les dictionnaires sur la nature animé ou non animé, l'âge ou le sexe du sujet des figés, ce qui peut entraîner des emplois fautifs de la part des étrangers. Il serait donc utile de signaler, chaque fois que c'est nécessaire, que par exemple **n'avoir ni queue ni tête**, **être cousu de fil blanc**, **nem ér egy lyukas garast sem** se construisent obligatoirement avec un sujet nom de chose, que **le marchand de sable est passé**, **rire aux anges** supposent normalement un sujet enfant-excepté bien sûr un emploi ironique-, que **se crêper le chignon**, **avoir des doigts de fée** ne se dit que de femmes, et qu'il n'y a que des individus de sexe masculin qui se **rincent l'oeil** en voyant une belle femme ou qui **sont comme un coq en pâte**.

b) Restrictions dans la forme du verbe

Il serait également d'une utilité certaine si les dictionnaires indiquaient que seule telle ou telle forme verbale et non telle autre est possible dans le figé en question. Quelquefois une forme lexicographique différente de l'infinitif l'indique déjà (**cela fera du bruit dans Landerneau**), mais il ne serait pas inutile de reprendre l'information entre crochets et préciser ainsi qu'il faut par exemple obligatoirement dire à l'impératif **occupe-toi de tes oignons**, une forme lexicographique infinitive ***s'occuper de ses oignons** étant inimaginable, que **ne pas être dans son assiette** s'emploie presque exclusivement au négatif, que **vkít kemény fából faragtak** s'emploie toujours, **avoir maille à partir avec qn** surtout au passé, que **ne connaître qn ni d'Eve ni d'Adam** est dans la plupart des cas utilisé à la première personne du singulier et comme réponse à une question, etc.

c) Co-référence du possessif

La forme lexicographique traditionnelle des figés est en français, comme on le sait bien, l'infinitif où les formes possessives apparaissent à la troisième personne. Ainsi pour les non-francophones les figés **dire ses quatre vérités à qn** et **être dans tous ses états** sont identiques alors que du point de vue de leur fonctionnement ils sont loin de l'être: dans le premier le déterminant possessif «ses» est toujours invariable, dans le second il est variable. Et — une fois de plus — les dictionnaires ne donnent pas de renseignements de ce genre.

d) Transformation pronominale

Comment pourrait-on attendre qu'un étranger puisse individualiser l'utilisation d'un figé en faisant par exemple correctement, dans un contexte donné, la transformation pronominale de «de qn» du figé **apporter de l'eau au moulin de qn** si même les natifs hésitent là-dessus. Est-ce **il a apporté de l'eau à mon moulin** ou **il m'a apporté de l'eau au moulin** ou les deux, et si les deux formes coexistent, quelle est leur distribution? Le dictionnaire idéal que nous efforçons de rédiger devrait contenir aussi ce genre d'indication.

e) L'ordre des éléments constitutifs du figé

C'est un problème qui, pour des raisons évidentes, touche plutôt les figés hongrois. Pourrait-on dire que **vki vkinek bolhát tesz a fülébe** serait plutôt un GMF alors que **vki vkinek a fülébe bolhát tesz** resterait plutôt au niveau du concret? L'ordre des éléments pourrait-il être un signe de figement fiable? Autant de questions qui attendent encore d'être élucidées.

2.3.3. Un cas spécial: les GMF pouvant être accompagnées de gestes

Nombre de figés (**mon oeil, en avoir ras le bol**, etc.) peuvent être accompagnés de gestes. Il est bien évident qu'il est impossible de donner dans un dictionnaire bilingue une description détaillée ou une illustration du geste en question. Il serait par contre possible, voire souhaitable d'ajouter une marque conventionnelle < + geste > juste pour signaler à l'utilisateur qu'il se trouve en face d'un figé d'un emploi un peu particulier, quitte ensuite à se reporter éventuellement à un dictionnaire spécialisé.

2.4. La paraphrase des GMF

a) Dans la majorité des cas, il est relativement facile de donner une description sémantique, référentielle des figés (**prendre la mouche** = se mettre brusquement en colère) même s'il y a, malheureusement, quelquefois des différences sensibles entre les dictionnaires pour paraphraser un figé (**avoir pignon sur rue, tenir la dragée haute à qn**, etc.). Dans l'intérêt des utilisateurs, le dictionnaire idéal doit tout faire pour réduire au minimum les ambiguïtés dans les définitions.

Je ferai remarquer au passage que la description sémantique ne devrait jamais consister à donner comme équivalent un simple lexème ou encore moins un autre figé qui constituera un obstacle supplémentaire à la compréhension du figé de départ (cf. **tenir la dragée haute à qn** = «tenir tête à qn» dans le *PR*). Ainsi, autant que c'est possible, il faut s'efforcer de mettre dans la glose des éléments de précision d'ordre expressif qui peuvent nuancer l'emploi du figé en question en faisant apparaître le point de vue du locuteur. Ainsi par exemple dans la paraphrase du figé familier hongrois **vki eltűnik/eltávozik a balfenéken**, il faut souligner que quelqu'un disparaît, part *discrètement, sans être aperçu*.

b) Il faut distinguer ensuite un groupe de figés dont la paraphrase ne peut être donnée qu'à un niveau que j'appellerai pragmatique ou communicatif. En effet, des figés comme **un ange passe** ou **vmi alakul, mint púpos gyerek a prés alatt** ne peuvent pas être paraphrasés de la même façon que **prendre la mouche** et avoir comme définition pour le premier: *«un silence gêné se fait soudain» ou pour le second: *«vmi alakul». Il faudrait plutôt donner des commentaires du type: «remarque du locuteur lorsqu'il se produit dans une conversation un silence gêné et prolongé» ou «a beszélő az adott folyamattal, változással kapcsolatos elégedettségét fejezi ki». Ce genre de paraphrase devrait être distingué, même typographiquement par des chevrons doubles par exemple, des paraphrases dites sémantiques.

c) Il existe encore un troisième groupe de figés, numériquement peut-être moins important, dans le cas desquels on a besoin aussi bien d'une paraphrase sémantique que d'un commentaire pragmatique. Le figé hongrois **vki vkinek kitapossa a belét** peut avoir à la fois une description sémantique — «vki vkit súlyosan, durván bántalmaz» — et une description pragmatique au sens de «fenyegetés». Il en va de même pour le figé français **en faire voir à qn de toutes les couleurs**: «lui faire supporter toutes sortes de choses désagréables» et «menace».

3. Les équivalents en L2

Comme dernier point, je me contenterai de remarquer encore rapidement que les problèmes énumérés n'ont pas seulement une influence décisive sur la forme et le classement lexicographique des figés, mais qu'ils doivent évidemment être toujours considérés par les rédacteurs dans le choix des équivalents en L2. On n'insistera jamais assez sur le fait que, même dans les

cas apparemment les plus simples, un ou plusieurs des facteurs énumérés peuvent être là, de façon plus ou moins latente, et rendre difficile, le cas échéant même impossible, de trouver l'équivalent total — cas idéal, bien entendu — d'un figé dans une autre langue.

Bibliographie d'orientation

BÁRDOSI, Vilmos (1986): *De fil en aiguille. Kalandozás a francia szólások világában*. Budapest, Tankönyvkiadó, (Előszó, 5—15).

BÁRDOSI, Vilmos — HESSKY, Regina: «Frazéológiai egységek szótári leírásának kérdései», à paraître dans *Filológiai Közlöny*.

ETTINGER, Stefan (1989): «Einige Probleme der lexikographischen Darstellung idiomatischer Einheiten (französisch — deutsch)», Gertrud Gréciano (Ed.): Europhras 88. Phraséologie contrastive. Actes du Colloque International, Klingenthal — Strasbourg, 12—16 mai 1988, in: *Collection Recherches Germaniques* n° 2, 95-115.

KROMANN, Hans-Peder (1987): «Zur Typologie und Darbietung der Phraseologismen in Übersetzungswörterbüchern», in: Jarmo Korhonen (Hrsg.): *Beiträge zur allgemeinen und germanistischen Phraseologieforschung. Veröffentlichungen des germanistischen Instituts 7. Universität Oulu*. Universität Oulu, 183-192.



Une leçon à tirer de la rédaction de différents articles

Il existe en lexicographie bilingue un principe général souvent répété, souvent entendu (et qui est devenu presque un lieu commun), c'est que dans un dictionnaire bilingue, il y a en général autant de sens d'un mot en L1 qu'il a d'équivalents (qu'il y a de «traductions») en L2.

Pourtant il serait assez absurde de considérer toutes les traductions possibles comme des «sens». Par exemple, pour ce qui concerne les équivalents sémantiques du mot français **heure**, on peut imaginer plusieurs schémas:

heure *nf* ① *óra* *division de la journée*; *heure fixée* **quelle heure est-il?** hány óra (van)? *l'* ~ **exacte/juste** pontos idő; *mesure de durée* *l'* ~ **est subdivisée en 60 minutes** az óra 60 percből áll ② *moment* óra; időszak; napszak: ~ **de classe/de cours** tanóra; tanítási óra; **aux heures de repas** étkezési időben ◇ *pour l'* ~ pillanatnyilag . . . etc.

ou bien:

heure *nf* *óra* ① *division de la journée*; *heure fixée* **quelle heure est-il?** hány óra (van)? *l'* **exacte/juste** pontos idő; ② *mesure de durée* *l'* ~ **est subdivisée en 60 minutes** az óra 60 percből áll ③ *moment* óra; időszak; napszak: ~ **de classe/de cours** tanóra; tanítási óra; **aux heures de repas** étkezési időben
◇ *pour l'* ~ pillanatnyilag . . . etc.

Mais je n'aurais jamais l'idée saugrenue de dresser un schéma comme par exemple ceci (confondant sous la même étiquette des choses tout à fait différentes, comme *1 heure de l'après-midi* et *une heure de classe*):

heure *nf* *óra* ① *division de la journée*; *heure fixée* **quelle heure est-il?** hány óra (van)? *mesure de durée* *l'* **n est subdivisée en 60 minutes** az óra 60 percből áll; *unité d'enseignement* ~ **de classe/de cours** tanóra; tanítási óra ② napszak; idő: *l'* ~ **exacte/juste** pontos idő; **aux heures de repas** étkezési időben

et, horrible dictu:

③ pillanat, parce que: **pour l'** ~ pillanatnyilag . . .

Cet exemple illustre bien le statut des «équivalents»: l'équivalent (la traduction) est très souvent accompagné d'indications d'ordre global ou général (*division de la journée, mesure de durée, etc.*), indications qui sont indispensables pour le fonctionnement de dictionnaire de «production». Sinon, comment un Français pourrait-il choisir entre les équivalents qu'on lui propose?

Que les équivalents soient accompagnés presque obligatoirement d'indications d'ordre général (surtout en cas de polysémie), veut dire en termes plus exacts que le choix des sens, la délimitation sémantique dépend, très souvent, d'une approche conceptuelle. Ce qui signifie que même dans un dictionnaire bilingue, les champs conceptuels ont une priorité structurelle par rapport aux champs sémantiques, surtout si le dictionnaire doit remplir non seulement la fonction de compréhension, mais aussi celle de production, les deux fonctions dans les deux langues, thème et version.

* * *

Nous avons donc rapproché le sens du concept, au lieu de la traduction. C'est d'autant plus intéressant que, très souvent, à un seul sens ainsi défini, correspondent plusieurs traductions. Il serait assez bizarre de prendre toutes ces traductions comme autant de «sens». Voyons encore deux exemples pour cette répartition logico-sémantique:

blanc, blanche I *adj* ① *couleur*

② *qui n'est pas écrit*

③ *qui n'a pas son effet habituel: mariage ~ < formális, csak papíron létező házasság >; nuit blanche < át nem aludt éjszaka >; vers blancs < nem rimelő verssorok >; voix blanche < erőtlen/elszorult hang >*

Là, il y a un seul sens ③, bien que les «équivalents» soient très différents du point de vue strictement sémantique: c'est la définition qui les regroupe.

blanc, blanche I *adj*

II *n mf* (les Blancs)

III nm ① *couleur, peinture*

② *linge*

③ *espace vide*

④ *vin*

⑤ *partie blanche de qc ~ d'oeuf tojás fehérje; le ~ de l'oeil a szem fehérje; regarder qn dans le ~ des yeux a szemébe néz vkinek; ~ de poulet csirke mellehúsa*

Ici, les équivalents de III ⑤ ne sont pas aussi différents: il y a entre eux une certaine proximité sémantique aussi; pourtant, il y a autant de traductions que d'exemples.

* * *

La question se pose maintenant de savoir ce qui justifie une telle démarche lexicographique. Je terminerai mon intervention par une réponse d'ordre épistémologique: est vrai, à mon avis, ce qui fonctionne bien. Et puisque le dictionnaire devient plus utilisable de cette façon (c'est à dire grâce à une structure plus claire), je crois qu'on peut considérer la démarche en question comme justifiée.

Júlia PAJZS

Institut de Linguistique de l'Académie

Le rôle de l'ordinateur dans la rédaction du nouveau dictionnaire Hongrois—Français/Français—Hongrois

L'ordinateur se révèle utile à trois titres à toutes les étapes de la rédaction d'un dictionnaire:

- le corpus sur ordinateur, constitué de textes continus facilite la collecte des données. Les lexicographes peuvent y sélectionner des exemples adéquats, apprécier les différents sens et observer des sens nouveaux.
- La rédaction même des articles s'effectuant sur ordinateur, le dictionnaire ainsi sauvegardé est aisément et continuellement modifiable; il est en outre possible de le convertir directement sur bande de photocomposition.
- Enfin, et ce n'est pas négligeable, le dictionnaire électronique est aussi une base de données particulière, utilisable de nombreuses façons. Par exemple, il permet la rédaction du format de poche d'un dictionnaire ou de sa version accessible sur disquettes.

Ce sont ces aspects que je me propose de présenter en détail.

Le corpus utilisé par les rédacteurs de la partie hongrois-français a été collecté à l'origine pour le *Grand Dictionnaire Historique de la Langue Hongroise* à l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de Hongrie. L'objectif de ce projet est la préparation d'un dictionnaire de la langue hongroise de Gutenberg à nos jours — fondé en premier lieu sur la collecte électronique (voir Kiss L.—Pajzs J. 1989, Pajzs 1990, 1991). Dans ce but, nous réunissons des textes courts sur ordinateur, pour constituer un corpus qui comptera environ 20 millions de mots. Pour ce grand dictionnaire nous avons actuellement collecté environ 10 millions de mots, en majorité des textes du 19^{ème} siècle. Dans le corpus du 20^{ème} siècle, qui compte environ 2 millions de mots, nous avons sélectionné des textes qui nous ont semblé convenir au dictionnaire hongrois-français: des extraits de prose publiés après 1960. Ce corpus est constitué de 57 extraits totalisant actuellement plus de 200 000 mots. Nous allons l'étendre par l'apport de textes écrits après les années 60, qui viendront s'ajouter au corpus croissant du grand dictionnaire. En outre, nous voudrions également obtenir de temps en temps la publication complète sur un mois, de quotidiens hongrois.

Nous avons indexé les textes continus avec un logiciel simple (WORD-CRUNCHER) destiné à consulter le corpus. Nous avons ainsi établi la liste de toutes les occurrences des mots du corpus. Ce logiciel est très simple à utiliser: quand on récupère le corpus, tous les mots des textes s'inscrivent sur l'écran par ordre alphabétique avec le nombre de leurs occurrences. En positionnant le curseur sur le mot cherché on peut consulter l'ensemble des contextes de ce mot. En général, le contexte se compose de trois lignes mais on accède facilement à de plus larges extraits. On peut aussi retrouver des groupes de mots: les mots qui commencent ou finissent par les mêmes caractères, ce qui permet de rassembler toutes les occurrences d'une vedette. Il est aussi possible d'examiner les cooccurrences de différents mots. En recourant à toutes ces fonctions, les lexicographes peuvent d'une part chercher des exemples de la littérature susceptibles de figurer dans les articles du dictionnaire, ils peuvent d'autre part rassembler des informations sur les nuances de sens d'un mot, et éventuellement trouver des mots et sens nouveaux.

La saisie des articles sur ordinateur a pour principal avantage le fait qu'on puisse les récupérer aisément, les modifier, en imprimer la dernière version etc. Il est en principe possible d'enregistrer et d'imprimer les articles sous leur forme définitive avec les polices de caractères prescrites par le Protocole de rédaction; cependant, afin que ce dictionnaire ne soit pas seulement un joli fichier de traitement de texte, mais aussi une base de données lexicales d'une autre qualité, il faut que les diverses unités des articles soient marquées par des étiquettes spécifiques et non par les polices de caractères.

Les auditeurs ayant des expériences diverses dans le domaine informatique, je me permettrai d'éclaircir la différence entre un simple *amas de données* et une *base de données*.

- Un amas de données (par exemple un texte continu sans codes) n'est utilisable que comme fichier de traitement de texte: on peut le récupérer en entier, y chercher des chaînes de caractères, le modifier, l'imprimer etc. Il serait évidemment stupide de sauvegarder les données d'un annuaire téléphonique dans un texte continu parce que, dans ce cas, si on cherchait sur le minitel les coordonnées d'une personne nommée MICHEL, on obtiendrait toutes celles des personnes dont le nom, le prénom ou l'adresse comporte la chaîne MICHEL.
- Mais si on les sauvegarde dans une base de données, où le nom est contenu dans un champ, le prénom dans un autre et l'adresse dans un troisième, il est alors possible de limiter la recherche au nom et de déterminer pour chacun le prénom ou l'adresse etc.

De même, si on sauvegarde un dictionnaire comme un simple texte et non comme un base de données, on ne peut y chercher que les mots, tandis que dans une base de données on peut préciser si on cherche l'occurrence d'un mot parmi les vedettes, les équivalents, les exemples ou les locutions figées. La

combinaison de ces fonctions donne accès à des informations très utiles, comme par exemple la liste des vedettes ayant le même équivalent, ce qui garantit une meilleure cohérence au dictionnaire.

Le type le plus connu de base de données est celui qu'on appelle relationnel. L'annuaire téléphonique, le répertoire d'adresses ou l'inventaire d'une usine appartiennent à ce type dont la caractéristique est d'avoir les mêmes champs dans tous les articles: dans le cas de l'annuaire téléphonique il s'agit du nom, du prénom, de l'adresse et du numéro de téléphone. La longueur de chaque champ est plus ou moins constante (par exemple, 20 caractères suffisent pour le nom, 40 caractères pour l'adresse etc.). C'est pourquoi ces bases de données sont construites de telle manière que les champs sont définis par leur longueur maximale et leur ordre. Evidemment, le dictionnaire n'est pas de ce type. D'abord la quantité et la qualité des données figurant dans les articles sont très différentes: certains mots ont plus de dix sens alors que d'autres n'en ont qu'un; il se peut aussi qu'une vedette n'ait pas d'équivalent mais soit suivie d'exemples, etc. De surcroît, la longueur de chaque champ est très variable. Pour cette raison, il vaut mieux sauvegarder les dictionnaires comme des bases de données définies par une grammaire.

Le concept de base de données définie par une grammaire (Gonnet-Tompa, 1987), qui a été développé en traitant l'*Oxford English Dictionary (OED)*, par ordinateur, est fondé sur l'expérience qu'une base de données textuelle diffère par sa nature des autres bases de données, qui en majeure partie ne sont pas textuelles. L'objectif visé en forgeant ce concept est de pouvoir distinguer des champs de base de données tout en conservant le mieux possible la forme originale du texte. L'ordre et la structure des champs sont donnés par une grammaire, à laquelle les articles doivent être conformes pour faire partie de la base de données. Dans une base de données définie de cette façon on peut recourir aux opérations usuelles sur le contenu des champs.

La structure du nouveau dictionnaire hongrois-français/ français-hongrois peut être décrite par la grammaire suivante:

```

DIC := [ART1 .. ART1]
ART := ENT [BLS1 .. BLSn] LGG? IFS? COL
ENT := VDT CGR MAE? RCT?
MAE := (DDS? | NDL? | LIG?)
BLS := MAE? RCT? IDS? [EQV1, ..., EQVm] [EXP1 .. EXPk]
LFG := [EXP1 .. EXPj]
EQV := [IDS? mots CGR?]
EXP := [mots TRD]
mots := [a .. z A .. Z 0 .. 9.;]
COL := NOM DAT
    
```

Le début et la fin des champs sont codés — comme suit:

```

DIC := <DIC> ... </DIC>
ART := <ART> ... </ART>
    
```

DIC := <DIC> ... </DIC>
ART := <ART> ... </ART>
ENT := <ENT> ... </ENT>
BLS := <BLS> ... </BLS>
LFG := <LFG> ... </LFG>
IFS := <IFS> ... </IFS>
VDT := <VDT> ... </VDT>
CGR := <CGR> ... </CGR>
MAE := <MAE> ... </MAE>
DDS := <DDS> ... </DDS>
NDL := <NDL> ... </NDL>
LIG := <LIG> ... </LIG>
RCT := <RCT> ... </RCT>
IDS := <IDS> ... </IDS>
EQV := <EQV> ... </EQV>
EXP := <EXP> ... </EXP>
TRD := <TRD> ... </TRD>
COL := <COL> ... </COL>
NOM := <NOM> ... </NOM>
DAT := <DAT> ... </DAT>

Les abréviations:

DIC dictionnaire

ART article

ENT entrée

BLS bloc sémantique

LFG locution figée

IFS informations supplémentaires

VDT vedette

CGR catégorie grammaticale

MAE marques d'emploi

DDS domaine de spécialité

NDL niveau de langue

LIG limitation géographique

RCT construction grammaticale spécifique

IDS indication de sens

EQV équivalent

EXP exemple

TRD traduction

COL saisie de l'article

NOM nom

DAT date de la dernière intervention

L'article du mot *óra* se présente sous cette forme:

```

<ART>
<ENT> <VDT> óra </VDT> <CGR> </ENT>
<BLS> 1 <IDS> (szerkezet) </IDS>
<EQV> <IDS> karóra </IDS> montre <CGR> f </CGR>; </EQV>
<EQV> <IDS> utcai </IDS> horloge <CGR> f </CGR>; </EQV>
<EQV> <IDS> fali </IDS> pendule <CGR> f </CGR>; </EQV>
<EQV> <IDS> asztali </IDS> pendulette <CGR> f </CGR>; </EQV>
<EQV> <IDS> gáz, villany </IDS> compteur <CGR> m </CGR>; </EQV>
<EXP> az pontosan jár <TRD> la montre marche bien; </TRD> </EXP>
<EXP> az ön órája siet/megállt <TRD> votre montre avance/
s'est arrêtée; </TRD> </EXP> <EXP> az ön órája két percet késik
<TRD> votre montre retarde de deux minutes; </TRD> </EXP>
<EXP> beállítja az órát <TRD> mettre la montre à l'heure; </TRD> </
EXP>
<EXP> húzd fel az órát <TRD> remontre l'horloge; </TRD> </EXP>
<EXP> az ~ /delet ütött <TRD> midi vient de sonner </TRD> </EXP>
</BLS>
<BLS> 2 <IDS> idő </IDS>
<EQV> heure <CGR> f </CGR> </EQV>
<EXP> hány ~ (van)? <TRD> quelle heure est-il?; </TRD> </EXP>
<EXP> meg tudná mondani, hány ~ van? <TRD> avez-vous l'heure? </
TRD> </EXP>
...
</BLS>
...
</ART>

```

Cette forme est évidemment moins agréable à lire et moins immédiatement accessible que la forme non structurée enregistrée avec des caractères différents. Mais on peut facilement en établir une version typographiée tandis que l'inverse est impossible: on ne peut pas transformer les polices en délimitations des champs, parce qu'une même police peut apparaître dans des champs différents (par exemple on écrit en caractères normaux les équivalents, les traductions, certaines abréviations; en italique les catégories grammaticales, les marques d'emploi, les indications sémantiques etc.). En outre, l'utilisation d'un masque pour écrire les articles oblige les lexicographes à respecter cette grammaire. Celle-ci est évidemment modifiable selon la nécessité, mais il est essentiel qu'on sache à quelles règles obéit la structure d'un article afin d'écartier les ambiguïtés. Le logiciel qui transformera les codes en polices de caractères contrôlera d'abord la conformité des articles à la grammaire, ajoutera les codes éventuellement manquants, et si cela n'est pas possible, indiquera au rédacteur où l'article doit être corrigé. Après vérification de la conformité, il fournira une version typographiée de l'article que le lexicographe pourra consulter, et éventuellement modifier, imprimer etc. Mais la forme la plus pertinente de sauvegarde d'une base de données lexicales est celle où les différents champs sont marqués par les symboles du

SGML (Standard Generalized Markup Language), norme internationale de sauvegarde de textes sur ordinateur. L'emploi en est judicieux, en particulier parce qu'elle facilite la mise en oeuvre des logiciels de recherche disponibles dans le commerce. L'un de ces logiciels — peut-être le meilleur — est le PAT (Gonnet 1987), établi pour le traitement informatique de l'*OED*, et qui permet d'en récupérer efficacement la forme SGML. Il donne accès à toutes les données d'un dictionnaire: par exemple on peut chercher les vedettes des articles où se trouve une locution figée, ou bien contrôler les constructions grammaticales spécifiques, ou les équivalents etc.

Enfin je voudrais mentionner quelques perspectives ouvertes par le traitement informatique. Dans la phase rédactionnelle, l'ordinateur permet de «retourner» les articles, c'est à dire que l'on peut transformer les articles français—hongrois en hongrois—français et inversement. Cette fonction bien sûr ne sert qu'à vérifier la cohérence de l'ensemble, mais elle constitue une aide efficace: d'une part on peut voir s'il y a des équivalents qui ne figurent pas comme vedette dans l'autre partie du dictionnaire et remédier à ces lacunes; d'autre part on peut éliminer les inconséquences.

Par ailleurs, la version électronique permet de réaliser la version de poche du dictionnaire. Il suffit de coder les vedettes et les parties des articles devant figurer dans la version abrégée. Avec un logiciel approprié on peut aussi contrôler les nouveaux renvois. Le manuscrit ainsi préparé pourra être publié après une nouvelle rédaction. Naturellement les rééditions remaniées du dictionnaire seront aisément réalisables à partir de la forme sauvegardée sur ordinateur.

Pour terminer, mais ce n'est pas le moins important, il est facile de produire une version de la base de données sur disquettes, ce qui serait très apprécié par une grande partie des usagers. Traducteurs et chercheurs redigent de plus en plus sur ordinateur, et dans ce cas, il leur est évidemment plus pratique de consulter un dictionnaire sur écran. La version électronique du dictionnaire présente plusieurs avantages sur la version imprimée: d'une part il serait possible de rechercher non seulement les vedettes, mais aussi d'autres éléments particuliers des articles (par exemple les constructions grammaticales spécifiques); d'autre part elle offrirait une possibilité inédite de recherche à partir des mots tels qu'ils figurent dans un texte (formes fléchies, suffixées, conjuguées) dans les deux langues. L'utilisateur entrerait le mot cherché sous la forme présente dans le texte et verrait apparaître à l'écran la liste des vedettes concernant cette forme. J'ai moi-même chaque jour l'occasion de constater quels grands services rendrait cette fonction, en particulier au début de l'apprentissage d'une langue. Les conditions techniques sont d'ores et déjà réunies: il existe un logiciel capable de distinguer les formes fléchies de la langue hongroise et leurs terminaisons (Prószéky—Tihanyi 1991), et pour les mots français, il y a un *Dictionnaire Electronique des formes fléchies (DE-LAF)* qui contient toutes les formes possibles et leurs vedettes (Courtois—Silberztein 1990). Ils pourraient être respectivement adaptés à la version

électronique du dictionnaire, ce qui nous permettrait de publier, vraisemblablement pour la première fois, un dictionnaire où il est possible de retrouver automatiquement les vedettes à partir des formes fléchies.

Bibliographie

COURTOIS, B.—SILBERZTEIN, M.: (1990) *Dictionnaires électroniques du français*, Larousse, Paris.

GONNET, G.: (1987) *PAT—An efficient text searching system*, University of Waterloo Centre for the New Oxford English Dictionary

GONNET, G.—TOMPA, F.: (1987) *Mind Your Grammar: a New Approach to Modelling Text*: University of Waterloo Centre for the New Oxford English Dictionary

KISS, L.—PAJZS, J.: (1989) *A magyar irodalmi és köznyelv nagyszótára (1533—1990)* Magyar Nyelv 1989. évf. 2. szám., 129—136.

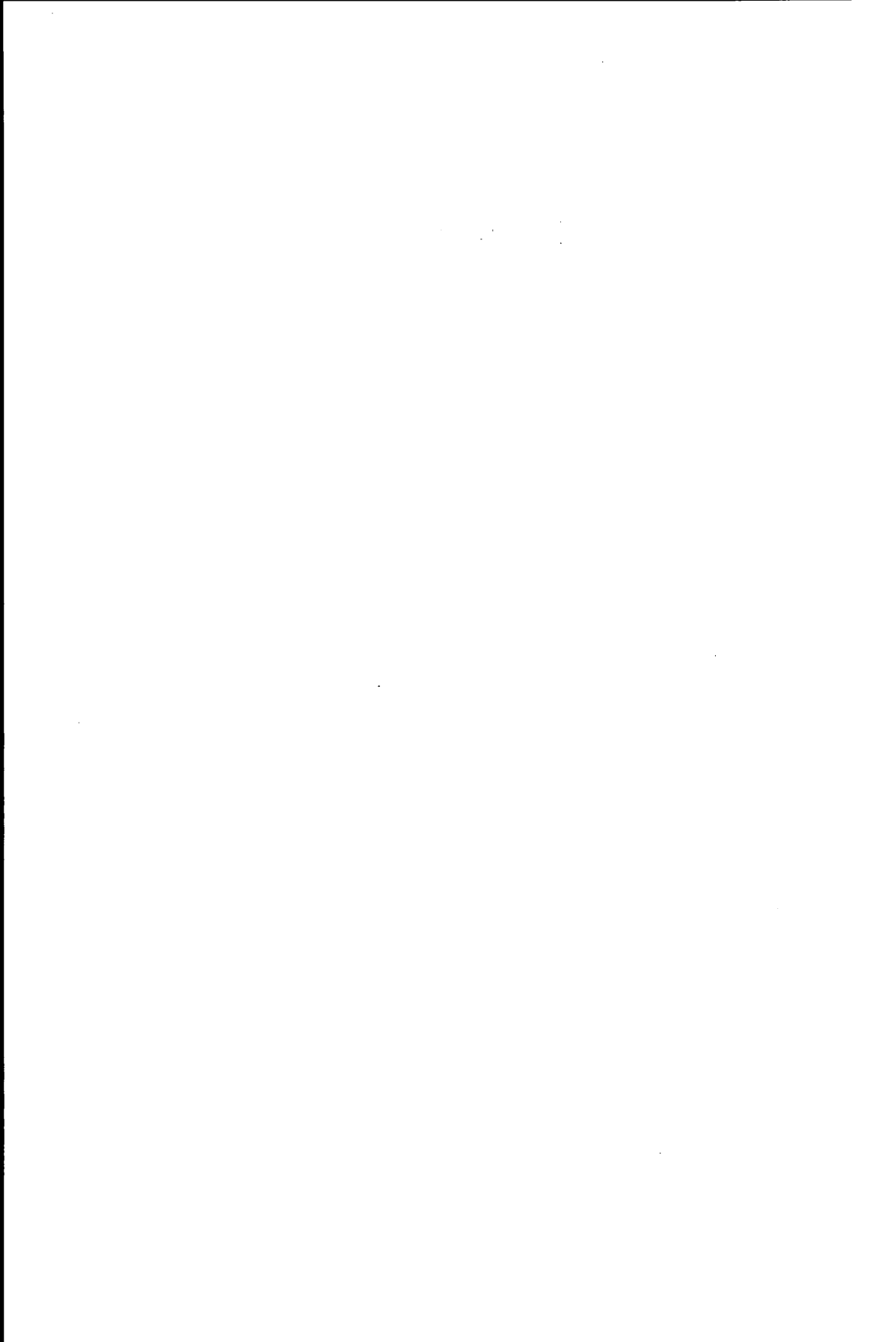
PAJZS, J.: (1990) *Számítógép és lexikográfia*, Doktori disszertáció Az MTA Nyelvtudományi Intézet kiadásában. Budapest.

PAJZS, J.: (1991) *Réalisation assistée par ordinateur de grands dictionnaires français et hongrois*, Cahiers d'Etudes Hongroises 3/91 Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises, Université de Paris III, Institut Hongrois de Paris, 47—54.

PRÓSZÉKY, G.—TIHANYI, L.: (1991) *A Fast Morphological Analyzer and Spelling Checker for Agglutinating Languages*, Submitted to the 3rd Conference on Applied Natural Language Processing, Trento, Italy, 1992.



Points de vue



Michel A. PRIGENT
INALCO

1953—1956 ou l'impossible déstalinisation contrôlée

(Communication présentée le 13 juin 1991 à la Conférence Internationale de Budapest:
«The place of 1956 Revolution in the Decline of Soviet Communism»)

La récente période a inauguré le processus d'effondrement du système totalitaire stalinien et montré l'incapacité de l'Union soviétique à maintenir sa domination sur l'Europe Centrale et Orientale qu'elle avait érigée en «glacis» politique et militaire au sortir du second conflit mondial. Elle a également été marquée par la fin de la bipolarité du système international issu de la seconde guerre mondiale et mis en place dans les conditions de la «guerre froide».

Déstalinisation et stalinisation sont, à l'évidence, intimement liées; elles sont par ailleurs profondément marquées de l'empreinte des réalités géostratégiques de l'époque.

La stalinisation de l'Europe Centrale et Orientale est un facteur et un produit de la guerre froide, la déstalinisation également, mais dans les conditions particulières du dégel auquel elle contribue.

La déstalinisation en Hongrie est une réalité multiforme, indissociable des conditions de la stalinisation, donc de la situation de ce pays au sortir du conflit mondial. Il est considéré comme allié de l'Allemagne nazie, donc comme «vaincu», et à ce titre occupé militairement selon les conditions définies par la «Grande Alliance», c'est-à-dire placé sous administration militaire soviétique.

Les limites et ambiguïtés de l'«Alliance» la font disparaître rapidement, contribuant en cela à permettre la mise en place en Hongrie du «modèle» stalinien soviétique imposé de l'étranger et par l'étranger, même s'il dispose d'agents et de relais locaux dans le pays. S'instaure alors la domination du Parti-Etat sur une société civile passant sous l'éteignoir et victime de l'arbitraire.

La situation que va connaître la Hongrie est dictée par sa présence, contrainte, au sein d'un bloc totalitaire, dans un monde devenu bipolaire et qui autorise peu l'expression de son indépendance à un Etat non-dominant

au sein d'un bloc politico - militaire. La nature totalitaire du centre — Moscou —, rend impossible l'existence d'un îlot démocratique et souverain à la périphérie.

Deux faits sont d'abord à considérer pour appréhender *le caractère et le contenu réels de la déstalinisation*:

— l'évolution du système dans le pays: elle a débouché sur un échec avec le limogeage d'Imre Nagy au printemps de 1955; un point marqué par les partisans de l'immobilisme, du conservatisme.

— la rupture, même progressive, avec le système: l'échec a été sanctionné par l'écrasement du mouvement de l'automne 1956, et la mise en place du régime Kádár au compte du système imposé de l'étranger par le centre du bloc politico-militaire.

D'autres hypothèses d'école sont envisageables, mais les faits intervenus sont ceux-là, c'est donc eux qu'il faut s'attacher à éclairer et à comprendre.

Une déstalinisation authentique est-elle possible (évolution ou rupture?), dans les conditions du monde bipolaire de l'époque, alors que nombre des acteurs de cette entreprise sont passés par le moule du parti stalinien (en Hongrie et plus encore en URSS)?

De plus, si la déstalinisation est un objectif politique, elle est également un enjeu et un instrument dans la lutte pour le pouvoir au sein d'un système qui demeure très hiérarchisé, oligarchique à bien des égards. L'opportunisme peut être présent dans le Parti-État tout-puissant.

A quelle(s) condition(s) peut-il y avoir déstalinisation dans un cadre qui demeure largement stalinisé?

La déstalinisation apparaît aussi comme une déstabilisation de l'ordre international issu de la seconde guerre mondiale et structuré dans et par la «guerre froide». Face au «monde occidental», il existe en effet un système stalinien international avec sa discipline, ses valeurs et ses instruments: Kominform, doctrine Jdanov, «purges», réalisme socialiste, „«lyssenkisme» . . .

Mouvement communiste international, il couvre le monde entier et y défend les intérêts du «centre», lequel distingue dans son contrôle les partis au pouvoir des autres. Des relations centre-périphérie prévalent au sein du système qui accorde une place importante, pour la sécurité du centre, aux États et aux partis communistes d'Europe Centrale et Orientale. Une priorité existe pour les éléments donnant au «glacis» militaire et politique de l'URSS sa fiabilité. La Hongrie en fait partie au cours de la «guerre froide».

Trois questions se posent alors:

— Une déstalinisation limitée à la seule Hongrie, périphérique, est-elle possible dans ces conditions?

— Un «Nouveau Cours» (voulu par le réformateur Nagy) est-il envisageable sans changement préalable substantiel dans l'ordre international, sans un nouvel ordre stable?

— Faut-il se résigner à la thèse simpliste d'un «deal» Hongrie/Suez à l'automne 1956 dont le cynisme est digne du niveau d'une discussion de «Café du Commerce»?

Un système international devenu bipolaire avec la guerre froide constituée, par le jeu antagoniste des deux grandes puissances autour desquelles s'organisent les blocs, le cadre contraignant de la déstalinisation.

La bipolarité procède de *l'hétérogénéité fondamentale*, reposant sur l'idéologie du système international: elle est nécessairement conflictuelle. Ainsi eut-il des antagonismes entre Triple et Triple Entente, Fascisme et Anti-Fascisme, se soldant par la destruction du Vieux Continent.

Or, à cet égard, l'affrontement qui suit la Seconde Guerre mondiale est porteur d'un paradoxe fondamental: le conflit direct est considéré comme impossible du fait de l'arme nucléaire. C'est donc un affrontement conflictuel sans guerre qui va se dérouler de 1947 à 1962: la «guerre froide».

Si les deux grandes puissances ont des atouts différents, rien ne peut remplacer ces deux pôles, il n'y a pas de système de compensation possible (Europe ruinée, monde périphérique sous - développé): *la multipolarité est impossible*. La défiance réciproque s'alimente de moyens de destruction considérables, la radicalisation des enjeux accroît la peur, la tension monte mais la guerre est impossible (cf R. Aron, H. Kissinger). La confrontation génère l'insécurité.

La mise en place des blocs apparaît donc avoir également comme volonté de rétablir une «sécurité» là où est l'insécurité, un équilibre là où est le déséquilibre: les blocs ont alors une *fonction de compensation* mais s'organisent en période de paix comme en temps de guerre, hâtant l'intégration idéologique, économique et politique. A la répression totalitaire à l'Est s'oppose la virulence à l'Ouest de l'anti-communisme.

La politique des blocs doit beaucoup à la nature des *relations inter-blocs et intra-bloc*.

— Inter-blocs, elles sont réduites au minimum, monopolisées par les deux Super-Grands et soumises à un discours plus militaire que politique (cf «espionnite»).

— Intra-bloc, elles sont prioritaires; hiérarchie et discipline dominant, même si elles ont à l'Est la forme d'un bilatéralisme de façade dissimulant la tutelle imposée.

En fait, on est en présence de deux camps politico - militaires intégrés, notamment par les pactes, même si les deux ensembles sont conformes à des conceptions géopolitiques classiques: un empire «océanique» face à un empire «continental» progressant par contiguïté territoriale pour le contrôle du Heartland (cf Mac Kinder).

Le système international communique par crises durant la guerre froide, et la Révolution hongroise de 1956 en est une d'autant plus importante qu'elle coïncide dans le temps avec celles de Pologne et de Suez. Mais si, dans la logique des blocs, Suez se présente comme une crise périphérique car faisant jouer des forces non centrales (Royaume-Uni, France, Israël, Egypte)

dans une région sensible, *la crise hongroise est perçue comme une crise intra-bloc*, secondaire comme la crise polonaise, en dépit de son caractère dramatique et européen. En revanche, les crises de Berlin (1948—49 et juin 1953, puis août 1961) occupent une place majeure car elle représentent un enjeu central dans le conflit inter-blocs au point le plus sensible, le plus fragile, du bloc soviétique.

La fonction des crises apparaît alors assez clairement dans le système international: d'une part, la délimitation territoriale des camps et le refus d'intervenir hors de son propre camp; d'autre part, la confirmation de la hiérarchie existant au sein de chaque bloc; enfin, une relance de la guerre froide qui n'en modifie ni le contenu ni les limites.

Si une inflexion dans les relations internationales est sensible après la mort de Staline, la mutation n'intervient qu'une fois surmontée la «crise des fusées» de Cuba en 1962, véritable «crise de stabilisation», au terme d'un dialogue rugueux entre les deux Super-Grands sur un enjeu central de la confrontation. C'est donc «au bord du gouffre» (cf John-Foster Dulles), dans la crainte d'un affrontement direct entre les centres des deux blocs que la détente a pu trouver les conditions de son affirmation ultérieure.

La période 1953—1956 témoigne de l'impossibilité d'une déstalinisation contrôlée.

La bipolarité du système international exige un leadership au sein de chaque bloc. Or, si ce système est fondé sur la crainte d'une attaque de l'autre, on ne peut démontrer de façon certaine une volonté d'agression d'un côté ou de l'autre, et il faut noter à cet égard l'importance de l'idéologie et de la manipulation durant la guerre froide.

La fonction profonde du système est peut-être celle d'un procédé de substitution à des traités de paix universellement reconnus après la seconde guerre mondiale: la paix étant impossible sur les enjeux les plus chauds, la guerre froide a eu pour objet de «geler» la carte de la guerre. Ont été également gelées les frontières et les limites territoriales des blocs, contribuant à renforcer l'existence d'un leadership dans chacun des blocs.

La gestion du système bipolaire est intenable à terme du fait de la montée ininterrompue des enjeux et des risques; la guerre froide engendre donc la coexistence pacifique qui débouche sur une multipolarisation limitée, et elle-même pleine de risques. Mais, tant que la bipolarité demeure, la périphérie ne peut espérer qu'une autonomie limitée de la part du Centre, surtout s'il est de nature totalitaire.

La souveraineté nationale, l'existence d'une société civile de plein droit et la démocratie sont incompatibles avec la logique des blocs pour une URSS stalinienne.

Sous le règne du «Parti-Etat» omnipotent en URSS, et donc dans le bloc, était-il sans risques pour le système et sa survie de laisser se développer l'expérience du gouvernement Nagy d'octobre 1956? Aucune extension/

contamination n'était-elle à craindre? Aucune faille, aucune fracture au sein du bloc? La logique de l'écrasement est l'expression ultime de l'hégémonie du Centre sur la périphérie, et tel fut le choix politique du Centre.

L'existence d'une société civile de plein droit implique la liberté de penser, de s'exprimer, d'agir, d'entreprendre, la responsabilité, y compris en matière économique. Nagy avait pu commencer à ouvrir certaines portes dans cette direction durant le «Nouveau Cours», mais sans mobilisation populaire large, et Rákosi put les refermer.

En 1956, bien que la politique de la direction soviétique ait connu des modifications importantes, et peut-être à cause de ces changements et de leurs enjeux, le Kremlin ne veut pas courir le risque de voir durer l'expérience du nouveau gouvernement Nagy, dans les conditions d'une large mobilisation révolutionnaire de la population hongroise, devant les risques quant à la survie du Bloc.

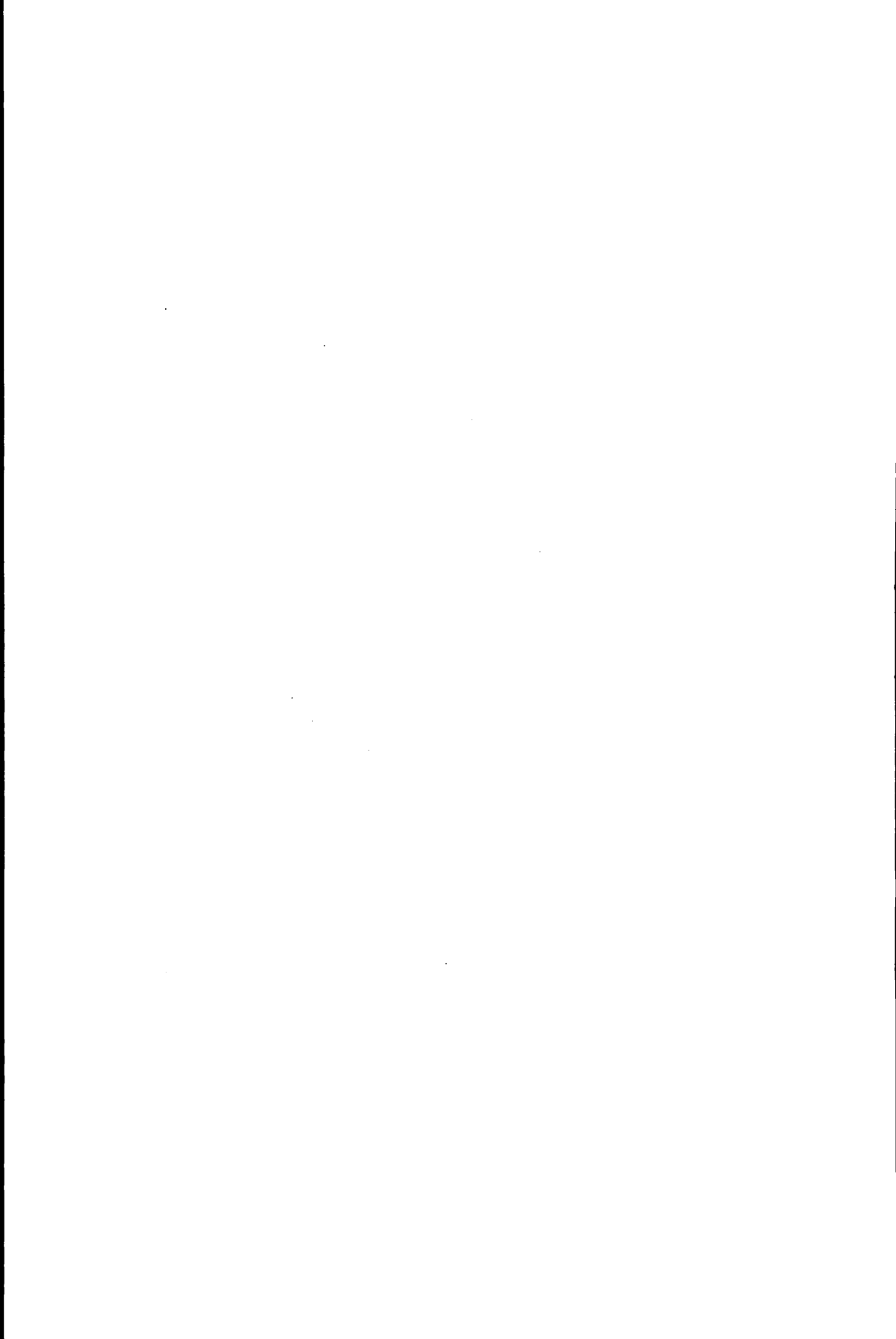
Les tentatives de déstalinisation contrôlée ont été des échecs, échecs dans le caractère contrôlé du processus ou dans le caractère limité de la déstalinisation.

Le marché ne se met pas en place par décret venu d'en haut, la liberté non plus, car ce sont des processus vivants qui se nourrissent des aspirations et des énergies de chaque individu formant la société. Les dernières initiatives du régime communiste en Hongrie nous l'ont montré et, plus encore, l'ensemble des événements intervenus récemment en Europe Centrale et Orientale.

Les changements limités participent d'une volonté de contrôler la transformation et la vident donc de l'essentiel de son contenu. Mais ils ont débouché sur la perte du pouvoir pour l'appareil du «Parti-Etat»: de ce point de vue, c'est donc un échec.

La déstalinisation en Hongrie ne pouvait intervenir qu'avec le départ de Kádár, cependant elle ne pouvait être complète qu'avec la disparition du caractère totalitaire du Bloc, l'impossibilité pour le Centre de maintenir son contrôle absolu sur le Bloc; c'est-à-dire la fin du Bloc.

Ce bouleversement est étroitement lié aux mutations intervenues en URSS même, il était difficilement envisageable à l'époque de la guerre froide quand dominait un système bipolaire de relations internationales.



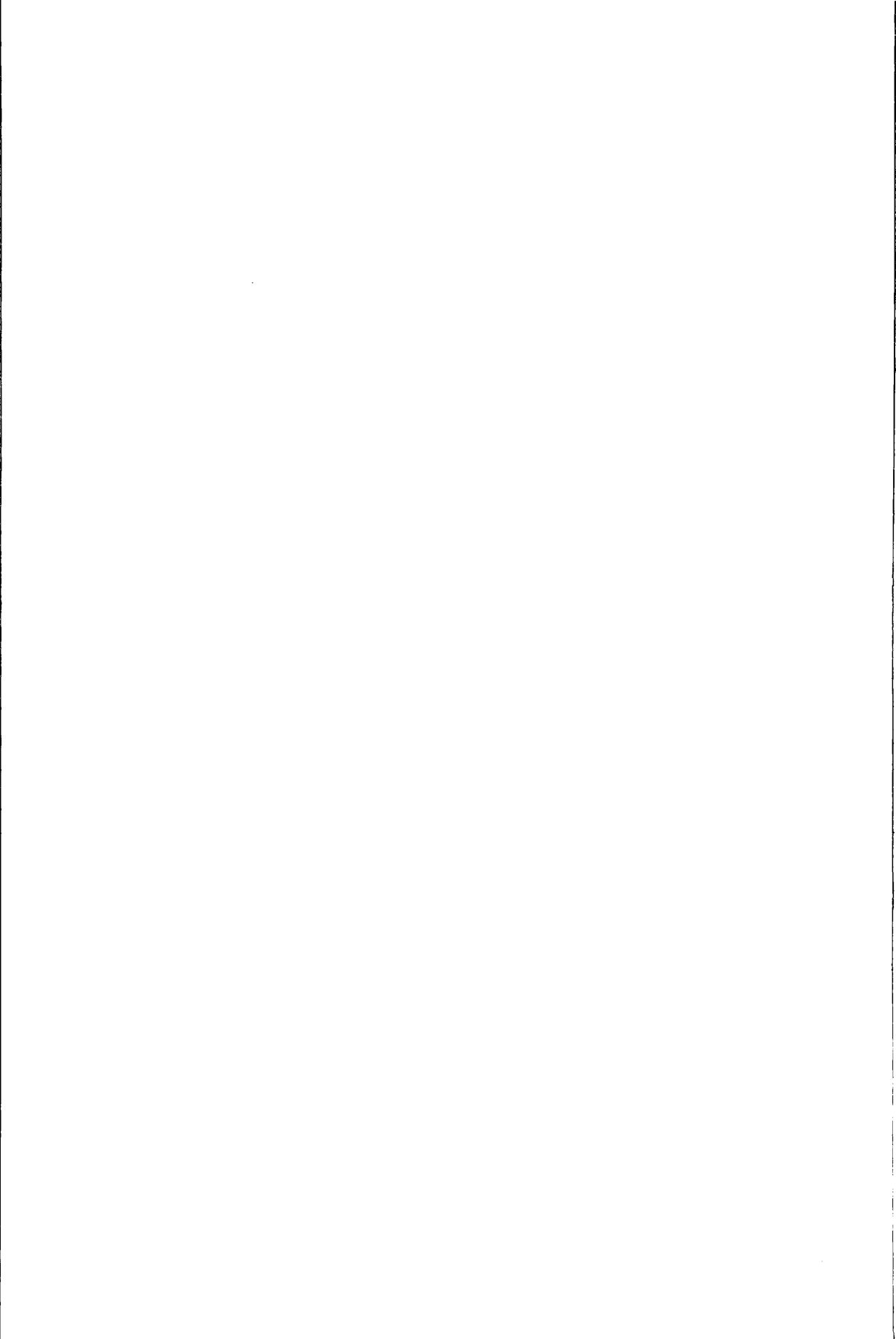
Paul GRADVOHL

Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises, Paris

Les sciences politiques hongroises

La politologie hongroise s'est distinguée du «socialisme scientifique» dès le début des années 1980. On peut en donner un exemple avec la réflexion sur le développement d'un corporatisme moderne et démocratisé, qui a connu de sérieux développements en Hongrie dès 1985. Ces approches s'appuyaient sur le fait que dans les démocraties libérales on repère également un «corporatisme sociétal». Dans l'annuaire de l'Association hongroise de sciences politiques de 1986 (*Anarchizmus és rendezőelvek*, Budapest, 1986) Csaba Gombár cite les travaux classiques de Philippe C. Schmitter, (dont «Still the Century of Corporatism», *Review of Politics*, 36 (1), janvier 1974, 85—131) et insiste sur la cohabitation normale en démocratie entre «pluralisme», «corporatisme» et «démocratie directe», ce qui montre une bonne information sur les grandes tendances des débats occidentaux. D'ailleurs, lors du Congrès international des sciences politiques tenu à Paris en 1985 la délégation hongroise était déjà en partie composée de spécialistes non issus des chaires de marxisme-léninisme. Pour avoir un aperçu de la science politique hongroise avant la dernière période décrite par Mária Simon ci-dessous, on peut lire en anglais la synthèse de Rudolf Tökés dans *Südosteuropa*, 1988/1 (reprise et précisée dans *Századvég, a Bibó István Szakkolégium társadalomelméleti folyóirata*, 6—7, Budapest, 1988, mais en hongrois).

De son côté Ildikó Szabó, sociologue travaillant depuis longtemps sur la socialisation politique, présente les résultats de ses derniers travaux et de sa collaboration avec Annick Percheron, la spécialiste internationalement reconnue récemment disparue. On pourra d'ailleurs mesurer l'originalité de la démarche de Ildikó Szabó en relisant l'ouvrage de références de Claude Dubar sur la socialisation (*La socialisation*, Paris, Armand Colin, 1991). Notons que le premier livre de Madame Szabó (*Az ember államosítása*, Budapest, 1991, *Tekintet Könyvek* et en anglais *Political socialization in Hungary, the duality of institutional and non-institutional processes*, Frankfurt-am-Main, Berlin, New-York, Paris, Verlag Peter Lang, 1989) qui portait sur la socialisation politique dans les années de «stabilité socialiste», jusqu'à 1985, va être suivi d'une étude comprenant la période suivante et fondée sur une approche de la conscience politique (*A megtanulhatatlan rendszer*, à paraître).



Ildikó SZABÓ

Bibliothèque Nationale des Langues Etrangères, groupe de recherche sur les minorités, Budapest

La socialisation politique en Hongrie

Dans toutes les sociétés la socialisation politique porte la marque du système politique en place, bien que partout dans le monde, les processus de socialisation, c'est-à-dire les mécanismes d'interaction entre l'individu et la société, soient les mêmes. On peut, bien sûr, expliquer en partie les différences entre la socialisation politique en France et en Hongrie par le fait qu'avant le changement il y avait des différences de fond entre les deux régimes politiques. Pourtant, dans le processus de socialisation on distingue, malgré les changements de régime politique, des modèles de comportements et de réactions historiquement marqués, ainsi que les valeurs et normes qui les ont déterminés, même si ces dernières s'effritent, s'effacent, ou se transforment.

Cet héritage psychologico-social est façonné par l'histoire. De ce point de vue la différence est évidente entre les régions occidentales et orientales de l'Europe, l'Europe centrale étant à un stade intermédiaire. La culture politique hongroise, qui s'accumule de génération en génération au travers de la socialisation politique, ressemble fondamentalement à celle de la Pologne ou de la Tchécoslovaquie, même si dans le détail elle comporte des traits particuliers.

Une des particularités de la socialisation politique en Hongrie est sans aucun doute l'incapacité avérée des modèles de société à suffisamment se stabiliser, contrairement à ce qui s'est produit en Europe occidentale. En effet il y a eu au cours de ce siècle huit tournants historiques qui ont entraîné la modification en profondeur de l'échelle des valeurs politiques. Et, souvent, les nouveaux régimes se sont fondés sur le rejet total du régime précédent. Pour mémoire citons: le passage de la Monarchie dualiste à la République des Conseils; l'arrivée de Horthy au pouvoir, qui s'est achevée par le pouvoir de Croix-fléchées de Szálasi; la mise en place de la «coalition» (1945—1947); puis les débuts de l'ère Rákosi qui s'acheva avec la révolution de 1956, elle-même suivie de l'ère Kádár; et enfin, aujourd'hui, l'ère ouverte par les élections libres et le système multipartite. A travers tous ces changements, décidés tant «à l'extérieur» qu'«en haut», la société a pu constater que dans le domaine politique, un seul principe se réalisait à tout coup: rien n'est jamais acquis. Ainsi, au cours du seul XX^e siècle, on a redessiné quatre fois les frontières nationales.

Les divers régimes politiques ayant pris fin à la suite de crises répétées, ce sont des expériences collectives sans liens directs avec la politique qui forment le ciment social entre citoyens, contrairement à ce qui se passe dans les sociétés ayant connu un ou plusieurs siècles de développement continu. Ainsi les recherches de socialisation politique en Hongrie doivent prendre en compte des particularités de la culture politique nationale qui, en France par exemple, correspondent à des phénomènes qu'on ne considère pas comme objets de recherche. Nous avons relevé quelques - unes des spécificités des expériences collectives hongroises.

Les gens n'ont pas eu du tout, ou ont eu seulement pour quelques courts moments (par exemple en 1956), l'expérience de la participation à la vie politique, qui est une des bases du comportement politique et plus largement de la citoyenneté modernes. Ils ont moins été sujets qu'objets de l'histoire politique. C'est ainsi qu'un sentiment d'exclusion de leur propre histoire a pu perdurer, lié à un état de profonde dépression politique entraîné par les guerres mondiales perdues, les pertes de territoires, les frustrations collectives qui ont tant mutilé la conscience sociale.

Les expériences politiques se sont très souvent organisées autour de la peur, de la soumission et de l'absence de perspective. Le rapport à la politique des individus et des groupes est devenu imprévisible. Il était possible de voir d'un jour à l'autre les idées qui jusque là étaient les seules à être tolérées perdre toute validité, et parallèlement les gens qui s'étaient identifiés à elles subir des mesures de rétorsion voire être menacés dans leur existence. Bien évidemment ces ruptures n'ont pas favorisé l'instauration d'une quelconque confiance envers les institutions politiques. Elles n'ont aidé ni à rendre prévisible la vie des individus ni à organiser les comportements autour de valeurs bourgeoises qui ne produisent leurs effets que sur le long terme.

Enfin il faut mentionner le fait que la population n'a pu faire le nécessaire travail d'interprétation d'une bonne partie des événements collectifs marquants du XX^e siècle, ou seulement avec quelques phases historiques de retard. Mais alors cela n'a représenté, tout au plus, qu'une compensation symbolique pour un petit nombre. Tout au long du XX^e siècle les troubles de fonctionnement de la communication, aggravés par la segmentation de la société, ont pesé sur le processus de socialisation en Hongrie. L'histoire telle qu'elle a été vécue s'est conservée uniquement au sein des familles, de génération en génération, sans que leurs expériences puissent être évoquées par les médias ou même en public.

Naturellement, le système politique qui, en Hongrie aussi, s'est figé à la fin des années 1940, n'a pas aidé à développer un modèle de socialisation au centre duquel on aurait pu trouver l'individu politiquement émancipé, au sens politique du mot. Dans ce nouveau système c'est un modèle de socialisation inconnu dans les sociétés occidentales qui s'est mis en place, le modèle de *socialisation double*. Les processus institutionnels et non-institutionnels sont devenus étrangers les uns aux autres. Alors que dans les sociétés occidentales la socialisation institutionnelle était compatible avec la socialisation cons-

truite «d'en bas», non institutionnelle et acceptée par la pratique sociale, en Hongrie, au contraire, la socialisation institutionnelle s'est transformée en un endoctrinement excluant tout choix, imposé à l'aide des instruments coercitifs du pouvoir, et conçu entièrement par le «centre». A côté de cet endoctrinement officiel, comme parallèlement, on a vu s'organiser des réactions de la société civile qui restaient cantonnées à la sphère privée, n'étaient pas considérées officiellement à l'égal de la socialisation institutionnelle, et étaient même souvent qualifiées d'illégitimes. La socialisation institutionnelle donnait, de la société, une image homogène politiquement ne correspondant à rien dans les faits. On n'y reconnaissait ni les processus politiques réels, ni les universaux politiques partagés par la population. Ainsi la socialisation politique ne visait ni l'affirmation de la dimension politique de la personnalité, ni le développement des capacités individuelles à se situer dans une société politiquement contrastée, mais bien une sorte d'étatisation. Le but était d'aboutir à l'uniformisation des membres de la société. Le sujet de l'action, dans cette conception très idéologique, n'était évidemment pas l'individu, mais une abstraction — l'idée d'homme nouveau — qui avait été construite à partir d'éléments normatifs nécessaires à l'établissement de la loyauté politique tant désirée.

La socialisation politique de la période qui s'acheva avec 1956 peut être qualifiée de *socialisation directe*. L'existence même de conflits était tout simplement déclarée impossible. Une série d'idées produite par le pouvoir pour former un univers politique était directement, sans passer par l'intermédiaire d'une pratique sociale, insufflée à la population au travers des institutions formelles de socialisation: système scolaire, médias, mouvements de masses organisant des manifestations à la choréographie si typique de l'époque, culture officielle. Du point de vue du régime lui-même, ce système de socialisation présentait des dysfonctionnements, puisqu'il n'offrait au pouvoir aucun écho indiquant l'état réel de la société. Les pulsions sociales qui ont surgi à l'automne 1956 ont d'un coup également signifié l'échec de la socialisation directe. Après 1956, bien que la socialisation institutionnelle n'ait pas été bouleversée par des changements radicaux, le pouvoir tira toutefois des enseignements de l'échec des pratiques de la période précédente. L'espace laissé à la socialisation non institutionnelle devint plus important, l'autonomie relative de la vie quotidienne fut affirmée face à la domination sans partage de la sphère politique, et, ce n'est pas le moins important, il devint possible pour les individus, dans les sphères économiques et culturelles, de passer des accords entre eux. On peut appeler la socialisation de cette période la *socialisation politique par esquivé des conflits*: il restait impossible d'apprendre à gérer les conflits au moyens de techniques institutionnelles, publiques et codifiées, mais le pouvoir avait cessé de nier la possibilité de leur existence.

Le passage progressif d'un mode de socialisation politique direct à un mode indirect a ouvert de plus en plus les portes à l'apprentissage, par les générations qui montaient alors, de toutes ces petites astuces qui permettent

de faire valoir les intérêts personnels tant qu'ils ne sont pas politiques. La vision du monde politique élaborée institutionnellement s'est avérée de moins en moins capable d'influencer les mentalités, et elle a été de plus en plus marginalisée, tant dans l'enseignement que par les médias ou dans la vie culturelle. La socialisation s'est donc ancrée de plus en plus aux processus sociaux spontanés qui n'étaient ni qualifiés ni analysés, pas encore légaux mais déjà plus illégaux. La nature du système politique est devenue de plus en plus transparente. Dans une approche de psychologie sociale on peut dire que le fait que le régime soit «apprenable» a été la condition qui rendit définitivement inopérant le mode de gouvernement en oeuvre jusque - là. Les activités émancipatrices de la société civile, fort teintées de sentimentalisme, le menaçaient frontalement. Il a alors suffi de laisser le temps — et l'évolution de la politique internationale — faire leur oeuvre, pour que le régime s'effonde, y compris d'un point de vue structurel.

Ainsi, vers la fin de l'époque Kádár, deux traits de la socialisation politique en Hongrie ne se retrouvaient absolument pas en France. Le relâchement de l'encadrement politique de la société a de plus en plus amené les gens à avoir, sur la société, la politique ou l'économie, une réflexion qui sortait des scénarios sous-tendus par les institutions officielles de socialisation. Cependant les divers sentiments et conceptions politiques qui se firent jour ne purent pas du tout, ou de façon très marginale, se faire accepter ouvertement par les institutions et médias contrôlés par le pouvoir. Ils n'étaient ni évoqués publiquement ni pris en compte par les institutions et l'idéologie officielles. Diffusés dans une semi-légalité, en chuchotant, ils commencèrent à prendre forme et s'articuler dans un «no man's land» politique. En France, la situation est fort différente. Le citoyen qui souhaite déterminer ses options politiques bénéficie d'un cadre institutionnel très riche. Il ne connaît pas cette absence de pôle de référence et ce sentiment qu'ont à d'être laissé à soi-même si caractéristique de la conscience politique en Hongrie.

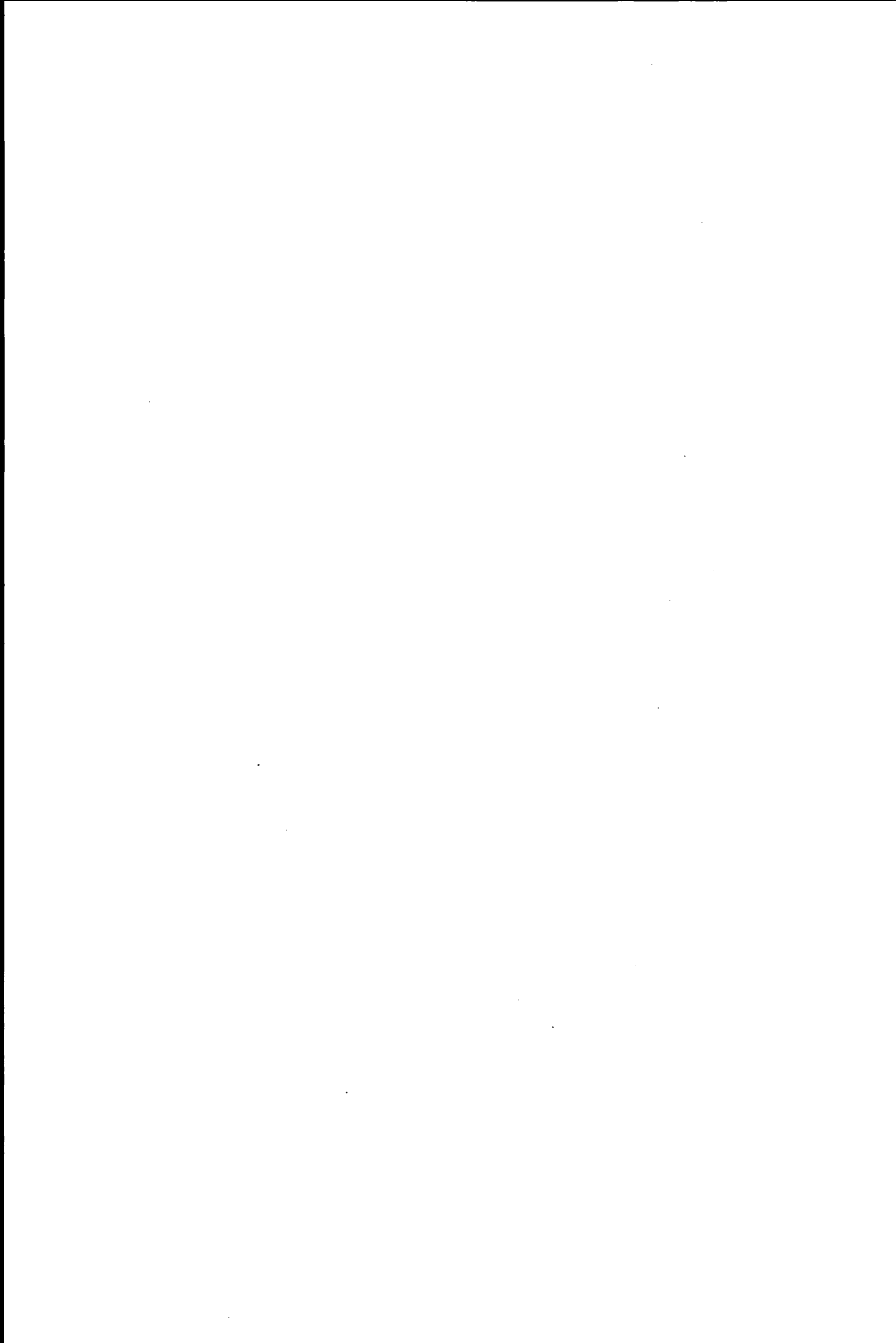
La seconde différence entre les deux pays vient du prix moral qu'on paie encore aujourd'hui en Hongrie pour la socialisation double. Le dédoublement des comportements, le déguisement des opinions politiques ou la défense en public d'une opinion qui n'est pas celle de l'intervenant étaient devenus des attitudes naturelles. L'exigence de dépassement du décalage entre les univers politiques réel et désiré a fait naître des processus de réduction de la dissonance cognitive qui n'existent pas dans la société française. Les individus ont dû intérioriser le fait qu'ils étaient à la fois «dedans» et «en dehors» qu'ils s'intègrent certes dans le cadre du système politique, mais tout en le rejetant.

Avec le changement de régime, en principe, la mise en place d'une socialisation politique moderne est devenue possible. La socialisation politique hongroise peut enfin se rapprocher du modèle ouest-européen. Mais la socialisation est aussi le produit de modèles de comportement et de pensée qui se sont fondus puis figés à partir de traditions historiques et de pratiques sociales.

Le nouveau système politique doit faire face à la culture politique héritée de l'ancien. Ainsi en est-il de l'apathie politique: une proportion importante de la population croit qu'aucune des forces politiques ne représente vraiment les intérêts de la société. Le militantisme et plus généralement l'action politique, en tant qu'activités sociales, ont perdu leur crédibilité. En partant de ces constatations, il est intéressant de noter que dans les sondages réalisés ces deux dernières années, seule progresse de façon stable la FIDESZ (Alliance des jeunes démocrates) qui est un parti d'opposition. C'est elle qui représente la nouvelle génération qui n'a pu, vu son âge, se compromettre sous l'ancien régime.

Ainsi la culture politique reçue en héritage ne peut même pas aider les citoyens à définir leur identité sociale ou nationale dans le nouveau contexte. Des institutions de socialisation en place ces quarante dernières années, seule la famille peut aujourd'hui soutenir le citoyen dans sa quête d'identité. Ce n'est pas un hasard si, même si on peut y voir un anachronisme, la politique culturelle cherche à ressusciter les schémas d'identification nationale remontant à l'entre deux guerres.

Les chercheurs français avec l'extension des travaux sur la socialisation politique — depuis le début des années 1970 — sont dans une situation particulière, puisqu'ils observent un champ sociologique s'organisant autour d'une structure politique stable pour l'essentiel, malgré des changements dans la forme de manifestation des phénomènes, et se concentrent sur des traits de la socialisation politique qui répondent aux évolutions des institutions de socialisation et des indicateurs sociologiques. Les chercheurs hongrois auront, eux, pendant encore longtemps, à dégager empiriquement, au cœur des relations entre les dimensions sociologiques et politiques des phénomènes de socialisation, les traces de l'héritage historique.



Mária SIMON

École Normale Dániel Berzsenyi, Szombathely

A propos de politologie

Le mensuel Világosság publie en décembre 1988 un article dans lequel Csaba Gombár analyse l'état de la politologie en Hongrie. Il constate alors que la politologie hongroise ne pose pas les «questions politiques primordiales», en d'autres termes celles concernant les rapports entre les pouvoirs dans le système politique. Selon lui, on ne fait que réactualiser les principes antérieurs et reprendre les aspirations politiques de ces cent cinquante dernières années. Il relève en outre le manque sensible de recherches comparatives, recherches sans lesquelles on ne peut, par ailleurs, se connaître soi-même.

Ce n'est pas un hasard si son analyse se situe à la fin des années quatre-vingt. En effet, durant cette décennie la politologie s'est trouvée à un tournant de son évolution, et ceci au niveau mondial. La crise de l'Etat-Providence a entraîné une crise des sciences humaines, et partant, des sciences politiques. Les pays d'Europe de l'Est ont également connu des changements importants. C'est là précisément que la politologie intervient, jouant un rôle essentiel, ne serait-ce que pour légitimer les transformations politiques et la situation transitoire, entre «ce qui n'existe plus» et «ce qui n'existe pas encore».

Csaba Gombár mentionne aussi l'absence d'ouvrages de politologie qui comporteraient les résultats de recherches en cours et qui seraient destinés aux étudiants. Il s'agit là d'une situation paradoxale car, depuis 1988 (année importante qui semble marquer les débuts réels et actifs de la politologie hongroise), une trentaine d'études environ, se rapportant à la vie politique hongroise, ont paru dans plusieurs revues, notamment dans Valóság, Világosság, Mozgó Világ. Ces publications étant bien entendu étroitement liées aux modifications intervenues dans le système, lesquelles sont d'ailleurs indiscutables, admises par tous, y compris les opposants eux-mêmes, et attestée par les diverses institutions qui se sont créées depuis trois ans.

Les conséquences des récents changements se font sentir au niveau de la liberté de pensée et surtout de la liberté d'expression: c'en est fini des semi-vérités et de la langue de bois. Que de chemin parcouru depuis 1982 où dans la publication *Etudes des Sciences Politiques*, la question se posait de savoir si la politologie pouvait constituer une science en elle-même, et quelle place pourrait être la sienne par rapport au marxisme! Les thèmes essentiels

qui faisaient cependant déjà l'objet des discussions d'alors concernaient les voies de la démocratisation, ses domaines d'application, ses moyens les conflits qui pouvaient se faire jour, la modernisation, le pluralisme, le fonctionnement des partis politiques, le Parlement, la séparation des pouvoirs . . .

Le processus étant enclenché, Mihály Bihari publie au printemps 1989 un programme politique comportant précisément la possibilité de création de partis politiques; ce programme propose en outre des alternatives qui permettraient de passer d'un système à l'autre, les périodes de transition étant toujours difficiles.

István Schlett publie également à la même époque un travail analogue concernant particulièrement le multipartisme. Ceci démontre bien que les politologues souhaitent faire partie intégrante de la vie politique; ils estiment, sur la base de leurs compétences, que leur rôle peut se révéler très utile pour la société.

En 1989, les politologues s'intéressent surtout aux questions touchant les comportements, les attitudes politiques. Paraissent à cette époque, parallèlement, plusieurs ouvrages de politologues Hongrois vivant à l'étranger, qui analysent les composantes de la crise. Divers articles se penchent sur la recherche de précédents dans l'histoire d'autres nations, notamment dans l'histoire de la politique espagnole.

Des études critiques voient également le jour; c'est ainsi que Tamás Fritz analyse les écrits de Marx à propos du *Coup d'Etat de Bonaparte le 18 Brumaire*. Fritz considère que Marx n'a pas pris conscience du fait qu'alors un processus de démocratisation s'était enclenché. Son article s'intitule d'ailleurs «Les erreurs de Marx».

Une étude systématique du régime débute et les politologues commencent à être reconnus en tant que tels. C'est ainsi qu'un Comité est créé, dirigé par un politologue, et chargé de s'occuper des relations entre la politique du Gouvernement et les intérêts des intellectuels: leur rôle, leur place, leur situation dans le nouveau système. La revue *Századvég (Fin de Siècle)* publie d'ailleurs un numéro spécial consacré aux intellectuels: les intellectuels traditionnels des milieux urbains et ceux issus des couches populaires (les populistes). Les politologues ont leur mot à dire dans toutes ces discussions.

L'évolution se poursuivant, les politologues élargissent leur champ d'investigations. Les travaux portent ainsi dès 1990 les tâches du nouveau Parlement. Il convient également de mentionner que depuis 1989, paraît chaque année un «Politikai évkönyv», sorte de chronique commentée des événements politiques marquants. Cet ouvrage est élaboré par des politologues. „Un des nouveaux terrains de recherches est la «nouvelle élite». Un problème se pose cependant, car les politologues, dans leur très grande majorité continuent d'intervenir activement dans la vie politique du pays; ils se trouvent dans une situation fautive de juge et partie. Ils ne constituent pas encore réellement un groupe de spécialistes dont la discipline posséderait des contours bien définis. Ce qui peut d'ailleurs s'expliquer, car dans le cadre d'un système reposant sur un parti unique, la politologie représentait une attitude critique, une

possibilité d'expression pour les opposants, — ce qui est d'ailleurs l'essence même de la politologie —. Cependant la situation s'est modifiée et la critique ne se justifie plus de la même manière. Il conviendrait de prendre du recul et de se situer en dehors des partis politiques. Avoir une position «objective» — dans la mesure du possible —, ce qui est très rarement le cas.

Le problème essentiel qui se pose en la matière, c'est que les critères touchant à la spécialité «politologie» sont toujours très flottants. N'étant pas fixés, ces critères, (ou plutôt leur absence) autorisent n'importe qui à se prétendre politologue.

Les diplômes possédés par les spécialistes de la politologie sont, en l'état actuel des choses, d'origines diverses. Un politologue peut être tout aussi bien historien, avocat, philosophe, sociologue d'origine, et plus rarement économiste. La question se pose donc de savoir quelles sont les connaissances, les compétences particulières qui déterminent «le politologue». Force est de constater qu'actuellement aucune réponse satisfaisante ne peut être apportée à cette importante question.

Ceux qui entreprennent des recherches ne sont toujours pas sur un pied d'égalité car la maîtrise d'une langue étrangère constitue un énorme atout, voire un privilège. Le chercheur a accès à des sources inaccessibles aux autres, puisque la littérature hongroise en la matière reste encore fort incomplète. Donc que peut-on dire de la politologie et des politologues? Les notes bibliographiques accompagnant les différentes études entreprises font apparaître le plus fréquemment les noms suivants: Weber, Habermach, Offe, Bloch Galbraith, Mills, Wiattre, Riesmann, Althusser, Sartori, Luhman, Baumann . . . et parmi les politologues hongrois: Ágh, Bihari, Pokol, Szabó Máté, Kéri, Schlett, Lengyel, Gombár, Kulcsár . . . qui constituent en réalité la première génération de spécialistes de sciences politiques, reconnus comme tels. Ce sont eux qui ont lutté pour que la politologie soit admise comme une science à part entière.

Il n'existe pas d'école de politologie en Hongrie; cependant dans chaque Université, dans chaque Ecole Supérieure, une chaire est réservée, si l'on peut dire, à cette matière. Dans la plus grande majorité des cas, il s'agit de l'ancienne chaire de l'enseignement du Marxisme, qui a été reconvertie . . . Cette transformation en chaire de politologie ne manque pas d'entraîner quelques difficultés, en effet, nombre de professeurs se trouvent démunis car ils n'ont pas été formés, ce ne sont pas des spécialistes de politologie. Les chaires de politologie doivent donc faire leurs preuves.

Cet aspect de la question ne sera pas facile à traiter, car, si personne ne conteste l'utilité d'un tel enseignement, tout le monde sait également que les fonds manquent cruellement pour l'assurer dans les meilleures conditions.

Les politologues ont récemment créé une association au sein de laquelle ils se regroupent: «La Société de Politologie». Cette association publie ses annales chaque année. En avril 1992 plusieurs articles de ces annales seront consacrés à l'histoire de la politologie hongroise, ce qui constituera une base d'études.

Par ailleurs, un ouvrage de M. Bihari est sous presse, destiné à l'usage des étudiants. L'enseignement systématique s'organise donc; depuis un an d'ailleurs, un enseignement spécialisé destiné à la formation des politologues est dispensé à la Faculté de Droit de l'Université Eötvös et à la Chaire de politologie de l'Université des Sciences Economiques.

On peut donc affirmer qu'en quatre ans environ, les premiers résultats sont apparus, qui constituent les fondements de cette nouvelle science.

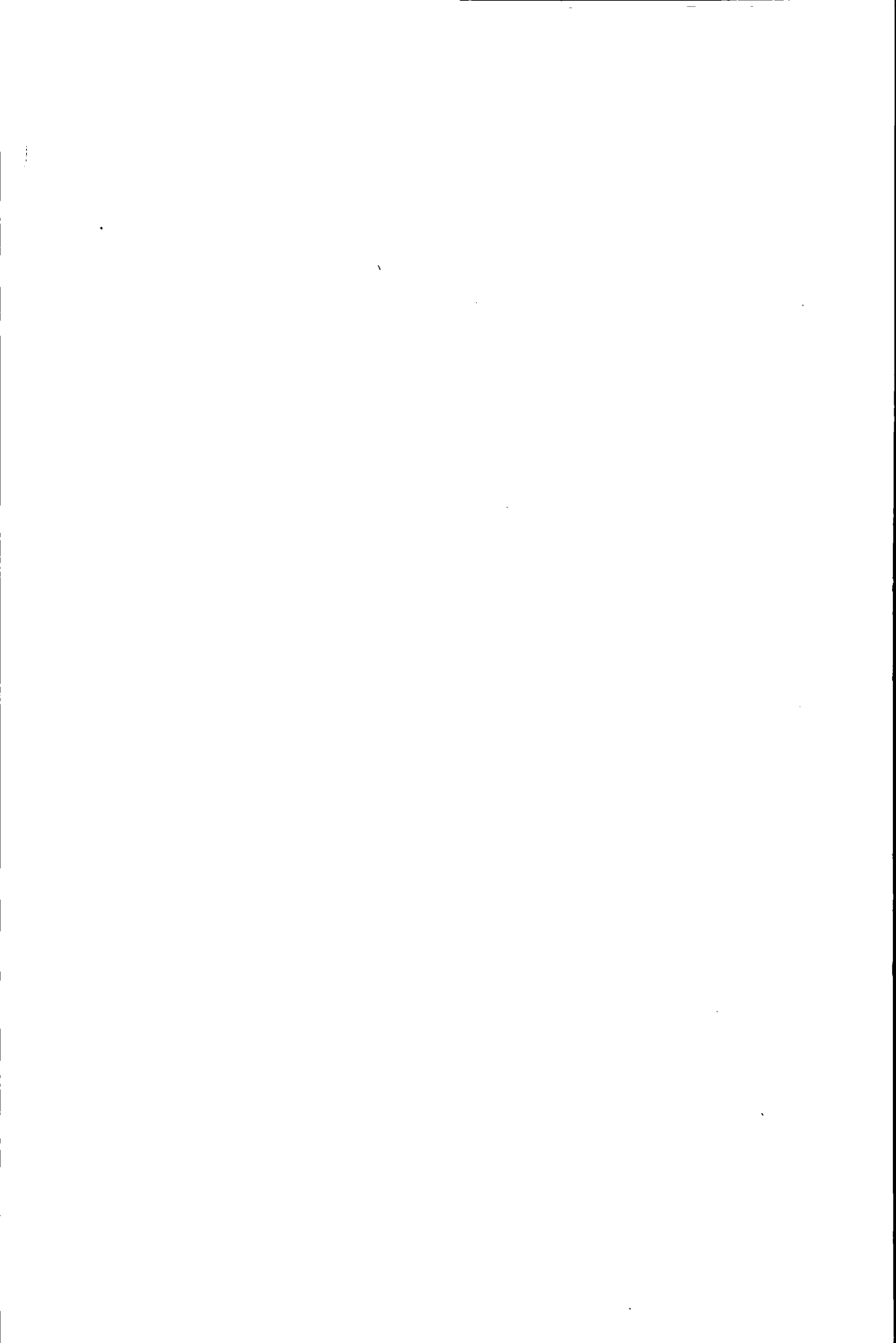
Ouvrages consultés

GOMBÁR, Csaba: „Toledóból a magyar politikatudományról”, in *Vigyázó szemetek merre is vessétek*, Kossuth Könyvkiadó — 1989

BIHARI, Mihály: „Politikai rendszer és demokrácia”. *Politikatudományi füzetek* 6, 1989.
Politikatudományi Szemle. Az MTA Politikatudományi Bizottsága és az MTA Politikatudományi Intézet folyóirata 1992/1 (mai 1992). C'est la première livraison de cette revue qui contient entre autres une excellente bibliographie des sciences politiques hongroises pour les années 1989—1991.

~ ~ ~

Varia



Henri TOULOUZE
Bibliographe

LA TRAGÉDIE DE L'HOMME ET LA FRANCE

Cinq traductions publiées, fragmentaires ou complètes, en une ou plusieurs versions, une dizaine de tentatives de traduction non publiées, deux présentations théâtrales originales, trois retransmissions radiophoniques, une lecture publique, une cinquantaine d'articles en langue française, sans compter tous les projets avortés avant d'avoir vu le jour, voilà un inventaire à la Prévert déjà riche pour une oeuvre inconnue du grand public en France. La mise en scène de Roger Vial que nous avons pu voir ce printemps au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, est le maillon le plus récent mais sûrement pas le dernier dans la chaîne de connaissance de ce chef d'oeuvre universel.

Le premier Français «connu» qui s'intéresse à la *Tragédie de l'Homme* est le journaliste Ludovic Rigoudaud. Lors d'un voyage d'études à Presbourg (le Pozsony des Hongrois), il lit cette oeuvre qui le séduit au point de la traduire immédiatement du hongrois.¹ Le 12 octobre 1863, par l'intermédiaire de l'éditeur, il demande à Madách l'autorisation de publier sa traduction.² Celui-ci reçoit la lettre très tard, et ce n'est que le 17 février 1864 qu'il lui répond positivement, mais en vain.³ Rigoudaud avait déjà quitté Presbourg et nous perdons sa trace ainsi que la traduction qui reste inconnue. Les deux courriers sont aujourd'hui au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale hongroise.

Un Hongrois vivant à Paris, Sándor Alvinczy, essaie de faire connaître la pièce. A cette époque, il est secrétaire de l'écrivain français Jules Clarétie, qui projette de présenter des chefs-d'oeuvre de la littérature étrangère au public parisien. Alvinczy lui conseille Madách.⁴ Ede Paulay, le dramaturge hongrois créateur de la première mise en scène, avait préparé un projet et Lajos Podhorszky, un linguiste au caractère fantasque, avait, dès 1878, traduit en vers la *Tragédie de l'Homme* pour que les Français la connaissent.

¹ Les références précises de toutes les traductions se trouvent à la fin dans la première partie de la bibliographie.

² Voir document n° 2, à la fin de l'article.

³ Voir document n° 2, à la fin de l'article.

⁴ A szellemi élet Párisban (*La vie spirituelle à Paris*), Miskolc, 1896, 257

Mais Jules Clarétie, directeur de la Comédie Française depuis 1885, recule devant la difficulté de mise en scène de cette pièce. Szinnyei présente cette traduction dans son oeuvre monumentale sur la littérature hongroise, et de plus elle est attestée dans une lettre que le neveu du traducteur adresse à Birkás.⁵ Podhorszky a sûrement traduit l'oeuvre entière; lors de ses séjours à Paris, il fréquente les milieux littéraires avec l'espoir de la faire jouer. Actuellement le manuscrit reste introuvable. Jules Clarétie, influencé par Alvinczy mais aussi par la communauté des Hongrois émigrés à Paris, éprouve une véritable attirance pour la Hongrie. Il écrit en 1884 *Le Prince Zilah, roman parisien*.⁶ Jusqu'à la fin du siècle, cette oeuvre connaît plus de 50 réimpressions. Il est tiré du roman une pièce en cinq actes⁷ qui est donnée à Paris, au Gymnase Dramatique le 28 février 1885.

Il faut attendre 1881—82 pour lire la première traduction imprimée dans le journal *Gazette de Hongrie* de Budapest, dirigé par Amédée Saissy. Provençal, journaliste, lecteur à la Faculté des Lettres de Budapest, il vécut plusieurs années dans la capitale hongroise et traduisit de nombreuses oeuvres hongroises en langue française. La *Gazette* publie dans son supplément *Revue Hongroise* édité par l'Académie des Sciences de Hongrie cette traduction due à Bálint Varga,⁸ professeur de lycée, historien de la littérature et traducteur littéraire, qui a par ailleurs traduit en hongrois des oeuvres de Boileau, de La Fontaine, et la Chanson de Roland. Sa traduction de la *Tragédie de l'Homme* est fragmentaire: seuls huit tableaux sont traduits intégralement, les autres ne sont que résumés, et le tableau *Prague II* manque. L'article de présentation, de la plume d'Amédée Saissy, semble plus intéressant que la traduction elle-même. Il présente la genèse du drame, l'auteur et son entourage, décrit la correspondance avec Arany, et place *La Tragédie de l'Homme* au rang des grandes oeuvres universelles. La *Gazette* étant le journal des lecteurs francophones de Hongrie, la traduction ne reçoit guère d'écho en France.

En Hongrie, la première représentation de *La Tragédie de l'Homme*, dans la mise en scène d'Ede Paulay, a lieu le 21 septembre 1883. La première

⁵ BIRKÁS, Géza: *Az ember tragédiája és a franciák (La Tragédie de l'Homme et les Français)*, Budapest, 1942, *Az Irodalomtörténet füzetei*, n° 8.

⁶ CLARÉTIE, Jules: *Le prince Zilah, roman parisien* — édition E. Dentu, Paris, 1884, in —12°, 438

⁷ CLARÉTIE, Jules: *Le prince Zilah, pièce en cinq actes* — édition E. Dentu, Paris, 1885, in —8°, 142

⁸ Voir note n° 1

critique française de cette mise en scène paraît dans la *Revue Internationale* le 31 janvier 1884. L'article, intitulé *Lettre de Budapest*, est signé de Janka Wohl,⁹ surtout connue pour une biographie de Liszt.¹⁰

En 1883, Vilma Vadnay s'essaie à son tour à la traduction de *La Tragédie de l'Homme*, à la demande de Juliette Adam-Lambert, à qui elle remet un manuscrit fragmentaire. Juliette Adam en parle dans son livre:¹¹ elle pense que les Français riraient de la période révolutionnaire. Mais selon elle, mademoiselle Vadnay a bien su rendre cette oeuvre quelque peu outrancière mais merveilleuse.

István Gergely, dans le *Nemzeti Újság* du 4 avril 1930, note que le prince Bojidar Karagéorgévitch (1861—1908), neveu du roi Pierre de Serbie, a traduit l'oeuvre de Madách avant la première guerre mondiale.¹² Sans qu'on puisse l'affirmer, il s'agit probablement d'une reprise de la traduction de Podhorszky. Ce dernier est le précepteur des enfants de Sándor Karagéorgévitch, oncle de Bojidar. Il est possible qu'il ait demandé à Bojidar Karagéorgévitch de présenter sa traduction, et si cette hypothèse est exacte, celui-ci l'a vraisemblablement remaniée.¹³ Il connaît plus ou moins la langue hongroise et s'est surtout fait un nom pour la traduction de *Rêve et Vie* de Jókai. Nous ne savons rien des raisons pour lesquelles la pièce n'a pas été jouée ni la traduction publiée.

Edouard Sayous, ce grand vulgarisateur de la Hongrie en France, historien, diplomate de l'ombre, écrit la première étude en France sur la *Tragédie*. Il publie à Paris, dans la *Revue Chrétienne* d'octobre 1894, un article intitulé: „Madách, poète hongrois et sa Tragédie humaine.”¹⁴ Il présente Madách comme «un poète des illusions perdues».

En 1942, le professeur Géza Birkás de Pécs relève dans un article quelques autres tentatives, restées à l'état de manuscrits.¹⁵ Dans un livre paru à Budapest en 1933, le metteur en scène hongrois Antal Németh note, pour sa part, l'absence des théâtres français.¹⁶

⁹ WOHL, Janka: «Lettre de Budapest (sur Madách)», *Revue internationale*, Paris, 31 janvier 1884, tome I.

¹⁰ WOHL, Janka: *François Liszt. Souvenirs d'une compatriote* — édition Paul Ollendorff, Paris, 1887, 294

¹¹ ADAM, Edmondné (LAMBERT, Juliette): *A magyarok hazája (La patrie des Hongrois)* — Budapest, 1885, 18

¹² GERGELY, István: „Madách és az exportdráma” («Madách et le drame exporté») — *Nemzeti Újság*, 4 avril 1930.

¹³ Narodna Enciklopedija, volume n° 2, 261

¹⁴ SAYOUS, Edouard: «Madách, poète hongrois et sa tragédie humaine» — in *Revue chrétienne*, Paris, octobre 1894, 260—269.

¹⁵ Voir note 5

¹⁶ NÉMETH, Antal: *Az ember tragédiája a színpadon (La Tragédie de l'Homme sur la scène)*, Budapest, 1933.

La première traduction conçue en France est l'œuvre de Charles de Bigault de Casanove.¹⁷ Elle paraît en 1896 dans *Mercure de France*, la revue littéraire des écrivains symbolistes créée en 1890 par Alfred Vallette, puis, la même année, sous forme de livre, dans la maison d'édition du même nom, créée également par Vallette. Charles de Bigault de Casanove, professeur d'histoire à Paris puis à Nantes, connaît les langues scandinaves et le hongrois. Il traduit *Empereur et Galiléen* d'Ibsen, *Mademoiselle Julie* de Strindberg, quelques poèmes de Petőfi et la tragédie *Bánk Bán* de Katona.¹⁸ Il écrit aussi quelques études littéraires, notamment sur le domaine hongrois. Ayant pris sa retraite, il se réinstalle à Paris et fréquente le cours d'Ignace Kont à la Sorbonne. Ce dernier, missionnaire de la littérature hongroise en France, est un découvreur de talents. Il met Bigault sur les rails des œuvres hongroises. Celui-ci fournit une traduction en prose de *La Tragédie de l'Homme* qui, bien que présentant peu de valeur littéraire, donne cependant une bonne idée du texte de Madách. Henri Trochon lui décerne le titre de «bon magyarisant». L'écrivain dramatique renommé Louis Dumur écrit dans le *Mercure de France* une préface à cette traduction, dans laquelle il s'étonne que les Français n'aient pas remarqué ce chef d'œuvre du romantisme tardif. La presse hongroise et française en rend largement compte.¹⁹

Trois ans après, Raoul Chélar, qui connaît bien le hongrois, écrit dans le *Mercure de France* un article intitulé «Sur le caractère national de la littérature hongroise».²⁰ Il note que les Français ne peuvent pas s'intéresser à la littérature hongroise, car elle est trop nationaliste, sauf *La Tragédie de l'Homme*. Après 1918, Raoul Chélar, qui se faisait auparavant appeler János Zrínyi, devint pro-tchèque et violemment hungarophile.

Les années 90 du siècle passé voient les premières tentatives de mise en scène de *La Tragédie de l'Homme*. Le 26 juin 1892, le *Fővárosi Lapok* dit que, selon les informations du Figaro, le directeur de théâtre parisien Porel conçoit le projet d'une représentation; mais celle-ci ne sera pas réalisée. Dezső Malonyai, correspondant du *Budapesti Hírlap* annonce en quelques lignes, le 29 septembre 1898, que le théâtre de la Porte Saint-Martin fait une deuxième tentative, tout aussi infructueuse.

¹⁷ Voir note n° 1.

¹⁸ BIGAULT DE CASANOVE, Charles de: «Bánk Bán — tragédie historique en cinq actes» traduite par . . . in *Revue de Hongrie*, Budapest, juillet-septembre 1908, tome 1—2, n° 5—6—7, repris en livre, édition Honoré Champion, collection Bibliothèque hongroise de la Revue de Hongrie, n° 1, Paris, 1910, 194

¹⁹ MORVAY, Győző: *Budapesti Szemle*, 1897

HUSZÁR, Vilmos: *Magyar Nemzet*, 1896 n° 333

KONT, Ignace: *Revue critique*, 1897

KONT, Ignace: *L'Étranger*, 1897, n° 6—8

²⁰ CHÉLAR, Raoul: «Sur le caractère national de la littérature hongroise» — (signé: Zrínyi János), in *Mercure de France*, Paris, novembre 1899.

L'écrivain francophile Zsigmond Justh avait le projet d'éditer en langue française les oeuvres les plus représentatives de la littérature hongroise, mais sa mort précoce l'empêche de réaliser son rêve. Toutefois, sous son impulsion, Emma Némethy, dite Jean de Néthy publie *Ballades et Chansons populaires*²¹ en 1891, et le comte Melchior de Polignac *Poésies hongroises*²² en 1896.

De son côté, Guillaume Vautier s'attaque à son tour à la traduction de l'oeuvre de Madách.²³ Arrivé en Hongrie à l'âge de 12 ans pour être le compagnon de jeu du jeune baron Simon Révai, il apprend la langue hongroise, passe le baccalauréat et suit des études de commerce à Budapest.²⁴ Entré dans la carrière consulaire, il est en poste en Hongrie, en Autriche et en Russie, cependant, il garde les yeux tournés vers son pays d'adoption où il compte tant d'amis. Il écrit un livre sur la vie économique de ce pays et traduit des oeuvres littéraires hongroises, notamment de Zsigmond Justh²⁵ et de Minka de Czóbel.²⁵ Dès 1888, la traduction de Vautier est prête, mais la mort de Justh en 1894 la remet dans les cartons jusqu'en 1931, où elle paraît en co-édition à Budapest et à Paris, à l'initiative de Joseph-Louis Fóti, un des pionniers des relations littéraires franco-hongroises de l'entre-deux-guerres. Celui-ci, après une anthologie de nouvelles²⁷ et la poésie d'Ady,²⁸ publie *La Tragédie de l'Homme*.

La traduction est d'assez bonne facture, plus fidèle au contenu que les précédentes. Certains passages en vers donnent une assez bonne idée des qualités poétiques de l'original même si le rendu poétique général laisse à

²¹ NÉTHY, Jean de (NÉMETHY, Emma): *Ballades et chansons populaires de Hongrie* — édition Lemerre, Paris, 1891, VI—164

²² POLIGNAC, Melchior de: *Poètes hongrois — poésies magyares* recueillies par . . . , et précédées d'une notice sur la poésie hongroise, préface de François Coppée, édition Paul Ollendorff, Paris, 1896, XXXI—321

²³ Voir note n° 1.

²⁴ BIRKÁS, Géza: «Guillaume Vautier» — in *Irodalomtörténet*, Budapest, 1938.

²⁵ JUSTH, Zsigmond: *Le livre de la pousta* — nouvelles traduites par Guillaume Vautier, Paris, 1892, 263 in—16°

²⁶ CZÓBEL, Minka: «Angélus à tout jamais, face à face avec Dicu» — poésies traduites par Guillaume Vautier, in *Revue de Hongrie*, Budapest, décembre 1908, tome II, n° 10, 573—578

²⁷ FÓTI, Joseph-Louis: *Anthologie de nouvelles hongroises* — édition de la Librairie française, Budapest, 1929.

²⁸ FÓTI, Joseph-Louis: *André Ady, grand poète magyar* — traduction de . . . , édition de la Librairie française, Budapest, 1930, 60

redire. Comme pour Bigault de Casanove, la presse hongroise et française fait une grande place au livre.²⁹ Dans une critique littéraire du *Pesti Hírlap*³⁰, le 20 septembre 1931, l'écrivain Kosztolányi en parle en ces termes:

«Elle ne contient aucun malentendu, ni négligence . . . le poète hongrois sort de cette épreuve avec honneur. Souvent, même, nous découvrons des beautés nouvelles . . .»

Guillaume Vautier confie son texte à l'écrivain français Claude Farrère sous forme manuscrite, et en 1926, lors d'un passage à Budapest, celui-ci en parle chaleureusement dans une conférence et dans un interview au journal *Pest Hírlap*.³¹ Elek Krepelka, dans un article³² du journal *Híradó* de Pozsony en 1926, note que Claude Farrère veut faire mettre en scène la pièce à Paris avant cinq ans. Mais Claude Farrère, de retour à Paris, ne reparla plus jamais de cette oeuvre. Antal Németh, pour sa part, relève:³³ «La traduction est fidèle, elle a de l'aisance et de l'allure, nous osons donc espérer que la France, grande admiratrice de tout ce qui est beau, ne refusera d'accueillir favorablement *la Tragédie de l'Homme*, chef d'oeuvre de Madách.»

Monsieur Lipót Molnos-Müller, chargé de cours à l'École des langues vivantes orientales, et qui devint le premier directeur de l'Institut Culturel Hongrois de Paris, met *La Tragédie de l'Homme* et sa place dans la littérature universelle au programme de son enseignement de l'hiver 1933—34. A sa suite, son ami János Hankiss fait en 1934 une série de conférences sur le même thème en France et en Belgique.³⁴ Il commence à Bruxelles à l'aide de projections des illustrations de Mihály Zichy et des projets de scène d'Antal Németh. Grall, comédien du théâtre universitaire, déclame la scène du *Phalanstère*. Sous la présidence du doyen René Hubert, il continue à Lille. La conférence la plus importante a lieu le 23 avril 1934 à la Sorbonne, sous la présidence de Fernand Baldensperger, auteur d'un remarquable article sur la pièce. Les professeurs Marcel Cohen, Villat, Van Tieghem et Aurélien Sauvageot, le metteur en scène Gaston Baty sont présents. Il faut noter que Baldensperger conclut son discours en disant que la solution pour la mise en

²⁹ SZEGŐ, André: «Un chef d'oeuvre hongrois, La tragédie de L'Homme de Madách» — *Nouvelle revue de Hongrie*, 1932. Az Ember tragédiája franciául — *Nemzeti Újság*, 1931, n° 140 *Literatura*, 1931, Magyar Hírlap, 1931, n° 150, Pesti Hírlap, 1931, n° 185. SZEGŐ, Endre: „Az Ember tragédiája franciául» — *Debreceni Szemle*, 1932, BRION, Marcel: *Marseille Matin* 25 octobre 1933, TRONCHON, Henri: *Revue des études hongroises*, 1933

³⁰ KOSZTOLÁNYI, Dezső: „Madách franciául” («Madách en français»), *A Pesti Hírlap Vasárnapja*, 20 septembre 1931.

³¹ «Interview»: *Pesti Hírlap*, 5 décembre 1926.

³² KREPELKA, Elek: «Az „Ember Tragédiája” szlovák bemutatója a pozsonyi színházban» («La représentation slovaque de «La Tragédie de l'Homme» dans le théâtre de Pozsony») — *Híradó*, Pozsony, 1926, n° 275

³³ NÉMETH, Antal: voir note n° 16

³⁴ «Emerich Madách et la «Tragédie de l'Homme» dans les universités françaises» — *Revue des études hongroises*, 1934, 151

scène est le cinéma. Il faudra attendre ces dernières années pour que cette vision de Baldensperger soit réalisée. Puis c'est Rennes et la tournée s'achève à Besançon.

Un bon nombre de spécialistes de la littérature française écrivent dans de nombreuses revues françaises ou hongroises aussi à cette époque.³⁵

Henri Bidou conclut un article dans le journal *Le Temps*,³⁶ par ces mots : « . . . Adam est las de voir l'avenir. Lucifer le réveille. Une dernière scène le réconcilie avec Dieu. 'Pouvoir choisir entre le bien et le mal, quelle grâce infinie!' dit le chœur céleste. 'Lutte et aie confiance', dit le Seigneur. 'Celui qui s'efforce, nous pouvons le sauver', avaient dit les anges dans Faust. C'est que Faust est une philosophie. *La Tragédie de l'Homme* est un cri de détresse . . . »

Mais rien n'y fait, l'œuvre reste à la porte des théâtres. Une exception pourtant en 1937: Géza Blattner, pionnier du théâtre de marionnettes hongrois émigré à Paris en 1924, directeur de la Compagnie de l'Arc-en-Ciel, présente *La Tragédie de l'Homme* au cours du festival de marionnettes organisé dans le cadre de l'Exposition Universelle de Paris. Le(s) peintre(s) Zsigmond Cselényi-Walleshhausen (Sigismond de Walle) et Fernand Pignatel adaptent l'œuvre de Madách aux exigences de cet art, et une vingtaine d'artistes hongrois composent décors et costumes. A l'exception de la scène 10 (*Kepler II*), tous les tableaux figurent dans ce spectacle qui dure deux heures et dont Blattner réalise un enregistrement sur disque. Les scènes historiques et utopiques sont réduites à un dialogue entre Adam et Lucifer, les autres personnages, y compris Eve, sont muets. D'après les témoins, c'est un spectacle distrayant, mais ayant peu de rapport avec l'original. Les instigateurs, au-delà de leur propre plaisir, ont pour but de convaincre des metteurs en scène de se lancer dans l'aventure. En 1937, le poète hongrois Jenő Mohácsi, auteur d'une traduction en allemand de *La Tragédie de l'Homme*, qui assiste à la représentation parisienne, en fait une bonne critique dans le *Pesti Napló* de Budapest.³⁷ Nous apprenons dans son article que Paul Valéry, parrain de la représentation, s'y intéresse vivement.

Aurélien Sauvageot aborde la question de *La Tragédie de l'Homme* dans son livre *Découverte de la Hongrie*³⁸ paru à Paris en 1937:

«L'homme de Madách, arraché malgré lui à la négation suprême qui le conduisait au suicide, ne se résigne qu'en se refusant désormais à penser davantage à son destin . . . Son pessimisme s'accorde avec l'amertume qui empoisonne bien des âmes hongroises d'aujourd'hui. Lutter, rester à vivre dans un monde sans finalité, en se fiant à l'instinct vital plus fort que la raison pour conserver les nations en péril, telle est la leçon que les spectateurs viennent puiser dans ce chef d'oeuvre du théâtre hongrois».

³⁵ Voir la bibliographie sur les études littéraires.

³⁶ BIDOU, Henri: «Le Faust hongrois», *Le Temps*, Paris, 7 mars 1934.

³⁷ MOHÁCSI, Jenő: „Az ember tragédiája — francia bábjáték formájában” («La Tragédie de l'Homme — sous forme de guignol français»), *Pesti Napló*, 1937, n° 161, 22

³⁸ SAUVAGEOT, Aurélien: *Découverte de la Hongrie* — édition Fernand Alcan, Paris, 1937, 240

En somme, il pense que la sombre tragédie du sort humain madachien correspond bien au sort du peuple hongrois de l'époque.

En Belgique, Léo Lederer, un écrivain, cherche à faire jouer *La Tragédie de l'Homme*. Le 13 décembre 1938, dans un cercle littéraire, Germaine Lavallée dit une scène que la presse bruxelloise remarque.³⁹

A la veille de la seconde guerre mondiale, Lipót Molnos-Müller, dont nous avons parlé précédemment, négocie la présentation du poème dramatique avec des directeurs de théâtre français, et même avec le directeur de la Comédie Française. Il présente la traduction de Vautier, mais les théâtres posent deux conditions: Les décors et les costumes doivent être assurés par des mécènes, et la pièce devra être remaniée au goût français. Une première ébauche est entreprise avec l'aide de plusieurs écrivains. Joseph, le frère cadet de Frigyes Karinthy, y participe notamment en traduisant une ou deux scènes.⁴⁰ Il essaie de rendre le texte dans une langue parisienne populaire. Mais la guerre met fin à ses projets.

En 1942, en conclusion de son article, Géza Birkás espère qu'après la guerre la muraille de Chine s'abattrait et que l'oeuvre de Madách trouverait la France.⁴¹

L'après-guerre voit les choses évoluer avec la parution de deux excellentes traductions, de parti-pris littéraire différents.

Roger Richard, né en 1917, élève d'Aurélien Sauvageot et collaborateur de l'Institut Hongrois, compte parmi les grands poètes-traducteurs de la poésie hongroise. Il exécute en 1946 une première traduction abrégée de la pièce pour la radiodiffusion⁴². Il est à noter que dans les années 50, Roger Richard fut l'un des propagandistes du théâtre radiodiffusé. C'est le musicien hongrois Tibor Harsányi qui compose la musique. A notre connaissance, trois émissions ont lieu: la première en septembre 1946 à la Radiodiffusion française, puis en novembre de la même année au studio de Lausanne de la Radiodiffusion suisse. Une troisième émission est entendue sur les ondes de la Radiodiffusion française en juin 1948. Roger Richard explique sa position dans la revue *France-Hongrie* en 1961:⁴³

«Je tiens qu'une traduction intégrale en vers français eût par trop écarté de la fidélité souhaitée à l'esprit profond de l'oeuvre».

³⁹ *Gazette*, 15 décembre 1938.

Le Soir, 16 décembre 1938.

L'Indépendance belge, 17 décembre 1938.

Aujourd'hui, 18 décembre 1938.

La Nation belge, 18 décembre 1938.

⁴⁰ Ce fait m'a été confirmé par Pierre Karinthy, son fils.

⁴¹ Voir note n° 5.

⁴² Voir note n° 1.

⁴³ RICHARD, Roger: «Un chef d'oeuvre universel de la littérature hongroise», *France-Hongrie*, Paris, 1961, n° 70, 48 -54

En 1962, Ladislav Gara publie un extrait versifié de l'oeuvre dans son *Anthologie de la Poésie Hongroise*.⁴⁴ C'est la première étape du travail d'adaptation de Jean Rousselot qui aboutira à l'édition d'un nouveau texte en 1966.⁴⁵ Ce dernier, né en 1913 est poète, romancier, essayiste. Il a contribué à présenter au public français de nombreux auteurs hongrois, dont Attila József et Gyula Illyés, Jean Rousselot est le premier traducteur français de *La Tragédie de l'Homme* qui ne parle pas hongrois. C'est un travail fécond de polissage avec Ladislav Gara qui lui permet de réaliser cette traduction-chef-d'oeuvre. Il donne dans sa préface des indications sur la méthode qu'il a employée pour résoudre les problèmes prosodiques, en choisissant pour chaque personnage un langage rythmique propre.

Dans le document distribué lors de la conférence de presse de présentation de la mise en scène du Conservatoire, le 17 mars 1992,⁴⁶ Jean Rousselot expose à nouveau sa conception:

«... Etablir cette version à partir d'une traduction brute de feu mon ami Ladislav Gara ne fut pas une mince affaire. Il fallait non seulement qu'elle gardât l'allure poétique de l'original, mais qu'elle en respectât le sens. Adoptant, pour équivaloir à l'iambe hongrois, un décasyllabe blanc qui ne répugnât pas ici ou là à assonancer ou rimer, j'avais à craindre la monotonie si je donnais une scansion unique à ce vers; je l'ai donc volontairement distribué en tenant compte de la nature des scènes et du caractère des personnages...»

Malgré la parution de la traduction de Roger Richard, puis de celle, excellente, de Jean Rousselot, on ne reparle vraiment de *La Tragédie de l'Homme* que dans les années 80 où de nombreuses idées germèrent pour se concrétiser aujourd'hui. En 1984, sur l'initiative de Georges Baal une lecture partielle de l'adaptation de Jean Rousselot est donnée au Centre Pompidou devant un public fervent.

Puis cette année, la première mise en scène en costumes et décors, par Roger Vial, est offerte au public parisien par le Conservatoire National d'Art Dramatique dirigé par Jean-Pierre Miquel. Vous pourrez lire ci-après la critique de ces représentations par Erzsébet Hanus.

Souhaitons longue vie à *La Tragédie de l'Homme* en France. De Rigoudaud à Rousselot, un grand nombre de Français ont tout fait pour la faire connaître à leurs compatriotes. Que leurs efforts soient récompensés à leur juste mérite, l'oeuvre en vaut la peine.

⁴⁴ GARA, Ladislav: *Anthologie de la poésie hongroise*... Le Seuil, Paris, 1962, 184—188

⁴⁵ Voir note n° 1.

⁴⁶ *Madách en France*: document de la Conférence de presse édité par l'Institut culturel hongrois le 17 mars 1992.

⁴⁷ HANUS, Erzsébet: «Ironikus és kritikus játék» («Un jeu ironique et critique») — *Pesti Hírlap*, Budapest, 7 avril 1992, 11

Traductions de la tragédie de l'homme

- Traduction de Ludovic Rigoudaud, (non publié, 1863?)
Nous ne reprendrons pas ici les autres tentatives citées dans le corps de l'article.
- Traduction Bálint Varga, avant-propos Amédée Saissy, publiée par la Gazette de Hongrie dans son supplément *Revue hongroise*, éditée par l'Académie des Sciences de Hongrie, Budapest, 1881, n° 81, 82, 83, 84, 1882, n° 1, 2, 3, 4.
- Traduction Charles de Bigault de Casanove, préface Charles Dumur, in *Le Mercure de France*, Paris, 1896, tome 19, 13—48, 294—336, 405—440 et tome 20, 80—89
- Traduction Charles de Bigault de Casanove (même que précédemment), préface du traducteur, éd Société du Mercure de France, Paris, 1896, XII—254
Deux éditions.
- Traduction Guillaume Vautier, préface Georges Louis Fóti, co-édition Librairie française de Budapest—Piccart, Budapest—Paris, collection Les cent chefs d'oeuvre de la littérature hongroise n° 3, 1931, 252
- Traduction-adaptation pour la compagnie Arc-en-Ciel (théâtre de marionnettes) dirigée par Géza Blattner, par Zsigmond Cselényi—Wallehsausen et Fernand Pignatel, non publié, Paris, 1937
- Traduction par Roger Richard, non publié, Paris, 1946
Traduction réduite et adaptée pour la radio.
- Poème dramatique traduit du hongrois par Roger Richard, préface de Marcell Benedek, jaquette et reliure Klára Papp, édition Corvina, Budapest, 1960, 271
Traduction précédente complétée.
- Poème dramatique traduit et adapté par Ladislav Gara et Jean Rousselot, in Anthologie de la poésie hongroise établie par Ladislav Gara, Paris, 1962, 184—188
Parution d'un fragment de l'oeuvre qui paraîtra en 1966
- Poème dramatique traduit par Roger Richard, reprise de sa traduction précédente revue et corrigée, édition Corvina, Budapest, 1964, 305
- Poème dramatique traduit par Ladislav Gara, adapté et préfacé par Jean Rousselot, édition Corvina, Budapest, 1966, 224
- Poème dramatique traduit par Ladislav Gara et adapté par Jean Rousselot, in *Arion*, Budapest, 1968, n° 2, 176—180, illustrations János Kass.
Fait partie d'une étude sur Madách.
Voir Etudes littéraires.
- réédition de l'adaptation de Jean Rousselot, édition Corvina, Budapest, 1978, 287
- reprise de l'adaptation de Jean Rousselot, précédée de textes sur diverses créations de l'oeuvre traduits par Michel Gergelyi, édité par le Centre hongrois de l'Institut international du Théâtre, Budapest, 1986, 335, illustrations et nombreuses photos.

Autres textes de Madách

- Extraits de ses textes politiques — in Nouvelle revue de Hongrie, Budapest, Juillet 1944.
- Sur la situation — in Témoins, Zurich, automne 1956, n° 14, 24—26
- Moïse — traduction-adaptation de Jean Rousselot d'un extrait du poème dramatique, in *Arion*, Budapest, 1968, n° 2, 189—192

Etudes littéraires

Sauf exception les comptes-rendus cités dans les notes ne sont pas repris ici.

Divers

- Madách et «La Tragédie de l'Homme» — sans nom d'auteur in Gazette de Hongrie, 1884, 3^{ème} année.
- Madách (Imre) 1823—1864 — article in Dictionnaire des Littératures de Phillipe Van Tieghem, Presses universitaires de France, collection Quadriges, Paris, 1968, volume 3, 2452—2453
- Madách Imre — article in Dictionnaire des auteurs de tous les temps et de tous les pays, édition Laffont—Bompiani, collection Bouquins, Paris, 1980, volume III, 223
- Tragédie de l'Homme (La) — article in Dictionnaire des oeuvres de tous les temps et de tous les pays, édition Laffont—Bompiani, collection Bouquins, Paris, 1980, volume VI, 465

Baldensperger Fernand

- «La Tragédie de l'Homme» et les prévisions positivistes — in Revue des études hongroises, Paris, juillet-décembre 1934, n° 3—4, 225—228

Bencze Eugène

- La Tragédie de l'Homme est-elle le Faust hongrois? — in Revue de littérature comparée, Paris, janvier-mars 1934, n° 1.

Beregi Théodore

- Imre Madách et la Tragédie de l'Homme — in Sur le chemin de l'immortalité, volume II Littérature et art dans le monde, édition Art et poésie, Nimes, 1987, 259—262

Bidou Henri

- Le Faust hongrois — in le journal Le Temps, Paris, 7 mars 1934.
Sûrement la première étude française de fond sur l'oeuvre.
- Un cri de détresse: «La Tragédie de l'Homme» — in Revue des études hongroises, Paris, janvier—juin 1934, n° 1—2, 5—11.
Reprise de l'article du journal Le Temps

Bisztray Jules

- Emeric Madách — in Nouvelle revue de Hongrie, Budapest, décembre 1933, tome 49, 1028—1038
- Emeric Madách et «La Tragédie de l'Homme» — in Revue des études hongroises, Paris, janvier—juin 1934, n° 1—2, 12—35
- 50 ans — 500 représentations — in Nouvelle revue de Hongrie, Budapest, avril 1934, n° 4, 401—404

Brion Marcel

- Madách, La Tragédie de l'Homme — in Marseille—Matin, Marseille, 25 octobre 1933

Dobhloff Lily Baronne

- La Tragédie de l'Homme de Madách — in Nouvelle revue de Hongrie, Budapest, octobre 1934, n° 8, 316—317.

Gáldi László

- Deux nouvelles adaptations de la Tragédie de l'Homme — in Nouvelles études hongroises, Budapest, 1967, volume 2.

Hankiss János

- La Tragédie de l'Homme. L'Adam hongrois — in Revue des études hongroises, Paris, janvier—juin 1935, n° 1—4, 262—268

Juhász László

- Un disciple du romantisme français. Madách et la Tragédie de l'Homme — Etudes françaises n° 4, publiées par l'Université de Szeged, Szeged, 1931, 64

Keresztúry Dezső

- Le «Moïse» de Madách — in Arion, Budapest, 1968, n° 2, 185—189, illustrations de János Kass.

Korompay János

- La Tragédie de l'Homme d'Imre Madách en français — in Nouvelles études hongroises, Budapest, 1972, volume 7, 180—196

Lebois André

- Madách et la Tragédie de l'Homme — in Annales ESC, Paris, 1975, tome 2, n° 2, 67—89

Lotze Dieter P.

- Les fondements philosophiques de la Tragédie de l'Homme de Madách — in Revue de littérature comparée, Paris, 1986, n° 4, 427—444

Mezey László

- La Tragédie chrétienne (la Tragédie de l'Homme) — in Acta litteraria, Budapest, 1973, tome 15, fascicule 3—4, 309—326

Németh Antoine

- «La Tragédie de l'Homme» sur les scènes hongroises et *étrangères* — in Revue des études hongroises, Paris, juillet—décembre 1934, n° 3—4, 303—322

Németh Béla

- A la rencontre de deux époques (Madách) — in *Acta litteraria*, Budapest, 1973, tome 15, fascicule 3—4, 271—289

Pillias Emile

- Deux spectacles en plein air — in *Nouvelle revue de Hongrie*, Budapest, 1935, 2ème semestre, 343—...

Radó György

- Imre Madách et les Français — in *Nouvelles études hongroises*, Budapest, 1969—1970, n° 4—5, 208—222

Richard Roger

- Un chef d'oeuvre universel de la littérature hongroise (La Tragédie de l'Homme) — in *revue France—Hongrie*, Paris, 1961, n° 70, 48—54

Rousselot Jean

- Un Faust hongrois — in *revue France—Hongrie*, Paris, hiver 1965—1966, n° 87, 28—38
Extrait de sa préface du livre paru aux éditions Corvina, qui était sous presse.
- Jean Rousselot sur la Tragédie de l'Homme — in *Arion*, Budapest, 1968, n° 2, 174—176
Extrait de la préface du livre paru aux éditions Corvina en 1966.

Sayous Edouard

- Madách, poète hongrois et sa Tragédie humaine — in *Revue chrétienne*, Paris, octobre 1894, 260—269

Szegő André

- Un chef d'oeuvre hongrois «la Tragédie de l'Homme» de Madách — in *Nouvelle revue de Hongrie*, Budapest, septembre 1932, tome 47, n° 9, 175—177

Sőtér István

- Imre Madách et la Tragédie de l'Homme — in *Aspects et parallélismes de la littérature hongroise*, édition Akadémiai Kiadó, Budapest, 1966, 11—30
- Madách et les courants de l'époque — in *Aspects et parallélismes de la littérature hongroise*, édition Akadémiai Kiadó, Budapest, 1966, 31—49
- Madách et les courants de l'époque — in *Acta litteraria*, Budapest, 1965, tome 8, fascicule 1—2, 5—18

Tolnai Gábor

- L'anniversaire de l'auteur de la «Tragédie de l'Homme» — in *Acta litteraria*, Budapest, 1973, tome 15, fascicule 3—4, 245—268

Tronchon Henri

- Emeric Madách, *La Tragédie de l'Homme* — in *Revue des études hongroises*, Paris, janvier—juin 1933, n° 1—2, 86—87
compte rendu de la traduction de G. Vautier.

Vajda György

- L'élément européen et hongrois dans la «Tragédie de l'Homme» — in *Acta litteraria*, Budapest, 1973, tome 15, fascicule 3—4, 337—346

Waldapfel József

- Madách et Rousseau — in *A travers siècles et frontières*, édition Akadémiai Kiadó, Budapest, 1968, 328—329
— Madách et Fourier — in *A travers siècles et frontières*, édition Akadémiai Kiadó, Budapest, 1968, 330—359
— Gorki et Madách — in *A travers siècles et frontières*, édition Akadémiai Kiadó, Budapest, 1968, 360—393

DOCUMENTS

1. COMPARAISON DES TRADUCTIONS

L'ai choisi les premiers vers du poème dramatique, où Dieu parle.

En hongrois

*Be van fejezve a nagy mű, igen.
A gép forog, az alkotó pihen.
Év-millióig eljár tengelyén,
Míg egy kerékfogát újítani kell.*

Bálint Varga

Le seigneur se réjouit d'avoir achevé son oeuvre. Elle tourne la machine et il faudra des millions d'années avant qu'il soit nécessaire d'y réparer quelques rouages.

Charles de Bigault de Casanove

Le grand oeuvre est terminé et il est bon. La machine est en marche, le Créateur se repose. La roue tournera des millions d'années avant qu'il soit besoin d'y changer une dent.

Guillaume Vautier

le grand ouvrage est achevé, oui;
la machine tourne, le Créateur repose.
L'univers, désormais, évolue sur son axe:
les millions d'années se succéderont
sans qu'il faille renouveler un cran.

Zsigmond Cselényi—Wallehausen

Oui, l'oeuvre est terminée!
La machine tourne
et tournera sans arrêt,
pour l'éternité.

Roger Richard

Oui, le grand oeuvre est achevé. La machine tourne, et le créateur se repose. Elle tournera sur son axe des millions d'années avant qu'il en faille renouveler un seul rouage.

Jean Rousselot

Oui, mon ouvrage est terminé. Voilà
La machine lancée. Le créateur
peut prendre du repos. Cet univers,
Au sein des cieux bien posé sur son axe,
Des millions d'ans pourront le voir tourner
Sans que défaille un seul de ses rouages.

DOCUMENTS

2. CORRESPONDANCE Rigoudaud/ Madách

Monsieur, veuillez excuser l'indiscrétion de ma demande. Occupé dans votre pays à faire des recherches sur la littérature hongroise, votre Tragédie de l'Homme est tombée entre mes mains.

Les premières feuilles lues, reconnaissant une oeuvre de goût et de mérite, j'ai pris la peine de traduire le volume en entier et aujourd'hui que l'ouvrage est terminé quant à la question de la traduction, je viens solliciter de votre obligeance, votre approbation à sa publication prochaine, et vous prier de me dire si je puis disposer de vous pour les renseignements qui me seront nécessaires pour polir et corriger mon manuscrit.

Dès que j'aurai terminé, je prendrai la liberté d'aller moi-même vous consulter, ou si non, je vous adresserai le manuscrit, avec prière de relever les erreurs que mon peu de connaissance de votre langue a rendu inévitables.

N'ayant rien voulu terminer avant de vous consulter, j'ai préféré vous écrire ne pouvant en ce moment me déranger retenu par des occupations sérieuses. Aussitôt votre réponse reçue, je vous adresserai les demandes de renseignements sur quelques points obscurs pour moi, ainsi que les développements me paraissant nécessaires pour mon ouvrage.

Recevez, Monsieur, avec l'expression de toutes mes sympathies pour votre livre et pour votre talent, celle de mes sentiments les plus respectueux et les plus distingués. Ludovic Rigoudaud. Hôtel de l'arbre vert, 68. Presbourg, le 12 8bre 1863.

Alsó-Sztrégova. 1864 17 Feb.

Monsieur!

Si le libraire m. Emich n'avait pas tardé de m'envoyer votre lettre il y a déjà longtemps que j'aurais pu vous remercier de l'intention, par laquelle vous allez m'honorer, en vous chargeant de la traduction de «La tragédie de l'homme». Si vous souhaitez à cet égard quelques renseignements vous n'aurez qu'à vous adresser directement à moi. Vous me mettez par là dans l'agréable situation de pouvoir tout à l'heure satisfaire à votre demande.

C'est l'adresse: Emeric de Madách à Sztrégova la dernière poste: Szakal.

Du reste je me signe avec respect

Votre humble serviteur . . .

Madách a écrit la lettre directement en français. Il a appris la langue française dès sa plus tendre enfance. Il est curieux de noter que les premiers mots écrits de la main de Madách sont en français. A l'âge de cinq ans il adressa des vers français à son père.

Je vous souhaite de tout mon coeur

Une longue vie et du bonheur.

Nous les trouvons au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale hongroise.

Aurélien Sauvageot à Budapest d'après sa correspondance inédite

Un de nos grands romanciers du XX^{ème} siècle, Zsigmond Móricz, disait à Sauvageot quand il était à Budapest: «Vous êtes un Français heureux; vous n'êtes pas obligé de chanter en chœur». Mais Sauvageot, qui connaissait bien la Hongrie pour y avoir vécu de 1923 à 1931, trouvait cette obligation intéressante; et il était convaincu que la voix hongroise ne devait pas manquer au concert des nations.¹ Toute sa vie il a tenté d'établir des liens entre les Français et les Hongrois et de dépasser les différences historiques. Cependant, à la fin de son existence, il reconnaît l'échec de sa tentative pour créer un dialogue entre les intellectuels français et hongrois, et en 1985, il se présente comme «le seul Français à avoir pris réellement contact avec la civilisation hongroise des années 30». ² Il était le seul et il le reste.

Du côté hongrois, les participants au dialogue ont été aussi peu nombreux. Pourtant la revue *Nyugat* se charge entre 1925 et 1935 de répandre l'idée d'une Europe supranationale et elle voudrait briser le mur artificiel qui sépare le Hongrie de la France.

Les critiques et commentateurs de cette revue s'orientent vers Paris et vers la France qu'ils considèrent comme leur seconde patrie et que Kosztolányi considère comme «berceau intellectuel». Tous ces moments de sa vie à Budapest, Sauvageot les a longuement racontés dans ses *Souvenirs de ma vie hongroise* publiés en 1988 quelques mois avant sa mort.³ Des lettres de Sauvageot que j'ai retrouvées au Collège Eötvös et qui n'ont pas été publiées viennent donner un aspect plus concret à ces souvenirs.⁴

¹ KÖPECZI, Béla: „*Sauvageot halála*”, *Népszabadság*, 1988. december 17.

² ÖRVÖS, Lajos: „*Mit üzen Sauvageot?*” *Hítel*, 1989/9. 21

³ SAUVAGEOT, Aurélien (1988): *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, Corvina

⁴ SAUVAGEOT, Aurélien: Bartoniek Gézához és Gombocz Zoltánhoz, 46. doboz „*Francia tanárok*” 84/a, Eötvös Kollégium levéltára

Elles ont été écrites d'une part à Géza Bartoniek (1923—1927), d'autre part à Zoltán Gombocz (1928—1931), tous deux directeurs du Collège Eötvös qui avait été fondé en 1895 sur le modèle de la vieille école de la rue d'Ulm, l'Ecole Normale Supérieure de Paris.

On peut s'attacher à étudier certains aspects de ces lettres: la différence de ton dans la correspondance avec les deux directeurs; le travail à l'école, enseignement direct et documentation; l'apprentissage de la langue; les travaux de traduction; les recherches personnelles et l'élaboration de sa thèse; et pour finir, nous verrons les échanges culturels franco-hongrois et quelques rares allusions politiques.

Il est vrai que le ton des lettres est différent selon qu'elles sont adressées à Bartoniek ou à Gombocz. Le ton des lettres à Bartoniek est plus sympathique et reconnaissant, malgré le caractère respectueux et assez cérémonieux du style. Ainsi dans cette lettre du 1^{er} octobre 1925:

«A la veille de retourner à Budapest dans ce cher Eötvös Collégium que j'ai appris à aimer et surtout grâce à la bienveillance inlassable que vous avez bien voulu manifester à mon égard, je me permets de vous adresser mes devoirs et aussi quelques petites prières que vous ne manquerez pas d'exaucer, je le sais.

Je vous serai tout d'abord bien reconnaissant de vouloir mettre cette année encore à ma disposition l'appartement que j'ai occupé ces deux dernières années.»

Plus tard, en 1928, Sauvageot s'inquiète de la santé gravement atteinte de Bartoniek — qui mourra d'ailleurs cette même année — et de nouveau, insiste sur sa reconnaissance:

«J'ai appris avec émotion que votre santé a beaucoup souffert également durant ces tristes vacances. J'ai été heureux de savoir qu'elle s'est améliorée notablement au cours de ces dernières semaines.

A la veille de venir vous présenter moi-même mes devoirs, je me permettrai d'exprimer ici le désir de vous revoir en meilleure santé et complètement rétabli.

Ce vœu que je forme de tout coeur pour votre prospérité, émane de la reconnaissance respectueuse que je vous devrai toujours pour l'accueil si bienveillant que vous avez su me faire et qui a rendu mes séjours au Collège si chers à ma mémoire.

Tout le bien que j'ai éprouvé durant les années passées en Hongrie demeurera indissolublement lié pour moi à votre sympathique protection. Permettez-moi, monsieur le Directeur, de vous en remercier avec toute la véhémence de la sincérité.»

(Paris, ce 6 février 1928)

Cette sympathie n'est pas l'effet du hasard: les Hongrois aussi reconnaissent en Bartoniek un homme sincère et de bonne volonté. Eckhardt Sándor parle ainsi de lui et de sa relation avec l'esprit français:

„Il était touchant de voir combien le premier directeur de Collège Eötvös, le «père Bartoniek», comme l'appelaient les professeurs français, était attaché à ses rapports avec l'Ecole et avec toute la culture française. Les livres français avaient l'honneur du maroquin, les livres allemands devaient se contenter de la demi-toile. La section française était soigneusement tenue à jour, la section allemande profitait comme elle pouvait. Apprendre le français était une obligation pour les élèves de toute spécialité, car on pratiquait cet axiome du baron Eötvös que même la plus forte dose de culture française ne saurait nuire à la civilisation nationale, alors que l'on sait le danger mortel de l'infiltration de l'esprit

germanique qui nous arrive en suivant la pente naturelle des Alpes et du Danube. L'esprit français qui féconde sans assimiler paraissait à Bartoniek comme une inoculation indispensable pour préserver les futurs professeurs contre une épidémie dangereuse.»⁵

Pour Sauvageot, Zoltán Gombocz sera le savant, le maître qui le soutiendra dans ses études linguistiques.⁶ Comme les *Souvenirs* le rapportent, Meillet lui avait demandé de faire office de directeur de thèse:

«Cher Maître, (c'est le titre que Sauvageot donnera toujours à Gombocz dans ses lettres), abusant d'une promesse que votre bienveillance avait eu l'imprudence de me faire, il y a déjà quelque temps, j'ai osé me permettre de vous faire à chacun par Hornyánszky un jeu des épreuves de ma thèse principale, dont l'impression vient enfin de commencer après des préliminaires excessivement laborieux.»

(Les Gras, ce 9 septembre 1928)

Il lui demande aussi d'intervenir auprès de Meillet pour limiter des risques de critique de la part d'un membre du jury:

«Cette soutenance comporte un seul risque: celui que peut provoquer Pelliot. Aussi vous serais-je infiniment reconnaissant, si vous aviez la bonté, en temps voulu, d'avertir Meillet que des critiques de pur détail sur deux ou trois faits mongols n'infirmen en rien un résultat qui veut se fonder uniquement sur un ensemble.»

(même lettre)

Toute une partie des lettres, surtout de celles écrites à Bartoniek, se rapporte au travail direct à l'École, pour l'enseignement et la documentation:

«En ce qui concerne le programme que je compte appliquer cette année aux élèves du Collège, je crois pouvoir vous proposer ce qui suit, après de longues méditations:

1° élèves de 2^{ème} année: a) lecture expliquée de textes choisis du XVII^{ème} siècle (1^{er} semestre), du XVIII^{ème} siècle (2^{ème} semestre); b) traduction du hongrois en français de textes faciles avec commentaire grammatical.

2° élèves de 3^{ème} année (4^{ème} année aussi): a) lecture expliquée d'un texte moderne; b) histoire de la langue française (phonétique, morphologie, syntaxe, lecture de textes anciens). 3° élèves de toutes catégories: travaux pratiques portant sur l'histoire de la littérature classique et moderne (sous forme de courtes conférences faites en français). En ce qui concerne les élèves destinés à se spécialiser plus particulièrement en français, je serais très désireux de les voir suivre un des cours de latin professés au Collège, le latin étant indispensable pour une acquisition vraiment complète du français.»

(Ce 1^{er} octobre 1924)

Sur la documentation:

«Vos doléances concernant la liste des livres et périodiques réclamés par vous ont été transmises en temps utile. A mon passage à Paris, mon premier soin sera de vérifier, si on leur a fait droit.

De mon côté, je viens d'établir une abondante liste de livres et de périodiques dont je vais demander l'envoi au Collège. Si j'obtiens entière satisfaction, la Bibliothèque s'enrichira considérablement.»

(Ce 1^{er} octobre 1924)

Mais il y a des difficultés:

«Au moment où je m'apprêtais à crier victoire, la chute subite du franc, l'émotion de la France entière ont amené le gouvernement à envisager des mesures de compressions draconiennes. Il a fallu quinze jours de travail acharné et de démarches épuisantes pour

⁵ ECKHARDT, SÁNDOR (1947): *Le Collège Eötvös*. Edition de l'Amicale des anciens élèves du Collège Eötvös, Budapest

⁶ SAUVAGEOT, Aurélien: „A la mémoire de Zoltán Gombocz (1877 - 1935)”, tirage à part de la *Revue des Etudes Hongroises* 1935, 1—7

essayer de sauver les conquêtes que nous avons réalisées. J'espère dès maintenant y être parvenu. Nous aurons nos livres et nos revues, il faut l'espérer quoiqu'avec un certain retard.»

(Paris, ce 1^{er} février 1924)

Voici les démarches, malgré la chute du ministère:

«Je pense que nous obtiendrons des satisfactions assez importantes au point de vue des livres. Je travaille à ce que désormais on nous affecte un crédit déterminé, ce qui nous permettra de commander les livres jugés utiles jusqu'à concurrence de la somme allouée.»

(Paris, ce 7 juin 1925)

«En attendant, j'ai obtenu gain de cause depuis ce matin pour les livres et les revues. Nous allons obtenir toute une série de publications. Je vous serais infiniment reconnaissant de bien vouloir me faire parvenir au plus tôt la liste des revues, des ouvrages scientifiques (ou autres) que vous désireriez voir parvenir au Collège.

J'ai déjà fabriqué une liste des livres que je réclame pour mes cours et cette liste a été adoptée.»

(Paris, ce 26 juin 1925)

On peut aussi trouver des éléments intéressants sur ses recherches personnelles. Sa première lettre à Bartoniek est particulièrement importante, puisque c'est la lettre où il se présente:

«Depuis des années, je nourris le désir de me consacrer entièrement aux études finno-ougriennes dans lesquelles je ne suis encore, hélas, que trop novice. Des devoirs universitaires m'ont empêché de réaliser mon projet dès l'an dernier. Vous me trouverez donc animé de la plus vive intention et du plus ferme propos de rattraper le temps perdu.

J'ai obtenu de M. Meillet l'autorisation d'écrire ma thèse sur une question de linguistique finno-ougrienne. Ma thèse complémentaire portera sur un sujet de littérature hongroise. Je pense surtout à une monographie sur un auteur qu'il conviendrait de signaler à l'attention du public français. Je pense suivre sur ce point les conseils et les directives que vos professeurs voudront bien me donner.»

(Paris, ce 29 octobre 1923)

Il a, dès le début, le désir de connaître la langue hongroise:

«Ce n'est donc pas seulement comme professeur mais aussi comme élève que je m'apprête à rejoindre le Collège Eötvös. Je m'excuse d'ailleurs auprès de vous, Monsieur le Directeur, de ne savoir encore presque rien de votre langue et de votre littérature. Je ne lis le magyar que fort difficilement; sa structure grammaticale m'est facile, son vocabulaire me fait défaut et l'accent me manque complètement. Il me reste à remplir au plus tôt cette immense lacune. Je crois pouvoir vous promettre que j'y mettrai toutes mes forces et toute ma volonté.»

(Paris, ce 29 octobre 1923)

Mais on peut suivre son apprentissage de la langue hongroise. L'année suivante, en octobre 1924, il écrit:

«Toutes ces vacances, je les ai employées à me préparer davantage à la tâche qui m'attend. Mon effort a surtout porté sur l'étude de la langue hongroise, dans laquelle je crois avoir fait des progrès assez sérieux. En outre, le problème des origines hongroises m'a constamment préoccupé, ainsi que d'autres questions de langue et de linguistique ouraliennes.»

(Ce 1^{er} octobre 1924)

Il a travaillé aussi à sa thèse et à ses études grammaticales:

«Ce travail de l'an passé ne sera pas resté sans résultat. Ma thèse principale intitulée *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques* est achevée. Ma thèse secondaire porte comme vous le savez sur votre poète Ady Endre et je viens d'y mettre la dernière main. Je me suis beaucoup inspiré sur ce dernier sujet de la substantielle étude de notre sympathique ami János Horváth.

Ces deux livres vont aller à l'impression dans un avenir très proche.

Cet hiver, je compte amorcer l'étude de la conjugaison objective en hongrois, en ostiak et en mordve. J'ai espoir d'écrire sur cette question un petit livre qui ne sera peut-être pas sans intérêt.

Je compte également pousser mes études historiques sur le hongoris. D'autre part, si mon livre sur Ady obtient quelque succès, je songerai à en écrire un autre sur János Arany et sur Mór Jókai.»

(Paris, ce 10 octobre 1926)

Il est intéressant de compléter ce document par les *Souvenirs* : la thèse secondaire sur Ady qu'Eisenmann, ancien titulaire de la chaire de civilisation hongroise à la Sorbonne avait accepté de diriger, fut refusée par Eisenmann lui-même, pour des raisons politiques, selon Meillet. (*Souvenirs* de Sauvageot, 112)

En outre, Sauvageot traduit déjà volontiers du hongrois en français :

«Les vacances qui viennent de finir auront été laborieuses. Outre le livre d'Ybl Ervin sur Donatello, j'ai traduit entièrement *Timár Virgil fia* de Babits et commencé l'adaptation en français du livre de Melich János : *A honfoglaláskori Magyarország*.

Sur un autre domaine, qui m'est propre, j'ai écrit un article assez long au sujet du peuplement de la Sibérie préhistorique. Je crois être parvenu à des solutions assez nouvelles. Il y a des chances pour que ce soient les Youkaghirs qui aient précédé les Samoyèdes dans leur habitat actuel. Cette théorie vient compléter la théorie formulée par Kai Donner dans le Journal de la Société finno-ougrienne de Helsingfors.

Je songe maintenant à donner en traduction une nouvelle de Miszách. J'ai encore d'autres projets, mais j'aurai le plaisir de vous en entretenir bientôt de vive voix.»

(Paris, ce 10 octobre 1927)

Mais son activité comporte aussi d'autres aspects. Il travaille beaucoup pour les échanges franco-hongrois, il s'occupe du recrutement des boursiers français qui doivent venir au Collège :

«M. Lanson, que j'ai vu, m'a dit avoir déjà désigné les trois élèves qu'il vous enverra cet été.

Une lettre a dû parvenir à ce sujet à Budapest.

En ce qui concerne Girard, une enquête minutieuse m'a appris qu'il n'y a pas lieu de concevoir d'inquiétudes à son sujet. Vous pouvez donc lui écrire et le recevoir au Collège».

(Paris, ce 7 juin 1925)

Il s'occupe à Paris des Hongrois envoyés officiellement en France :

«Les négociations menées par M. Magyary Zoltán ont pris tout mon temps, car j'ai dû l'accompagner partout et l'introduire auprès des personnalités françaises qu'il devait connaître. Comme il n'avait aucune relation avec personne, il a fallu tout faire».

(Paris, ce 7 juin 1925)⁷

Il s'occupe encore des bourses des étudiants hongrois en France :

«Mon passage à Paris était fort nécessaire. J'ai pu empêcher certaines choses. Un des résultats obtenus est que M. Németh Gyula, Hildebrand et si possible quelques autres encore pourront toucher cette année une bourse de voyage à Paris».

(Paris, ce 9 octobre 1924)⁸

⁷ MAGYARY, Zoltán (1888—1945), haut fonctionnaire au Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique

⁸ NÉMETH, Gyula (1890—1976), savant linguiste, turcologue, membre du Collège Eötvös et de l'Académie Hongroise, chef du département de linguistique à l'Université de Budapest

«En ce qui concerne le logement des boursiers d'Eötvös à l'École, rue d'Ulm, j'ai obtenu le consentement de principe de M. Lanson. Il m'a chargé de vous entretenir plus complètement des moyens à employer pour obtenir la réalisation de notre projet. Dès mon arrivée, je me ferai un plaisir de vous en faire part».

(Paris, ce 1^{er} février 1924)

Même les nominations de ses collègues ne lui sont pas étrangères:

«Les nouvelles officieuses nous apprennent que M. Mistler a demandé son rappel à Paris. Il est donc possible qu'il quitte Budapest définitivement cette année. Dans ce cas, un autre normalien serait désigné de façon à le remplacer. Il serait attribué au nouvel Institut Français dont la création a été projetée par le comte Klebelsberg.

Plus tard, deux autres Français seraient également adjoints à cet établissement. L'un d'eux pourrait être M. André Gaillard, que vous connaissez».

(Paris, ce 7 juin 1925)⁹

Mais toutes les relations culturelles deviennent difficiles à cause des problèmes politiques:

«Les vacances qui viennent de s'écouler auront été surtout remplies par diverses démarches en faveur du développement toujours plus grand des relations intellectuelles entre la France et la Hongrie. Je suis impatient de pouvoir vous communiquer de vive voix les résultats auxquels nous sommes parvenus . . .

Le seul ennui que nous avons éprouvé est venu du fait de cette lamentable affaire des faux billets de banque fabriqués par la prince Windischgratz. L'opération avait été montée par un groupe de «patriotes» hongrois exacerbés. Ils n'avaient rien imaginé de mieux, pour se venger de la France, coupable principale du Traité de Trianon, que de ruiner son crédit en inondant l'Europe de faux billets de la Banque de France. L'émotion qu'elle a provoquée en France a été énorme. Je ne sais dans quelle mesure ce que la presse a imprimé est vrai ou faux, mais ici, on a été très impressionné du fait que de hautes personnalités gouvernementales y étaient impliquées. Le gouvernement hongrois aurait dû mettre fin immédiatement à ces rumeurs par des démentis formels.

Quoi qu'il en soit, les ennemis de la Hongrie s'en donnent à cœur joie et ceci n'est pas, hélas, pour faciliter notre tâche. Je me défendrai de vous dissimuler que notre position à Carrère et à moi n'a pas toujours été des plus agréables. C'est un moment désagréable à passer. Il faut se résigner et attendre avec patience.

Mais soyez assuré que tous ces événements ne changent rien aux dispositions qui animent ici tous vos amis, surtout dans les milieux intellectuels».

(Paris, ce 1^{er} février 1926)

Dans ses lettres à Bartoniek, il ne s'occupe presque jamais de politique: à peine une allusion amusante à son attachement républicain pour opposer son conservatisme dans la vie et son progressisme politique:

«Je suis très conservateur dans mes habitudes. Ceci vous fera sourire, Monsieur le Directeur, de la part d'un républicain. Mais les hommes sont ainsi faits».

(Paris, ce 6 février 1928)

Mais nous savons bien par ses *Souvenirs* qu'il s'intéressait beaucoup à la politique, la surveillance policière à laquelle il était soumis et dont il parle dans ses *Souvenirs* explique cette discrétion dans la correspondance. Une lettre non datée, mais probablement de février 1925, fait exception:

«Ici, pendant ce temps-là, il m'a fallu faire une sérieuse propagande en faveur de la science hongroise. Elle a de nombreux et dévoués amis, croyez-le bien. Mais je vous dissimulerais la vérité, si je vous laissais ignorer que certaines influences prévalent contre elle. Il n'a pas toujours été facile de lutter contre ce courant-là.

⁹ MISTLER, Jean professeur, chargé des relations culturelles à l'Ambassade de France à Budapest, KLEBELSBERG, Kunó comte (1875—1932), politicien conservateur, chargé des affaires culturelles

Les Karolysták s'agitent beaucoup sur le pavé de Paris (a zsidók is!) ainsi que les communistes hongrois réfugiés en France. Il est regrettable que Jancsó Elemér et Szabó Endre se soient mêlés si activement à ces mouvements. Ceci est d'autant plus ridicule de leur part que toutes ces agitations passent inaperçues dans l'immense Paris, rempli jusqu'au bord d'Américains et d'Anglais. Quant à la population française, elle ne soupçonne même pas l'existence de réfugiés politiques hongrois.

On aurait grandement tort à Budapest de leur attribuer une importance quelconque».

(Paris, ce vendredi)¹⁰

Les années 1930 sont une période difficile, à cause de la crise:

«Par ailleurs, la vie ici continue, mais il apparaît de plus en plus que la crise ne nous épargnera pas et que les temps vont devenir difficiles.

Le scandale Austriac s'étend. On parle de 30 à 40 hommes politiques compromis. Et par dessus tout cela, un temps horrible de pluie et de brouillard qui finit par affecter même un finno-ougriste convaincu».

(Paris, ce 11 février 1931)

Et Sauvageot, fatigué par toutes ces intrigues, comme le racontent ses *Souvenirs*, préfère se consacrer à ses recherches finno-ougriennes et à la préparation de son dictionnaire franco-hongrois qui paraîtra en 1932.

Voici sa dernière lettre à Zoltán Gombocz:

«L'émotion que j'éprouve aujourd'hui me fait davantage mesurer toute la respectueuse affection que vous avez fait naître en moi au cours des années où vous avez bien voulu me marquer à tant de reprises votre bienveillante sympathie.

L'un des bonheurs de ma carrière aura été de rencontrer sur mon chemin votre amitié et votre appui. Plus que jamais j'en apprécie la valeur, infiniment précieuse».

(Paris, ce 11 février 1931)

Cette émouvante lettre d'adieu correspond à la dernière page des *Souvenirs* où Sauvageot cite un passage de son livre *Découverte de la Hongrie*, publié en 1937, mais écrit en 1934.

«Ce qui caractérise au suprême degré la vie hongroise, c'est la domination du spirituel, jusqu'à faire prévaloir le rêve sur la réalité. Je ne crois pas qu'aucune nation ait jamais entretenu une civilisation aussi fastueuse avec des ressources matérielles aussi pauvres. C'est pourquoi Budapest continue à briller de ses lumières aux yeux du voyageur qui l'admire à l'arrivée.

Mais le voyageur qui la quitte après y avoir laissé une partie de son destin, celui-là ne voit pas les lumières de la ville s'éloigner sans que son coeur se serre. Il ne peut pas ne pas se demander combien de temps elles brilleront encore au ciel inquiet de l'Europe centrale.

Car si jamais leur flamboiement venait à s'éteindre, les ténèbres qui se refermeraient au-dessus de ce foyer de clarté seraient si épaisses qu'elles formeraient un trou noir, un gouffre d'obscurité dont la noirceur ternirait l'éclat de la civilisation européenne tout entière.»¹¹

Comment a-t-il pu pressentir le destin de la Hongrie? Son long séjour à Budapest et ses recherches sur l'histoire et la civilisation hongroises lui avaient donné une sensibilité particulière à tout ce qui touchait à ce pays.

¹⁰ JANCSÓ, Elemér (1905–1971), né en Transylvanie, professeur à l'Université de Budapest, après avoir été étudiant au Collège Eötvös et à Paris

¹¹ SAUVAGEOT, Aurélien (1937): *Découverte de la Hongrie*, Paris, Librairie Félix Alcan, 241

†Erik FÜGEDI

Université Loránd Eötvös, Budapest

Comment l'Europe accueillit la Hongrie en l'an 1000. Le roi Étienne

Dans l'*Histoire religieuse de l'Occident médiéval* de Jean Chelini, manuel de la collection U, la partie consacrée à l'activité apostolique de l'Église aux X^e et XI^e siècles contient un court chapitre sur *La couronne de Saint Étienne* où on lit ceci:

«Les Hongrois avaient envahi les territoires des Avars, convertis à la fin du IX^e siècle, et avaient détruit toute trace de christianisme dans le pays. Pendant plus d'un siècle, ils ravagèrent la Bavière, la Souabe, la haute Italie. Othon I^{er} les écrasa près d'Augsbourg en 955, avec l'aide de l'évêque de la ville, Saint Ulrich. Les Hongrois se tournèrent alors peu à peu vers la vie sédentaire et se convertirent lentement au christianisme au cours des X^e et XI^e siècles. Dans ses négociations de paix avec Othon II, le duc Geisa (972—997) accorda une plus grande liberté aux missionnaires. Il reçut lui-même le baptême avec son fils Étienne I^{er} (997—1038), le fondateur de l'État hongrois chrétien. En l'an 1000 Gran devint le siège métropolitain de son État et il s'y fit couronner roi l'année suivante.»¹

La dernière phrase de ce résumé substantiel des événements suggère aussi la portée symbolique du résultat que fut le couronnement d'Étienne. Les chercheurs hongrois et étrangers s'accordent pour considérer ce fait comme un tournant décisif, le plus important jusqu'à nos jours dans l'histoire tumultueuse des peuples abrités par le bassin des Carpates.² Parmi ses conséquences multiples et même universelles, l'historiographie hongroise soulignait autrefois l'indépendance, on pourrait même dire: la souveraineté absolue qu'avait conféré au roi le sacre avec la couronne envoyée par le Pape; aujourd'hui, nous mettons l'accent plutôt sur le fait que le roi Étienne avait par là réussi à intégrer son pays à l'Europe, en faisant accepter le christianisme à son peuple, et son peuple à la communauté chrétienne de l'Europe. Mon propos est de présenter ici les caractéristiques et les faits les plus importants de ce processus.

La défaite d'Augsbourg des Hongrois harcelant l'Europe occidentale fut une dure leçon dont il ressortait clairement que la décision à prendre était d'être ou ne pas être. Il fallait soit s'adapter aux conditions politiques et

¹ CHELINI, J. (1968): *Histoire religieuse de l'Occident médiéval*. (Collection U «Histoire médiévale» dirigée par G. Duby) Paris, 216

² von BOGYAY, Th. (1955): *Lechfeld — Ende und Anfang* München

sociales du continent soit conserver le paganisme et disparaître, comme c'était déjà arrivé à plusieurs peuples nomades sur ce territoire, avant les Hongrois. Géza, prince du peuple, opta pour la première solution et fut baptisé en 972 par l'évêque Bruno, ancien moine de Saint Gall, ambassadeur de l'Empereur³, ainsi que son fils Vajk, qui reçut alors le nom d'Étienne. Dès l'année suivante, il se fit représenter à la réunion de Quedlinburg où participèrent également, en personne ou représentés par leurs ambassadeurs, les rois du Danemark, de Bohême et de Pologne.⁴ La décision fut cependant d'ordre politique avant tout, le christianisme restant étranger à Géza. Son contemporain Thietmar, évêque de Merseburg, note à ce sujet:

«C'est par persiflage qu'il sacrifia au Dieu toutpuissant et à toutes sortes de dieux. Quand son évêque le lui eût reproché, il répondit qu'il était assez riche et puissant pour pouvoir se le permettre».⁵

Sa femme qu'on appelait Sarolt, «dame blanche», à cause de sa beauté extraordinaire, était née dans l'Est du pays et on l'avait déjà élevée dans la religion byzantine, mais cela ne l'empêcha pas, toujours selon Thietmar, d'abuser des boissons, de monter à cheval à la manière des hommes, ou même de tuer dans un excès de colère.⁶ Ce couple princier nomade pouvait léguer le pouvoir à son fils, lui inculquer le devoir de réaliser les objectifs politiques de son père, mais ne pouvait guère lui donner la foi puisque, comme dit Bruno de Querfurt, «la religion mêlée au paganisme devint pire que la barbarie».⁷

L'adaptation aux conditions européennes ne s'arrêta naturellement pas à la religion, mais s'étendit aussi au domaine militaire. Sous le règne de Géza commença l'immigration et l'établissement en Hongrie des chevaliers ouest-européens. Le mariage du roi Étienne en 996 avec Gizella, princesse de Bavière, entraîna dans le pays d'autres chevaliers et approfondit en général tout le processus d'adaptation.⁸ Si je souligne l'importance de ce mariage, ce n'est pas en pensant aux épouses royales qui avaient un rôle important dans la propagation du christianisme, car rien de tel n'est attesté au sujet de Gizella; je pense plutôt à l'aspect sociologique des mariages de l'époque, qui étaient aussi des alliances entre deux familles. Il n'est pas douteux qu'entre les deux dynasties les contacts devinrent permanents, ce qui entraîna non seulement un échange régulier d'informations, mais aussi des histoires extraordinaires, comme celle de l'évêque Bruno, frère de Gizella, qui, lors d'un

³ GYÖRFFY, Gy. (1977): *István király és műve* Budapest, 68—73

⁴ *ibidem*

⁵ *MGS SS III*, ed. Pertz, 607

⁶ *ibidem*

⁷ *MGH SS IV*, ed. Pertz, 607

⁸ A Hermány nemzetségben még a 13. század végén is élt a hagyomány, hogy őseik Gizella királyné kíséretében jöttek Magyarországra. *Scriptores Rerum Hungaricarum* (ci-dessous *SRH*) Ed. E. Szentpétery, I. 600

conflit avec l'Empereur, se réfugia chez son beau-frère et exerça quelque temps apostolat en Hongrie.⁹ La diplomatie hongroise a révélé une autre manifestation de ces relations de famille. Du long règne d'Étienne, il reste en tout neuf de ses chartes, la plupart étant des contrefaçons, mais quelques-unes nous sont parvenues avec le texte original, bien qu'interpolé. On a pu constater que l'une a été rédigée par un copiste inconnu, au sigle HC, du chancelier impérial Heribert, une autre par un copiste également inconnu du chancelier Egilbert, successeur de Heribert, et une troisième probablement par un copiste de la chancellerie italienne de l'Empereur.¹⁰ Il en ressort clairement que les relations dynastiques devaient être étroites et que la famille impériale veillait à l'organisation du pays en pleine transformation.

Au temps de Géza, les positions du christianisme étaient faibles, et ceci non seulement dans la famille du prince: la christianisation commencée — et selon la tradition menée avec violence¹¹ — ne produisit pas de résultats spectaculaires, bien que Bruno de Saint Gall prit fier le titre d'*episcopus Ungarorum*.¹² L'hagiographie de Saint Adalbert atteste cette même situation. Avant 995, Géza envoya des ambassadeurs chez lui aussi, sur quoi Adalbert «alla en personne chez eux (i.e. chez les Magyars), mais ne pouvant guère remédier à leurs égarements, ne leur imprima qu'une ombre du christianisme». ¹³ Il ne faut cependant pas attribuer trop d'importance à ce jugement réprobateur: la situation n'était pas meilleure dans les autres pays situés à la périphérie de l'Europe: en Norvège, je cite encore Chelini, «la conversion . . . s'opéra de façon assez anarchique et sans plan préconçu». ¹⁴

Sous le règne d'Étienne la christianisation resta un mouvement venu d'en haut. Nous connaissons depuis le XVII^e siècle la bulle dite de Sylvestre dans laquelle le Pape accorde à Étienne l'institution de l'archevêché et de l'évêché d'Esztergom et l'autorise, lui et ses successeurs, à faire porter devant eux, en tant que légats, la croix apostolique. L'historiographie hongroise a éclairci au cours de discussions de plusieurs siècles que le document était un faux fabriqué au XVII^e siècle, à la base d'une légende de Saint Étienne. Elle avait été écrite par Hartvik, évêque de Győr, à la demande du roi au début du XII^e siècle; l'évêque qui vivait au temps de l'apogée du pouvoir pontifical ne pouvait plus imaginer que le roi Étienne eût organisé l'Église hongroise sans une autorisation spéciale du Pape. La question de cette autorisation fut soulevée récemment par György Györffy qui chercha la solution en partant du fait que pour l'institution de l'archevêché d'Esztergom il avait fallu au moins le consentement des archevêques voisins, dont il supposa qu'il avait

⁹ Györffy, op. cit. 266

¹⁰ ibidem 266—267

¹¹ «Legenda S. Stephani regis» in *SRH* II. 379

¹² Györffy, op. cit. 68

¹³ *MGH SS* IV, ed. Pertz, 607

¹⁴ Chelini, op. cit. 215

été accordé en l'an 1000, au concile de Ravenne. Il suggéra aussi que ce n'était pas le roi Étienne, mais l'abbé Anasthase qui exerçait une fonction de légat. A l'appui de son hypothèse, il cita une phrase d'une des chartes du roi Étienne, selon laquelle «Nous fumes confirmé et couronné sur le conseil et avec l'aide constante de Monsieur l'abbé Anasthase».¹⁵ Les historiens de l'Église hongroise maintinrent cependant l'opinion selon laquelle les monarques n'avaient pas besoin en ce temps-là d'autorisation pontificale pour instituer des évêchés et pour nommer des évêques. Ils se rapportèrent à l'*Institutio morum* pour démontrer qu'Étienne avait considéré les notions du *regnum* et du *sacerdotium* comme une unité inséparable et pouvait donc naturellement prendre des dispositions, sans autorisation spéciale, dans les questions ecclésiastiques.¹⁶

Une autre approche pourrait aider à résoudre le problème. István Hajnal, mon ancien professeur, avait déjà attiré notre attention en 1941 sur le fait que les parallélismes de l'évolution hongroise devaient être cherchés non parmi les conditions développées en Europe occidentale, mais dans l'histoire des peuples situés à la périphérie de l'Europe. Dans la situation d'alors du pays et de sa science, cette pensée ne put avoir l'écho qu'elle méritait. Les jeunes chercheurs commencent aujourd'hui à reconnaître sa portée. Vu les résultats déjà obtenus, je suis convaincu qu'il faudrait tenir compte des débuts de l'organisation des Églises polonaise, tchèque, et des pays scandinaves, et s'il n'y est pas question non plus d'autorisation pontificale, il est inutile d'en chercher plus longtemps les traces dans le cas de notre roi Étienne.¹⁷

Pendant les presque quarante ans du reste de son règne, il institua d'ailleurs dix diocèses, d'abord sous l'autorité de l'archevêque d'Esztergom, ensuite, ayant créé l'archevêché de Kalocsa, sous celle des deux archevêques. Il mit ainsi en place le corps épiscopal de la Hongrie médiévale que ses successeurs complétèrent encore par deux évêchés.

Les premiers prélats, dans la mesure où nous les connaissons, étaient des prêtres consciencieux et cultivés, souvent d'anciens moines qui vivaient dans des conditions assez dures. Nous connaissons leur façon de vivre grâce à la légende de Saint Gellért, martyr, mort en 1046. Ils cohabitaient avec leur cortège de prêtres peu nombreux dans le *monasterium* de leur siège, voyageaient en char et descendaient dans des cabanes paysannes.¹⁸ Il leur fallait s'adresser à l'étranger pour se procurer les livres les plus élémentaires, telle la grammaire de Priscien que l'évêque de Pécs, Bonipert, qui était d'origine

¹⁵ Györffy, op. cit. 140, 151—152

¹⁶ SZÚCS, J. (1988): «King Stephen's Exhortation — and his State» in *The New Hungarian Quarterly* VOL. XXIX № 112, 89—97

¹⁷ Chelini, op. cit. 214—215

¹⁸ SRH II 474

française, fit venir de Chartres.¹⁹ Mais les modestes conditions, ni même la disette, n'ont pu empêcher Gellért d'achever son oeuvre théologique, la *Deliberatio super hymnum Trium Puerorum*, et de veiller à ce qu'après la mort du roi Étienne son successeur gardât les normes éthiques du christianisme.²⁰

Pour assurer l'efficacité du saint ministère, le roi Étienne décréta qu'on devait construire une paroisse pour dix villages, l'installation étant à leur charge, tandis que l'évêque fournissait le curé et les livres nécessaires.²¹ Malheureusement notre archéologie du Moyen Âge, pourtant très développée, n'a pu jusqu'à aujourd'hui trouver les traces de ces anciennes paroisses réunissant dix villages; nos sources écrites n'en font pas non plus mention. Il nous faut tenir compte de l'éventualité que le décret royal était resté à l'état de voeu et ne fut jamais exécuté. C'est d'autant plus probable, que nous connaissons l'existence d'un *presbyter*, mentionné à propos d'unités territoriales plus grandes, les comtés, dont l'église devait être une sorte de baptistère. Ce n'est que plus tard, après la mort d'Étienne, que cette fonction se transforma en archidiaconat, quand le nombre des paroisses justifia désormais la nécessité d'une surveillance juridique.²² Il reste toujours que l'esprit de ce décret d'Étienne reflète fidèlement un des traits principaux de son organisation de l'Église: une application constante et méthodique.

Que l'intention du décret fût sincère, nous le savons par l'effort que fit le roi pour l'installation des évêchés et des monastères, et dont témoignent des inventaires écrits. L'église la plus luxueuse fut sans doute la basilique de Székesfehérvár, *propria ecclesia* de la famille royale où Étienne fut enterré.²¹

Sa femme Gizella l'aida dans les travaux d'installation. On connaît deux pièces célèbres, deux *pluviales* venus de l'atelier qu'elle avait dirigé. L'un a disparu en France pendant la Révolution, l'autre a été transformé au XII^e siècle en manteau royal utilisé pour le sacre et demeure, avec les autres emblèmes royaux, une de nos précieuses reliques nationales.²⁴

Trois monastères bénédictins furent appelés à compléter le réseau d'apostolat, tous trois situés dans la partie ouest du pays. Naturellement, les moines étaient d'abord des étrangers, mais nous savons qu'un des premiers évêques de Pécs était natif de Hongrie et avait fait ses études à Pannonhalma

¹⁹ *Rerum Gallicarum et Franciarum Scriptores* Ed. M. Bouquet, 17

²⁰ *Gerardi Moresenae seu Csanadiensis episcopi Deliberatio supra hymnum trium puerorum* Ed. G. Silagi, Turnbolti 1978

²¹ *The Laws of the Medieval Kingdom of Hungary 1000–1301* Ed. J. M. Bák, Gy. Bónis, J. R. Sweney, Bakersfield 1989, II «De regali dote ad ecclesiam»

²² FÜGEDI, E. (1986): «Castle and Society in Medieval Hungary, 1000—1437» *Studia Historica Acad. Scient. Hungaricae* 187, Budapest, 25

²³ FÜGEDI, E. (1969): «Der Stadtplan von Stuhlweißenburg und die Anfänge des Bürgertums in Ungarn» *Acta Historica Acad. Scient. Hungarica* 15, 112—114

²⁴ *Geographia historica Hungariae tempore stirpis Arpadianae* Red. Gy. Györffy, Budapest 1987 II 363—366

au temps d'Étienne. La légende de Saint Gellért rapporte qu'un jour trente hommes allèrent voir l'évêque pour lui offrir leurs fils en lui demandant de les ordonner clercs. Gellért satisfait volontiers à la demande,

«s'agissant non pas d'étrangers, mais de gens de pays, pour que l'Église de Dieu se magnifie encore plus par eux.»²⁵

C'est au sujet des monastères bénédictins que l'historiographie hongroise a soulevé la question de savoir si les monastères en particulier, et l'Église hongroise en général, subissaient ou non l'influence de Cluny. La question semblait d'autant plus justifiée que la Bibliothèque Nationale conserve dans un de ses cartulaires une lettre non datée, mais écrite vers la fin du règne d'Étienne par l'abbé Odon de Cluny, qui déclare avoir satisfait à la demande de reliques que le roi lui avait adressée.²⁶ La question a été longtemps débattue; nous en sommes aujourd'hui à constater qu'une influence directe de Cluny ne peut pas être démontrée, ce qui ne signifie pas que l'esprit de réforme introduit par Cluny n'ait fait sentir son influence dans l'organisation de l'Église hongroise. Cet esprit a été véhiculé par le monastère lorrain de Gorze, d'abord vers les archevêchés de l'Allemagne du Sud, de Passau et de Salzbourg et, comme la plupart des missionnaires et des moines nous arrivaient de cette région, on ne peut pas exclure la possibilité d'une influence des réformes sur l'Église hongroise.²⁷

L'historiographie hongroise du passé se contentait de noter l'oeuvre organisatrice d'Étienne et croyait avoir résolu par là le problème des débuts du christianisme hongrois. Aujourd'hui, grâce aux approches des chercheurs français justement, nous ne considérons plus que l'organisation d'une Eglise soit identique à la christianisation qui est une question complexe: plus on l'approfondit, plus on rencontre de nouvelles difficultés. La nature des sources veut que le comportement le plus connu soit celui de la dynastie royale, jusqu'aux attitudes personnelles, comme je l'ai déjà signalé au sujet de Géza. Le cas d'Étienne est également clair: c'est un chrétien convaincu que seule la sagesse politique nécessaire limitait dans la propagation de sa foi, dans laquelle il a aussi élevé son fils.

Nous avons également certains renseignements sur les membres de l'élite dirigeante. La décision politique de Géza avait mis les chefs de tribus nomades devant un choix difficile: renoncer à leur foi païenne pour conserver un reste d'influence, ou s'opposer au prince, risquant aussi l'échec. Entre ces deux solutions extrêmes restait une solution intermédiaire: opter pour le christianisme byzantin, ce qui leur permettait de conserver leur pouvoir et

²⁵ SHR II 494 «eo quod non essent alienigene, sed patriote, quatenus per eos ecclesia Dei posset magnificentius exaltari.»

²⁶ Cette lettre de l'abbé Odon conservée à la Bibliothèque Nationale sous la référence 9376 a été publiée par A. Balogh: *Szent István emlékkönyv* I 459

²⁷ Györfly, op. cit. 188—189

d'éviter la religion des Allemands honnis. Un argument de poids pouvait appuyer ce choix: l'Église byzantine n'exigeait pas de dîme, il était donc plus facile de faire accepter sa religion que celle de Rome. Nous connaissons plusieurs cas de cette option, mais qui se soldèrent tous par un échec. Comme je l'ai déjà dit, Sarolt elle-même fut élevée dans la foi byzantine et son père, comme en témoignent les sources byzantines, vécut et mourut en chrétien pieux. Son fils, l'oncle maternel d'Étienne, se heurta à lui pour des raisons politiques, non religieuses. Étienne occupa son territoire au cours d'une campagne rapide et le fit prisonnier. Un autre chef de tribu, Ajtony, eut encore moins de chance. Comme Géza, il avait reçu le baptême pour la forme et même fondé un monastère basilite, mais il s'opposa à Étienne pour le pouvoir et fut tué dans la guerre qui s'ensuivit.²⁸

Quant aux autres chefs de tribu convertis au christianisme et fidèles à Étienne, leur comportement face à la nouvelle religion se caractérise par des fondations de monastères. Le chef de tribu païen avait été capitaine, juge et ministre du culte de sa tribu. Dans le nouveau régime, seule la fonction militaire lui restait; la justice était administrée par des juges royaux, et le culte disparut avec l'ancienne religion. Mais dans ce dernier domaine justement, l'Église laissa la possibilité de sauvegarder, sous une forme modifiée, l'élément le plus important de l'ancien culte: celui des ancêtres. Le *monasterium proprium*, lieu de sépulture abritant une communauté monastique qui priait pour le salut des ancêtres n'était pas entièrement étranger aux anciennes dispositions; il ne doit donc pas nous surprendre que l'existence d'un de ces premiers monastères soit attestée dès 1044. Que l'accent fût mis sur le culte des ancêtres, nous le savons par un passage de la légende de Saint Gellért. Après un de ses sermons, cent gentilshommes lui auraient demandé de désigner l'emplacement d'une église sur leur propriété et de la consacrer avec le *cemeterium* attenant où ils seraient enterrés.²⁹ Le chiffre est probablement exagéré, mais non l'insistance sur le cimetière. D'autant plus que, selon nos archéologues, la couche dominante hongroise au X^e siècle avait des cimetières tribaux séparés de ceux du peuple, et même l'emplacement des sépultures présente une hiérarchie déterminée.³⁰

Nous sommes naturellement moins bien renseignés sur la christianisation du menu peuple. Ce que nous savons avec le plus de certitude, c'est que le processus de la conversion a été très rapide. Il est vrai qu'une révolte éclata en 1046, après la mort d'Étienne, qu'on y tua des prêtres et qu'on retourna à l'ancienne foi. Mais cette révolte conduite par les anciens chefs de tribu fidèles au paganisme fut rapidement étouffée, et nous ne voyons plus qu'en 1063 une émeute tellement insignifiante qu'elle put être dispersée à

²⁸ SHR II 489—492

²⁹ SHR I 332 «Tandem sepelierunt corpus eius in proprio monasterio»

³⁰ LÁSZLÓ, Gy. (1944): *A honfoglaló magyar nép élete* Budapest, 161—190

coups de fouet. Ces données laissent conclure que trois générations ont suffi pour achever la christianisation. C'est un temps trop court; pensons aux pays scandinaves où au début du XIV^e siècle on sacrifiait encore au dieu Thor. Pour vérifier cette conclusion, nous n'avons que très peu de renseignements sur l'ancienne foi des Hongrois dont il ne resta que quelques bribes. Pour ma part, j'avancerais l'hypothèse que ce monde de croyance païenne ne devait pas être particulièrement ferme s'il a pu disparaître aussi rapidement. Il faut compter aussi avec le fait que notre pays abritait déjà en ce temps une population chrétienne relativement importante. Il s'agit des esclaves capturés dans les raids contre l'Europe occidentale, et qu'on avait établis dans le pays. Un de nos remarquables historiens de l'agriculture a démontré que parmi les paysans travaillant sur les grandes propriétés aux XI^e et XII^e siècles, 45% étaient des esclaves et 18% des affranchis.³¹ Ce sont eux qui devaient avoir le plus grand besoin de la consolation offerte par la foi.

La conversion avait pour but d'administrer le baptême à la population et obtint des résultats significatifs. Mais il reste un phénomène auquel nous sommes incapables de donner une explication satisfaisante. Au cours du X^e siècle, des immigrants arrivaient de l'Orient dans le pays, dont un certain nombre de mahométans. Ils s'y établirent, entre autres, près d'un passage important sur le Danube, à l'emplacement actuel de la cité de Budapest, et rendirent habitables les ruines d'un ancien *contraburgum* romain qui s'y trouvaient. Etienne laissa les mahométans dans leur religion, si bien qu'au milieu du XII^e siècle un voyageur arabe, Abu Hamid al Andalusi, trouva dans le pays d'importantes agglomérations mahométanes, avec mosquées, écoles et bains.³² Les prélats hongrois ne réussirent qu'au XIII^e siècle à convaincre le roi de les chasser du pays. Les juifs établies en Hongrie jouirent d'une situation analogue.

Les motifs du comportement d'Étienne doivent sans doute être cherchés dans ses origines de prince nomade. Ces princes étaient habitués à gouverner des peuples de langues et de religions diverses; il suffit de renvoyer ici à l'exemple du khan des Khazars qui régnait sur un ensemble paisible de trois grandes religions monothéistes, chrétienne, juive et mahométane. Cette idée se retrouve aussi dans l'*Institution* d'Étienne destinée à son fils, bien qu'il n'y soit plus question de princes nomades, mais de la magnificence de Rome:

«Comme les hôtes arrivent de diverses parts et provinces, ils apportent avec eux divers usages, langues, modèles et armes, tout cela pour l'ornement de ton pays et pour la magnificence de ta cour, qui feront taire l'arrogance des étrangers. Car le pays d'une seule langue et d'un seul usage est débile et fragile.»³³

³¹ SZABÓ, I. (1963) „A prémium. Vizsgálódások a korai magyar gazdaság- és településtörténelem köréből” *Agrártörténeti Szemle* 23

³² HRBECK, I.: «Ein arabischer Bericht über Ungarn» *Acta Orientalia* 5/1955

³³ *SRH* II 624—625

Pour la conversion du pays et l'organisation de l'Église, on avait besoin de prêtres; selon nos rares renseignements, ils venaient de toutes les régions d'Europe. Les premiers missionnaires, sous le règne de Géza, étaient encore originaires de Bohême et d'Allemagne du Sud. Mais après la reconnaissance d'Étienne par le Pape, le cercle s'élargit, il n'y eut plus guère de pays qui ne contribuât à l'entreprise. Bonipert, premier évêque de Pécs, était français, son chanoine Hilduin également.³⁴ Après la disette de 1006 en Flandres, des prêtres vinrent en Hongrie de cette région aussi.³⁵ L'évêque Gellért arrivait de Venise, l'abbé Günther de Thuringe. Même cette revue rapide peut conduire à la conclusion qu'on lit déjà chez Ranke: tandis que la conversion des peuples slaves occidentaux, tchèque, sorabe et polonais, se déroulait presque exclusivement avec la participation des Allemands, en Hongrie il y eut aussi une présence latine. C'est un facteur considérable qui contribua sûrement à ce que le peuple hongrois, entouré d'une mer slave, ne subît pas le destin des Bulgares, mais pût conserver son identité.

Les missionnaires venus en Hongrie parlaient des langues différentes, et avaient probablement aussi des comportements divers. Deux types se dessinent avec netteté. Le premier voit sa vocation dans la mission et le martyre, convaincu que la plus belle voie vers le salut est de mourir en mission. Quand on pense aux déclarations déjà citées de Bruno de Querfurt ou de Saint Adalbert, il apparaît clairement que c'étaient des idéalistes exigeants. Ils croyaient fermement que la grâce du Saint Esprit pouvait changer d'un seul coup le caractère et le comportement d'un adulte, et si la réalité ne répondait pas à leur attente, ils étaient déçus.

L'autre type est peut-être plus proche de nous. Il s'agit de prêtres qui se consacraient aux problèmes quotidiens de l'organisation d'une Église, loin de chez eux, dans un milieu dont la langue leur était étrangère, les circonstances dures et miséreuses. Leur vie ne devait pas être facile. Il fallait un dévouement héroïque pour accomplir des tâches dont seule la postérité verrait les fruits.

Les prêtres immigrés devaient remplir aussi des fonctions laïques; à ce sujet, je dois revenir brièvement sur l'*Institutio morum* d'Étienne adressée à son fils. Ce monument, le plus ancien de la prose latine en Hongrie, écrit par un moine inconnu vers 1015, ne représente pas un genre original; il s'insère dans la série des miroirs du prince qui commence par Jonas d'Orléans et par Hincmar de Reims. Il puise largement dans leurs idées, aussi bien que dans diverses décisions de conciles. Malgré cela, il reflète une certaine originalité, en particulier dans le domaine de la théorie politique.³⁶ Selon cette pensée politique «cléricale», le *regnum* fait partie du *Corpus Christi*, et le roi est à

³⁴ Györffy, op. cit 190

³⁵ SRH II 471

³⁶ Szűcs, op. cit.

la fois *rex et sacerdos*. Mais tandis que la personne du roi devient apte à remplir ces deux fonctions par la grâce que lui confère le sacre, ses subordonnés ne subissent pas la même métamorphose. Le groupe des évêques et des grands du pays se sépare déjà dans le conseil du roi, représentant d'un côté les principes de l'éthique chrétienne, et de l'autre ceux de la pratique politique. La séparation est encore plus nette dans l'administration locale. Étienne avait divisé le pays en comtés, mettant à la tête de chacun un *comes*, mais en même temps un *presbyter* aussi. La collaboration étroite des deux se manifestait dans la juridiction, mais ils se rapprochaient également dans l'espace: la château constituant le centre du comté, voisinait avec l'église du *presbyter*, comme en témoignent toutes les fouilles qui ont mis à jour un château avec son environnement.

En ce qui concerne l'exercice du pouvoir souverain, l'Etat d'Étienne se caractérisait non seulement par l'idéologie chrétienne, mais aussi par le despotisme nomade. La décision était le privilège du roi, son conseil ressemblait plutôt au cortège d'un prince nomade, bien qu'il l'ait qualifié de conseil dans l'*Institutio morum*. Les membres du conseil étaient appelés à exécuter les ordres du roi. Le pouvoir central s'étendait à tout: si un étranger franchissait la frontière, il était arrêté et conduit devant le roi qui décidait de son sort. L'histoire de saint Romuald est caractéristique à cet égard. Parti en mission pour la Hongrie, accompagné de vingt-quatre de ses disciples, il tomba malade en route, et ce mauvais augure lui fit rebrousser chemin. Quinze de ses disciples continuèrent, et mal leur en prit: les gardes-frontières les ont arrêtés, battus et vendus comme esclaves. Leur tenue modeste et l'absence d'un cortège convenable ont dû faire qu'on ne les jugea pas dignes d'être conduits devant le roi.³⁷

Mais le cas des disciples de Romuald relève plutôt de l'exception: une malchance due à une mauvaise préparation. Ce que nous savons d'Étienne atteste, au contraire, son esprit hospitalier. Raoul Glaber, moine de Dijon puis de Cluny, dans son *Historia Francorum* écrite peu après la mort d'Étienne, consacre un chapitre entier au roi de Hongrie qui a pris la religion chrétienne avec son peuple et qui a épousé la soeur de l'Empereur Henri. «En ce temps», continue le chroniqueur,

«tous ceux qui d'Italie ou de Gaule se rendaient au Saint Sépulcre en Jérusalem commencèrent à préférer à la voie habituelle par mer celle qui conduisait à travers le pays de ce roi. C'est qu'il avait aménagé une voie plus sûre que toute autre, et chaque fois qu'il rencontrait un moine, il l'accueillait et le comblait de riches présents. Encouragés par une telle faveur, une multitude innombrable de gentilshommes et de roturiers partirent pour Jérusalem.»³⁸

Derrière cette louange se cachent de simples faits prosaïques. La voie maritime des pèlerinages vers la Terre Sainte devint fort dangereuse au X^e siècle à cause du pullulement des pirates, tandis que la voie par terre semblait

³⁷ *MGH SS IV*, ed. Pertz, 852—853

³⁸ *MGH SS VII*, ed Pertz, 62

non seulement plus sûre, mais présentait aussi l'avantage d'éviter aux pieux voyageurs les désagréments de la mer.

La «multitude innombrable» doit relever également de l'imagination poétique; nous savons cependant, par Adémar de Chabannes, qu'un groupe assez important de Français, conduit par Guillaume duc d'Angoulême, traversa la Hongrie en 1026. Parmi eux se trouvait saint Richard, abbé de Saint-Vanne à Verdun qui reprit neuf ans plus tard le chemin du pèlerinage, accompagné cette fois par l'abbé de Trèves.³⁹ Nous savons aussi que c'est en se dirigeant vers la Terre Sainte que saint Gellért arriva en Hongrie et y resta à la demande d'Étienne. Ces quelques noms, les plus illustres, ne sont que la surface brillante d'une vague sans doute plus profonde. Ce qui atteste que cet itinéraire répondait à un besoin important et que beaucoup de pèlerins devaient l'emprunter, c'est qu'entre 1031 et 1043 on a remanié l'*Itinerarium Brudigalense*, daté de 333, pour indiquer de nouveaux noms de lieux; il commençait désormais par cette phrase: «Tous ceux qui veulent se rendre à Jérusalem, connaissent le chemin de leur domicile à la Hongrie».⁴⁰

Mais qu'il s'agisse de masses ou de groupes plus restreints de notables, il reste qu'après la mort d'Étienne cet itinéraire joua un rôle important dans l'histoire de la Hongrie. Cinquante ans plus tard, ce furent les troupes de la première croisade et, un siècle après, celles de la seconde qui l'empruntèrent pour aller en Terre Sainte. Finalement, on peut être sûr qu'un assez grand nombre a connu cette terre en la traversant, remarqué la faible densité de sa population et la fertilité de son terroir. A la suite des croisades, une importante immigration amena de nouveaux colons de tous les coins de l'Europe, ce qui aida le pays à jeter les bases de son économie. Comme si l'esprit d'Étienne avait veillé, la Hongrie devint un pays à plusieurs langues.

La réouverture de la voie de Jérusalem ne fut pas le seul mérite du roi dans le domaine des pèlerinages. Il a aussi pris soin des pèlerins hongrois, présents ou futurs, en leur assurant des quartiers à Constantinople et à Jérusalem aussi bien qu'à Ravenne et à Rome. Ayant embrassé le christianisme, les Hongrois devaient participer au mouvement commun de piété qui se dirigeait vers le sépulcre du Christ et des apôtres.

Vous avez peut-être déjà remarqué que les sources étrangères auxquelles je me réfère sont plus nombreuses que les sources hongroises. J'ai mentionné des moines de Dijon, de Cluny, de Chabanne et de Saint Gall, cité la correspondance de la famille impériale, évoqué l'évêque de Chartres, les abbés de Cluny, de Verdun et de Trèves. En effet, les chroniques et les correspondances ouest-européennes nous renseignent mieux sur le roi Étienne et sur la conversion des Hongrois que celles de nos propres sources qui ont pu subsister. Je crois qu'après toutes ces mentions la question se pose à juste titre: comment l'Europe accueillit-elle ces Hongrois qui frappaient à la porte?

³⁹ Györffy, op.cit. 299

⁴⁰ ibidem 300

Il a fallu avant tout adhérer à l'Église romaine. Quelque décadente que fut dans la vie de l'Église la période au premier tiers du XI^e siècle, il n'empêche que son organisation était achevée et présentait des formes solides qu'il s'agissait de transplanter telles quelles dans notre pays. Il a fallu organiser la province ecclésiastique hongroise, instituer des évêchés, jeter les bases du réseau de pastorat. Étienne n'y aurait sûrement pas réussi sans avoir la couronne royale. L'an 1000 se révéla un moment bien choisi pour demander la couronne: le Pape était content d'étendre son Église vers l'Est, et l'Empereur à son tour encouragea la démarche du roi, comme le note Thietmar: «Grâce à l'Empereur et à son exhortation . . . Vajk . . . reçut la couronne et la bénédiction». ⁴¹ En l'an 1000, tout cela se passa dans le contentement général; plus tard, au temps d'Alexandre II, rien n'aurait été aussi facile, et sous Grégoire VII encore moins.

Pour la tâche, l'Église romaine mit à la disposition du roi de Hongrie un groupe zélé de missionnaires, mais aussi des curés pour le menu travail quotidien de l'activité régulière des diocèses. Les sources nous apprennent rarement, sauf peut-être dans le cas de saint Gellért et de Bruno de Querfurt, comment ces ecclésiastiques sont venus en Hongrie, mais dans l'une ou l'autre tâche leur enthousiasme et leur persévérance, aussi bien que leur réussite, sont indiscutables et méritent le respect.

Derrière eux, toute une légion d'intellectuels, ou plutôt une infrastructure intellectuelle bien organisée, avec la série des monastères et des chapitres, avec leurs écoles et leurs bibliothèques. Les informations circulent sans obstacle, et même rapidement, compte tenu du niveau technique de l'époque. Tout comme la personne du roi chrétien réunissait *rex* et *sacerdos*, ces évêques, curés, abbés et moines assumaient tout naturellement à la fois les fonctions ecclésiastiques et intellectuelles. L'écriture, de la charte juridique au traité théologique est l'affaire des clercs. Dans leurs chroniques, ils ont consigné des renseignements venus de loin, car rien n'était plus digne d'être noté que la propagation de la foi, garante du salut de l'humanité, et le retour des brebis égarées qui avaient causé tant de malheurs. On connaissait le nouveau roi chrétien, ses relations de parenté, les événements importants de sa vie, comme son mariage et son couronnement. Je parlerais volontiers d'une véritable fringale d'information, nourrie aussi par les pèlerinages qui assuraient au chroniqueur des informations de première main. Ce réseau aussi embrasse l'Europe entière. Adam de Brème, au bord de la mer du Nord, connaît le roi Étienne aussi bien que l'abbé de Cluny, l'écossais saint Colummannus est au courant du nouvel itinéraire vers la Terre Sainte, tout comme le moine de Dijon. Quand un membre de la suite de l'évêque de Worms part en pèlerinage, l'évêque demande au chancelier Egilbert, déjà mentionné, d'intervenir auprès de ses grands «amis» en faveur de cet homme. ⁴²

⁴¹ *MGH SS III*, ed Pertz, 784

⁴² Györffy, op. cit. 313

Le roi Étienne était non seulement connu mais, en raison de son oeuvre, considéré comme saint avant même sa canonisation. Les Árpád montés sur le trône après la défaite des révoltes païennes, avaient des raisons encore plus fortes de le considérer comme tel; mais à l'arrière-plan de la canonisation, en 1083 se cache un conflit politique entre différentes branches de la dynastie, et c'est pour suppléer au manque de légitimité que le roi a recouru à cette arme sacrale. Le motif dominant dans l'image d'Étienne est déjà le saint roi convertisseur, et c'est ce qui restera l'*epitheton ornans* le plus fréquent pour toujours. Pour terminer, permettez-moi de citer un fragment de son *officium*, daté de la fin du XIII^e siècle, fragment écrit sous l'influence française, et qui ne parle pas seulement de la conversion en général, mais précise aussi que seul le roi Étienne était capable de convertir ce peuple.

Si ce peuple avait pu admettre
Un autre apôtre,
Dieu lui aurait peut-être envoyé
Quelqu'un d'autre:
Mais étant une race rebelle
D'une grande audace,
Il a fallu un homme fort
Pour lui apporter la grâce.



Eszter HÉJJAS

Institut d'Etudes Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie, Budapest

Les émissaires de Louis XIV en Transylvanie

Les participants des mouvements d'indépendance hongrois, au XVII^e siècle pouvaient espérer l'aide de la France dans leurs luttes menées contre la dynastie Habsbourg. Toutefois la réalisation d'une éventuelle alliance dépendait de nombreuses conditions, et montrait des formes bien variées au cours du siècle.

A l'époque de la Guerre de Trente Ans le prince de Transylvanie, Georges Rákóczi I^{er} entretenait des relations étroites avec la cour de Louis XIII, la principauté étant un des alliés possibles des états protestants d'une part, et de la France de l'autre, pays catholique certes, mais ennemi fervent des Habsbourg.

La paix de Westphalie achève une période importante, également dans l'histoire des relations de la France avec les Hongrois ou avec la Transylvanie.

En 1664, l'année de la coalition européenne contre les Turcs, Louis XIV doit, lui aussi, consentir au départ de quelques contingents de volontaires français, qui veulent s'engager dans les armées chrétiennes alliées. Après la bataille victorieuse de Szentgotthárd, la bataille de Raab comme on disait à l'époque, ce sont eux, les officiers français, qui sont reçus par les principaux seigneurs hongrois solennellement. Ces derniers ne cachent pas leur mécontentement de la politique turque de la cour de Vienne, et leur leader incontestable, Miklós Zrínyi, avec ses confrères, veut profiter de l'occasion pour créer des liens avec la France, demander l'aide du roi de France dans leur lutte contre la dynastie étrangère que sont les Habsbourg.

Malheureusement, la conjoncture favorable d'une éventuelle coopération change vite, quelques mois plus tard Zrínyi meurt dans un accident, les contemporains parlent longtemps d'attentat, tandis que le roi de France, plus intéressé par les guerres de l'Ouest estime plus importants les rapports au moins neutres avec Léopold I^{er} que l'assistance des seigneurs hongrois, qui de plus, avec la mort de Zrínyi semblent perdre également leur chef politique et ne font plus que des projets fantaisistes, vagues et incertains. La conjuration des magnats dirigée par Péter Zrínyi, frère cadet de Miklós, et Ferenc Wesselényi, avait échoué sans avoir eu des contacts avec la France.

La reprise des liens avec les adversaires des Habsbourg se manifeste à partir de 1674, un moment où par le changement des rapports internationaux, les émigrés hongrois réfugiés à la cour de Transylvanie ont de plus en plus de chances d'être assistés par le roi de France.

La guerre polono-turque renouvelée à partir de 1673 offre à l'empereur la possibilité d'intervenir dans la guerre de Hollande, car ni la Pologne en guerre, ni la Turquie menacée par la Russie, ne peuvent ou ne veulent se déterminer contre l'empereur. Le besoin d'une alliance de revers se fait à nouveau sentir du roi de France compte tenu de la guerre turque en Pologne, il ne reste à la diplomatie française que deux possibilités: traiter avec le prince de Transylvanie et avec les Mécontents. L'ambassadeur en Pologne s'efforce d'établir des liens avec le prince Apafi, Louis XIV étant toujours réticent à apporter son aide à des rebelles, pernicieux exemple pour des États bien policés. Finalement la France aide quand même le mouvement des Mécontents. En 1677, après la signature d'un traité de neutralité entre la Pologne et l'empereur, voyant qu'il n'y a rien à attendre de la Pologne quant à une aide éventuelle aux Hongrois, le roi conclut le traité à Varsovie, avec Apafi d'un côté et avec les Mécontents Hongrois de l'autre, par lequel il leur promet hommes et subsides.

Après une mise en veilleuse des rapports au moment du congrès de Nimègue, pour ne pas compromettre la situation, la France reprend la politique d'aide qui doit rendre Léopold conciliant quant au problème des Réunions. Au cours des années 1679—1683, les envoyés du roi de France restent présents en Transylvanie, l'essentiel étant le maintien des relations, par des promesses jamais tenues. Le but principal de Louis XIV reste de créer des conditions favorables pour sa politique d'expansion, de laisser l'empereur dans l'incertitude quant à un soutien éventuel de la France accordé aux Mécontents hongrois.

Au cours des années qui suivent le siège de Vienne, les grandes victoires de la coalition chrétienne apportent en même temps la chute définitive du mouvement de Imre Thököly, chef des kouroutz. Le soulèvement s'étend au début avec une rapidité étonnante dans le Nord-Est du pays, les premiers succès devaient lui promettre également l'assistance de Louis XIV, comme adversaire de la cour impériale, mais les événements de la nouvelle guerre européenne contre les Turcs isolent de plus en plus le jeune comte, vite réduit à l'assistance de la Sublime Porte, et par conséquence, devenu l'ennemi par excellence de la chrétienté. N'importe quel rapport entretenu avec lui serait une absurdité évidente également pour la politique française.

Des envoyés français séjournent à la cour du prince Apafi presque sans interruption de 1674 à 1683. C'est l'ambassadeur en Pologne qui est chargé de leur mission, Forbin-Janson, évêque de Marseille de 1674 à 1676, le marquis de Béthune, beau-frère de Sobieski, à partir le mois d'août 1676. En 1680 Forbin-Janson reprend le poste ensemble avec le marquis de Vitry, jusqu'au moment où, le traité polono-autrichien du 31 mars 1683 conclu, Louis XIV décide de la révocation de ses ambassadeurs de Pologne. La

correspondance des ambassadeurs français à Varsovie avec leurs agents auprès du prince Apafi, avec les officiers français des troupes subsidiaires envoyées en Hongrie, et les relations écrites au secrétaire d'État et au roi, forment une image intéressante de la cour de Transylvanie. Quoique partielle, l'opinion des Français représente une documentation importante de l'histoire de l'époque.

Nicolas Beaumont, envoyé en automne 1674 en Transylvanie par l'ambassadeur Forbin-Janson, est reçu à son arrivée par Mihály Teleki, qui l'informe des principales conditions de la politique de son pays, des intentions du prince Apafi.

«Ce qu'il y a à considérer est que le dit Prince Abaffy se laisse gouverner par un seigneur Hongrois nommé Bamf, qui est son allié du costé de sa femme et qui est creature de l'Autriche, gagné par argent et par promesses. C'est un homme dangereux et deffiant, ce qui obligea ce Comte (Teleki) d'empescher Sieur de Beaumont de voir Apaffi à qui il ne juge pas encore a propos de prendre confiance.»¹

Mais à la fin de l'année 1674, la situation intérieure change en Transylvanie, Dénes Bánffy, inculpé de trahison, après un procès rapide, est exécuté.

«J'ay receu du Sieur Akakia les dernieres lettres du 22^e de mars . . . Il me semble qu'après la mort de Banffy, M^r Teleki est devenu le plus considerable aupres du Prince de Transylvanie . . . Teleki s'estoit ouvert à ce Prince de l'affaire des Mecontans . . . de tout ce qu'il m'escrit, il me semble que je vois clairement que Mr Teleki auroit dessein non seulement de se mettre à la teste de ces Mecontans . . . Mais qu'il porte encore plus haut son dessein et qu'il voudroit se rendre souverain de la Hongrie Imperiale en payant un petit tribut à la Porte pour en avoir la protexion . . .»²

La présence des Mécontents hongrois en Transylvanie en général donne beaucoup de problèmes pour le prince Apafi qui n'est de loin indépendant de la Porte dans sa politique extérieure. Les Hongrois attendent de lui, et à juste titre, l'assistance de leur mouvement à la libération du pays, et des Turcs et des impériaux, une éventuelle participation des troupes de la principauté dans leurs campagnes militaires en Haute-Hongrie. Par contre le prince, lui, est obligé d'avoir le consentement préalable de la Porte avant de se joindre aux troupes hongroises, pour une diversion en Hongrie, s'il veut éviter les conséquences fâcheuses du mécontentement du sultan. De même, le fait d'avoir eu donné de l'abri aux émigrés, dans certaines conjonctures, peut provoquer la protestation des Turcs. En Transylvanie les différents conflits intérieurs sont souvent menés jusqu'à la Porte, où chaque parti essaye de remporter sur les autres. L'incertitude est encore renforcée par la lenteur des courriers. En été 1676, de nouveau on écrit:

«Il y a une nouvelle qui a besion de confirmation . . . que le Gr. Seigneur ayant decouvert qu'Abaffi, Prince de Transylvanie . . . s'entendoit avec l'Empereur en ne donnant pas aux Mecontans d'Hongrie toute l'assistance que la Porte lui avoit prescrit et les mettoit par là dans la neccessité de s'accomoder avec Vienne, le Gr. Seigneur s'est déterminé à le

¹ Forbin—Janson au roi. 17 novembre 1674. — (Paris, Ministère des Affaires Etrangères, Archives, Correspondance Politique) MAE CP Pologne t. 42. fol. 136—139.

² Forbin — Janson au roi. 12 février 1675. — MAE CP Pologne t. 45. fol. 18.

déposer et à mettre à sa place le Sieur Teleki qui est une personne comme V. M. est informée, qui a une entière et étroite liaison avec ces Mecontans. D'ailleurs il a beaucoup d'ambition et autant de vigueur que le Prince Abaffi a de foiblesse.»³

A propos de la conduite des troupes hongroises et transylvaines, peu après, l'ambassadeur de Varsovie apprend que

«Les principaux Seigneurs de Hongrie ne veulent pas se soumettre à Teleki, offrant d'obeir plustost à celui que le Roy nommeroit. Ce Teleki gouverne absolument le Prince de Transilvanie, et sans luy il y a longtemps que le party des Mecontens seroit abattu . . .»⁴

Forval, l'envoyé français résidant à la cour princière, rend compte d'une audience que le prince Apafi lui a accordé au printemps 1677, et il écrit:

«Ensuite il (Apafi) m'a parlé de l'ingratitude des Hongrois vers luy et que Vostre Excellence ne l'esproueroit pas moindre si vous n'agissiez de concert avec luy pour les tenir dependans, . . . Il m'a ensuite parlé de Teleki, et de la confiance que l'on pouvoit prendre sur luy . . . Enfin j'ay compris que le dessein du Prince de Transilvanie seroit de se faire Roy de Hongrie par l'appui de la France à l'exemple d'un de ses Predecesseurs, et de faire Teleki palatin de tout le Royaume, et comme il scait la haine que les Hongrois ont pour les Transilvains et que la confiance qu'ils ont tesmoigné pour Vostre Excellence et la dependance qu'ils tesmoignent pour le Roy de Pologne luy est suspecte, il voudroit obliger les dits Hongrois par Vostre Excellence à desirer son elevation et les rendre plus traittables lorsqu'ils n'auroient plus d'appui de la Pologne par Vostre Excellence . . .»⁵

A tout cela Béthune ajoute encore,

«Je crois que le dit Prince de Transilvanie a desia receu quelques ordres secrets d'assiter les Hongrois dont Teleki pour avancer ses desseins particuliers luy donne esperance qu'il pourra se faire Roy . . .»⁶

Visiblement, le personnage de Teleki est un des plus importants, son rôle et son caractère sont sans aucun doute décisifs dans la politique. Les réserves obligatoires du prince, les conflits multiples des Hongrois avec Teleki, éveillent la méfiance des Français contre ce dernier. Ils le considèrent peu à peu comme le plus important obstacle à une diversion en Hongrie.

«Les deux plus grandes difficultés qui se rencontrent presentement, partent Sire du Comte Teleki dont la conduite me devient fort suspecte, et du Grand Général [le prince Dimitré] lequel joint à la faction d'Autriche fait tous ses efforts pour dissiper les troupes de M. le Chevalier Lubomirski, et empescher qu'elles ne passent en Hongrie . . .»⁷

De plus, en été 1677, l'accord de la Porte pour la participation de la Transylvanie au campagne en Hongrie se fait toujours attendre.

« . . . Il n'a pas encore esté possible de les engager ny à la diversion que nous souhaittons ny à permettre qu'elle se fasse sans eux . . .»

écrit l'ambassadeur de la France à Constantinople, Nointel à Béthune.⁸

Teleki, à ce moment, élu général des troupes des Mécontents, expose ses revendications personnelles.

³ Lettre au roi. 20 août 1676. — MAE CP Pologne t. 45. fol. 127.

⁴ Béthune au roi. 9 octobre 1676. — (Paris, Bibliothèque Nationale) BN Ms. 10638. fol. 179.

⁵ Forval à Béthune. 15 avril 1677. — MAE CP Hongrie t. 2. fol. 284.

⁶ Béthune au roi. 15 mai 1677. — MAE CP Pologne t. 55. fol. 147.

⁷ Béthune au roi. 6 août 1677. — MAE CP Pologne t. 56. fol. 123.

⁸ Nointel à Béthune. 23 août 1677. — BN Ms. 10656. fol. 60.

«Le Comte Teleki prend pour pretexte de son manquement de parole que le Sieur de Forval n'a pas satisfait à toutes ses demandes qui montoient presque aussy hault que l'argent accordé pour tout le traité. Le Sieur de Forval a exécuté mes ordres . . . puisqu'il n'en a coûté que deux mil ducats à V. Majesté et que le dit Teleki a rendu assez de service pour cette somme en soutenant deux ans entiers le party des Hongrois. (. . .) Je suis persuadé que cet homme, dévoré d'ambition, n'a changé d'intérêt que de peur de déplaire à la Porte avec laquelle il a pris de si fortes liaisons que l'on ne doute point qu'il ne songe à se faire Prince de Transylvanie, et que ce n'ait esté par ses artifices que le dit prince s'est rendu criminel vers la Porte en faisant les demarches ou il s'est engagé sans prendre les devans nécessaires du costé du Vizir. La Porte ne consent pour cette année que le Prince de Transylvanie assiste les Mescontans . . .»⁹

écrit Béthune au roi.

Quelques mois plus tard, il constate:

«Le Comte Teleki agit de la plus mauvaise foy du monde . . . Mais l'extreme besoin que l'on a cependant de luy me fait desirer de pouvoir me rendre promptement en Russie ou pour traiter avec luy si on le peut faire avec quelque sorte de seureté, ou pour m'assurer d'un autre passage pour la communication de nos troupes avec la Pologne, sans lequel il seroit bien difficile de soustenir une affaire sy esloignée.»¹⁰

En janvier 1678, selon une lettre de Forval,

«Teleki a proposé de se joindre à nous mais c'est sous ces trois conditions: qu'il sera reçu de nous avec toute honneur et la consideration portée dans le traité, secondement que nous luy donnerons du nom de general hongrois . . . et enfin que si le Prince de Transylvanie et luy ont besoin de nostre secours, nous le luy accorderons . . . Mais le dernier nous embarrasse extremement pouvant entrainer si nous l'accordions, des suites facheuses et contraires au sens du traité qui ne permet point que les troupes soyent employées à autre service qu'à celui des Hongrois . . .»¹¹

Peu après, Béthune considère:

«Je ne peu attribuer le retour de Teleki dans les interets presens qu'au soulèvement general de la Transylvanie contre luy. Cependant comme son credit est fort grand avec la Noblesse Hongroise et les Confinaires dans toute la Hongrie, et qu'il se voit poussé à deux doits de sa perte par les pratiques de la Maison d'Autriche, je donne ordre au Sieur Forval et abbé Reverend de profiter de l'estat ou il se trouve et apres avoir pris leurs seuretés, luy accorder toutes les conditions raisonnables qui pourront l'engager sincerement, car je dois dire une chose assez particuliere de Vostre Majesté du dit Teleki, laquelle n'est venue à ma connoissance que depuis peu de jours. Vostre Majesté scaura que lorsque j'ay signé le traité avec les Hongrois et le prince de Transylvanie et que je commençay à lever des troupes, que les choses ne purent se faire sy secrettement que la Cour de Vienne ne fust avertie du traité par quelqu'un des Hongrois mesme, et de Pologne par leurs partisans qui ne sont pas en petit nombre, et que pour rompre mon proiect de tous costés ils traitterent avec la grand general en Pologne pour s'opposer à la levée des dites troupes et à Teleki pour leur empescher le passage, ce que le dit Teleki fit de tout son pouvoir. Mais les Hongrois ayant reconnu en mesme temps son intention, prirent leurs mesures si justes, à son inceu, que l'ayant amusé de paroles dans le temps qu'il les vouloit tromper, ils traverserent brusquement son Gouvernement de Marmaros et se joignirent, de sorte que la Cour de Vienne se croiant trompée par un secret concert de Teleki avec Eux, employa depuis toute sorte de moiens pour le perdre et l'avoir peut estre réduit à se donner à Nous, presentement de bonne foy . . .»¹²

⁹ Béthune au roi. 14 septembre 1677. — MAE CP Pologne t. 56. fol. 226.

¹⁰ Béthune au roi. 30 octobre 1677. — MAE CP Pologne t. 57. fol. 104.

¹¹ Forval à Béthune. 19 janvier 1678. — MAE CP Hongrie t. 3. fol. 8.

¹² Béthune au roi. 23 février 1678. — MAE CP Pologne t. 58. fol. 246.

Dans les conflits qui opposent les Mécontents et la cour de Transylvanie, les Français prennent de plus en plus souvent le parti des premiers. Apafi et Teleki sont accusés de vouloir résoudre les Hongrois à un compromis avec la cour impériale d'une part, d'autre part d'avoir employé à leurs fins les troupes et les subsides accordées par le roi de France au mouvement d'indépendance hongrois.

«J'ay avis de Transylvanie que les Autrichiens craignant extremement pour la Hongrie . . . , font leurs efforts pour obliger le Prince de Transylvanie à se rendre mediateur du raccommodement des Hongrois avec Sa Majesté Imperiale qui leur offre des partis fort attirans.»¹³ mande par exemple en mai 1678 Nointel de Constantinople.

Le marquis de Béthune, demandant une nouvelle somme pour les seigneurs hongrois, assure à Louis XIV:

«Quand à la pension pour le Comte Teleki, elle ne pourroit estre mieux employée puisque de sa satisfaction depend celle du Prince de Transylvanie et des Mecontans, et que Sa Majesté s'attachant cet homme à elle, pourra se servir en tout temps contre l'Empereur, de son credit et de son ambition et en tirer mesme de grande utilités . . . »¹⁴

Forval, dans une lettre, présente Teleki, le grand seigneur:

«Mr. le Comte Teleki ayans aujourd'hui invité Mr. nostre General et tous les principaux officiers des troupes de Sa Majesté à un superbe festin dans lequel les santés du Roy et de vostre Excellence n'ont pas esté oubliées, pria Mr. de Boham de presenter à vostre Excellence de sa part et à Madame de Bethune de celle de sa femme sept chevaux de carosse hongrois dans le comté Maromoros et un cheval pour Vostre Excellence d'une beauté et d'un poil tout extraordinaire, lequel n'a que 5 ans et passe en Transylvanie pour un cheval sans prix. Un gentilhomme du comte Teleki les doit conduire demain en Pologne. On ne peut tesmoigner plus de consideration et de recognoissance que le dit Teleki en fait paroistre pour vostre Excellence et on peut dire qu'il vit et qu'il a chez luy plustost la Cour d'un grand Prince que d'un particulier . . . »¹⁵

Les décisions du prince Apafi sont beaucoup influencées par sa femme: «Comme il a été necessaire de se servir du credit de la Princesse et de gagner le Maistre de la Cour et un des principaux conseillers de Transylvanie pour determiner le Prince naturellement timide, à une declaration publique à laquelle je suis toute fois persuadé qu'il n'auroit point entré s'il n'avoit sceu la Porte favorable. L'abbe Réverend me marque s'etre engagé à un present considerable à la dite Princesse et à mille Ducats pour les Conseillers, lesquels je croiray bien employés sy le dit Prince persiste comme il a commencé . . . »¹⁶

rapporte Béthune au printemps 1678, et il répète le même avis peu après:

«Mais deux choses me paroissent nécessaires . . . la seconde, de mesnager la Princesse de Transylvanie et le Comte Teleki, lesquels, par leur ambition et par leur interest particulier seront tousjours facilement portés à suivre les desseins et les intentions de V.M.»¹⁷

Guilleragues, le nouvel ambassadeur français de Constantinople, en décembre 1680 rencontre des Hongrois à la Porte dont il reçoit des informations précieuses sur la situation de Transylvanie:

«La noblesse Hongroise, farouche et attachée aux avantages de la seule naissance, souffroit impatientant Abaphy eslevé d'une basse condition sur le throsne, . . . Abaphy qui avoit

¹³ Nointel au roi. 1er mai 1678. — MAE CP Turquie t. 14. fol. 188—191.

¹⁴ Béthune au secrétaire d'état Pomponne. 15 juillet 1678. — MAE CP Pologne t. 60. fol. 53—59.

¹⁵ Forval à Béthune. 30 mai 1678. — MAE CP Hongrie t. 3. fol. 57.

¹⁶ Béthune au roi. 10 mai 1678. — MAE CP Pologne t. 59. fol. 91—98.

¹⁷ Béthune au roi. 24 octobre 1678. — MAE CP Pologne t. 61. fol. 76—78.

de puissantes raisons pour craindre et pour trahir la noblesse, l'exclut des principales charges et s'abandonna aux conseils violents de Theleky son premier Ministre dont il avoit épousé la soeur, femme imperieuse qui gouvernoit également son frere et son mary.»¹⁸

Peu avant l'élection de Thököly comme général des troupes des Mécontents à l'automne 1678, Béthune le présente ainsi:

«Quand au Comte Teleki [recte Thököly], outre le merite et le nom de ses peres et les grands biens qu'il possède en Transylvanie et en Hongrie, c'est un homme d'une grande elevation, extremement françois dans le coeur et ennemy personnel et irreconciliable de la Maison d'Autriche, lequel par son credit a soustenu et mis en partie, les affaires d'Hongrie dans l'estat ou elles sont, sans marquer jamais aucun interest, n'ayant demandé pour toutes choses, que le portrait de Sa Majesté, et on s'acqueroit cet homme avec une lettre honneste et le present que j'ay marqué, et Sa Majesté pourroit conter que retenant le dit Teleki [recte Thököly] dans ses interests, elle seroit en estat de remuer en tout temps la Hongrie et la Transylvanie selon qu'il conviendrait aux affaires de France.»¹⁹

L'ambassadeur français de Varsovie fait des efforts pour la réalisation du mariage projeté de Thököly avec la fille de Teleki:

«Je fis agir fortement les Sieurs Forval et Faigel pour porter Teokeoly à épouser la fille du Comte Teleki demeurée veuve cette année par la mort du frère du Prince de Transylvanie . . . pour assurer et affermir le party que V.M. veut maintenir en Hongrie et en Transylvanie . . . » «Cependant comme il y auroit du peril dans le retardement, je despesche dans ce moment le Sieur abbé Reverend et le sieur Absalon pour . . . porter les lettres qu'on me demande presentement pour avancer le mariage du Comte Teokeoly avec la fille du Comte Teleki, dont la liaison est absolument necessaire pour esgalement unir et maintenir les affaires d'Hongrie et de Transylvanie . . . »²⁰

En été 1680, d'après les Français, Thököly possède déjà un rôle décisif dans le mouvement de Mécontents.

«Tökely est presentement l'appuy et le soutien de tout le party et il ne s'accomodera point avec l'Empereur s'il ne s'y trouve forcé par le mauvais traitement qu'il reçoit de Transylvanie ou le Comte Teleki par jalousie et par des interests particuliers, a tout confisqué, ses biens et retenu tous les effets contre toute sorte de raison et de politique . . . »²¹

Sachant que le succès dépend néanmoins de l'entente des Mécontents, donc de Thököly et de la Transylvanie, le nouvel agent français auprès de Apafi, l'abbé Révérend,

« . . . travaille incessamment selon mes ordres, à l'accomodement du Comte Theokeoly avec la Transylvanie, d'ou depend presentement le maintien des affaires de Hongrie et rupture entiere de tout accomodement avec la Cour de Vienne . . . »²²

L'autre envoyé français, Roger Akakia, explique dans un rapport, pourquoi les Hongrois veulent-ils se sauver d'une dépendance trop étroite de la cour de Transylvanie:

«De tous temps la Transylvanie en a usé comme elle fait aujourd'huy à l'esgard des Hongrois dont on a tousjours sacrifié les interests pour en tirer de plus grands avantages de la Cour de Vienne . . . Elle n'a entré dans les affaires presentes que pour faire les siennes

¹⁸ Guilleragues au roi. 2 décembre 1680. — MAE CP Turquie t. 16. fol. 191—200.

¹⁹ Béthune au secrétaire d'état Pomponne. 15 juillet 1678. — MAE CP Pologne t. 60. fol. 53—59.

²⁰ Béthune au roi. 24, 29 décembre 1679. — MAE CP Pologne t. 65. fol. 222. fol. 241.

²¹ Béthune au roi. 27 juin 1680. — MAE CP Pologne t. 67. fol. 127.

²² Lettre de Béthune. 7 août 1680. — MAE CP Pologne t. 67. fol. 177.

et l'on peut dire avec vérité, qu'elle ne desire pas le succes ny le bien de celle des Hongrois et pour cette ceux cy voudroient bien oster la direction surtout à Mr Teleki qui a toujours eu et encore trop de commerce avec la Cour de Vienne et d'attachement . . .»²³

Il semble qu'une diversion en Hongrie est plus vraisemblable en assistant Thököly que le prince Apafi, puisque ce dernier n'est pas lié par les obligations de la principauté.

«Le comte Tekely qui sur le pied que sont maintenant les troupes et les affaires de sa communauté se peut passer facilement de la Transilvanie et d'autant plus que non seulement elle ne luy donne aucun secours mais qu'elle voudra avoir comme cy devant la meilleure part de l'argent dont Vostre Majesté auroit agreable d'assister les Mescontens . . .»²⁴

En été 1681, avant de quitter la cour de Apafi, Roger Akakia résume ses expériences vécues et son opinion:

«Le Prince de Transilvanie passe sa vie à dormir, à manger et à boire et à lire la bible . . .»²⁵
 «Ce pays ou l'on ne peut avoir ny justice ny grace que l'argent à la main.» «La foiblesse du genie de ce Prince et le peu de talent et de merite et de capacité qu'il a et qui se remarque au premier entretien qu'on a avec luy, l'attachement et les veues à la Cour de Vienne de son principal Ministre Teleki par qui seul il est gouverné, le penchant que tous les autres Conseillers ont de ce costé-là, . . . l'interest qu'on y croit avoir que la Maison d'Autriche conserve ce qui luy reste de la Hongrie et surtout d'empescher que le Turc n'en acheve la conquete qui entreseroit peu à peu l'oppression de ce pays, ne permettent pas de pouvoit prendre jamais de bonnes mesures par Sa Majesté avec ce Prince pour le maintien et la durée de la guerre des Exilez, cette Cour voulant la finir au plustost . . .»²⁶

Le nouvel agent français, Du Vernay-Boucauld accepte très vite l'avis de son prédécesseur:

«La mauvaise volonté des Transilvains ne paroist que trop des à present. Je ne dis pas seulement par les jugemens publics qu'ils font en prononçant rarement le nom des Français sans y adjouster celuy de chien, mais parcequ'en effet ils sont ennemis irreconciliables des Hongrois et qu'ils ne scauroint souffrir sans chagrîn aucun Ministre de Vostre Majesté.»²⁷

Le campagne de 1681 porte des succès à Thököly seul, et provoque encore des conflits entre les Hongrois et la cour de Apafi. Le prince a trop tôt abandonné le champ de bataille, il s'est retourné avec ses troupes, ainsi les Hongrois restés seuls ne pouvaient pas vraiment profiter de leur situation avantageuse. Selon les informations de Guilleragues,

«Abaphy a de tres particulieres liaisons avec l'Empereur qu'il n'a commencé la guerre qu'apres plusieurs menaces de la Porte, que Tekelli chef des Mecontens vouloit qu'on assiegeast Cassovie entre les rivieres d'Hernach et de Tarcza . . ., qu'enfin Abaphy a fait tout ce qu'il a pu pour obliger les Mecontens de Hongrie à faire leur paix avec l'Empereur et que s'il ne peut s'y reussir, il a resolu de proposer à la Porte d'offrir de grands privileges

²³ Akakia au secrétaire d'état Colbert de Croissy. 22 décembre 1680. — MAE CP Hongrie t. 3. fol. 438.

²⁴ Akakia au roi. 10 décembre 1680. — MAE CP Hongrie t. 5. fol. 47.

²⁵ Rapport d'Akakia. 12 janvier 1681. — MAE CP Hongrie t. 5. fol. 80—81.

²⁶ Akakia à Colbert de Croissy. 22 décembre 1680. — MAE CP Hongrie t. 3. fol. 438.; Akakia à Du Vernay Boucauld. juillet 1681. — MAE CP Hongrie t. 3. fol. 312.

²⁷ Du Vernay Boucauld au roi. 19 août 1681. — MAE CP Hongrie t. 6. fol. 97.

et toutes sortes d'avantages aux Mecontens pourveu qu'ils veuillent estre joints pour toujours et reunis à la Transylvanie. Il n'y a aucune apparence que les Mecontens veuillent escouter ces propositions et ils se resoudront plustost à accepter celles de l'Empereur que de devenir sujets du Prince de Transylvanie . . .»²⁸

En plus, comme le marquis de Vitry l'avait appris,

«La Porte est fort mal satisfaite de la conduite du Prince de Transylvanie dans cette dernière campagne. On luy a depesché un courier chargé d'une lettre du Gr. Vizir qui mande à ce Prince qu'il faut qu'il rende compte des raisons qu'il a eues de se retirer de si bonne heure dans ses Estats et d'avoir abandonné le siege de Zatmar sans ses ordres. Cette declaration de la part du Grand Vizir allarme fort la Cour de Transylvanie. Le Prince a fait venir Teleki aupres de luy et on doit sur cela tenir un grand Conseil de tous les principaux de Transylvanie.» [Il s'agit de remplacer Apafi par Thököly] «Ce que je scais de positif par le sieur Nemessany c'est que le comte Tekeli entretient une parfaite correspondance avec les Bassas de Bude et de Waradin, qu'ils sont ses amis particuliers et qu'ils luy ont rendu et rendent encore tous les jours à la Porte et aupres du Grand Vizir tous les offices imaginables et qu'ils n'ont rien oublié en mesme temps, pour perdre le Prince de Transylvanie . . .»²⁹

Vu les problèmes et les conflits des Hongrois et des Transylvains, la méfiance envers les agents français, Thököly essaye prendre des rapports directs,

«Les nouveaux deputez des Mescontens . . . se plainquirent qu'Abaphy ne pensant qu'à la paix de la Porte avec l'Empereur retenoit l'argent que Vostre Majesté leur avoit destiné, et que Du Vernay Boucaut trop credule ne penetrait pas dans les mauvaises intentions de Teleky Ministre de Transylvanie. . . Ils ont ajouté qu'ils recevroient ses graces plus infailliblement si Du Vernay Boucaut sortoit d'Albe-Jule pour demeurer sur la frontiere de Pologne, afin d'en oster la connoissance au Prince de Transylvanie.»³⁰

Les problèmes notés par Roger Akakia dans le mémoire cité ci-dessus, sont réels. La Transylvanie avait des intérêts différents de ceux des Mécontens. La possibilité de recevoir l'assistance du roi de France par l'intermédiaire d'un contrat entre la France et la Transylvanie, était réelle jusqu'au moment où des troubles survenus en Hongrie servirent les vues politiques de la France. Après la paix de Nimègue, la politique de Louis XIV envers la diversion de Hongrie est changée. Le contrat interdit aux parties d'assister des diversions dans les États de l'autre. La Transylvanie, comme État indépendant, n'est pas compris dans les clauses, ainsi la politique extérieure de Louis XIV n'a d'autres chances que de poursuivre, si l'occasion s'en présente, l'assistance secrète du comte Thököly. Le rôle toujours plus important du jeune comte est enregistré dans les relations depuis un certain temps déjà, mais à partir de 1680, les rapports avec la cour de Apafi deviennent presque entièrement formels. Toutefois il faut voir que le principal but des Français était de ne conserver que quelques liens avec le mouvement hongrois pour une utilisation éventuelle dans l'avenir.

La carrière de Thököly offre certaines possibilités surtout en 1682. En 1681, la cour impériale décide de convoquer la diète hongroise à Sopron. Ce qui montre l'importance grandissante du mouvement kouroutz et de son

²⁸ Guilleragues au roi. 5 décembre 1681. — MAE CP Turquie t. 16. fol. 309—310.

²⁹ Vitry au roi. 5 décembre 1681. — MAE CP Pologne t. 69. fol. 669.

³⁰ Guilleragues au roi. 14 janvier 1682. — MAE CP Turquie t. 16. fol. 328—332.

chef, le comte Thököly, c'est que ses députés y sont également invités, et peuvent exposer, comme les autres délégués des comitats, leur gravaminas, c'est-à-dire leurs plaintes contre la politique de Vienne, avant tout en ce qui concerne le libre exercice de la religion. Malgré tout effort, ils n'obtiennent aucun résultat, par conséquent la campagne militaire reprend le printemps suivant. Les succès en sont prometteurs pour Thököly,

«Mr. Du Vernay Bouccaut . . . me mande qu'on pense à eslire le Comte Theökeöly souverain de Hongrie, et je luy communique une pensée chimerique d'obliger les Mescontens à faire un traité avec les Polonois affin que ce pretendu souverain d'Hongrie avec les secours que le Roy pourroit luy donner peust estre en estat d'ambarrasser l'Empereur et d'oster l'envie aux Turcs avec lesquels il pourroit faire un traité de s'estendre dans la Chrésienté. Il me paroist que la noblesse de Transilvanie n'est pas fort contente du Prince et qu'elle ne consentira pas aisément à la domination des Turcs.»³¹

Ces succès mêmes ont certainement en partie favorisé la déclaration de la réunion de Strasbourg à la France, détournant l'attention et les forces militaires de l'empereur de l'Occident. Thököly lui-même devait aussi avoir conscience de l'occasion favorable, ses félicitations à Louis XIV en témoignent. Malgré tout, les promesses qui lui furent faites n'ont jamais été tenues.

Après les victoires de l'année 1682, Thököly reçoit du sultan l'aigrette, le sabre et la masse d'armes, il est déclaré roi de Hongrie. Mais roi de Hongrie par la grâce du sultan! La Porte prépare la grande guerre, Apafi, d'abord contraint d'aider les troupes de Thököly, ne peut non plus rester neutre dans la campagne turque. Le nouveau roi, ou plutôt comme il s'est fait appeler, le prince de la Haute Hongrie, tout comme le prince de Transylvanie sont obligés de se joindre au camp turc. Tous deux essayent de trouver le moyen de s'abstenir, et surtout d'éviter les combats contre les troupes de l'armée chrétienne. Thököly poursuit des négociations avec le roi Sobieski, la correspondance dure jusqu'en août, le roi de Pologne, de son côté fait de son mieux pour une médiation couronnée de succès entre le prince kouroutzset la cour impériale.

«On m'assure que le Roy de Pologne agit puissamment aupres du Prince Tekely pour le porter à un accomodement avec l'Empereur, s'engageant dit-on à la garantie.»³²

Correspondance cette fois sans résultat, pourtant des rumeurs continuent du ralliement éventuel des troupes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie.

«Il est arrivé cependant ici un député d'Abaffi qui raporte que son Maistre est obligé de joindre les ennemis avec quinze mile hommes, mais qu'il promet qu'on ne doit point les craindre, ny ses troupes ny les Moldaves ny les Valaques . . .»³³

«Les Turcs ayant fait rejoindre les Mescontents et mesme les Moldaves, Valaques et Transilvains qui avoient traité en argent pour s'exempter de venir à cette guerre, ont esté contraints d'y marcher, et presentement ils sont à portée de joindre l'armée ottomane quand le grand Visir voudra ce qui fait clairement voir qu'il veut soustenir le siege jusqu'à

³¹ Guilleragues au roi. 4 avril 1682. — MAE CP Turquie t. 6. suppl. fol. 133.

³² Du Vernay Boucauld au roi. 15 mai 1683. — MAE CP Hongrie t. 6. fol. 606.

³³ Rapport du 4 septembre 1683. — MAE CP Autriche t. 55. fol. 304.

la dernière extrémité. . . . Il y a ici un envoyé de Moldavie qui assure l'Empereur à ce qu'on publie que dès que son armée attaquera les Turcs, que les Moldaves, Valaches et Transilvains se rangeront de son côté. On dit la même chose du comte Tekeli, mais je crois que l'on ne fait courir ce bruit-là que pour empêcher le Turc de s'en servir, en les rendant suspects au Grand Visir . . . »³⁴

La défaite de l'armée ottomane sous les remparts de Vienne entraîne le déclin du mouvement de Thököly. Ses relations françaises sont réduites à une correspondance de politesse, sa captivité de Várad en 1685 disperse définitivement son mouvement. Lors de son émigration en Turquie il essaye sans succès de reprendre ses rapports français. Ce n'est que le début de la guerre de liberté de François II Rákóczi, qui éveille à nouveau l'intérêt de Louis XIV pour les affaires de la Hongrie.

³⁴ Sebeville au roi. 7 septembre 1683. — MAE CP Autriche t. 56. fol. 78.



Chroniques

Jean PERROT

Tibor KLANICZAY (1923—1992)

La disparition de Tibor Klaniczay atteint durement la communauté scientifique hongroise et, avec elle, un large milieu international au sein duquel il avait à la fois acquis une grande notoriété et conquis de solides sympathies. La France, qui l'a accueilli souvent, qui l'a admis en qualité de professeur associé dans l'ancienne Sorbonne il y a un quart de siècle, et où beaucoup de chercheurs entretenaient avec lui des relations scientifiques et personnelles étroites, ressent une émotion particulière au moment où la mort vient briser prématurément ces liens en mettant un terme à la carrière brillante et à l'activité intense d'un homme doué d'une étonnante vitalité, qu'il dépensait sans compter.

Tibor Klaniczay laisse une oeuvre très importante, dont une bonne part est consacrée à son domaine de prédilection, la littérature de la Renaissance, en Hongrie et ailleurs en Europe (en particulier dans la période tardive, pour laquelle il a développé le concept de maniérisme) et à son auteur favori, Zrínyi Miklós, dont il a à la fois analysé et édité l'oeuvre.

Entre 1956 et 1960 ont paru plusieurs ouvrages concernant la période de la Renaissance et de la Réforme¹, ensemble complété par la grande étude comparative de 1970 sur la crise de la Renaissance et le maniérisme². A Zrínyi il a consacré une monographie qui campait le personnage dans une étude si complète et si pénétrante qu'elle est restée depuis cette date l'ouvrage fondamental de référence³; et en 1958 il a réalisé une édition complète en deux volumes (le second en collaboration avec Csapodi Csaba) des oeuvres de Zrínyi⁴. La poésie amoureuse de Balassi a fait aussi l'objet d'une importante étude, riche de points de vue nouveaux, qu'il publia en 1960⁵.

¹ *A magyar reformáció irodalma*, 1956; *A magyar későreneszánsz problémái*, 1959; *A magyar irodalom reneszánsz korszaka*, 1960.

² *A reneszánsz válsága és a manierizmus*, 1970.

³ *Zrínyi Miklós*, 1954, nouvelle édition 1964. L'édition qui fait autorité est celle de 1964, beaucoup plus complète et dégagée des contraintes idéologiques qui avaient pesé sur la première édition.

⁴ *Zrínyi Miklós összes művei*, 2 vol. 1958. On y ajoutera l'édition miniaturisée *Zrínyi Miklós: Szigeti veszedelem*, 1982.

⁵ *A szerelem költője*, 1960.

Depuis une vingtaine d'années, Tibor Klaniczay s'intéressait particulièrement aux origines de l'Université hongroise, objet de plusieurs études⁶, et c'est à l'Université au temps du roi Mátyás qu'est consacrée sa dernière étude publiée de son vivant⁷.

A l'oeuvre considérable que représente cet ensemble de travaux, dont une grande partie est réunie dans quatre volumes publiés entre 1961 et 1985,⁸ il faut ajouter les contributions de Tibor Klaniczay à des publications collectives d'oeuvres littéraires et d'histoire littéraire ainsi que le travail de rédacteur qu'il a souvent assumé pour la publication de recueils collectifs. On mentionnera naturellement ici le grand ouvrage de synthèse dont il a été le rédacteur et l'un des auteurs, l'Histoire de la littérature hongroise en deux volumes, parue en 1964⁹ et dont une édition réduite à un volume a été réalisée en français, en anglais, en allemand et en finnois. A l'actif de Tibor Klaniczay rédacteur il faut encore porter le rôle qu'il a joué pendant de longues années comme responsable des *Irodalomtörténeti Közlemények*.

L'oeuvre de Tibor Klaniczay n'est pas seulement celle d'un savant de notoriété internationale. Son rayonnement est lié à l'action qu'il a exercée à un haut niveau de responsabilité dans l'institution académique hongroise. Il a été le véritable fondateur de l'Institut d'études littéraires de l'Académie des Sciences et il y a joué un rôle essentiel bien avant d'en devenir le directeur en titre en 1984. Il dirigeait aussi depuis 1970 le Centre de recherches sur la Renaissance, entretenant des relations étroites avec les organismes de recherche correspondants hors de Hongrie.

Chargé de missions importantes à l'étranger, comme professeur associé à la Sorbonne en 1967-68, à l'Université de Rome de 1975 à 1979, il a oeuvré très efficacement pour les études hongroises dans le monde comme secrétaire général de l'Association internationale des Etudes hongroises, et c'est avec tristesse qu'on l'a vu abandonner ce poste au congrès de Szeged en 1991. Chacun sentait bien que sa santé, qu'il n'avait guère ménagée, se dégradait dangereusement. Il n'avait plus alors que quelques mois d'existence devant lui. Tibor Klaniczay aimait trop la vie dans toute sa richesse pour qu'on pût l'imaginer acceptant le sursis dérisoire d'une existence diminuée par la maladie. Mais sa disparition rapide aggrave le sentiment de ce grand vide qu'elle laisse, à la mesure de la richesse qu'apportait sa présence.

⁶ *Megoldott és megoldatlan kérdések az első magyar egyetem körül*, 1972; *Egyetem és politika a magyar középkorban*, 1976; *Értelmiség egyetem nélküli országban*, 1980; *Az akadémiai mozgalom és Magyarország a reneszánsz korában*, 1983.

⁷ *Egyetem Magyarországon Mátyás korában*, ItK 1990 et *Reneszánsz-füzetek* 81.

⁸ *Reneszánsz és barokk*, 1961; *A múlt nagy korszakai*, 1973; *Hagyományok ébresztése*, 1976; *Pallas magyar ivadékai*, 1985.

⁹ *A magyar irodalom története*, 2 vol., 1964.

Georges KASSAI

Séminaire international sur la traduction

Organisé par la revue CONTRASTES de l'Association pour la Diffusion des Etudes Contrastives (ADEC), et l'Institut Hongrois de Paris, un séminaire international consacré aux problèmes de la traduction a eu lieu le samedi 25 janvier 1992 dans les locaux de l'Institut Hongrois.

Cette manifestation était dédiée à la mémoire de Ladislav Gara (1904—1966), éminent traducteur de la littérature hongroise, adaptateur d'une cinquantaine de romans contemporains hongrois, auteur de la célèbre *Anthologie de la poésie hongroise* (parue en 1962 aux Editions du Seuil), anthologie qui, aussi bien par sa méthode que par la qualité des traductions, constitue un modèle du genre.

La mémoire de Ladislav Gara a été évoquée par Véronique Charaire et Georges-Emmanuel Clancier et une exposition commémorative rappelait certains aspects de son oeuvre.

Le séminaire lui-même abordait essentiellement deux thèmes: celui de l'«intraduisible» et celui de certains problèmes spécifiques de la traduction poétique: l'une des grandes difficultés de l'*Anthologie de la poésie hongroise* ayant résidé dans l'adaptation en français de la prosodie hongroise. Après un exposé introductif d'Etienne Pietri (Paris III) consacré à l'apport de la traduction à la théorie de la contrastivité, Alvaro Rocchetti (Paris III) et Sándor Albert (Université de Szeged, Hongrie) ont abordé quelques aspects de l'«intraduisibilité» en italien et en hongrois, tandis que Marc-Hervé Martin traitait de problèmes relatifs à la réception des traductions. Michel Volkovitch (Association des Traducteurs Littéraires de France) a exposé les travaux du séminaire qu'il anime sur «le français langue cible», séminaire destiné à perfectionner l'expression française des traducteurs et Eva Koberski (Ecole des traducteurs et interprètes de Mons, Belgique) a consacré son intervention à l'analyse de certains cas particulièrement épineux. Zsuzsa Simonffy (Université de Pécs, Hongrie) a abordé la question du rapport entre traduction et logique, Tamás Szende (Centre interuniversitaire d'Etudes Hongroises, Paris III) a traité de l'importance de la lexicologie dans la traduction. La traduction poétique a fait l'objet des interventions brillantes d'Efim Etkind et de Guy Leclercq (Université de Paris VIII), ce dernier ayant également, avec Georges Kassai, dirigé les débats.

Les actes de ce colloque seront publiés dans un numéro spécial de *CONTRASTES* (15, rue Alberti, 06047 NICE Cedex)

Erzsébet HANUS

La Tragédie de l'Homme à Paris, ou le jeu de l'ironie et de la critique

Enfin, nous avons pu voir la *Tragédie de l'Homme* d'Imre Madách à Paris du 23 au 26 mars 1992. Si cet événement n'étonne plus guère à Budapest, il n'en a pas été de même à Paris dans le petit monde hungarophile. Pour certains un rêve de plusieurs décennies se réalisait.

L'aventure a débuté, à Budapest, par une visite du directeur du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, Jean Pierre Miquel. L'Académie d'art dramatique de Budapest a suggéré aux écoles théâtrales d'Europe de monter le chef d'oeuvre hongrois. Après lecture de l'oeuvre, dans l'adaptation de Jean Rousselot, Jean Pierre Miquel conquis, décida de la proposer au professeur-metteur en scène Pierre Vial, comme exercice d'école pour les élèves de troisième année. La mise en scène d'une telle pièce avec les richesses et les potentialités contenues ont emporté l'adhésion. Pierre Vial situe la place de Madách aux côtés de Dante, Goethe et Victor Hugo. L'initiative de Budapest rejoignait la volonté de l'école parisienne de monter des spectacles venus d'ailleurs.

C'était donc la première fois que nous pouvions voir cette oeuvre, en France, sur une scène de théâtre en costumes et décors. Cela se situait dans le cadre du théâtre du bâtiment classique du Conservatoire d'Art Dramatique. Le spectacle dura 2 heures 45 minutes avec un entracte. Le premier sujet d'étonnement est que la pièce soit interprétée par seulement 7 acteurs. Dans le programme, Pierre Vial explique cette option: « . . . Pour envisager une telle présentation, on peut très bien se dire que cela nécessiterait 250 acteurs et figurants, qu'à tout le moins prévoir de travailler avec un groupe de 30 ou 20 acteurs serait parfaitement légitime. Comment peut-on vouloir le faire avec 7 acteurs (comme il fallut 7 jours pour . . .)? Je pense à l'ami disparu, à Antoine Vitez qui disait que pour les pièces classiques françaises entre autres, il fallait effectivement un comédien par rôle, mais que d'autres oeuvres dont l'archétype pourrait être le Faust de Goethe semblant exiger une distribution massive pouvaient facilement être traitées avec un groupe réduit, et que l'essentiel du propos, des visions, des idées, non seulement survit à cette solution drastique mais prend une particulière acuité.»

On peut dire que grâce au dynamisme, à l'enthousiasme des sept jeunes acteurs, le pari a été tenu. Trois acteurs permanents jouent Eve (Mireille Roussel), Adam (Philippe Delbart) et Lucifer (Philippe Macaigne) et quatre autres tels des Fregolis modernes revêtent les costumes d'une foule de personnages. Cécile Garcia-Fogel, Muriel Solvay, Muhamed Hirzalla et Uwe Achilles tiennent entre huit et treize rôles. Le pari était risqué mais le rendu est excellent par la présence physique et le dyna-

misme de chacun. Ces changements de rôle ont été soutenus par le décor à la fois simple, symbolique et pratique. Un travail remarquable a été accompli au niveau des décors et des costumes par Isabelle Neveu, élève au T. N. S. Avec de faibles moyens, elle réussit à donner l'illusion dans tous les tableaux.

La musique et le bruitage soulignant les différentes époques sont un choix des deux acteurs qui jouent Adam et Lucifer. La mise en scène assurée par 7 acteurs, les décors et costumes, la musique participent de bonne façon à la relecture du texte de Imre Madách revu par Jean Rousselot. Le décor, comme nous l'avons indiqué précédemment, est lourd de symboles mais en même temps riche d'inventions pratiques. L'élément le plus constant est une estrade en demi-cercle, ou plutôt en forme d'arc, qui symbolise notre bonne vieille terre. Elle est constituée d'éléments mobiles qui évoluent au gré des scènes, permettant d'imaginer ici l'intérieur d'un palais ou d'un couvent, là une place ou une cour, ailleurs le ciel ou l'Eden. De cette position horizontale jaillissent trois échelles, lien entre le ciel et la terre, ou plus prosaïquement éléments du décor dans certaines scènes historiques, permettant à des personnages d'être présents tout en étant un peu extérieurs à l'action. Les autres éléments plus ponctuels (filets ou toiles dressés entre les échelles) sont aussi très polyvalents. Le Seigneur apparaît de temps en temps venant d'en haut dans une nacelle de montgolfière qui ne paraît pas anachronique dans le reste du décor. Lucifer ou Adam se déplaçant à l'aide d'un filin ne gênent pas l'attention et le public reste pris par le dialogue. Le passage du haut vers le bas ou inversement s'effectue aussi par les trous dans la scène qui peuvent représenter, suivant les tableaux, la terre, un tombeau, le néant. Les deux techniciens qui déplacent les décors font partie intégrante du visuel de la mise en scène, ils en sont des éléments importants.

Pierre Vial a dû se résoudre, malheureusement, à faire des coupes. Il a supprimé cinq tableaux (Athènes, Prague I, Paris, Prague II, L'espace) et un certain nombre de répliques dans les dix tableaux restants. En dépit de ces coupes et malgré nos craintes, le spectacle présenté a une certaine cohérence. Les puristes hongrois s'étonneront de ce crime de «lèse-Madách» et on peut remarquer particulièrement la disparition du tableau «Paris» justement à Paris. Au cours de la conférence de presse, Roger Vial s'est justifié en arguant de la longueur de l'oeuvre, et en avançant qu'il pensait, par ses choix, avoir malgré tout gardé la plus grande partie des intentions de l'auteur. Nous retrouvons l'histoire de l'humanité, les questions philosophiques, la conception de l'histoire de Spengler, les rapports homme-femme, l'optimisme et le pessimisme, la quête de l'existence et l'éternel retour . . .

Comme souvent en Hongrie, le miracle s'est reproduit. Le génie de la pièce a, une fois de plus, reposé quelques questions essentielles des problèmes de l'humanité, laissant aux spectateurs le loisir de trouver les réponses. *La Tragédie de l'Homme* est une oeuvre ouverte qui donne des possibilités énormes au metteur en scène et aux acteurs de renouveler la vision en ne restant pas dans une représentation classique, traditionnelle.

Pierre Vial a choisi de manier l'ironie et la critique. L'ironie que l'on retrouve dans le style de jeu, dans la réalisation des rôles, dans la parole, dans le chœur des anges. Elle se retrouve aussi dans le jeu des esprits-gardiens de l'univers qui se promènent devant Dieu avec des nébuleuses qu'ils agitent comme des jouets quand celui-ci se retourne vers Lucifer. Cette instruction d'auteur reprise dans la mise en scène n'était pas indiquée dans la version de Rousselot. La critique de l'Histoire est accentuée dans la scène du Phalanstère avec la caricature de la société organisée sur une base totalement scientifique — allusion à la répression psychiatrique stalinienne.

Cela est également souligné dans le choix de supprimer des tableaux où dans le monde mis en scène, il n'y a ni démocratie véritable ni révolution. La mise en scène donne quelquefois un aspect de comédie musicale, voire de monde à la Kurt Weil ou d'opéra-rock, ce qui apporte une modernité intéressante à la pièce. Malgré tout, la pièce ne se transforme pas en tragi-comédie. Ce parti-pris de mise en scène, cette présentation avec des chants, des danses, des mouvements rythmiques, des marionnettes, permettent de passer sur les petits manques professionnels des acteurs et montrent le nouvel espace ouvert pour monter ce poème dramatique.

La salle du Conservatoire, pleine les quatre soirs, a retenti des applaudissements du public parisien. Nous ne savons pas ce qu'en ont pensé les professeurs de théâtre. Pour sa part, le public parisien a rendu son verdict: admis avec les félicitations du jury. Espérons que cette première expérience, donnera l'idée aux gens du théâtre de monter enfin, dans sa version intégrale, ce chef d'oeuvre de l'humanité. En attendant, la troupe qui mérite des éloges est allée présenter son travail à Budapest le 1^{er} avril, et ce n'était pas un poisson d'avril.



Comptes rendus

Sophie KEPES

Sigmund Freud et Sándor Ferenczi: *Correspondance*, Tome I, 1908—1914, traduit de l'allemand par le groupe du Coq-Héron, Calmann-Lévy éd., 648 p.

Ce premier volume de la *Correspondance* échangée entre Freud et Ferenczi commence en janvier 1908, au moment de leur première rencontre à Vienne (Freud a 52 ans, Ferenczi 35 ans), et s'achève sur l'attentat de Sarajevo en 1914. Elle ne s'interrompra définitivement qu'à la mort de Ferenczi (1873—1933). Cette première rencontre chez le maître est un véritable coup de foudre réciproque, et Ferenczi deviendra le «paladin» de Freud, qui à l'époque se sent «abandonné par ses vieux amis».

Ferenczi exerce alors son métier de neurologue à l'Hôpital Szent-Rókus de Budapest. Dans ces lettres, il se montre d'une curiosité inlassable, plein d'imagination et d'humour, sensuel, amateur de littérature et ami des écrivains de Nyugat; sensible à la souffrance de ses patients, c'est un «incorrigible thérapeute», alors que son aîné avoue «manquer du besoin d'aider», et mettre par-dessus tout la logique rationnelle et l'élaboration scientifique de sa doctrine.

Ferenczi devient le plus ardent défenseur de Freud, auquel il fournit des arguments contre Adler (qui se retire de l'Association Psychanalytique de Vienne en 1911), contre Stekel (premier critique des analyses interminables, il part en 1912), enfin contre Jung (avec qui Freud rompt en 1913), que Ferenczi accuse de s'occuper moins «de la théorie de la libido que du statut de la communauté chrétienne».

Ferenczi bombarde Freud de questions et ne cesse d'explorer des voies nouvelles. Ils échangent de nombreux commentaires sur leurs cures. Ferenczi découvre le contre-transfert et le théorise, non sans l'expérimenter sur Gizella Pálos, dont il voudra ensuite épouser la fille, qu'il enverra finalement à Freud pour se faire analyser. Freud désapprouve cet imbroglio psychanalytico-sentimental, mais ça ne l'empêchera pas d'analyser lui-même sa fille Anna.

Grâce à cette *Correspondance*, nous apprenons quantité de détails: par exemple, Freud fait «une révision quotidienne de son inconscient» et se félicite de ses facultés d'autocritique. Il aime le tarot et Anatole France. Il avoue avoir songé à Ferenczi comme gendre. Celui-ci l'accable de confidences sur sa vie amoureuse et sexuelle. Il fréquente diseuses de bonne aventure et astrologues de la banlieue de Budapest, et tente vainement de convaincre Freud d'examiner la télépathie du point de vue psychanalytique.

Ferenczi ne cesse de réclamer l'affection totale et exclusive de Freud, se sent infantile, s'efforce vaillamment de mûrir, de ne pas se comporter en fils jaloux, et finit par demander à Freud de la prendre en analyse, persuadé que cela seul améliorera leurs relations. Plus tard, en 1926, il proposera le service réciproque à Freud . . .

Cette *Correspondance* foisonnante, bien traduite, s'appuie sur un solide appareil critique. Trois tomes doivent paraître en six ans. L'original en langue allemande est encore inédit: Anna Freud s'est opposée à sa publication jusqu'à sa mort en 1982. Sans doute craignait-elle que l'image de son père en sorte égratignée. Elle avait tort, comme en témoigne ce volume passionnant.

Georges KASSAI

Cure d'ennui. Écrivains hongrois autour de Sándor Ferenczi, Gallimard, Connaissance de l'inconscient, 1992, 249 p.

L'historiographie de la littérature hongroise a une sérieuse dette à acquitter vis-à-vis de la psychanalyse freudienne: malgré l'influence considérable que celle-ci a exercée sur un grand nombre d'éminents écrivains de la période allant (à peu près) de 1910 à 1940, les manuels sont muets sur l'atmosphère de psychanalyse diffus qui régnait alors dans les cercles littéraires de la capitale. C'est donc une véritable lacune que vient combler cette anthologie.

Pour illustrer cette influence, Péter Ádám a choisi six auteurs — Mihály Babits, Géza Csáth, Milán Füst, Frigyes Karinthy, Dezső Kosztolányi et Gyula Krúdy — qui, affirme la «quatrième de couverture» «formaient une manière de cercle autour de Ferenczi». Choix judicieux, certes, mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin? A cause des limites imposées par l'éditeur, nous répondra sans doute Péter Ádám. En attendant donc d'autres volumes présentant au public francophone les grands absents de *Cure d'ennui*, signalons l'excellent travail accompli dans ce sens par la revue parisienne *Le Coq Héron* et notamment son numéro 84 consacré à Attila József.

Le rapport des textes publiés dans le présent recueil avec la psychanalyse n'est pas toujours évident («la littérature ici ne vise pas à illustrer ou à exploiter les thèmes psychanalytiques. Simplement, Freud est passé par là» précise la quatrième de couverture) et la préface a raison de souligner les sentiments ambivalents que les auteurs — à l'exception de Kosztolányi — nourrissaient à l'égard de cette jeune science que Karinthy, par exemple, va jusqu'à ridiculiser. On aurait donc aimé voir des témoignages plus convaincants, celui, par exemple, d'Attila József, qui, dans sa poésie, utilisait certains termes techniques de la psychanalyse et dans ses écrits théoriques consacrait une large place à ses tentatives freudo-marxistes ou à la distinction freudienne entre pulsion sexuelle et pulsions du Moi. On perçoit plutôt dans ces textes un écho, parfois lointain, de certaines préoccupations freudiennes et la préface signale à juste titre la convergence entre *Lettres de l'au-delà* de Babits et *Deuil et mélancolie* de Freud, entre la fin d'*Une nuit dans le train* de Kosztolányi et *Thalassa* de Ferenczi. Cependant, le lecteur ne manquera pas de se demander s'il s'agit toujours de l'influence de la psychanalyse sur la littérature ou du fait que la psychanalyse a toujours exploité des thèmes déjà traités par la littérature, que, comme l'écrit Freud dans *Délires et rêves de la «Gradiva» de Jensen* les «poètes et romanciers connaissent . . . entre ciel et terre, bien des choses que notre sagesse scolaire ne saurait encore rêver. Ils sont, dans la connaissance de l'âme, nos maîtres à nous . . .» Oedipe a été traité par Sophocle avant de servir de modèle au célèbre complexe qui porte son nom et Ferenczi voyait dans Anatole France un éminent psychanalyste. Il n'en reste pas moins que certains textes

du recueil comme le délicieux «Je et P'tit Je» de Karinthy n'auraient certainement pas été conçus si leurs auteurs n'avaient jamais entendu parler de la topique freudienne Surmoi-Moi-Ça.

Brillamment traduits par Sophie Kepes, les textes publiés dans ce recueil jouent donc essentiellement le rôle d'un apéritif et posent plus de questions qu'ils ne donnent de réponses. Il faut espérer que d'autres publications de ce type viendront compléter le tableau ainsi esquissé, et contribueront à illustrer et à éclaircir l'épineuse question des rapports entre psychanalyse et littérature. Ces publications ne manqueront sans doute pas d'étendre l'investigation à des auteurs hongrois dont l'activité se situe à une époque ultérieure, à Tibor Déry, à Sándor Márai, ou, parmi les écrivains vivants, à Miklós Mészöly ou à Péter Nádas.

Erzsébet HANUS

La littérature hongroise en langue française à l'époque de la revue *Nyugat*

Ces dernières années, une quinzaine d'éditeurs français ont fait paraître des oeuvres hongroises en langue française. Malgré les difficultés linguistiques et la méconnaissance de la part du public français, de la littérature hongroise, un progrès net est à relever.

Le lecteur français avait déjà eu l'occasion de rencontrer les auteurs hongrois. Dès le XIXe siècle, et surtout dans la deuxième moitié de ce siècle, on a pu noter un certain élan. Cela concernait principalement Petöfi et Jókai. Entre les deux guerres mondiales, un nombre non négligeable d'oeuvres furent aussi proposées au public français. Cela correspondait bien sûr au goût du public, aux tendances littéraires dominantes mais aussi aux méandres de la vie politique internationale.

Depuis quelque temps, la littérature d'Europe centrale et orientale trouve une plus large audience. La littérature hongroise bénéficie aussi de ce phénomène, conséquence directe de l'évolution politique en cours, mais aussi, et c'est net dans le cas de la Hongrie, de l'existence d'une nouvelle génération de traducteurs. Mais qui est traduit? Quel genre littéraire? Le tableau est vraiment multicolore.

Dans les librairies, tant à Paris qu'en province, on peut trouver surtout des romans, mais aussi des récits, nouvelles, drames, recueils de poésie, essais, mémoires et correspondances. De Ferenc Molnár à Cecil Tormay en passant par les écrivains de *Nyugat* jusqu'aux représentants de la littérature la plus contemporaine comme Nádas, Spiró, Esterházy ou Petri.

Si nous nous contentons d'une perspective statistique, ce sont les écrivains de *Nyugat* ou contemporains de ce mouvement qui l'emportent, et de loin. Les traducteurs-militants de la culture hongroise — (en particulier Sauvageot, Gachot, Gara, Kassai, Moreau) les ont introduits dans la vie spirituelle française. Les éditions sont soutenues par des tables rondes ou colloques organisés autour de la littérature hongroise, par des soirées récitatives à la Bibliothèque Nationale ou à Beaubourg, par des représentations théâtrales — Avignon, Cartoucherie, Champs-Élysées, Conservatoire, etc. — par la présentation d'oeuvres traduites — Institut Hongrois, Belles étrangères, Amitiés France-Hongrie.

Grâce à la ténacité volontariste de plusieurs éditeurs et traducteurs, Dezső Kosztolányi (1885—1936) est l'auteur hongrois qui, aujourd'hui, a le mieux touché le coeur du public français. Plusieurs recueils de nouvelles, trois romans (bientôt le

quatrième) sont à la disposition du public. C'est l'éditrice Viviane Hamy qui a fait le plus avec l'édition de deux romans: *Alouette (Pacsirta)* parue en 1991 et *Anna la douce (Édes Anna)* en 1992. Le premier est adapté par Maurice Regnaud et Péter Ádám. Comme dans tous les ouvrages de chez Viviane Hamy, on peut y trouver une préface de l'adaptateur, une chronologie de l'auteur et un lexique de noms propres avec leur prononciation vulgaire faite par le traducteur. Cette forme de présentation du roman facilite l'orientation du lecteur. Kosztolányi, lui-même, aimait beaucoup *Alouette* et le considérait comme son meilleur roman. Dans un milieu provincial, l'action se concentre sur la psychologie de l'existence quotidienne, des rapports familiaux. Dans l'absence de leur «vieux fille» laide, le couple Vajkay retrouvent le goût de vivre, et mènent une vie totalement différente ouverte sur l'extérieur. Avec le retour de leur fille Alouette, ils reprendront le rythme ancien comme si rien ne s'était passé. *Anna la douce* est déjà la deuxième traduction du roman *Édes Anna*. Cette version est préfacée et traduite par Eva Vingiano de Pina Martins. C'est une bonne initiative d'avoir redonné ce chef d'oeuvre au public car la première traduction était introuvable et par ailleurs de qualité médiocre. Anna, domestique parfaite à tous points de vue se trouve dans la même situation que l'héroïne du *Théâtre de l'amante anglaise* de Marguerite Duras: elle assassine ses maîtres au cours d'une nuit de 1919, en pleine terreur blanche horthyste. Anna, la meurtrière, ne peut donner aucune explication à son geste homicide. Dans la collection «Domaines étrangers», Viviane Hamy nous offre encore un portrait de Kosztolányi associé avec celui de Frigyes Karinthy. L'auteur de ce double portrait, Gyula Sipos présente leur amitié éclairée par la vie intellectuelle budapestoise. Il précise le comportement de l'homo aestheticus (Kosztolányi) et de l'homo ludens (Karinthy). Deux nouvelles complètent le recueil: *Baignade (Fürdés)* de Kosztolányi traduite par André Lázár et *Le cirque (Cirkusz)* de Karinthy dans la traduction d'Endre Böhm. Frigyes Karinthy (1888—1938), dans son roman *Voyage autour de mon crâne (Utazás a koponyám körül — 1937)*, nous invite à un voyage bien particulier. Il raconte l'histoire de l'opération d'une tumeur au cerveau qu'il subit dans une clinique de Stockholm. Pierre Karinthy, le neveu de l'auteur, introduit par une bonne préface la traduction de Françoise Vernan. Cette édition due aussi à Viviane Hamy, parue en 1990, nous introduit bien dans l'univers grinçant de l'humour karinthien. De son oeuvre prolifique, nous trouvons encore en français plusieurs nouvelles mais aussi deux autres romans: *Voyage en Capillarie (Utazás Capilláriába)* paru aux Editions de la Différence en 1977 et *Danse sur la corde (Kötéltánc)* paru en 1985 aux P. O. F.

Ibolya Virág, directrice de la collection «Domaine Europe centrale» chez Albin Michel a contribué à présenter au public français un autre auteur majeur: Gyula Krúdy. Dès 1985, elle présentait, dans sa propre traduction, chez l'Harmattan le roman autobiographique *NN (NN — 1922)*. François Gachot, en 1986, avait publié avec une préface, aux éditions Corvina de Budapest, un volume composé de trois textes: *Pirouette (Bukfenc — 1927—29)*, *Le compagnon de voyage (Az útítárs)* et *Le secret de Sindbad (Szindbád titka)*. Ces deux premiers textes étaient republiés, à l'initiative d'Ibolya Virág. *Pirouette* chez Souffles en 1989 et *Le compagnon de voyage* chez Albin Michel en 1991. De leur côté, en 1988, les éditions Actes Sud, avaient sorti une série de nouvelles du cycle *Sindbad* sous le titre *Sindbad ou la nostalgie* dans la traduction de Juliette Clancier. Gyula Krúdy (1878—1933), le grand conteur des aventures galantes, de l'ambiance mélancolique, des descriptions inimitables porteuses de toutes les couleurs et de tous les parfums, raconte dans *Le compagnon de voyage* au narrateur un séjour dans une petite ville de Haute—Hongrie (la Slovaquie ac-

tuelle.) «A cette époque-là, j'avais près de quarante quatre ans et il m'arrivait parfois de me sentir extrêmement malheureux . . .» ainsi commence-t'il le récit et il raconte ensuite sa rencontre avec la très jeune Eszténa. François Gachot constate que «Le hongrois Gyula Krúdy peut figurer en bonne place dans le cadre de la littérature européenne, parmi ces écrivains dont il est permis d'affirmer sans exagération que leur vie s'est totalement confondue avec leur oeuvre».

Le quatrième auteur que je voudrais vous présenter est aussi de la même époque. Mihály Babits (1883—1941) dont le roman, classique de la littérature hongroise, *Calife cigogne* (*A gólyakalifa* — 1916) vient de paraître. La traduction est l'oeuvre de Tamás Szende et de Laurence Leuilly. L'ouvrage est préfacé par György Tverdota. Il est publié par un nouvel éditeur, In Fine, qui débute en lançant une collection «Domaine hongrois». Le déboulement de la personnalité, la vie et la mort d'Elemér Tábori était au point de vue philosophique, esthétique et psychanalytique, à la pointe du modernisme et de l'originalité à la sortie du roman. L'ouvre constituant l'autobiographie de ce jeune homme, se termine à la manière de *Werther*, par une note d'un personnage extérieur qui a été témoin de cette triste histoire: «Cher ami, il y a trois ans maintenant que je t'ai parlé pour la première fois des écrits d'Elemér Tábori. C'est alors que s'est déroulée cette énigmatique tragédie dont les journaux ont parlé. On l'a retrouvé mort dans sa chambre d'une blessure par balle à la tempe, cependant aucune arme n'a été découverte auprès de lui. Qu'avait-il pu se passer? Aucune enquête n'a pu le déterminer . . . permets-moi de t'envoyer, à toi tout d'abord, ces dramatiques feuillets que tu liras, j'en suis persuadé, avec intérêt et compassion.» Les oeuvres de Babits sont presque inconnues du public français, bien que nous puissions en trouver deux autres en traduction française: *Le fils de Virgile Timár* (*Timár Virgilia* — 1922) perue en 1930 chez Stock et *Le livre de Jonas* (*Jónás könyve* — 1940) poème épique en 1981 chez Flammarion, traduit et commenté par Nicolas Abraham.

Dans le cadre de la collection «Connaissance de l'inconscient», les éditions Gallimard ont présenté les écrivains hongrois autour de Sándor Ferenczi dans un recueil intitulé: *Cure d'ennui*. (Sur lequel vous trouverez un compte-rendu de Georges Kassai dans cette même section.) Il s'agit à l'origine du titre d'un article de Kosztolányi paru en 1922 dans le quotidien budapestois Pesti Hírlap. C'est Péter Ádám, présentateur et responsable de la sélection de textes qui a choisi ce titre avec l'éditeur. Michelle Moreau-Ricaud, dans sa posface — *Littérature et psychanalyse entrelacées* — donne les raisons du choix des écrits autour de Sándor Ferenczi. Dans cette période de développement de la psychanalyse à Budapest, Ferenczi, disciple, collègue et ami de Freud, se sent bien au milieu des écrivains hongrois. Grâce à Sophie Képès, romancière et traductrice, les lecteurs français ont aussi accès à ces textes. On peut ainsi découvrir toute une série de textes inspirés par les thèmes psychanalytiques. Nous y retrouvons Kosztolányi, Karinthy, Babits, Krúdy que nous avons mentionné précédemment, mais aussi Géza Csáth et Milán Füst. Csáth (1886—1919), écrivain-médecin est connu en France par un recueil de nouvelles qui explore aussi la psychanalyse: *Le silence noir* paru en 1988 chez Alinéa. Milán Füst (1888—1967) a été traduit dès 1958. Le roman *L'histoire de ma femme* (*Feleségem története* — 1942) est paru chez Gallimard et a connu de nombreuses rééditions. Tout dernièrement, Sophie Képès nous a proposé, aux éditions Théâtrales, la traduction d'une pièce de Füst: *Les Malheureux* (*A boldogtalanok* — 1915). Une tragi-comédie naturaliste, le portrait caricatural d'un foyer des faubourgs dans laquelle les ex-petits bourgeois, tombés dans la misère matérielle et morale, s'affrontent.

Cette période de la littérature hongroise est extrêmement féconde le lecteur français commence à avoir les moyens de s'en rendre compte. Beaucoup d'autres oeuvres ont été traduites, un plus grand nombre reste encore à découvrir.

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

Vous pouvez trouver ici les oeuvres qui font le coeur de l'article. Elles sont accompagnées des autres traductions importantes des auteurs cités ainsi que de certains non cités mais que nous avons jugé opportun de mentionner. Cette bibliographie a été établie avec la collaboration d'Henri Toulouze.

BABITS MIHÁLY (1883—1941)

- * Le fils de Virgile Timár — trad. de la nouvelle et avant-propos Aurélien Sauvageot, éd. Librairie Stock, coll. le Cabinet cosmopolite n° 50, Paris, 1930, 170 p.
- * Jonas — poème épique, trad. et postface de Nicolas Abraham, éd. Flammarion, Paris, 1981.
- * Calife-cigogne — trad. Laurence Leuilly, Tamás Szende, préface György Tverdota, éd. In Fine, coll. Domaine hongrois, Ozoir la Ferrière, 1992, 207 p.

CSÁTH GÉZA (1887—1919)

- * Le silence noir — nouvelles trad. par Eva Gerő-Brabant et Emmanuel Danjoy, postface Dezső Kosztolányi, éd. Alinéa, Aix en Provence, 1988, 206 p.

EÖRSI ISTVÁN (1931—)

- * Ah! le bon vieux temps — trad. Georges Kassai, Claire Delamarche, Tamás Szende, Christian Bourgeois éditeur, coll. Bibliothèque Lettre internationale, Paris, 1990, 377 p.

ESTERHÁZY PÉTER (1950—)

- * Indirect — roman trad. par Ibolya Virág et Ghislain Ripault, préf. Jean Louis Schefer, éd. Souffles, Paris, 1988, 152 p.
- * Trois anges me surveillent — trad. Sophie Képès et Agnès Járfás éd. Gallimard NRF, coll. Du monde entier, Paris, 1989, 456 p.
- * Les verbes auxiliaires du coeur — trad. Agnès Járfás, éd. Gallimard, Paris, 1992 sans pagination.

FÜST MILÁN (1888—1967)

- * L'histoire de ma femme — trad. E. Berki et S. Peuteuil, préf. Albert Gyergyai, éd. Gallimard NRF, coll. Du monde entier, Paris, 1958, 430 p.
- * Choix de poèmes — trad. Isabelle Vital et Pierre Della Faille, présent. Georges Mounin, postface László Rónay, co-éd. P. J. Oswald-Corvina, coll. La poésie des pays socialistes, Paris — Bp, 1971, 144 p.
- * Choix de poèmes — éd. L'Harmattan, Paris, 1971, 141 p.
- * Catullus — drame en deux parties trad. par Eva Vingiano de Pina Martins, éd. Béba pour le Théâtre de l'Europe, Paris, 1988, 125 p.
Joué au Théâtre de l'Odéon à Paris les 10 et 11 mars 1988 par le théâtre József Katona de Budapest.
- * Les malheureux — trad. Sophie Képès, Editions théâtrales Paris, 1900, 95 p.

KARINTHY FRIGYES (1887—1938)

- * Capillaria, le pays des femmes — roman trad. par Véronique Charaire, avant-propos de l'auteur, éd. de La Différence, coll. Latitudes, Paris, 1976, 83 p., 2ème éd. 1990.
- * Danse sur la corde — roman trad. par Françoise Jarcsek-Gál, préf. Jean-Luc Moreau, éd. Publications orientalistes de France, coll. D'étranges pays, Paris, 1985, 146 p.

- * Voyage autour de mon crâne — trad. par Françoise Vernan revue par R. B., préf. Pierre Karinthy, en addenda préf. de l'auteur, éd. Viviane Hamy, Paris, 1990, 275 p. reprise de la trad. de 1953.
- * Le cirque — trad. Endre Böhm, in Double portrait, présentation Gyula Sipos, éd. Viviane Hamy, Paris, 1992. pp 23-32.

KONRÁD GYÖRGY (1933—)

- * Le visiteur — trad. Véronique Charaire, éd. Le Seuil, Paris, 1974, 217 p., rééd. Le Seuil, coll. Points, Paris, 1990, 217 p.
- * Les fondateurs — trad. Véronique Charaire, éd. Le Seuil, Paris, 1976, 224 p.
- * Le complice — trad. Véronique Charaire, éd. Le Seuil, Paris, 1980, 382 p.
- * L'antipolitique — trad. de l'anglais par Pierre Lespoir révisé à partir du texte hongrois par Monique Poucan, préf. Daniel Cohn Bendit et Bernard Dréano, éd. La Découverte, coll. Cahiers libres, Paris, 1987, 234 p.
- * Le rendez-vous des spectres — trad. Agnès Kahane, éd. Gallimard NRF, coll. Du monde entier, Paris 1990, 399 p.

KOSZTOLÁNYI DEZSŐ (1885—1936)

- * Néron, le poète snaglant — traduction E. Kovács, introd. Adolphe Dauphin-Meunier, éd. Sorlot, coll. Les maîtres étrangers, Paris, 1944, 251 p.
- * Le double. Les récits funambulesques de Kornél Esti — cycle de nouvelles trad. par Péter Komoly, revue par Roger Richard, postface Pál Réz, éd. Corvina, coll. Auteurs hongrois, Bp, 1967, 234 p.
- * Le traducteur cleptomane et autres histoires — textes français Maurice Regnault en collab. avec Péter Ádám, éd. Alinéa, Aix en Provence, 1985, 140 p.
- * L'oeil de mer — nouvelles trad. par un collectif d'étudiants sous la direction de Jean-Luc Moreau, éd. Publications orientalistes de France, Paris, T. I: Dangers et destins, 1986, 216 p., T. II: dessins à la plume, 1987, 250 p.
- * Cinéma muet avec battements de coeur — texte français Maurice Regnault avec la collab. de Péter Ádám, éd. Souffles, coll. Eurpe centrale, Paris, 1988, 118 p.
- * Alouette — textes français Maurice Regnault avec la collab. de Peter Adám, préf. Maurice Regnault, éd. Viviane Hamy, Paris, 1991, 250 p.
- * Anna la Douce — trad. Eva Vingiano de Pina Martins, éd. Viviane Hamy, Paris, 1992, 315 p.
- * Baignade — trad. André Lázár, in Double portrait, présentation Gyula Sipos, éd. Viviane Hamy, Paris, 1992, pp. 35—43.

KRÚDY GYULA (1878—1933)

- * N. N. — trad. Ibolya Virág, éd. L'Harmattan, coll. Domaines danubiens, Paris, 1985, 139 p.
- * Pirouette — roman suivi de deux courts récits trad par François Gachot, éd. Corvina, Bp, 1986, 139 p.
- * Sindbad ou la nostalgie — nouvelles trad. par Juliette Clancier, préf. Jean-Luc Moreau, éd. Actes sud, Arles, 1988, 288 p.
- * Pirouette — trad. François Gachot, éd. Souffles, coll. Europe centrale, Paris, 1989, 160 p.
- * Le compagnon de voyages — trad. François Gachot, éd. Albin Michel, Paris, 1991, 140 p.

MOLNÁR FERENC (1878—1952)

- * Les gars de la rue Paul — éd. Hachette jeunesse poche, Paris, 1989, 256 p., et Le livre de poche, n° 16, coll. Jeunesse.
- * Liliom — adapté du hongrois par Christien Benedetti, éd. Actes sud Coll. Papiers, Arles, 1990, 65 p. Créée le 2 oct. 1990 au théâtre de la Tempête à Vincennes.
- * L'officier de la garde — adapté du hongrois par Jean Claude Brisville, éd. Actes sud, coll. Papiers, Arles, 1990, 70 p. Créée le 15 sept. 1990 au théâtre des Champs Elysées de Paris.

NÁDAS PÉTER (1942—)

- * Rencontre — tragédia sans entracte traduite par Jean Pierre Thibaudat et Ibolya Virág, éd. Théâtrales, Paris, 1990, 75 p.
- * La fin d'un roman de famille — trad. Georges Kassai, éd. Plon, coll. Feux croisés, Paris, 1991, 207 p.

PETRI GYÖRGY (1943—)

- * L'époque d'imbéciles intrépides arrive — recueil de poèmes trad. par un collectif, éd. Font, 1991, 63 p.

PILINSZKY JÁNOS (1921—1981)

- * Trente poèmes — trad. Lorand Gaspar et Sarah Clair, éd. de Vallongues, Billière (64), 1990,
- * Même dans l'obscurité — poèmes trad. Lorand Gaspar, Sarah Clair présentation Lorand Gaspar, livre bilingue, éd. La Différence, coll. Orphée, Paris, 1991, n° 83, 128 p.

SPIRÓ GYÖRGY (1946—)

- * Les anonymes — roman trad. par François Jarcsek-Gál, éd. Bernard Couttaz, Arles, 1988, 550 p.
- * Elle me regarde — récit trad. du hongrois par Eva Vingiano de Pina Martins, éd. Les belles lettres, Paris, 1991, 203 p.
- * Tête de poulet — texte français de Eva Vingiano de Pina Martins et Mireille Davidovici avec le concours de Anna Kőböl, éd. Théâtrales, Paris, 1991, 93 p.

SZENTKÚTHY MIKLÓS (1908—1988)

- * Renaissance noire — trad. Georges Kassai et Zeno Bianu, éd. Phébus, coll. Domaine étranger, Paris 1991, 256 p.
- * En marge de Casanova — trad. Georges Kassai et Zeno Bianu, éd. Phébus, coll. Domaine étranger, Paris, 1991, 256 p.
- * Vers l'unique métaphore — trad. Eva Toulouse (Vingiano de Pina Martins), préf. Jacqueline Chénieux-Gendron, éd. José Corti, Paris, 1991, 308 p.

SZÉRB ANTAL (1901—1945)

- * La légende de Pendragon — trad. Natalia Zaremba-Huszvai et Charles Zaremba, éd. Alinéa, Aix-en-Provence, 1990, 242 p.

TORMAY CECIL (1876—1937)

- * Fille des pierres — trad. du hongrois par Marcella Tinayre, préf. Gianpiero Cavaglia, éd. Viviane Hamy, Paris, 1990, 182 p.

Paul GRADVOHL

Les minorités nationales et ethniques en Hongrie: approche documentaire

La situation des minorités en Hongrie est devenue, depuis les années 1988—1989, un des arguments de la politique extérieure hongroise en faveur de l'amélioration du sort des minorités hongroises dans les pays voisins. Avant même d'en être membre, la Hongrie demandait au Conseil de l'Europe de participer à sa réflexion sur les langues minoritaires (discours de Miklós Németh du 29 janvier 1989) et de réfléchir à un statut européen applicable à toutes les minorités nationales.

C'est d'ailleurs en 1989 que l'éditeur Optimum fit paraître l'édition en fac-simile du livre publié en 1944 à Kolozsvár (Cluj), alors capitale de Transylvanie hongroise, aux éditions Minerva par Imre Mikó, *Nemzetiségi jog és nemzetiségi politika (Droit*

des minorités et politique des nationalités). La préface de Dániel Csatóri insiste sur la proximité des idées de Mikó avec celle de Pál Teleki, le Premier Ministre hongrois qui s'est suicidé quand les troupes allemandes ont traversé la Hongrie pour attaquer la Yougoslavie. Toujours en 1989, publiaient Péter Cseke et Gusztáv Molnár le volume *Nem lehet. A kisebbségi sors vitája* [Ce n'est pas possible. Le débat sur le destin minoritaire] (Budapest, Héttorony Könyvkiadó, collection «Limes könyvek») qui reprend les débats qui ont traversé la Hongrie et surtout la minorité hongroise de Transylvanie entre 1934 et 1937. Dans sa postface Gusztáv Molnár indique clairement que le but de la publication est d'insister sur la continuité du lien entre mère Hongrie et ses fils en terre étrangère.

C'est au même moment que Mihály Fülöp sort des archives le document proposé par la Hongrie avant la signature des traité de paix de 1947 pour garantir les droits des minorités dans les pays qui avaient été satellites de l'Allemagne (*Külpolitika*, 1989/2), et traduction dans le supplément en français daté de la même année.

Depuis 1990, et l'élection du nouveau Parlement dominé par des partis encore en gestation en 1988, l'Etat hongrois a mis à plat sa politique face aux minorités et tente aujourd'hui (le Conseil des ministres doit avaliser un projet de loi fin mai 1992) de proposer un cadre institutionnel qui satisfasse tant ses objectifs internes qu'externes. Sur le terrain diplomatique on voit bien le sens de l'action hongroise dans le texte proposé par les pays membres de l'Hexagonale (Pologne, République des Tchèques et des Slovaques, Hongrie, Autriche, Yougoslavie et Italie) lors de la réunion des experts de la Conférence pour la sécurité et la coopération en Europe (CSCE) sur les minorités qui s'est tenue à Genève du 1er au 19 juillet 1991. Le résumé de la réunion par Edda Weiss pour *Der Donauraum. Vierteljahresschrift für Donau-Forschung* (Vienne, 1991, Heft 3, 11—17) souligne la volonté du gouvernement hongrois de faire adopter des mesures de «discrimination positive» en faveur des minorités nationales. Par ailleurs on notera des propositions particulières en faveur des tsiganes (roma).

Sans disposer du texte de la nouvelle loi, on peut déjà proposer aux chercheurs quelques points d'appui pour une analyse tant de la situation des diverses minorités que de la politique gouvernementale.

Distinguons d'emblée les minorités nationales, qui en Hongrie ont toutes une «nation-mère» (*anyaország*) voisine, des tsiganes et des juifs, qui se définissent autrement, voire se refusent à disposer d'un statut particulier (juifs notamment).

Pour ce qui est des Allemands, Slovaques, Slaves du Sud et Roumains, ils ont été l'objet quasi-exclusif de l'attention de l'ancien régime qui refusait d'aborder de front les questions soulevées par l'existence des autres minorités. C'est pourquoi on peut citer d'assez nombreux ouvrages dont ceux de László Kóvágó, longtemps responsable pour le Parti socialiste ouvrier hongrois de ces questions (par exemple: *Nemzetiségek a mai Magyarországon* [Les nationalités dans la Hongrie d'aujourd'hui], Budapest, Kossuth, 1981). Notons également l'analyse historique d'Endre Arató, *A magyarországi nemzetiségek nemzeti ideológiája* [L'idéologie nationale des nationalités en Hongrie], paru à Budapest aux éditions de l'Académie en 1983. D'un point de vue historique toujours, il est important de voir comment la Hongrie s'est magyarisée linguistiquement, ce qui est possible grâce à l'article de Viktor Karády, «Egyenlőtlen elmagyarosodás, avagy hogyan vált Magyarországot magyar nyelvű országgá», *Századvég*, Budapest, numéro 2, 1990.

Dans le cadre du programme de recherche «Deutsche und Magyaren als nationale Minderheiten im Donauraum», financé de 1986 à 1989 par la fondation Volkswagen, Edgar Hösch et Gehrard Seewan ont dirigé le volume intitulé *Aspekte ethnischer*

Identität publié en 1991 par R. Oldenbourg Verlag à Munich (volume 35 de la *Bücherreihe der Südostdeutschen Historischen Kommission*) avec l'aide de la fondation Volkswagen (Hanovre) et du Conseil de recherche Johann Gottfried Herder (Marburg/Lahn). On y trouve des analyses de la minorité allemande en Hongrie, une typologie des attitudes minoritaires dans le bassin danubien par Gehrard Seewan, et une étude de la représentation des minorités nationales au travers des cartes spécialisées au XXe siècle. En outre il y a plusieurs analyses globales de la situation des minorités de la région (histoire sociale, langue, évolution politique et sociale) et une présentation des travaux réalisés par tous les chercheurs impliqués par le programme de recherche, dont Kathrin Sitzler, qui est régulièrement intervenue dans *Südosteuropa* (Munich) depuis 1984 sur la politique des nationalités en Hongrie.

Le Centre dispose d'une des études de Holger Fischer (Hambourg) datée de 1991, *Die Nationalitäten in Ungarn als politischer Faktor* (24 pages) où on trouve une excellente bibliographie et notamment des références d'ouvrages et autres sources publiés en Hongrie (de Lorán Tilkovsky et György Zielbauer sur les Allemands de Hongrie par exemple) et en Allemagne.

Parmi les sources obligées on doit citer les résultats du recensement publiés dans 1990. *évi népszámlálás. A nemzetiségi népesség száma egyes községekben (1960—1990)* [Recensement de 1990. Evolution de la population appartenant aux minorités nationales dans certaines localités (1960—1990)] (Budapest, Office central de statistiques, 1991), et les travaux de Péter Radó, chef du groupe de recherche sur les minorités de la Bibliothèque nationale des langues étrangères de Budapest, et de son équipe. La synthèse qu'il a présenté à la conférence de Graz (Autriche) de mai 1990 est disponible au Centre (*Nationalities in Hungary*, 8 pages). Ce groupe a beaucoup travaillé sur les minorités allemandes. On ne peut ici mentionner les autres équipes hongroises, mais dans les bibliographies des études citées, et notamment celles de Gehrard Seewann, on trouve leur travaux.

Sur les tsiganes, le Centre a fait un effort particulier qui a bénéficié notamment de l'intérêt porté à ce thème par un des étudiants de hongrois, David Cressin. Il est d'ailleurs l'auteur d'un film (K7 vidéo disponible au CIEH) sur Tibor Derdák et les tsiganes du village de Baranya où celui-ci était instituteur en 1989. Tibor Derdák, actuellement député de l'Alliance des démocrates libres est membre de la Fondation Gandhi qui tente de créer une école tsigane en Hongrie du sud-ouest. Autre cassette vidéo disponible au CIEH, le reportage fait à Miskolc au moment où a municipalité a tenté de repousser à la périphérie les tsiganes du centre de la ville, en 1988-1989, avec quelques passages sur les réunions des instances municipales. On trouvera dans le dossier „Tsiganes” l'article de *Espaces et Sociétés* (Paris, l'Harmattan, 1991/1, numéro 64) de János Ladányi sur l'histoire des tsiganes de Miskolc, avec un dossier sur les Roms en Europe de l'Est fait par l'International Romani Union fin 1991.

Toujours dans ce même dossier largement constitué grâce à Mme Pommerat, documentaliste à la revue *Etudes Tsiganes* (2, rue d'Hautpoul, 75019 Paris, tél: 40.40.09.05), divers articles et la photocopie des fiches d'ouvrages et d'articles portant sur la Hongrie disponible aux *Etudes Tsiganes*. Une discographie complète ce fichier. Grâce à Gehrard Seewann, les copies des fiches du Südost-Institut de Munich y sont également consultables. De plus le Centre dispose des tables des *Etudes Tsiganes* pour les années 1955-1990.

Deux ouvrages hongrois de base doivent être consultés sur le sujet: *A magyarországi cigánykérdés dokumentumokban, 1422—1985* [La question tsigane en Hongrie, documents: 1422—1985], Budapest, Kossuth, 1986, présenté par Barna Mezey,

László Pomogyi et István Tauber; et l'analyse faite par l'Institut de Sciences Politiques de l'Académie hongroise des sciences et publiée sous la direction de Ágnes Utasi et Ágnes Mészáros, *Cigányélet [Existences tsiganes]*, Budapest, MTA Politikai Tudományok Intézete, 1991, qui présente des cartes détaillées et à jour (années 1980).

Il faut souligner trois importantes parutions récentes en français:

Veronika Görög-Karady (recueillies et présentés par) *Contes d'un Tzigane hongrois, János Berki raconte . . .*, Budapest—Editions de l'Académie, Paris, Presses du CNRS, 1991; l'introduction présente d'une part l'histoire de la présence tsigane en Hongrie et d'autre part les diverses interprétations de leur développement culturel.

Cahiers de Littérature Orale, numéro 30, 1991, Paris, Publications Langues'O, numéro spécial *Oralité tsigane*, avec trois interventions sur la Hongrie.

Terrains, carnets du patrimoine ethnologique, numéro 17, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, 1991, numéro spécial *En Europe les nations*, où il y a à la fois une analyse du patriotisme hongrois et de la place assigné aux tsiganes dans ce cadre, et une analyse des tsiganes, ce peuple sans patrie, par Michael Stewart, bon connaisseur des tsiganes hongrois.

Enfin, le Centre ayant aidé Mlle Hélène Fromont à faire les recherches nécessaires à la rédaction de son mémoire (IEP Paris, conférence-séminaire de Patrick Weil) *Le problème tsigane en Hongrie* (Paris, 38, mai 1992), elle a bien voulu y déposer un exemplaire. Nous ne saurions que conseiller la lecture de ce modèle de travail concis mais clair et analytique. Les conclusions sont assez pessimistes: le gouvernement hongrois propose aux tsiganes des mesures qui leur seraient favorables s'ils avaient une mère patrie voisine, or en l'absence de celle-ci, et de toute politique sociale pouvant leur profiter, on ne voit pas comment leur sort pourrait se détériorer moins rapidement dans l'immédiat. Selon cette analyse la logique «nationalitaire» débouche sur la passivité politique face à un des problèmes les plus aigus de la société hongroise. Car l'inévitable dédain pour les tsiganes est le fruit de l'absence des contreparties que l'Etat hongrois pourrait tirer de relations privilégiées avec un Etat tsigane inexistant qui à l'image de l'Allemagne se devrait de financer le développement culturel, voire l'autonomie sociale de «sa» minorité, tout en renforçant ses liens avec la Hongrie officielle.

Pour ce qui est des juifs, la question n'est pas directement l'objet d'un effort documentaire du Centre, même si grâce à sa banque de données sur la presse hongroise (*Pressdok*, de la Bibliothèque de l'Assemblée Nationale de Budapest) il a fourni des éléments à des chercheurs extérieurs. Notons toutefois le travail de Viktor Karady, au Centre de Sociologie Européenne et dans les *Actes de la recherche en sciences sociales*, notamment dans le cadre de ses recherches sur les étudiants des institutions scolaires confessionnelles en Hongrie. L'antisémitisme hongrois actuel fait par ailleurs l'objet d'un bon article de synthèse de Paul Wald et Ildikó Szabó dans le numéro d'été de *La Nouvelle Alternative* (1992/26). (Nous n'avons pu rendre compte ici du colloque international *L'antisémitisme dans les pays anciennement socialistes* organisé les 18, 19 et 20 juin 1992 par la MSH, l'EHESS, le CNRS, le MRT et le Centre Simon Wisenthal qui a donné la parole à plusieurs spécialistes de la Hongrie: Viktor Karady, Péter Hanák, Rolph Fischer, Gyula Zeke, Randolph L. Braham. Mais une publication des interventions est prévue et notre prochain numéro

reviendra sur cet événement.) Rappelons que seul un petit groupe de la communauté juive a envisagé de demander un statut de minorité, et que cette démarche ne semble plus attirer grand monde à Budapest.

Enfin, les efforts de l'Office des minorités nationales et ethniques auprès du Premier Ministre hongrois, dirigé par János Wolfart, sont résumés par la première proposition de loi (remontant à la fin de 1991) mise au point avec l'accord des organisations représentant les minorités, qui n'a jamais été présentée au Conseil des ministres. Le Centre a également suivi les démarches gouvernementales du début 1992 et la mise en place de la fondation Gandhi (voir documents). En attendant le vote de la nouvelle loi, peut-être avant la fin de l'automne 1992, on trouvera donc une documentation variée sur un sujet jusqu'ici sans doute trop délaissé.

Pour mieux comprendre les débats européens et les écarts entre les positions des divers protagonistes, le Centre a pris contact avec le Conseil de l'Europe (voir le dossier établi par Mme Michaela Börner) et le Quai d'Orsay. Cela permet d'orienter les chercheurs dans les subtilités des discours diplomatiques. La France et l'essentiel des membres de la Communauté européenne semble maintenant d'accord pour agir en faveur des droits des «personnes appartenant à des minorités nationales». Le but est avant tout de permettre l'exercice des droits politiques, sociaux et économiques à tous les individus de façon égale, en insistant dans ce cas sur le droit d'association, sur l'ouverture des frontières et la coopération transfrontière. Les propositions envisagées fin mai 1992 mentionnent également la participation de représentants des personnes appartenant à des minorités nationales dans les pouvoirs locaux ou dans des instances qui ne seraient pas établies sur une base régionale et qui permettraient d'améliorer la situation des minorités nationales. On est loin des souhaits hongrois de définition du statut minoritaire ou de soutien culturel direct des minorités par les Etats intéressés, mais les positions semblent pouvoir se concilier. Elles indiquent d'ailleurs que la perspective ouverte dans le cadre européen n'est pas tant la redéfinition des frontières que la transformation des droits des individus face aux contrôles imposés par les Etats le long de leurs limites. En posant comme unique voie la solution de l'émancipation individuelle face à l'Etat il est vraisemblable que la diplomatie occidentale cherche à éradiquer les tentations de solutions nationalistes autoritaires qui utiliseraient le référendum ou le canon pour redécouper les frontières et éliminer physiquement ou culturellement les minorités ainsi créées ou confirmées dans leur statut.

Au-delà des questions envisagées plus haut il faut rappeler que la Hongrie accueille aujourd'hui un nombre important de réfugiés, surtout en provenance de l'ex-Yougoslavie, et d'étrangers non européens. Ceci pose des questions de nature particulière que nous ne pouvions aborder ici. Il faut toutefois signaler l'existence du «Groupe de travail migrations Est-Ouest en Europe» dirigé par Anne de Tinguay (CERI—FNSP/CNRS) qui a déjà tenu des réunions sur ces thèmes. Par ailleurs Amnesty International suit de très près la façon dont sont traités les étrangers en situation irrégulière et les exilés. En Hongrie même des associations de défense des Droits de l'Homme surveillent les comportements racistes constatés à l'égard des étudiants venu du monde arabe tout en s'intéressant aux autres manifestations racistes (déclarations de Csaba Mester de la Martin Luther King egyesület, dans *Magyar Hírlap* du 19 mars 1992).

Paul GRADVOHL

Parutions récentes sur la Hongrie: aperçu rapide

La présentation qui suit est loin d'être exhaustive et vise principalement à permettre un approfondissement de l'étude de la transition en cours en Hongrie. Elle ne reflète qu'une partie des parutions mais tente néanmoins de montrer la variété des sources disponibles.

Annuaire à visée mondiale:

Deux des annuaires étudiés présentent un court dossier Hongrie: *L'Etat du Monde 1992, annuaire économique et géopolitique mondial*, coordonné par Serge Cordelier et Catherine Lapautre, Paris, La Découverte, novembre 1991 et *L'année internationale, édition 1992, annuaire économique et géopolitique mondial*, rédacteur en chef, François Joyaux, Paris, le Seuil, mars 1992. Outre ces deux mises au point nationales, signées respectivement par Véronique Soulé et Paul Gradwohl, il faut signaler deux intéressants dossiers thématiques qui sans directement toucher la Hongrie éclairent son évolution. Dans *L'état du monde* le chapitre «Le fait national en questions» apporte d'utiles éléments de réflexion et de comparaison et dans *L'année internationale* l'étude sur «L'effondrement du système communiste» présente synthétiquement la décomposition de l'URSS et de la Yougoslavie, avec un efficace tableau de la nouvelle Ukraine. Sans évoquer plus précisément *Le rapport sur le développement dans le monde* de la Banque Mondiale, publié depuis 1978, qui est une des sources les plus importantes pour tout ce qui tient aux statistiques économiques et démographiques, il faut évoquer une relative nouveauté, 1992 en est la troisième édition; le *Rapport mondial sur le développement humain, 1992*, publié en France par Economica (Paris) pour le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD). La démarche vise à établir un Indicateur du Développement Humain (IDH) qui tient compte des revenus, du niveau d'instruction, et de l'espérance de vie mais aussi de leur répartition entre groupes de la population et entre sexes. Depuis 1992, il y a une tentative pour évaluer la liberté politique, mais elle n'a pas encore permis de produire un indicateur suffisamment fiable pour être intégré à l'IDH. La vingt-huitième place de la Hongrie en 1989—1990, est tout à fait honorable. En obtenant un indice quasi égal à celui de la Grèce (26°) et de la Tchécoslovaquie (27°) et nettement supérieur à celui du Portugal (39°) la Hongrie semble correctement placée pour négocier avec la Communauté européenne. Il est possible que la baisse actuelle du PIB affecte ces résultats, mais on attend avec intérêt l'évolution de l'IDH pour les années de la transition.

La livraison 1992 du *Rapport Annuel Mondial sur le Système Économique et les Stratégies (RAMSES 1992)*, Paris, Dunod, septembre 1991) offre trois approches des mutations de l'Est européen. L'analyse de l'évolution politique repose sur les *Report on Eastern Europe, FRE/RL* du service de recherche de Radio Free Europe (Munich). Les aspects économiques sont étudiés à part, de façon assez détaillée. Enfin, cette année l'IFRI (Institut Français des Relations Internationales), dont le *RAMSES* est une des principales publications avec la revue *Politique étrangère*, a décidé de mettre l'accent sur le phénomène religieux. On retrouve donc des informations sur la Hongrie, mais qui ne pouvaient encore prendre en compte les débats sur les médias (hiver 1991—1992). Ce volume est donc particulièrement riche, ses bibliographies et encadrés très précieux.

Les économies hongroise et est-européennes

Dans ce domaine la production est abondante. Nous ne pouvons que renvoyer aux bibliographies du *Courrier des Pays de l'Est* (Voir en fin d'article) pour un panorama plus complet en français. Voici toutefois quelques uns des volumes qui ont retenu notre attention pour leur facilité d'utilisation et leurs analyses.

En tête, du fait de son antériorité, il y a le volume publié par la Commission des Affaires économiques et du Plan du Sénat intitulé *Mutations économiques en Tchécoslovaquie Pologne et Hongrie. Réussite ou échec?* (Paris, Economica, juillet 1990) qui regroupe des rapports présentés par des auteurs français et les interventions au colloque du Sénat tenu le 10 avril 1990. On comprend à la lecture de cette date que les interventions des représentants occidentaux (français et communautés européennes) sur la Hongrie donnent une bonne indication des dispositions très favorables dont a bénéficié le nouveau gouvernement installé en mai.

L'édition 1991 de *L'Europe centrale et orientale* (collection «les études de La documentation Française»), dirigée par Edith Lhomel et Thomas Schreiber, reste toujours le sésame par excellence pour les personnes intéressées par l'économie et les mouvements de la société. Les amateurs d'approches économiques se tourneront vers une série d'ouvrages que nous présentons en suivant leur ordre de parution.

Marcel Drach avait, dès 1984, clairement analysé *La crise dans les pays de l'Est* dans le volume réédité depuis (Paris, La découverte, 1990, collection «repères» n° 24). La bibliographie renvoie d'ailleurs aux grands classiques quoique l'on note l'absence des travaux de Kornai pourtant popularisés en France par Xavier Richet, qui, lui, est mentionné.

Une équipe de l'Observatoire Français des Conjonctures Economiques, sous la direction de Jean-Paul Fitoussi a publié en novembre 1990 *A l'Est en Europe. Des économies en transition* (Paris, Presses de la FNSP). Dans la première partie, consacrée à un «état de lieux» par pays, Sandrine Cazes présente la situation du printemps 1990 avec une rapide mise en perspective historique.

Hervé Hutin et Jean-Marie Montserrat, dans *S'implanter à l'Est. Guide pour investir. Hongrie, Tchécoslovaquie, Pologne* (Paris, Eyrolles, mars 1992), ont tenté d'ouvrir les portes de la Hongrie aux investisseurs en français en présentant tout à la fois la situation politique, la réglementation économique et sociale, et les partenaires hongrois des entrepreneurs français qui s'installent sur place (banques, entreprises, syndicats, administrations). Cet ouvrage est très utile pour comprendre la privatisation dans sa mise en oeuvre quotidienne.

Le livre de Bernard Chavance *Les réformes économiques à l'Est de 1950 aux années 1990* (Paris, Nathan, collection CIRCA, avril 1992) est un manuel pour étudiants en économie ou plus généralement sciences sociales. Pratique et concis il offre une synthèse et en regard de nombreux extraits d'articles ou d'ouvrages d'analyses ou d'acteurs de ces réformes qui n'ont jamais cessé à l'Est depuis les années 1960. Sous la direction d'Alain Gélédan, le Monde Editions dans *Quel avenir économique à l'Est?* (Paris, collection «actualité», avril 1992) reprend, en les actualisant parfois, les articles du *Monde* sur le sujet. Les informations vont jusqu'à fin 1991, notamment sur la Hongrie.

Enfin, notre collègue Xavier Richet, qui a dirigé avec Paul Gradwohl le rapport de recherche rédigé dans le cadre du programme «Conscience européenne ouverture à l'est, l'enjeu hongrois» vient de publier *Les économies socialistes européennes. Crise et transition* (Paris, Armand Colin, collection «Cursus», juin 1992), qui s'inscrit donc dans cette série de manuels universitaires de références pour les étudiants de premier

et second cycles. Le Centre Français du Commerce Extérieur vient de faire paraître sous la direction de Wladimir Andreff *Secteur public et privatisation à l'Est* (Paris, mai 1992) qui présente les résultats intermédiaires de l'importante recherche menée par cet économiste depuis longtemps spécialisé sur l'Europe de l'Est.

Mutations politiques

La Hongrie est décidément un cas fort particulier. En lisant *A l'Est la mémoire retrouvée*, préfacé par Jacques Le Goff, (Paris, La Découverte, 1990) on voit qu'elle est le seul pays à n'apparaître que dans la première partie («la mémoire effacée») alors qu'elle disparaît dans les deux suivantes (la mémoire «manipulée» puis «disputée»). Les funérailles officielles de Imre Nagy (Susan Greenberg) et le choix du nouveau blason (Véronique Soulé) sont les thèmes retenus. Les responsables du volume (Alain Brossat, Sonia Combe, Jean-Yves Potel et Jean-Charles Szurek) ont donc choisi de ne pas faire ressortir la renaissance du thème des minorités et de Trianon, pourtant central dans la constitution de la mémoire de cette phase de transition. Par ailleurs il est tout à fait frappant de voir avec quelle prudence on réévalue aujourd'hui l'historiographie hongroise des années kádáriennes. En fait la qualité internationale de certains travaux et le passé d'historien de nombreux hommes politiques (József Antall, Lajos Für, Géza Jeszenszky ou encore Miklós Szabó pour l'opposition) rend l'appréciation fort difficile d'autant que la réinterprétation systématique du passé à la manière «ancien régime» n'est plus possible comme en témoignent les débats sur les manuels d'histoire.

Un autre débat porte sur la gestion des archives et à ce sujet on peut consulter les travaux de Charles Kecskeméti, dont son article à paraître dans *Levéltári Közlemények* de l'été 1992 consacré à Iván Borsa, ce grand archiviste hongrois qui vient d'atteindre les soixante-quinze ans.

Plus généralement la confrontation entre transition politique et sciences sociales fait l'objet d'une rapide synthèse du géographe György Enyedi dans la *Revue internationale des sciences sociales* (Paris, Unesco, février 1992, vol XLIV, n° 131). Pour comparer on pourra lire dans ce volume une analyse de même type sur la Roumanie.

La Hongrie fait aussi l'objet d'un bon article dans le numéro «Balkans et balkanisation» de *Hérodote. Revue de géographie et de géopolitique* (1991, 4° trimestre, n° 63). Stéphane Rosières, dans «La Hongrie face au conflit yougoslave», désigne clairement les limites imposées à la politique extérieure de la Hongrie par le voisinage avec la Serbie, la présence d'une forte minorité hongroise en Voïvodine, les problèmes causés par l'afflux de réfugiés et les perspectives d'une restriction des échanges tant avec la Serbie qu'avec la Roumanie qui à terme pourraient renforcer leur coopération dans le but d'entraver le développement économique et politique de la Hongrie.

Mais l'hypothèse yougoslave n'est pas centrale dans l'analyse de la transition et de ses sources nationales. Deux ouvrages clefs parus au début de l'année 1990 rappellent que c'est la naissance de forces sociales et politiques au sein même de la société hongroise qui fonde l'originalité du processus politique en cours. Dans *La démocratie se lève à l'Est. Société civile et communisme en Europe de l'Est: Pologne et Hongrie* Miklós Molnár démonte le processus d'effritement du parti unique. Et il revient d'ailleurs sur les réécritures successives de l'histoire nationale pour indiquer que les historiens hongrois avaient dès les dernières années du régime Kádár déjà détruit la plupart des grands mythes historiques élaborés après 1948.

Dans *Vents d'est, vers l'Europe des Etats de droit?* (Paris, PUF, collection «recherches politiques») les contributions (choisies par Pierre Grémion et Pierre

Hassner) portent sur les perspectives ouvertes au moment du colloque de même titre tenu à Paris en juin 1989. Nous ne pouvons que saluer ce remarquable ensemble d'analyses et tout particulièrement celles qui portent sur la Hongrie. László Bruszt fait un clair compte-rendu du processus de desserrement du contrôle exercé par l'Etat-parti sur la vie et les institutions politiques en Hongrie, en montrant très exactement l'impact des négociations entre la Table Ronde de l'opposition et le pouvoir qui n'étaient pas encore achevées en juillet 1989. Puis il faut mentionner l'analyse de Béla Faragó. Elle est générale, mais très instructive pour situer l'évolution hongroise dans son contexte régional. Le juriste français réussit en effet à montrer comment la volonté d'établir un «Etat socialiste de droit», précoce en Hongrie, a pesé sur les perspectives d'évolution ultérieures.

Deux ans plus tard, au début de l'année 1992, deux ouvrages offraient des mises au point sur *Cet értange post-communisme. Rupture et transitions en Europe centrale et orientale*, titre de l'ouvrage dirigé par Georges Mink et Jean-Charles Szurek (Paris, Presses du CNRS/La Découverte). En effet, quelques semaines plus tôt, François Fejtő (aidé d'Ewa Kulesza-Mietowski) publiait la suite de son étude des démocraties populaires: *La fin des démocraties populaires. Les chemins du post-communisme* (Paris, le Seuil). Bien évidemment l'usage et le public présumé de ces ouvrages sont fort différents. D'un côté il y a un recueil d'études thématiques et le plus souvent «transversales», de l'autre un récit très lisible où on ne suppose pas que le lecteur soit un scientifique averti. Sur la Hongrie on notera deux études de Pierre Kende, l'une sur les députés hongrois élus en 1990, et l'autre sur le nationalisme dans l'ensemble de la région. Mais il faut aussi souligner la diversité des approches (économie, politique, idéologie) et par exemple mentionner le travail d'Edit Lhomel et de Marie-Claude Maurel sur l'agriculture, l'étude d'Emmanuel Wallon sur la culture et la synthèse de Michel Foucher sur la nouvelle géopolitique de l'Europe. Rappelons que le CIEH a aidé le travail de M. Wallon pour son *A continent ouvert. Les politiques culturelles en Europe centrale et orientale*, Paris, La Documentation Française, 1992 (ouvrage publié avec le concours de la DATAR et du Ministère de la Culture [DAI]).

Quelques ouvrages portent sur la seule Hongrie. Nous en avons retenu seulement quatre, à titre d'illustration. Thomas Schreiber (*Hongrie. La transition pacifique*, Paris, le Monde-Editions, collection «actualité», septembre 1991) présente un récit agréable des dernières années. Jenő Bangó (*Die postsozialistische Gesellschaft Ungarns*, München, Ungarisches Institut, 1991, collection Studia Hungarica, n° 39) offre un panorama qui se veut plus sociologique mais qui est souvent assez superficiel et dont la bibliographie est fort lacunaire. En hongrois on pourra consulter avec intérêt les mémoires de Gyula Horn, ancien ministre hongrois des Affaires étrangères (*Cölöpök*, Budapest, Zenit Könyvek, 1991 2^{ème} éd.) et l'ouvrage édité par l'Alliance des jeunes démocrates *Tiszta lappal. A FIDESZ a magyar politikában, 1988—1991* (Budapest, Fidesz, 1992) qui comporte de très utiles documents, une chronologie, des photos...

Pour mémoire, rappelons les titres de quelques revues de références:

Le *Courrier des Pays de l'Est* (rédactrice en chef, Mme Barry) publie régulièrement des études faites tant par des auteurs français qu'étrangères, essentiellement sur des sujets économiques.

L'Autre Europe et la *Nouvelle Alternative* publient des analyses politiques et sociales.

Südosteuropa (Munich) propose tous les mois des articles sur les pays du sud-est de l'Europe y compris la Hongrie. On l'a présentée ici notamment à cause des bibliographies sur la Hongrie régulièrement présentées par Gherard Seewann, où on trouve nombre de références d'ouvrages hongrois par ailleurs difficilement repérables. Tous les ans le même institut publie un volumineux *Südost-Forschungen*, qui porte surtout sur des thèmes hongrois.

La *Revue d'études comparatives Est-Ouest* est essentiellement économique.

L'*Economic Survey of Europe* publié par la Commission économique pour l'Europe de l'ONU (Genève) est toujours riche en information de première main.

Publiée à Strasbourg, la revue *Etudes danubiennes* est d'orientation nettement historique, mais sur le XX^e siècle ou sur des questions toujours d'actualité, on trouvera des articles très utiles à la compréhension des changements en cours.

Pour mener une recherche plus développée à partir des revues et autres sources internationales on peut utilement consulter le *Manuel de référence. Relations internationales et études régionales* publié en allemand, anglais et français par Dietrich Seydel (Baden-Baden, Nomos Verlag, 1989) qui permet de retrouver revues, centres de recherche, ouvrages de références et banques de données.

Thèses, mémoires Domaine littéraire et linguistique

Eva AGNEL

Une thèse de doctorat en linguistique hongroise

À l'Université de Provence (Aix—Marseille), centre d'Aix, une thèse de doctorat (nouveau régime) a été soutenue par Éva Agnel le 16 décembre 1991 devant un jury présidé par Jean Perrot, directeur du C. I. E. H.. Intitulée *Théorie de la phrase nominale et de la phrase à verbe van «être» en hongrois*, cette thèse a obtenu la mention «très honorable». Nous publions ici, légèrement remanié, le texte du résumé établi par l'auteur.

Ce travail traite des problèmes d'analyse syntaxique de la phrase nominale en hongrois. Il est composé de deux parties dont la première est consacrée à la distinction des classes du nom et du verbe, la seconde au fonctionnement de la phrase nominale et à celui du verbe *van* «être». Ces deux derniers champs sont liés par le fait que la phrase nominale se discute théoriquement comme une construction où le verbe «être» est, soit réellement soit apparemment, absent.

Pour situer les difficultés de la distinction entre nom et verbe en hongrois, la première partie présente tout d'abord les points de vue des diachroniciens (hongrois et autres), qui ont posé ce problème pendant deux cents ans de linguistique historique et comparé des langues ouraliennes, sans arriver à une solution satisfaisante. Laissant de côté les spéculations sur la genèse de ces classes, on passe à la description synchronique. Elle consiste en un examen des différents paramètres qu'offre la langue hongroise pour permettre de définir les classes en question. La distinction du verbe et du nom est tout à fait compatible avec le fait qu'il existe un élément qui se combine aussi bien avec l'un qu'avec l'autre: le morphème de personne. Le système de distribution,

présenté dans sa totalité, fournit une base réelle de distinction. La plupart des fonctions syntaxiques que peuvent remplir les deux classes, et en particulier celle de prédicat, ne permettent pas, par contre, une distinction théoriquement soutenable, même si le verbe est plus finement spécialisé dans la fonction prédicat que le nom. Des définitions sémantiques à vocation universelle sont aussi évoquées.

Ce n'est qu'à partir d'une définition adéquate du nom que l'on peut aborder la phrase nominale. C'est aussi dans la mesure où les fonctions syntaxiques ont reçu une définition purement linguistique que l'on peut examiner les différents types de constructions dans lesquelles entrent le verbe et le nom, les comparer et éventuellement les opposer. La deuxième partie consacrée, tout d'abord à la description du fonctionnement de la phrase nominale conçue comme l'un des types de l'ensemble des phrases non-verbales, contient aussi une étude expérimentale sur l'ordre syntagmatique et l'intonation des différents types de phrases. Les données tactiques et prosodiques ont souvent des rôles très importants non seulement au niveau du message mais aussi au niveau de la construction syntaxique. L'auteur tente d'établir entre ces données de l'analyse syntaxique une relation plus directe que dans la pratique habituelle en linguistique hongroise. La deuxième partie se penche, d'autre part, sur le fonctionnement du verbe *van* «être». Toute étude de la phrase nominale (et non verbale) est liée à la problématique du verbe „être”, plus particulièrement de ce qu'on appelle, à la suite des logiciens de l'antiquité, la copule, c'est-à-dire le verbe «être» servant de liaison grammaticale entre deux termes non-verbaux d'une phrase. Différentes théories sur l'autonomie ou la non-autonomie de fonctionnement de la phrase nominale (et non-verbale) sont à cette occasion confrontées: la théorie selon laquelle la phrase nominale est une structure dépourvue de tout verbe sous-entendu; la conception qui prétend qu'il est nécessaire de postuler un morphème à signifiant zéro dans les cas où le verbe est absent; ainsi que la théorie de la structure profonde, d'après laquelle la structure non-verbale n'existe qu'au niveau de la structure de surface. A travers cette confrontation, le problème de l'ellipse est également posé.

La théorie que présente cette deuxième partie de l'étude prend aussi appui sur deux distinctions essentielles. La première sépare la phrase non-verbale de la phrase qui emploie un verbe quelconque, et analyse donc la phrase non-verbale comme une construction indépendante. La seconde sépare deux verbes «être» complètement différents en hongrois: un verbe *van* monovalent avec un emploi syntaxique intransitif et un autre verbe *van* avec emploi syntaxique «transitif». C'est à partir de cette deuxième distinction que l'on propose une classification sémantique des emplois du verbe *van* «transitif», appelé traditionnellement copule.

Si ce travail est avant tout consacré à la description du fonctionnement syntaxique de la phrase nominale et du fonctionnement du verbe «être» en hongrois, il n'est pas dépourvu de comparaisons entre les structures syntaxiques des différentes langues ouraliennes ou indo-européennes, ni de réflexions de portée générale.

Les deux parties sont suivies d'une annexe qui présente dans l'ordre chronologique vingt-et-un ouvrages de linguistes hongrois édités en Hongrie, qui discutent du statut de la phrase nominale en hongrois et dans d'autres langues ouraliennes. Ces ouvrages ont été choisis dans le but de donner un échantillon des travaux depuis la fin du dix-neuvième siècle jusqu'à nos jours, travaux qui en traitant du problème de la phrase nominale, laissent apparaître les tendances théoriques dominantes en linguistique hongroise.

Isabelle ARNAUD de la MÉNARDIÈRE

Attila József

(Mémoire de maîtrise sous la direction de Georges Kassai)

L'auteur du mémoire propose une lecture de la poésie d'Attila József à la lumière de la psychanalyse. Après un exposé de la conception freudienne des rapports entre psychanalyse et littérature, et, plus particulièrement, de l'analyse, par Freud, de la *Gradiva* de Jensen, après un bref résumé des principes de la psychocritique de Charles Mauron, le mémoire étudie les différentes périodes de la vie et de l'oeuvre du grand poète hongrois, en vue d'en dégager les thèmes psychanalytiques: rapport à la mère, au père, le processus du «devenir-adulte», le jeu, le sentiment amoureux, le rapport entre amour et dévoration, la mort, etc. Un «réseau de métaphores obsédantes» se dégage à travers les principaux poèmes traitant de la souffrance, de la frustration, du jeûne et du froid. Un chapitre spécial est consacré au thème de la protection des êtres faibles — fourmi, papillon, hirondelle, rose, rosée — auxquels le poète s'identifie. Sa période militante est considérée une lutte pour la recherche de la vérité, à laquelle la psychanalyse devait puissamment contribuer: József entendait «corriger» Marx en intégrant dans la théorie marxiste les enseignements des «trois essais sur la sexualité». «En quittant le parti, Attila József n'abandonne pas un idéal, mais l'espoir d'arriver, grâce à cette aide extérieure, à mettre un terme à ses souffrances intérieures.» (p. 60) Dans sa recherche philosophique, il tente de découvrir, seul face au monde, les lois de l'univers et l'idéal de l'homme adulte. Pour lui, le philosophe doit avant tout se méfier des apparences trompeuses et ne pas céder à la séduction, au plaisir, aux sourires. La psychanalyse prend place dans l'idéal politico-philosophique qui se dessine peu à peu dans l'oeuvre d'Attila József; le mémoire étudie l'influence de quelques idées de Sándor Ferenczi (désir régressif de retour au ventre de la mère et agressivité du nourrisson vis-à-vis de la mère) sur sa poésie et le surgissement des souvenirs d'enfance dans les poèmes. Une grande partie du mémoire est consacrée à l'étude de l'échec du poète et à la description de sa maladie, telle qu'elle apparaît dans sa poésie et dans les documents médicaux, notamment dans la pathographie du docteur Robert Bak. A la conquête de son identité, il voit dans la raison le principe moteur de sa lutte acharnée contre la maladie, le principe humain suprême. Mais l'écart est trop grand entre l'idéal qu'il s'est forgé et ce qui, au fond de lui, l'empêche de vivre avec cet idéal: «l'amère lucidité, la raison, la vigilance constante, conditions essentielles de cet idéal, n'autorisent en effet ni le rêve ni le jeu» (p. 116), les conflits rêve-réalité, enfant-adulte sont insurmontables. L'évocation de quelques thèmes en rapport avec l'instinct de mort et une brève description de ses psychanalyses termine cette étude dont la conclusion tend à montrer que la psychanalyse est «une méthode d'exploration de tout le secteur de l'humain, où l'étude clinique et l'étude de la création littéraire, loin d'être contradictoires, s'enrichissent mutuellement.» (p. 134)

Evelyne BORDIER

Réflexions sur des problèmes de traduction: domaine français-hongrois.

Mémoire de maîtrise dirigé par Mme Laroche-Bouvy et Mr Tamás Szende, Université de Paris III, décembre 1991.

A partir des défauts d'une traduction (celle du Voyage autour de mon crâne de Frigyes Karinthy), le mémoire entend mener une réflexion sur les caractéristiques du hongrois et du français.

Les écarts constatés dans la traduction sont-ils dûs à la différence des structures linguistiques dans les deux langues ou à ce qu'il est convenu d'appeler le «génie» de la langue française, tel que le conçoit la traductrice? Pour répondre à cette question, le mémoire examine d'abord les principales différences structurelles, telles que l'ordre des mots, la disposition thème-rhème et la prosodie dont les règles sont, en effet, diamétralement opposées dans les deux langues: il s'agit de contraintes auxquelles le locuteur ne peut absolument pas échapper. Il n'en est peut-être pas de même en ce qui concerne d'autres différences que l'on peut cependant qualifier de «structurelles», comme la tendance du français à répondre par des verbes «périphrastiques» (du type «s'obstiner à nier») à la construction adverbe + verbe du hongrois, ou le rendu, par un verbe abstrait, sans modalités d'un verbe «pittoresque», pourvu d'indications spatiales et cherchant à rendre le mouvement avec le plus de précision possible. Cette première partie du mémoire se termine par des considérations générales sur la structure du vocabulaire dans les deux langues: «arbitraire» en français, «motivé» en hongrois.

C'est la notoin de «génie de la langue» qui donne lieu au plus grand nombre d'inexactitudes dans la traduction, la plus grave de ces inexactitudes découlant certainement de la méconnaissance de la nature discours «direct» en hongrois, et, en particulier, chez un auteur comme Karinthy pour qui le «monologue intérieur» entièrement rédigé en discours direct, n'est pas seulement un effet de style, mais fait partie de la psychologie profonde du personnage. Trop timorée, la traductrice recourt le plus souvent à du discours indirect, ce qui équivaut à supprimer une des dimensions essentielles du texte.

Par ailleurs, s'il est vrai que le hongrois «préfère» la coordination à la subordination, il n'est pas de bonne stratégie de rendre systématiquement les coordonnées hongroises par des subordinées françaises. La juxtaposition des propositions peut avoir valeur de message, notamment pour rendre le surgissement quasi-simultané des idées dans l'esprit du narrateur.

D'une façon générale, la tendance de la traductrice à introduire des liens logiques (conjonctions du type «car», etc.) là où le texte en est totalement dépourvu rend peut-être service à la «lisibilité», mais va à l'encontre de la spontanéité et du caractère vivant de la parole de l'auteur.

Cependant, les erreurs les plus déplorables sont dues à l'ignorance de certains aspects de la culture hongroise. De nombreuses allusions n'ont pas été comprises, des formules de politesse n'ont pas été rendues avec toutes leurs nuances, des connotations partagées par l'ensemble de la communauté hongroise (comme celles émanant de certains poèmes appris à l'école et que l'auteur réussit à évoquer en en citant, — mais sans dire qu'il s'agit de citations — certains termes) sont ignorées. Si nous ajoutons à cette ignorance la liberté que prend la traductrice pour réorganiser des passages entiers, nous ne pouvons nous empêcher de penser que nous sommes en face

d'une volonté délibérée de couler ce texte vivant, pittoresque et spontané, dans le moule d'un français «idéal», mais qui n'est en réalité que le fruit d'une tradition depuis longtemps dépassée par les hardiesses de la littérature moderne. La peur de la littéralité qui paralysait presque tous les traducteurs français de Shakespeare, continue à faire des ravages dans les ouvrages traduits du hongrois.

Domaine des sciences sociales (Paul Gradwohl)

La hungarologie connaît un important développement dans ce domaine, ce qui se traduit notamment par des mémoires d'étudiants dont nous ne donnons ici qu'un rapide aperçu.

Economie:

Pierre Lelanne (DEA de l'EHESS dirigé par Bernard Chavance: *Recherche comparée sur le développement*) a effectué un travail sur l'emploi en Hongrie.

Thierry Marteau, (Paris II) a réalisé en partie au CIEH son mémoire de DESS sur la Hongrie. Il s'agit d'une évaluation, sous la direction de Xavier Richet, des informations disponibles en France sur la Hongrie. Une attention particulière a été portée au travail des équipes de recherche du secteur public.

Géographie:

Le travail de thèse d'Anne Volvey (dirigé par Violette Rey) sur l'impact des privatisations sur le tissu économique hongrois est la preuve que le groupe PARIS (CNRS) est très actif sur l'Europe orientale. Madame Rey peut aider tout étudiant géographe souhaitant travailler sur ce domaine.

Histoire:

Mlle Ayala Borsos (Paris IV) a fait un mémoire de maîtrise sous la direction de Jean Bérenger: *«Recherches sur le Palatin Paul Esterhazy. La diète de 1681 et les lettres de Thököly Imre»*.

Sciences politiques:

Le CIEH a contribué au travail de Mlle Defromont décrit ci-dessus dans l'étude documentaire sur les minorités en Hongrie.

Sociologie: (*Jean Bérenger*)

Csaba CSIKÓS: *La Hongrie dans la presse française en 1867*. Mémoire de maîtrise de Paris IV. Occident Moderne, 1991, sous la direction du professeur Jean Bérenger

Le compromis de 1867, équitable pour les Allemands et les Hongrois, fut générateur de progrès pour la Hongrie, même si par la suite il ne fut pas étendu à d'autres nations de la Monarchie. M. Csikós a examiné l'accueil que lui réserve sur le moment la presse française. Il a choisi quatre quotidiens parisiens: *Le Siècle*, *Le Constitutionnel*, *La Gazette de France* et *Le Temps* pour la période allant du premier juillet 1866 au 31 décembre 1867 et il a utilisé tous les articles en relation avec le Compromis.

La presse française n'est pas hostile à l'Autriche et la réorganisation de la Monarchie est très bien vue, car l'Autriche est considérée comme le glacis de l'Europe face à la Russie. Or pour se ressaisir l'Autriche a besoin de la Hongrie. Le Compromis est perçu très positivement, car les revendications de la Hongrie sont justes, selon *Le Siècle*; et la Hongrie, en acceptant le

Compromis, contribue à maintenir l'équilibre européen. Selon Csaba Csikós, la presse française est très bien informée sur la situation intérieure de la Monarchie. Jamais la Hongrie n'est confondue avec les pays héréditaires et la presse française comprend bien qu'il s'agit d'un pays luttant pour le rétablissement de sa constitution. Les Hongrois sont considérés à la fois comme des gens intraitables, prompts à la rébellion et comme des gens civilisés, très hospitaliers. *Le Temps* du 11 juin 1867 n'en était pas moins lucide: tout en rendant compte du couronnement de François-Joseph, il estime qu'il reste beaucoup à faire pour mettre le dualisme en selle . . . «M. De Beust (chef du gouvernement de Vienne) a été heureux jusqu'ici, le sera-t-il jusqu'au bout?».

Résumés

Ernst FALZEDER

A Freud—Ferenczi levelezésről

A cikk bevezetőjében röviden szól arról a sokoldalú kapcsolatról, amely Ferenczit Freudhoz fűzte, és amely levélváltások hosszú sorát eredményezte. Évtizedes viták után született végre megállapodás e levelezés publikálásáról. Ám a több mint 1200 levél közreadása különböző területeken hosszabb előtanulmányokat igényelt, amit a szerző számos példával illusztrál. A kiadvány alapvetően nem befolyásolja a pszichoanalízisről és a legjelentősebb analitikusokról vallott nézeteinket, mégis olyan fontos dokumentumokról van szó, amelyek minden bizonnyal számíthatnak a szakma érdeklődésére.

Suzanna ACHACHE-WIZNITZER

Ferenczi közérdekű és magánérdekű írásai

Ferenczi *Klinikai naplója* és Freuddal folytatott levelezése új megvilágításba helyezik személyiségét és tehetségét, amelynek méretei publikációiból nem tárulnak elénk kellőképpen, minthogy életművének a pszichoszomatikus gyógyászat és az analitikus kezelésre vonatkozó kutatások is fontos részét képezik. Levelei egyebek között a pszichoanalitikus elmélet kidolgozásának kulisszatitkairól éppúgy árulkodnak, mint azokról a versengésekről és viszálykodásokról, amelyek az analitikus társadalmat ezekben az években időről-időre felbolygatták. Levelezésüket olvasva mi is részeseivé váltunk e két ember magánéletének, félelmeinek és szenvedéseinek, amelyek okozója az 1914—1918-as háború volt; eközben számba vehetjük azokat a sajátosságokat, amelyek levélstílusukat és általában magatartásukat kölcsönösen megkülönbözteti.

Judit KARAFIÁTH

Ferenczi és a Nyugat írói

Ferenczi Sándort szoros barátság fűzte számos magyar íróhoz, akik elsősorban az ő közvetítésével ismerkedtek meg a freudi tanokkal. Kosztolányi, Márai és Karinthy írásaiból a tudós karizmatikus egyénisége bontakozik ki. Ferenczi hatását a Kaffka Margit, Krúdy és Babits műveiben fellelhető freudista gondolatok példázzák.

Lajos NYÉKI

A Kékszakállú Herceg vára (Balázs, Bartók és a pszichoanalízis)

A mű keletkezése (1910, ill. 1911—18) egybeesik a magyar pszichoanalízis születésével és első fénykorával, jellemző terméke annak a talajnak, amelyből a freudizmus, elsősorban Ferenczi munkássága révén, kisarjadt. Balázs művének egyik alapvető forrása a folklór, a másik lehetséges forrás a pszichoanalízis egy korai változata volt. A mű pszichoanalitikus megközelítését plauzibilissá teszi a két szerző lelki habitusának alaposabb vizsgálata is. Az opera hőséneke zenei jellemzése is ezzel hozható összefüggésbe: a Herceg a szó szoros értelmében énekel, uralkodik a dallamvilágon, ezzel szemben Judit sír, zokog, kiabál, hisztérikus kitörésekre ragadtatja magát, a mindennapi nyelv érzelmi töltésű mondatdallamait teremti újjá. A cikk a továbbiakban néhány jellemző dallam elemzésével illusztrálja a mondottakat, majd összegezve hangsúlyozza, hogy Bartók és Balázs műve a pszichoanalízis egy korai, humanista, irodalmas, esztétizáló változatának a terméke, s ebben nagyon közel áll Ferenczi világához.

Georges KASSAI

József Attila esete

A pszichoanalízis szerepe József Attila életében és költészetében nem korlátozódik a költő pszichoanalitikus kezeléseire. Témaválasztásai, a valósággal szembeni állásfoglalása, a gyerekkori emlékeknek verseiben való felmerülése, anya- és apaképe, a felnőtté válás problémája, a játék komolyságának hangsúlyozása stb. megannyi fogódzó egyes költeményeinek pszichoanalitikus értelmezéséhez. Freud és Marx tételeinek összeegyeztetése elméleti írásainak egyik fontos, állandóan visszatérő témája. Más gondolatai gyakran összecsengenek Ferenczi Sándor egyes megállapításaival. Pszichoanalitikus

naplójában számos olyan motívumot vet fel, amelyet költeményeiben művészi-
szileg is feldolgozott: a kétféle megfogalmazás egybevetése a költői munka
mibenlétének újabb megközelítésére nyújt alkalmat.

Eva BRABANT

Bálint, Hermann: a Ferenczi-örökség közvetítésének két útja

Az írás felidézi Hermann Imre és Bálint Mihály alakját: mindketten
szorosan kötődtek Ferenczi szellemiségéhez. Hermann Imre, aki pszichoana-
litikusok generációit nevelte fel, mindenekelőtt arra a kérdésre keresi a
választ, milyen módon függ össze az ösztönélet és a kreativitás. Bálint emigrá-
cióba kényszerül, de továbbra is céljának tekinti a Ferenczi-örökség közve-
títését. Munkáiban nagy hangsúlyt kap a regresszió és a tárgykapcsolat
kérdése.

André KARÁTSON

Kosztolányi Dezső: A szorongás és az együttérzés esztétája

Kosztolányi poétikai és narratív életműve nem más, mint annak az
egyszeri életnek a dicsőítése, amely elkerülhetetlenül vezet a halálhoz. A
tanulmány elemzi paradox életérzését, az újjongó szorongást és ennek kor-
történeti magyarázatát adja. Felhívja a figyelmet a Schopenhauer, Nietzsche
és Freud nyomdokaiba lépő Kosztolányi különös modernségének meghatá-
rozó elemére, a tudattalan hangsúlyos jelenlétére életművében.

Jean PERROT

Hatvan év múlva: újra időszerű a „szavak felsorakoztatása”

Egy új magyar—francia — francia—magyar szótár szerkesztésének elő-
készítése alkalmat ad arra, hogy megemlítsük Aurélien Sauvageot lexikográ-
fiai tevékenységét. Hatvan évvel ezelőtt jelentette meg az első francia—ma-
gyar nagyszótárt, tehát érdemes felidézünk néhány emlékeztést és meggon-
dolást, amelyet a szerző közzétett a vállalkozásáról.

Tamás SZENDE

Adatgyűjtés és szótárszerkesztés

A cikk beszámol az új magyar—francia szótár szerkesztésének jelenlegi állásáról, a rögzített szerkesztési alapelvekről. A szerző bemutatja az adatgyűjtéshez elengedhetetlen, mai magyar, mindenekelőtt irodalmi és sajtónyelvi szövegekből álló számítógépes korpuszt, továbbá a szöveglekérdező programot, melynek segítségével valamennyi szóalak visszakereshető.

Vilmos BÁRDOSI

Az állandó kifejezések lexikográfiai kezeléséről

A forgalomban lévő francia és magyar frazeológiai szótárak, de az egy nyelvű szótárak frazeológiai részei is, csak részben elégítik ki a nem anyanyelvű használó igényeit. Jelen tanulmány azokat a legfontosabb problémákat veszi számba, amelyek a szótárak használata és — ebből következően — az optimális szótár szerkesztése során frazeológiai szempontból szükségszerűen felmerülnek. Az elemzés és a hozzá kapcsolódó megoldásjavaslatok az alábbi témaköröket érintik: a frazeológiai egységek elrendezése, besorolása, értelmezése, a használatukra vonatkozó nyelvtani és szociolingvisztikai megszorítások, a szerkesztés technikai-tipográfiai vonatkozásai.

Miklós PÁLFY

Jelentés és fogalom

Az előadás a poliszémia jelenségéből kiindulva azt tárgyalja, hogy a jelentésfeltárás, a szócikk tagolása hogyan kapcsolódik fogalmi összefüggésekhez. A kérdés mögött a jelentés és a fogalom viszonya rejlik.

Júlia PAJZS

A számítógép szerepe az új magyar—francia / francia—magyar szótár készítésében

A számítógépen lévő folyamatos szövegekből álló korpusz segít az anyaggyűjtésben, ebből válogatják ki a lexikográfusok a megfelelőnek tűnő idézeteket, segítséget kaphatnak a jelentésárnyalatok elkülönítéséhez, új jelentések megfigyeléséhez. Maguk a szócikkek is számítógépen íródnak, az így tárolt szótár folyamatosan módosítható, karbantartható, közvetlenül fény-

szedő szalaggá alakítható. Végül, de nem utolsósorban, az elektronikus szótár egyúttal egy speciális adatbázis is, amely számtalan módon felhasználható: segítségével viszonylag könnyen elkészíthető például a szótár zsebváltozata és számítógépes floppyn terjeszthető variánsa is.

Michel A. PRIGENT:

1953—1956 avagy az ellenőrzött desztalinizálás lehetetlensége

Közép- és Kelet-Európában a sztálini rendszer elterjedése a hidegháború következménye volt. A hidegháború körülményei között, a két nagyhatalom kibékíthetetlen szembenállása folytán egy kétpólusú nemzetközi rendszer képezte a sztálinizmus felszámolásának szükségszerű kereteit is. Az 1953—1956-os időszak az ellenőrzött „sztálintalanítás” lehetetlen voltáról tanúskodik. A nemzeti önrendelkezés, a társadalom számára teljeskörűen biztosított polgári jogok, a demokrácia összeférhetetlenek a blokkok logikájával egy sztálini berendezkedésű Szovjetunió számára. Az ellenőrzött desztalinizáció kísérletei eleve bukásra voltak ítélve: vagy ellenőrzésük vált lehetetlenné, vagy a folyamat maradt félbe az elébe állított korlátok miatt.

Paul GRADVOHL

A magyarországi politikai tudományok (dosszié)

Simon Mária *A politológia kapcsán* címmel fölvázolja a magyarországi politikai tudományok fejlődését, aláhúzza a fontosabb kutatók szerepét. A visszatekintés csak egy pár évre megy vissza, mert ez a tudományág az 1980-as évektől kezdett virágozni Magyarországon.

Szabó Ildikó a politikai szocializációt elemzi, és hosszú franciaországi tapasztalatai alapján megmutatja azokat a specifikusan magyar jelenségeket, amelyek újabb megközelítéseket igényelnek. Cikkében világossá teszi a politikai kontinuitás hiányának súlyos hatását, különösen a mostani átmenetre.

A dossziében a magyarországi kutatások bibliográfiai referenciái is megtalálhatók.

Henri TOULOUZE

Az Ember Tragédiája Franciaországban

Madách *Az Ember Tragédiája* című művét soha nem játszották teljes egészében Franciaországban, mégis hosszú recepciótörténetre tekinthetünk vissza. 1863 óta kísérleteztek a fordítók Madách szövegével. Az első teljes és

nyomatott francia változatra mégis a múlt század végéig kell várni. A 30-as években új fordítás jelenik meg, ebben az időszakban jelentős a rá vonatkozó irodalmi tanulmányok száma is — és egy bábszínházi bemutatót is számon tart a krónika. A 60-as években Roger Richard és Jean Rouselot két szép adaptációt ad. A recepciótörténeti áttekintést bibliográfiával és dokumentumok közlésével egészítette ki a szerző.

Piroska SEBE-MADÁCSY

Aurélien Sauvageot Budapesten

A szerző felvázolja Aurélien Sauvageot tanári munkáját és kutató tevékenységét, amelyet a budapesti Eötvös Kollégiumban folytatott. Közzéteszi azokat a mindeddig publikálatlan leveleket, amelyeket Sauvageot a nagy hírű intézmény két igazgatójához, Bartoniek Gézához és Gombocz Zoltánhoz címzett.

Erik FÜGEDI

István és Európa

A tanulmány tárgya a Magyarország történetének mindmáig legfontosabb eseménye, István király megkoronázása és egyúttal a magyarság megkeresztelése. A szerző megvizsgálja a két esemény közvetlen következményeit az államhatalom és a keresztény egyház kiépítése terén, leírja az életmódváltozás hatását István birodalmának alattvalóira, a vezető elittől az egyszerű emberekig bezárólag.

Eszter HÉJJAS

XIV. Lajos küldöttei az erdélyi fejedelemségben

XIV. Lajos keleti politikájának, a török Portával való kapcsolatok ápolása mellett, lényeges eleme volt a Habsburg-dinasztia ellenfeleivel fenntartható szövetség keresése. Ennek megfelelően, 1674 és 1683 között, a lengyelországi francia követek rendszeresen elküldték megbízottaikat az erdélyi fejedelmi udvarba, hogy esetleges katonai segítségnyújtást napirenden tartsák. Az adott időszak francia diplomáciai irataiból érdekes, bár tagadhatatlanul szubjektív, helyenként igen erősen elfogult, szélsőséges ítéletekkel tarkított képet kapunk Apafi Mihályról és udvarának legfontosabb tagjairól, valamint a Thököly Imre vezette kuruc felkelésről.

Tables des matières des numéros précédents

1/1989

Présentation par **Pál Berényi** et **Jean Perrot**

A la mémoire d'Aurélien Sauvageot (Jean Perrot)	1
Béla Köpeczi : Rébellion et galanterie: Thököly dans la littérature française	4
Jean Nouzille : Les Impériaux et la reconquête de la Hongrie	16
Georges Diener : Les prisonniers de guerre français évadés en Hongrie	36
Georges Kassai : Parallélismes, fréquences et connotations. A propos de deux strophes d'Attila József	45
Antoinette Ehrard : Théophile Gautier et les peintres hongrois	54
Nicolas Cazelles : Arany: «Le Shakespeare de la ballade»	67
Judit Karafiáth : Céline et la Hongrie	73
Éva Füzessey : La rencontre privilégiée de la Hongrie avec la psychanalyse au début du siècle	81
Béla Bartók : Cantata profana (Traduite par Sophie Kepes et Lajos Nyéki)	88

RESUMES EN HONGROIS DES ARTICLES	96
---	----

CHRONIQUES

Institut Hongrois de Paris: les programmes de 1988	99
Les activités du Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises	102

COMPTES RENDUS

François Fejtő : <i>Requiem pour un empire défunt. Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie</i> (Lajos Nyéki)	106
François Fejtő : <i>Mémoires de Budapest à Paris</i> (Bertrand Boiron)	112
Denis Sinor : <i>The Uralic languages. Description, history and foreign influences</i> (Jean Perrot)	116
Jolán Kelemen : <i>De la langue au style. Eléments de linguistique contrastive français-hongrois</i> (Pál Pataki)	118
Lajos Nyéki : <i>Grammaire pratique du hongrois d'aujourd'hui</i> (Tamás Szende)	120

<i>Regards sur Kosztolányi: Actes du Colloque organisé par le C.I.E.H. en 1985</i> (Géza Nagy).....	123
<i>Etudes finno-ougriennes, tome XX</i> (Bertrand Boiron).....	126
<i>Bibliographie en langue française de la Hongrie</i> . Présentée par l'auteur (Henri Toulouze).....	134
TABLE DES MATIERES EN HONGROIS	140

Comptes rendus

<i>Semaine du théâtre et du cinéma hongrois</i> (Sophie Kepes).....	161
<i>Journées hongroises en France</i> (Magda A. Szabó).....	164
<i>Table ronde sur les échanges littéraires franco—hongrois au XX siècle</i> (Miklós Magyar).....	169
Chronique de l'Institut Hongrois de Paris (Pál Pataki).....	171
Livres, revues	174
Résumés en hongrois	

2/1990

Béla Köpeczi : Culture française, culture hongroise au XX siècle.....	1
János Szávai : Le temps des francs-tireurs (Rapports littéraires franco—hongrois entre 1920 et 1940).....	7
József Herman : Sándor Eckhardt grammairien	15
Ottó Süpek : Un lieu de rencontre privilégié: le Collège Eötvös.....	21
Claude Schkolnyk-Glangeaud : Les échanges culturels dans les milieux sympathisants communistes hongrois en France de 1936 à 1946....	27
Paul Gradwohl : 1947/1949: le «tournant» vécu par deux partis communistes	35
Jean Perrot : Antoine Meillet et la langue hongroise.....	57
Piroska Sebe-Madácsy : Kosztolányi et sa controverse avec Antoine Meillet.....	63
Xavier Richet : La pensée économique hongroise et sa diffusion dans les universités françaises.....	71
Miklós Magyar : L'absurde et le grotesque chez Samuel Beckett et István Örkény	81
Nóra Aradi : Initiatives de l'Ecole de Paris—Interprétations hongroises	91
Mária Nyéki : Kodály et la France	97
Péter Nagy : Árpád Horváth et le théâtre français	107
Kate Galligan—Cserépfalvi : Nagyvilág (1946—1948).....	113
Georges Baal et Henri Béhar : La correspondance entre les activistes hongrois et Tzara — 1920—1932.....	117

Georges Kassai: Attila József et la France	135
Ana Maria Covrig: Le rôle de la revue <i>Periszkóp</i>	141
Géza Nagy: L'image de la révolution française dans la Hongrie officielle du millénaire	147
György Hazai: Le rôle du livre scientifique dans les relations culturelles franco—hongroises	155
Georges Diener: Histoire des relations culturelles franco—hongroises .	163
Ignác Romsics: Les relations culturelles franco—hongroises et l'Institut Hongrois de Paris entre les deux guerres mondiales	179
Pál Berényi: Les relations culturelles franco-hongroises après 1945 et l'Institut Hongrois de Paris	191
Béla Köpeczi: Allocution de clôture	199
Résumés en hongrois/Magyar nyelvű összefoglalók	202

Chronique

Institut Hongrois de Paris — 1989	213
Colloque européen des centres de hungarologie	215
Table des matières en hongrois/Tartalom	217

3/1990

Articles

István HUNYADI: <i>Aspects démographiques de la Reconquête</i>	1
Catherine HOREL: <i>La Hongrie et l'opinion publique française en 1848</i>	12
Pierre KENDE: « <i>Embourgeoisement</i> » et devenir hongrois	22
Arthur KÁRÁSZ: <i>Quelques problèmes de l'économie hongroise</i>	30
Sarah VAJDA: <i>Le pardon de l'histoire. Lecture de trois pièces d'Örkény</i>	40
Júlia PAJZS: <i>Réalisation assistée par ordinateur de grands dictionnaires français et hongrois</i>	47
Tamás SZENDE: <i>Travaux forcés, artisanat, industrie? Vers un nouveau dictionnaire bilingue hongrois—français, français—hongrois</i>	55
Ilona KOVÁCS: <i>Les bases de documentation pour la recherche et l'ensei- gnement</i>	74

Colloques

<i>Colloque Européen des Centres d'Etudes Hongrois</i>	87
Jean PERROT: <i>Allocution d'ouverture</i>	
Béla KÖPECZI: <i>Situation et perspectives des études hongroises</i>	90

<i>Résumés des séances (fonction des centres, enseignement, recherches, informatisation et documentation)</i>	94
<i>Recommandations</i>	103
<i>Alexandre Eckhardt, savant, humaniste et pédagogue. Colloque commémoratif du 100^e anniversaire de sa naissance</i>	105
<i>Béla KŐPECZI: L'image des nations dans les études d'Alexandre Eckhardt</i>	107
<i>Judit KARAFIÁTH: Alexandre Eckhardt et la renaissance catholique française</i>	111
<i>Lajos NYÉKI: Alexandre ECKHARDT tel que je l'ai connu</i>	116
<i>Ilona ECKHARDT: Mon père, Alexandre Eckhardt</i>	121

Traductions inédites

<i>Jean Malaplate: Le Vieux Tzigane (notes du traducteur</i>	125
<i>Mihály Vörösmarty: Le vieux Tzigane, tr aduit par Jean Malaplate. . .</i>	128
<i>Attila József: Ce n'est pas moi qui clame, traduit par Gábor Kardos . .</i>	134
<i>Lajos Áprily: Le Pelerin, traduit par Bernard le Calloc'h.</i>	136
<i>Ágnes Nemes-Nagy: La Nuit d'Ekhnaton, traduit par Jean-Luc Moreau</i>	142
<i>Sándor Hunyadi: Une affaire d'honneur, traduit par Jean-Pierre Mondon</i>	148
<i>Nathalie Arnaud: Traduire Örkény.</i>	154

Bon de commande

Nom, prénom

Institution

Adresse

Localité

Téléphone

Fax

souhaite recevoir régulièrement la série des *Cahiers d'Etudes Hongroises*: un numéro par an, éventuellement complété par un numéro spécial, et bénéficier pour chaque numéro du prix de souscription;

verse le montant du prix de souscription du numéro 5 à paraître en 1993, soit 90 F,—
1^{er} exemplaire (prix après publication: 120,—F)

..... exemplaire(s) à 90,— F

Commande les numéros déjà parus suivants:

N°1: exemplaire(s) à 90,—F

N°2: exemplaire(s) à 90,—F

N°3: exemplaire(s) à 90,—F

Montant total de ma commande:

Megrendelőlap

Alulírott, megrendelem a *Cahiers d'Etudes Hongroises* című folyóirat következő 1993 évfolyamán megjelenő 5. számát 180,— Ft kedvezményes áron, példányban.

Az 5. szám ára a megjelenést követően: 220,— Ft.

A folyóirat megjelent számaiból az alábbiakat rendelem meg 180,— Ft-os áron:

N°1: példányban

N°2: példányban

N°3: példányban

A megrendelés teljes összege: Ft

Név, keresztnév:

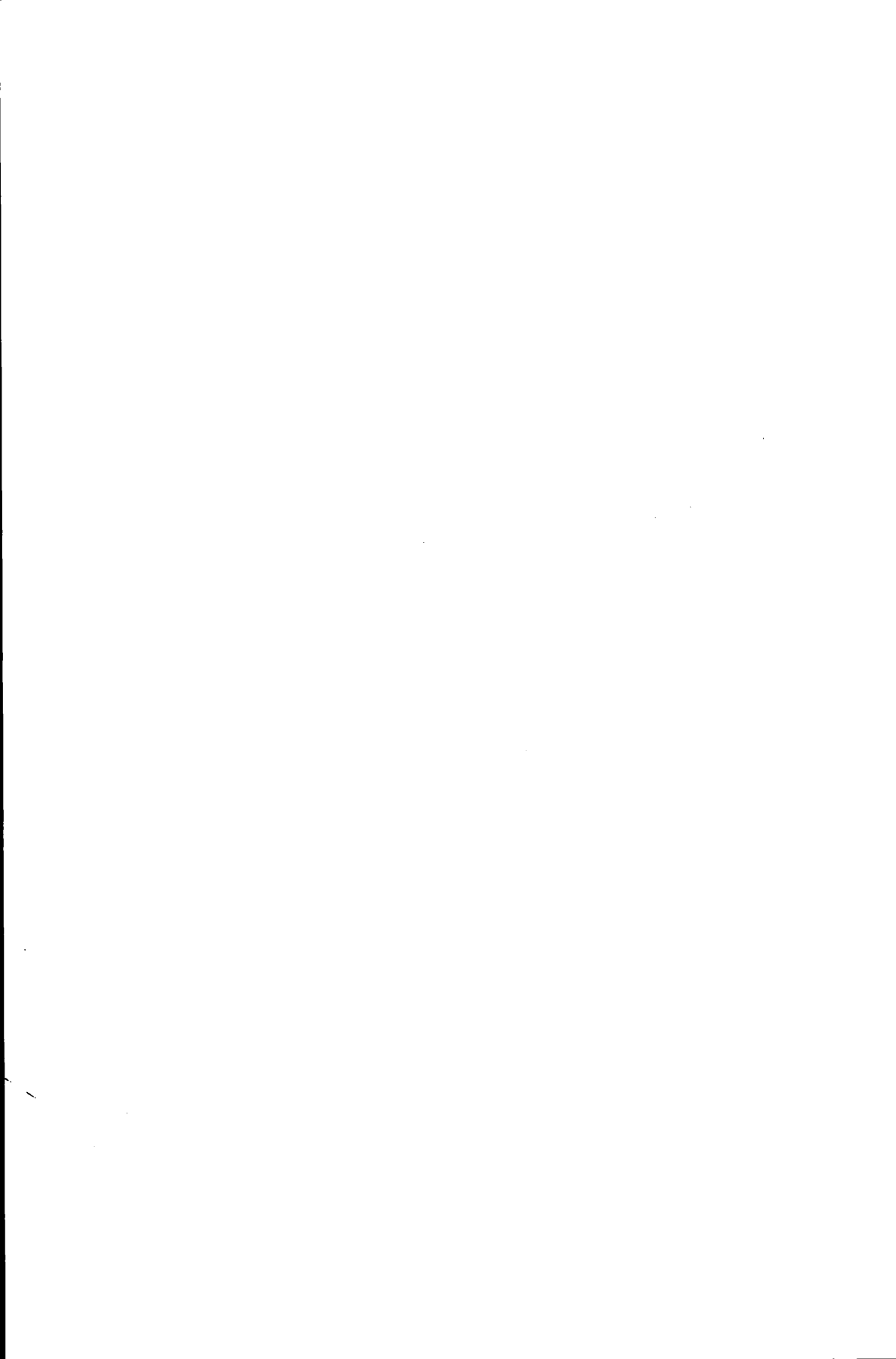
Intézmény:

Cím:

Telefon:

Fax:

.....
aláírás



Association pour le développement des Etudes Finno-Ougriennes 2, rue de Lille — 75007 Paris

Publications de l'A.D.E.O. :

Les membres de l'A.D.E.F.O. bénéficient d'une remise de 25% sur toutes les publications.

Pour la revue, le versement simultané d'une cotisation et de l'abonnement au volume correspondant entraîne une remise de plus de 40%.

Remise spéciale pour l'achat de la collection, s'adresser au secrétariat.

1. Revue Etudes Finno-Ougriennes

Revue fondée en 1964 et consacrée sous le patronage d'éminents spécialistes de divers pays, à l'étude des langues d'origine finno—ougrienne et des peuples qui les parlent, les Etudes Finno—Ougriennes publient, avec la collaboration de nombreux savants étrangers, de travaux relatifs à la linguistique, à la littérature, à l'histoire, à l'ethnologie, à la musicologie etc. On y trouve également une chronique des événements intéressant le monde finno—ougrien et des comptes rendus d'ouvrages concernant le domaine.

Tomes I à VII épuisés, reproduction en préparation.

Tome VIII (mélanges Sauvageot) : 150 F (volume relié)

Tomes IX à XIX : 120 F le volume

Tome XX : 158 F

Tome XXI : 128 F

Tomes XXII et XXIII : 140 F

— *Abonnement + cotisation A.D.E.F.O. :*

1992 (cotisation + vol. XXIV) : 220 F, étudiants 145 F

— *Achat de collection :*

15 volumes (VIII à XXII, valeur 1896 F) 1250 F.

Pour toute commande de collection reçue en 1992, la reproduction des volumes I à VII sera fournie gratuitement.)

2. Collection Bibliothèque Finno—Ougrienne

1. Fanny de Sivers, *Les emprunts suédois en estonien littéraire*: 50 F.
2. *Béla Bartók vivant*. Souvenirs, études et témoignages recueillis par Jean Gergely: 85 F.
3. *Autour du Kalévala*, textes réunis par Georges Cerbelaud-Salagnac: 50 F.
4. *Le monde kalévaléen en France et en Finlande*, avec un regard sur la tradition populaire et l'épopée bretonnes. Actes de colloque réunis par Heikki Kirkinen et Jean Perrot: 120 F.
5. *Regards sur Kosztolányi*.
Actes de colloque réunis par Bertrand Boiron: 85 F.
6. *Un chant épique de la prairie*. Autobiographie versifiée d'un poète hongrois du Canada: 160 F.
7. Jean Gergely et Jean Vigué, *Conscience musicale ou conscience humaine? Vie, œuvre et héritage spirituel de Béla Bartók*, édition conjointe avec la Revue Musicale, Paris et Akadémiai Kiadó, Budapest: 120 F.
8. *Actes du IV^{ème} colloque franco—finlandais de linguistique contrastive*, réunis par Jean Perrot et Elina Suomela (à paraître en 1992)

3. Hors collection

Nonanteries. A Aurélien Sauvageot pour son 90^{ème} anniversaire. (Bibliographie de l'œuvre d'Aurélien Sauvageot: ouvrages, traductions articles, avec textes d'hommages): 50 F.

Pour toute commande, s'adresser l'Association A.D.E.F.O., 2 rue de Lille, 75007 Paris

Librairie dépositaire:

KLINCKSIEK
11, rue de Lille
75007 Paris

MALÉV
Compagnie aérienne hongroise
PONT QUI RELIE

Un vol quotidien le soir, et un deuxième vol le matin les lundi mercredi et samedi, en exploitation conjointe avec Air France. Départ arrivée: CDG 2 B.

Malév Air Tours organise week-ends, séjours, circuits, voyages incen-tives, programmes sur mesure. En cas de voyage en groupe de 10 ou 20 personnes, les prix pour le transport et pour le service terrestre sont très avantageux.

A deux heures de vol de Paris la Hongrie vous attend. Elle a su préserver son art, son folklore, ses traditions. Sa capitale, Budapest, est «la perle du Danube».

Contactez-nous

MALÉV
7, rue de la Paix, 75002 Paris.
Tél.: 42-61-57-90, télex: 220-458, téléfax: 42-61-47-28

MALÉV
Compagnie aérienne hongroise

MALEV Hungarian Airlines 

LIGNES AÉRIENNES HONGROISES

*La Hongrie est deux heures de vol de Paris.
Un pays qui a su préserver son art, son folklore, ses traditions.
Capitale Budapest, „La Perle du Danube”.*

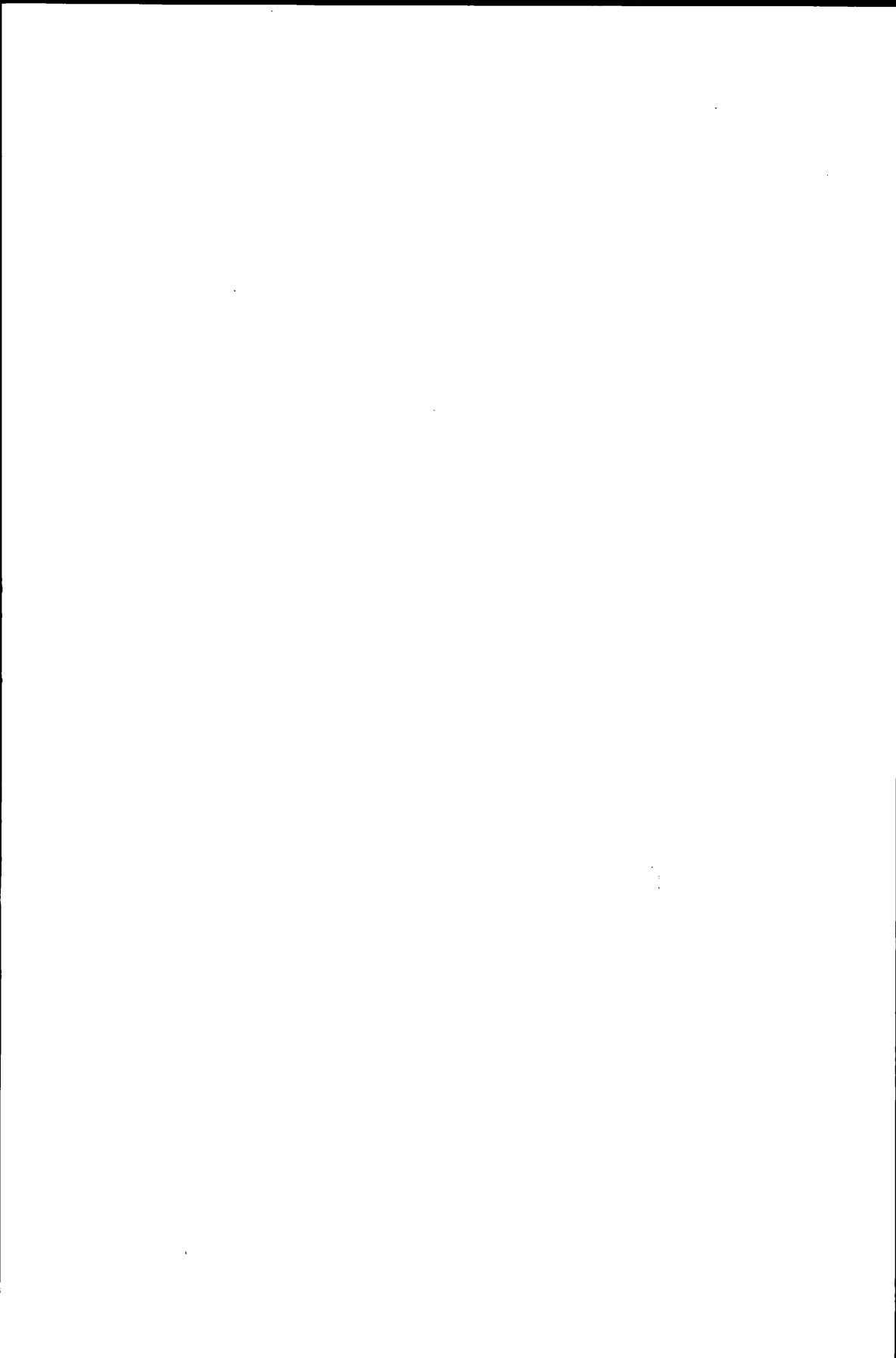
*14 vols hebdomadaires en exploitation conjointe avec Air France.
2 vols quotidiens: le matin avec MALEV et l'après-midi avec Air
France*

PARIS *Départ et arrivée: CDG 2 B.* **BUDAPEST**

*Malev Air Tours organise week-ends, séjours, circuits,
voyages intensifs, programmes sur mesure.*

*Contactez nous au 7, rue de la Paix — 75002 Paris ☎ 42 61 57
90 — Télex: 220 458 — Téléfax: 42 61 47 28*





INSTRUCTIONS AUX AUTEURS

La Rédaction examinera avec plaisir les **manuscripts inédits** qui lui seront soumis en langue française, **accompagnés d'un résumé** de 10 à 20 lignes en hongrois et dans **une autre langue** laissée au choix de l'auteur, ces résumés étant **fournis sur une feuille séparée**. Les auteurs conserveront un **double de leur manuscrit**. La Rédaction n'est pas responsable **des manuscrits non retenus**, qui ne seront pas retournés. Tout **manuscrit accepté** est réservé aux *Cahiers d'Etudes Hongroises*, l'auteur qui envisagerait de publier son article dans une **autre revue** étant tenu d'en avertir la Rédaction. Chaque auteur d'**article reçoit un exemplaire** de volume et 20 tirés-à-part de son **article**.

1. Le texte original sera remis **dactylographié, en deux exemplaires** (recto seulement, double interligne, format 21 × 29,7 cm, 25 lignes de 60 signes par page), **accompagné le cas échéant d'une disquette** compatible IBM PC (texte **accepté** dans les formats: ASCII, Word, Word Perfect; y compris en cas de sauvegarde pour PC sur un Macintosh).

2. Les **notes** seront regroupées sur feuille(s) **séparée(s)**, et numérotées de manière continue tout au long de l'**article**. Les appels de notes seront des numéros écrits en rouge **au-dessus** de la ligne, sans parenthèses.

3. Les **références bibliographiques** sont données sous forme réduite dans le texte: (Magyar, 1875: 44—53) si elles renvoient à la bibliographie. Dans le cas contraire, elles **seront données** sous forme complète en note:

HOLLÓS, István, *La mémoire de Sándor Ferenczi*,
Gyógyászat, 20 mai 1934, 305—309

4. La **bibliographie** éventuelle sera présentée **en fin d'article**, par ordre alphabétique des noms d'auteurs et selon les modèles suivants:

- ouvrages isolés: SAUVAGEOT, Aurélien (1987): *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, Corvina
- articles: BRASSAI, Sámuel: „A magyar bővített mondat”, in *AkNyÉrt*, Budapest, 1936/10

5. L'auteur indiquera son nom et son **prénom en tête** d'article. Les indications de type fonction, adresse **institutionnelle** ou personnelle (numéros de téléphone et fax), **seront fournies** sur feuille séparée à la Rédaction, qui se réserve de les publier, sauf demande contraire de l'auteur.

6. Toute correspondance doit être adressée **aux:**

Cahiers d'Etudes Hongroises

C.I.E.H.

1 rue Censier 75005 PARIS

Tel.: (1) 45 87 41 83

Fax: 43 37 10 01

SOMMAIRE

Colloque: L'héritage de **Ferenczi** et la psychanalyse hongroise

Ernst FALZEDER: **Correspondance Freud-Ferenczi**

Suzanna ACHACHE-WIZNITZER: **Ferenczi**: écrits publics, écrits intimes

Judit KARAFIÁTH: **Ferenczi** et *Nyugat*

Lajos NYÉKI: **Barbe-Bleue** et la psychanalyse

Georges KASSAI: **Attila József** et la psychanalyse

Eva BRABANT: **Bálint, Hermann**: deux voies pour une transmission

André KARÁTSON: **Dezső Kosztolányi**

Journées lexicographiques de décembre 1991

Jean PERROT: **Soixante ans après**

Pierre LERAT: **Unités terminologiques** et dictionnaire bilingue

Tamás SZENDE: **Sélection des données** lexicographiques

Vilmos BÁRDOSI: **Traitement lexicographique** des figés

Miklós PÁLFY: **Une leçon à tirer de la** rédaction de différents articles

Júlia PAJZS: **Rôle de l'ordinateur**

Points de vue

Michel PRIGENT: **1953—1956 ou l'impossible** déstalinisation contrôlée

Mária SIMON: **A propos de** politologie

Ilidkó SZABÓ: **La socialisation** politique en Hongrie

Varia

Henri TOULOUZE: **La Tragédie de l'Homme** et la France

Piroska SEBE-MADÁCSY: **Aurélien Sauvageot** à Budapest

Eric FÜGEDI: **Le roi Etienne** et l'Europe

Eszter HÉJJAS: **Les émissaires de Louis XIV** en Transylvanie

Chroniques

Comptes rendus